LE

SPIRITUALISTE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS:

(ECHO MENSUEL.)

"Ils ne sont pas morts.
Parlez-leur : ils vous répondront."

No. 1. Janvier, 1857.

PRIX DE L'ABONNEMENT: . . . . . $2 PAR AN.
— — CE CAHIER, ... 20 CENTS
— — 3 CAHIERS, ... 50 —

Dépot et Abonnements:

A la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 80,

Et chez Jos. BARTHET, rue Conti, 121.

NOUVELLE-ORLÉANS.

Imprimerie de J. L. Sollée, rue de Chartres, 1[illegible]

LE

SPIRITUALISTE.

"Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur: ils vous répondront."

VOLUME I.



NOUVELLE-ORLEANS:

—

1857.

A TOUT LE MONDE.

Le Spiritualisme de nos jours est ce que Jésus prêchait, il y a dix-huit siècles, quoiqu'il ne pût que le faire entrevoir, comme l'indiquent ces paroles: " J'ai bien d'autres choses à vous dire, mais vous n'êtes pas encore prêts à les entendre."

Christianisme devrait donc être synonyme de *Spiritualisme;* mais la doctrine du Christ a été défigurée, et il s'agit de la rétablir dans sa pureté. C'est ce que fera le Spiritualisme, qui embrasse tout ce qui tend à élever l'homme, et qui sera pour le Nouveau-Testament ce que celui-ci fut pour l'Ancien: une lumière jetée sur ses obscurités.

Dès l'enfance on nous trompe; on fausse notre jugement; on nous inculque des préjugés que la plupart d'entre nous conservent ensuite toute leur vie, et, de notre ignorance, résultent la plupart des maux qui nous affligent. Il en sera autrement, lorsque nous prendrons plus de soin d'éclairer notre raison, pour ensuite nous laisser guider par elle.

Les hommes de bien qui prêchèrent autrefois sur terre, et qui ne sont pas plus *morts* que les vérités qu'ils enseignaient, ont voulu poursuivre de là haut la noble tâche qu'ils s'étaient imposée. Pendant des siècles, ils ont cherché à établir un télégraphe permanent entre le Ciel et la Terre, et ils y sont enfin parvenus. Leur but est de régé-

nérer l'humanité, en rectifiant et agrandissant nos connaissances; leur langage est ce qu'on appelle ***Manifestations Spirituelles.***

Depuis quelques années ils nous donnent des instructions que nous lisons à nos assemblées hebdomadaires, devant qui veut les écouter; mais ils désirent nous les voir propager aussi par l'imprimerie, et c'est pourquoi nous commençons aujourd'hui une publication dont ils seront eux-mêmes les principaux rédacteurs.

Cette publication ayant pour objet le bien de tous, nous faisons appel à tous pour en partager avec nous les frais; mais chacun recevra un certain nombre d'exemplaires, (en échange de sa contribution, qu'il peut fixer lui-même,) et, en les faisant circuler, il concourra, lui aussi, à la grande œuvre de Rédemption dont l'humanité à tant besoin.

LES SPIRITUALISTES DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

☞ **Cette publication sera continuée au moins un an, une fois par mois, en cahiers comme celui-ci. Un bon accueil pourrait nous engager à faire davantage.**

INTRODUCTION.

Le monde n'apprend pas vîte. Dans l'Ancien-Testament on lit que "Josué arrêta le Soleil:" ce qui montre que les hommes d'alors croyaient que c'était le soleil qui tournait autour de notre Planète. Dans le Nouveau-Testament il est dit que "le diable transporta Jésus sur la montagne pour lui faire voir toutes les nations de la Terre:" ce qui signifie que l'on considérait celle-ci comme plate. Enfin, il n'y a guère que deux siècles que Galilée fut mis en prison, pour avoir soutenu, après Copernic, que la Terre est ronde et que c'est elle qui tourne.

Nous sortons donc à peine de l'état de barbarie, et même nous devons reconnaître que la plupart des humains y sont encore plongés, à des degrés divers.

Depuis longtemps on a parlé de "Sciences Occultes", et cela prouve que depuis longtemps on a constaté des faits étranges. Mais le merveilleux n'est pas nécessairement illusion ou hallucination, et il cesse même d'être merveilleux, dès qu'il nous devient familier, quoique nous ne le comprenions pas.

La science occulte a reçu des noms divers: *magie, sorcellerie, &c*. On a désigné par *magnétisme* un certain ordre de phénomènes, dans les trois règnes; puis on a dit *mesmérisme* pour distinguer le magnétisme humain, et aujourd'hui nous disons *spiritualisme*, quand nous voulons parler du magnétisme angélique.

Tout se succède dans la nature, et tout est nature, l'invisible aussi bien que le visible: il n'y a pas de surnaturel, dans le sens que l'on croit. Le magnétisme est universel: minéral, végétal, animal, humain, angélique....telle est la chaîne dans la loi d'un progrès sans fin.

On a dit que si l'Homme se connaissait, il aurait peur de lui-même! Peut-être a-t-on parlé de la sorte en vue de superstitions ridicules dont il faut se hâter de se débarasser; mais peut-être aussi a-t-on voulu faire allusion à des facultés humaines supérieures dont on avait cru entrevoir des effets. Quoiqu'il en soit, on a du moins exprimé combien nous sommes ignorants de ce qu'il nous importerait le plus de connaître.

L'homme est un être intelligent et perfectible, et les faits qui éclatent aujourd'hui, et dont on a observé de tout temps et partout les analogues, prouvent qu'il est immortel: c'est un Esprit. St. Paul disait que nous avons un corps matériel

et un corps spirituel, et il disait vrai; mais le premier n'est que l'enveloppe temporaire de l'homme réel: une machine admirablement organisée, mais inerte par elle-même et périssable. L'anatomie nous la fait assez bien connaître; mais, des forces qui la font agir, nous ne savons pas le premier mot. Sans donc nous en occuper autrement ici, considérons un phénomène capital qui peut servir de point de départ dans nos recherches sur le Spiritualisme: C'est que la machine humaine obéit à ce qu'on nomme *la volonté;* et qu'ordinairement cette volonté procède du dedans, c'est-à-dire de l'homme interne; mais qu'il arrive aussi, et peut-être plus souvent qu'on ne le soupçonne, que celui-là perd ses droits devant une volonté *étrangère*, et alors l'homme *visible* devient une sorte d'automate.

Ce fait a pu être remarqué de tout temps, car il est vrai, quelqu'étrange qu'il puisse paraître aux hommes qui n'ont pas observé les phénomènes du magnétisme animal, depuis la simple attraction du serpent, jusqu'aux effets plus compliqués et si variés du magnétisme humain; mais on en a peut-être abusé, et alors, la superstition aidant, on aura cru aux démoniaques. Les gens un peu éclairés ont rejeté cette explication, et ils ont eu raison, car il n'y a pas de démons; mais les hommes qui ont repoussé le fait même, ont eu tort, puisque le mesmérisme nous a mis à même de démontrer qu'il peut y avoir " possession " par une volonté étrangère.

La question est maintenant de savoir si cette volonté étrangère, qui part de nous dans certains cas, peut provenir du monde invisible, dans d'autres cas?

Dans notre pratique du mesmérisme nous avions entendu bien des somnambues dire qu'ils voyaient des personnages invisibles pour nous, et s'entretenaient avec eux, et beaucoup d'autres somnambules qui parlaient d'eux mêmes à la *troisième* personne; nous avions donc ainsi entrevu la vie future. Malheureusement, le mesmérisme n'a pas été assez généralement étudié, et la phase immédiatement supérieure de la grande science est venue surprendre les retardataires.

Le Spiritualisme, comme le Mesmérisme, et comme toutes les grandes découvertes, a rencontré une violente opposition: On a d'abord nié les faits; puis on a imaginé diverses hypothèses qui expliquent mal quelques faits seulement, et l'on s'est obstiné à écarter la seule qui les embrasse tous. Par exemple, la nullité de deux grandes objections qu'ont soulevées les deux classes d'hommes que le public entoure du plus de considération, est évidente :—

Lorsqu'il nous est arrivé d'actionner une personne impressionnable, et de *vouloir*, par exemple, la faire danser, elle s'est

vue *forcée* de faire des gambades. Elle avait beau nous supplier de la laisser tranquille: elle continuait à sauter, parce que telle avait été un instant notre volonté. Eh! bien, les SAVANTS qui, après avoir regardé très superficiellement quelques manifestations par les tables, se sont flattés de les mettre à néant par une explication qui n'arrive pas à moitié chemin, s'évertueraient sans doute à expliquer pareillement cet autre *fait* par "l'action musculaire" du danseur, sans remonter jusqu'au principe agissant qui avait son point de départ dans *notre* volonté. Mais on ne doit pas attendre davantage de ces hommes qui ont repoussé le mesmérisme, au lieu de l'étudier, comme ils condamnent sans examen tout ce qui ne cadre pas avec leurs théories matérialistes, et le public fera donc mieux de s'en rapporter au témoignage de ses propres sens, plutôt qu'à la science, grande sans doute, mais borgne, des académies ;—

Et, de même, lorsque, éliminant à la fois la volonté et la conscience du sujet, nous avons *voulu* qu'il se mît à quatre pattes et ne sût plus qu'aboyer et mordre, les THEOLOGIENS se tromperaient s'ils faisaient honneur du prodige à "l'esprit immonde," comme ils attribuent aux "Mauvais Esprits" toutes les communications qui nous sont faites d'outre-tombe, parce qu'eux-mêmes marchent encore avec le moyen-âge, qui voyait partout des démons.

Lorsqu'on sait que le serpent, caché dans l'herbe, attire silencieusement l'oiseau, perché sur l'arbre ; lorsqu'on a vu ce que l'homme peut exercer d'influence occulte sur son semblable, même en ne le magnétisant que par la pensée, on doit être prêt à admettre que les Esprits, qui ne sont, pour ainsi dire, que cette pensée même, peuvent au moins autant sur le frêle organisme humain.

Si l'homme *réel* survit à la dissolution de son corps physique, ce qui nous est aujourd'hui démontré de tant de manières ; et s'il ne perd rien de ce qui le constituait spirituellement ici-bas, (que ses erreurs, à la longue,) ce dont nous ne pouvons pas douter non plus, il semble tout naturel d'admettre que la *volonté étrangère* qui, dans les cas de "possession" dont je parlais tout à l'heure, provenait de nous, puisse également, dans d'autres cas, émaner du monde invisible. L'homme affranchi de sa prison temporaire doit pouvoir agir sur une personne impressionnable, que nous appelons *médium*, et de loin ou de près, ce qu'il nous est difficile de déterminer, mais d'une manière analogue à ce que nous faisons nous-mêmes lorsque nous magnétisons seulement par la pensée. Et si cet homme, à présent invisible,

se trouve dans une position bien supérieure à nous, ce qui peut résulter de ce qu'il aura dignement vécu sur terre, ou bien d'un long séjour et d'un progrès relatif dans l'autre monde, alors il saura faire mouvoir, écrire, parler, &c. des personnes que les plus expérimentés d'entre les magnétiseurs trouveraient réfractaires à leur action.

C'est précisément ce qui arrive : les médiums sont en bien plus grand nombre que les "somnambules." Les Esprits font plus que nous, et cela doit être, puisqu'ils sont en avant de nous : les " bruits mystérieux " ; le mouvement et le transport d'objets matériels, sans contact humain ; les guérisons extraordinaires, &c., sont pour nous des phénomènes étranges : ce sont un peu les " miracles " d'autrefois. Sans doute nous ne pouvons pas affirmer que l'homme terrestre ne puisse opérer par lui-même de bien étonnantes merveilles : il se peut que nous ne connaissions pas encore toute l'étendue de ses facultés, et cela est même fort probable ; mais il ne faudrait cependant pas conclure qu'il puisse jamais atteindre, ici bas, à la supériorité des anges.

Les manifestations spirituelles sont des *faits* que tout le monde peut observer, et que chacun de nous est peut-être capable de ressentir d'une manière ou d'une autre : "Cherchez, vous trouverez." Si elles nous révèlent une foule de vérités d'une haute portée morale, il est déjà probable que l'origine qu'elles s'attribuent à elles-mêmes est vraie aussi, et cette probabilité devient bientôt une certitude pour quiconque étudie avec impartialité. Repousser une telle explication lorsqu'on n'en a pas d'aussi raisonnable à offrir, et qu'elle est si simple, si consolante, si conforme à ce que les hommes ont entrevu à toutes les époques et dans tous les lieux du Globe, en même temps qu'elle s'appuie sur des faits contemporains déjà innombrables, constatés par une foule d'hommes consciencieux et capables de bien observer, n'est pas du tout philosophique.

Le mesmérisme nous aide à comprendre le Spiritualisme. L'action magnétique peut être universelle ; mais les effets semblent en être plus particulièrement subordonnés à la nature des objets, ou des êtres, qui la subissent : j'ai provoqué les mêmes phénomènes apparents sur l'organisme humain, par l'approche d'un fort aimant, par celle de ma main, et par la pensée, dirigée, même sans intention spéciale, vers le même muscle ; mais certaines conditions du récipient semblent être variables, et les magnétiseurs savent combien ils ont eu d'insuccès, même dans les expériences qui leur étaient le plus familières, et avec des sujets éprouvés : vous *voulez* qu'une main se lève, et c'est un pied qui obéit ; vous voulez qu'un somnambule lise

aujourd'hui dans votre pensée, comme il le faisait hier, et il en est à cent lieues; vous le questionnez, très convenablement, vous semble-t-il, et il répond tout de travers, tandis que, spontanément, il fait preuve d'une remarquable lucidité.

Si vous reconnaissez que la cause de tant d'insuccès n'est point en vous, qui savez vous y bien prendre, mais qu'elle doit se trouver dans les conditions actuelles de votre sujet, vous seriez inconséquents d'attribuer aux Esprits les contradictions et les erreurs du leur. Les médiums, ainsi que les "somnambules," ne peuvent être que des instruments plus ou moins imparfaits, dans le milieu d'imperfections où nous vivons. Il se peut que, lorsque vous questionnez, l'esprit du sujet devienne actif à son tour, et participe, à son insu, aux réponses qui vous sont faites.

Cependant il ne faut pas attribuer aux imperfections des médiums tout ce qu'il y a d'erreurs dans les communications, surtout lorsqu'on n'a pas encore l'expérience. Il faut savoir que le monde invisible ressemble beaucoup au monde terrestre, et qu'il y a des menteurs là aussi ; mais, avant de les juger, il faut rechercher quels peuvent être leurs motifs en nous trompant, et ne pas oublier que nos mécomptes sont presque toujours pour nous d'utiles leçons.

Il y a parmi les médiums, comme parmi les somnambules, une infinité de nuances. On voit des médium-écrivains qui, dans les Communications qu'ils nous transmettent, ont conscience du travail qui se fait en eux, à mesure qu'il s'opère, et il semble que les mots mêmes sont dictés par l'Esprit qui communique; mais on reconnaît aussi que l'Esprit ne fait souvent que suggérer les idées au médium, et c'est à celui-ci de les développer : à peu près comme un écolier fait une composition sur un thème donné; et il le fait pareillement avec d'autant plus d'élégance qu'il a lui-même plus d'instruction, et, sans doute aussi, avec d'autant plus de fidélité, qu'il a mieux saisi la pensée. C'est donc le sens qu'il faut étudier, quel que soit le style, et l'on comprend combien un cœur pur et un esprit droit sont de précieux avantages.

On voit d'autres médiums qui ne savent pas ce qu'ils expriment : (je ne parle point de ceux qui sont *entrancés*; car, pour eux, cela va sans dire.) Il y en a même qui écrivent malgré eux, et quelquefois des choses bien différentes de ce qu'ils voudraient énoncer : (je dirai même, de ce qu'ils *ont* la volonté d'écrire ; car il y a des esprits-forts qui font de ces expériences-là.) On voit aussi des médiums chez lesquels la parole et la main servent deux intelligences antagonistes: c'est quelquefois une véritable dispute..... Il y a donc lieu de croire encore que l'Esprit agit quelquefois directement sur la main du médium, quand il

veut le faire écrire, ou sur l'organe vocal, lorsqu'il veut le faire parler : les imitations d'écritures et les communications dans des langues inconnues du médium, seraient le résultat d'une extrême docilité organique....

On entrevoit donc, dès à présent, l'explication de tant de faits insolites que l'on a observés toujours et partout : les manifestations spirituelles éclaireront bien des choses qui sont restées dans l'obscurité. La Bible peut certainement contenir d'innombrables erreurs, et même des plus monstrueuses; mais tout n'était pas erreur dans les ouvrages si nombreux, tant anciens que modernes, qui traitaient de la magie, de la sorcellerie, des apparitions, etc. Le mesmérisme l'a démontré de mieux en mieux, à mesure qu'il s'est propagé davantage ; mais il ne pouvait sans doute pas triompher seul du scepticisme soi-disant philosophique de notre temps, et le Spiritualisme lui est venu en aide. Le premier effet de celui-ci a été de réhabiliter l'autre dans l'opinion de beaucoup de gens qui s'en étaient moqués jusque-là, et qui se sont de suite écriés : " C'est du magnétisme ! "

Eh ! oui, c'est encore du magnétisme ; mais il est surhumain.

" Demandez, vous recevrez. " — Les invisibles n'attendent pas toujours que nous demandions, parce qu'ils savent mieux que nous ce qu'il nous faut, et il leur suffit de trouver en nous, ou près de nous, des instruments de communication, c'est-à-dire des médiums.

Lorsqu'il nous arrive de demander, nous nous adressons à des Esprits que nous savons avoir été bons quand ils vivaient sur terre; et lorsque ce sont les invisibles qui viennent inopinément nous donner des conseils, si ces Esprits ne se font pas connaître, nous pouvons bien demander leurs noms, mais nous ne devons jamais insister.

Dans l'un et l'autre cas, notre Raison nous dit ce qu'il y a de bon dans les avis reçus, et nous en profitons, quels que puissent être les Esprits qui les ont dictés.

Jos. Barthet.

COMMUNICATIONS SPIRITUELLES.



Remarque :—En général, les médiums écrivent avec une extrême rapidité, sans hésitation et sans faire de pauses ni de ratures. Les articles qui vont suivre, et qui ne forment qu'une bien petite partie de ce que nous avons vu se produire dans le courant de ce mois, ont été écrits de la sorte, par divers médiums, à différentes séances, devant nous-même et d'autres témoins dont le nombre s'est quelquefois élevé jusqu'à vingt. Nous ne ferons précéder d'aucune indication spéciale les articles qui sont venus inopinément sous la main des médiums ; mais nous distinguerons ceux qui ont été provoqués par notre conversation, ou autrement.

Par la main de Mr.—:

" Lorsqu'un auteur veut écrire un ouvrage, il en trace d'abord le plan, il en fait l'esquisse, il rassemble ses matériaux, puis il en remplit son cadre, et habille son squelette d'une manière plus ou moins correcte, plus ou moins originale, &c.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain Spiritualiste. Celui-ci ne trace point de plan à l'avance: il fait abnégation de lui-même, il se confie aux invisibles, s'abandonne entièrement à eux, et les laisse agir.—Par écrivain Spiritualiste, nous entendons surtout le médium-écrivain.

Il est vrai que quelques auteurs, et même de bons auteurs, ont cherché des inspirations ailleurs que dans leur génie: Horace, par exemple, consultait souvent sa bouteille; Voltaire n'écrivait jamais mieux que lorsqu'il avait savouré son Moka; et Young allait chercher ses idées dans les cimetières, au clair de la Lune.

Les passions aussi fournissent souvent à l'homme d'excellentes idées et développent son génie : le bal, le spectacle, les riches appartements, les banquets somptueux, ne laissent pas que d'inspirer quelquefois le poëte et le musicien ; la joie, la douleur, sont encore de très bons auxiliaires. Enfin, on pourrait dire qu'il est peu de choses dans la nature qui ne puissent fournir des idées à l'écrivain.

Cependant, pour celui qui a la foi, le Spiritualisme sera toujours le meilleur conseiller, et celui qui pourra le mieux développer le génie de l'auteur, puisque c'est l'esprit d'une foule d'autres Esprits, si je puis m'exprimer ainsi, qui vient à son aide et se plaît à lui dévoiler les inépuisables richesses dont ils disposent."

Par la main de Mr.—:

" A quelque distance que soit l'Esprit auquel vous pensez sérieusement, il vous entend et il peut vous répondre, soit directement, soit au moyen d'un de ses agents. Il est bien rare qu'un Esprit vous fasse écrire parce qu'il pense à vous d'abord, ce qui cependant arrive quelquefois ; mais, le plus ordinairement, si vous n'avez pensé à personne, l'Esprit le premier venu, qui est attiré près de vous par une sympathie quelconque, est celui avec lequel vous communiquez. Ensuite, par une série de pensées, vous venez à parler de tel ou tel Esprit, et alors il arrive souvent que celui-ci vous répond, afin d'aplanir le doute que vous pourriez avoir, ou pour vous expliquer les questions qui s'agitent entre vous. "

Par la main de Mde.—:

" Si la propagation du Spiritualisme est retardée par le respect humain, elle ne l'est pas moins par la timidité de beaucoup de Spiritualistes. Combattez donc, chacun en vous-même, la timidité, comme vous combattez le respect humain; car tous deux sont fils de l'orgueil.

O vous, gens timides, répondez : D'où vous vient ce pénible sentiment de gêne, de malaise, que vous éprouvez invariablement chaque fois que vous vous trouvez en présence d'étrangers que vous voulez bien considérer comme vos supérieurs? Vous me répondrez, et je vous entends déjà, que ce malaise et cette gêne vous viennent de ce que vous avez une trop faible opinion de votre mérite.

Mensonge, ou erreur! car, si vous aviez de vous-mêmes une opinion si désavantageuse, vous seriez ce que sont les humbles; peu soucieux de l'opinion des autres, et heureux (car vous sentiriez que c'est juste) d'être considérés comme peu, et mal regardés.

Au contraire, c'est la très bonne opinion que vous avez de vous-mêmes qui vous fait craindre de n'être pas appréciés à votre valeur imaginaire : d'être mal jugés. Pourquoi n'attachez-vous pas le même prix au jugement de ceux que vous considérez comme vos inférieurs, à l'effet que vous produisez sur eux, si ce n'est pas l'orgueil qui vous inspire ? Vous ne vous intimidez pas devant ceux que vous considérez comme vos inférieurs....

Persuadez-vous donc de la grandeur de votre cause et de votre petitesse individuelle, et alors, sans crainte, sans timidité, sans penser à l'effet que vous allez produire, à ce qui peut en résulter pour vous de blâme ou de considération, vous par-

lerez comme vous sentez, et ce que vous direz sera bien dit, parce que la vérité porte en elle son éloquence."

Par la main de Mde.—:

"Nous avons, pendant des siècles, cherché les moyens de communiquer avec les mortels: nous nous sommes manifestés à eux dans des milliers de circonstances, et toujours la superstition, le préjugé, le fanatisme, la grossièreté, la mauvaise foi, nous ont repoussés et ont entravé nos voies. Que maintenant, quand nous sommes enfin parvenus à trouver et à établir un moyen de communication, ceux qui y sont propres nous secondent de leur mieux, et les choses deviendront ce que depuis si longtemps elles auraient dû être."

Par la main de Mr.—:

"La question de la préexistence a été souvent agitée. Celui qui raisonne, en effet, ne peut s'empêcher de se dire: si nous sommes immortels, nous devons avoir toujours existé; car, ce qui ne doit pas avoir de fin, ne doit pas avoir eu de commencement.

Ceci, mes frères, est une grande question à aborder. Il me prend envie de le faire aujourd'hui pour vous, et je ferai mon possible pour n'être pas trop obscur. Je vais donc soulever un coin du voile, et vous permettre de jeter un coup-d'œil dans le sanctuaire de la vérité. Puissiez-vous me comprendre, et ne pas trouver trop étrange ce que je vais vous dire!

Oui, nous avons toujours existé, et, par conséquent, nous étions avant de vivre sur cette terre que vous habitez. Mais nous étions comme le chêne est dans le gland: c'est-à dire que le germe existait, mais qu'il n'était pas développé. Nous étions, oui; c'est-à-dire que nous faisions partie du Grand Esprit, lui-même, et qu'il n'a eu qu'à secouer son manteau, *si ità loqui fas est*, (si je puis m'exprimer ainsi,) pour en faire éclore des millions d'Esprits qui ont dû se répandre dans les différentes Planètes de tous les Mondes, et animer des créatures raisonnables.

Vous trouverez peut-être un peu extraordinaire ma manière de m'exprimer; mais je n'en trouve pas de meilleure pour me faire comprendre.

Ne partez point de là cependant pour en conclure au Panthéisme. Si le Panthéisme existe avant le développement de l'homme, il cesse après sa mort, et l'Esprit garde éternellement son individualité, ainsi que la conscience de ce qu'il a été sur Terre.

Le Pere Ambroise."

Sur la Religion.

I.

Par la main de Mr.—:

" Le Christianisme est-il compatible avec le Spiritualisme? C'est là une question qui, sans doute, a été souvent agitée et qui a été résolue pour et contre. Quant à nous, nous sommes convaincus qu'elle ne peut être faite que par des gens timorés, et qui n'ont pu encore se débarasser des impressions de leur enfance.

Le Christianisme, quant à la morale qu'il renferme, est absolument semblable au Spiritualisme. Quant au dogme, il a besoin d'être refondu ; car il a été entièrement défiguré par les hommes qui, depuis dix-huit siècles, ne font qu'y ajouter continuellement de nouvelles absurdités. Comme il est impossible de le refondre, à moins de jeter l'édifice à terre, nous pensons que le Spiritualisme peut parfaitement en tenir lieu, et nous conseillons à tous de suivre cette nouvelle croyance, qui est la plus consolante, et qui fait plus de conversions que la religion de Jésus, telle qu'elle est prêchée.

Nous vous en dirons davantage une autre fois. Ceci n'est qu'une préface."

Par la main de Made.—:

" Lorsqu'un peuple a fait une révolution ; qu'il s'est soulevé contre une autorité, contre un joug arbitraire, il se croit et se proclame libre. Ainsi a voulu faire la France ; ainsi a fait l'Amérique, et, maintenant, des hauteurs de son orgueil, elle contemple avec une dédaigneuse pitié les autres nations et les appelle esclaves !....

O pays orgueilleux, regarde en toi-même ! regarde dans ton sein ! Vois dans les basses classes de ta société les esclaves avilis du vice, de la débauche sensuelle et grossière ! Vois dans les classes supérieures les pauvres esclaves du luxe et de la mode !.... Quoi, vous vous privez toute une année pour briller à un bal, et vous n'êtes pas les esclaves de la vanité !. Quoi, vous ferez jeûner vos familles, vous priverez vos enfants d'avantages réels pour leur en donner de passagers et de factices, et vous n'êtes pas les vains esclaves de la mode ! ....

On dit aussi qu'on est égaux ! qu'on est frères !.... On est égaux, et le riche ne rend pas au pauvre son humble salut ! On est égaux, et l'on rougit du parent qui vous appelle par votre titre d'oncle, ou de frère, s'il n'est pas dans une aussi brillante circonstance que vous-même ! On est frères, vraiment, et l'on se défie les uns des autres ! et l'on cherche à se

nuire! et l'on déploie, pour se tromper, toutes les ressources de son intelligence et de son imagination! ....

On n'est, ni libres, ni égaux, ni frères, et cela, parce qu'il a toujours manqué un lien, une religion véritable qui rallie les hommes: qui les fasse se considérer comme ayant les mêmes intérêts, les mêmes droits, le même avenir. Quoi d'étonnant à ce qu'il n'y ait pas eu d'entente entre les masses, ni entre les individus, quand leur religion même les rendait opposés les uns aux autres!

Il n'en sera plus ainsi, quand le flambeau du Spiritualisme aura dissipé les ombres, et éclipsé toutes les fausses lumières des institutions humaines. Alors, les hommes seront véritablement libres, véritablement égaux, véritablement frères, et, nous l'affirmons sans hésitation aucune, véritablement heureux."

A notre demande, l'invisible a dit être l'Archevêque de Paris, Mr. Affre, mort en 1848, comme on sait, lorsque, du haut d'une barricade, il prêchait la concorde à des hommes égarés. Il a ajouté :

" J'assiste depuis quelques jours à vos séances."

Cette Communication nous a suggéré le désir d'apprendre quelque chose du successeur de Mr. Affre à l'Archevêché de Paris, et dont les journaux annoncent la triste fin. Nous parlions de son meurtrier, lorsque la main de Mde.—a écrit ces lignes, et d'autres que nous omettons :

"....Il y avait en lui trop de motifs humains, des motifs de vengeance personnelle mêlés à l'amour du vrai, lorsqu'il s'est laissé aller à commettre l'assassinat. L'assassinat, toujours criminel, l'était doublement pour lui; car il avait juré respect et obéissance à ce supérieur qu'il immolait. Il n'y avait pas, dans son existence, cette pureté qui fait les apôtres dévoués et les martyrs d'une conviction profonde; autrement, il aurait lutté toute sa vie contre l'erreur qu'il combattait; il aurait souffert toutes les misères; il serait même "mort de faim" en défendant sa croyance, mais il n'aurait pas égorgé l'homme qui, lui aussi, se croyait dans le vrai.

SIBOUR."

Par la même main :

" Comme autrefois Jésus dit au paralytique " Levez-vous, emportez votre lit et marchez", ainsi Dieu parle aujourd'hui à la race humaine : *Levez-vous, emportez votre lit et marchez!*

La race humaine, en effet, n'est-elle pas ce paralytique dont tous les membres, dont toutes les facultés pour le bonheur, étaient engourdis, endormis, rendus complètement inutiles sur le lit impur des croyances erronées, des craintes injurieuses, de cette misérable peur de toutes sortes de supplices qui ne pouvait exister que dans des imaginations corrompues!....

Levez-vous, emportez votre lit, ô vous, génération encore malheureuse ! Emportez dans la tombe, emportez de la terre ce lit immonde d'erreurs et de souffrances: laissez-la pure à vos enfants; laissez la génération nouvelle savourer ces fraîches, saines et vivifiantes croyances! Levez-vous et marchez! Marchez maintenant dans la voie de la vérité que vous a ouverte le Spiritualisme ; car c'est réellement la voie du bonheur."

Nous avons témoigné le désir de connaître l'Esprit qui parlait, et il a signé:

"PAUL, *de Tarse.*"

A peine commencions-nous à nous entretenir de ce qu'on a dit de St. Paul, que l'invisible a repris ainsi, par la même main :

"Les hommes ont compris d'une singulière façon ma conversion sur la route de Damas! On a écrit, et l'on a cru, que j'avais entendu une voix miraculeuse, et que j'avais été ébloui d'une éclatante lumière qui m'avait renversé par terre, au moment où la voix prononçait ces mots: Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?

Non, je n'ai pas entendu de voix physique ; mais, songeant à la vie, à la croyance, à la sainte ambition de ceux que j'allais combattre, une voix intérieure s'est fait entendre à mon âme, et lui a dit, en effet : Pourquoi les persécutes-tu? Alors a jailli en moi une éclatante lumière, car j'ai vu : j'ai vu le vrai, et j'ai compris qu'il n'était pas de mon côté. Je suis tombé la face contre terre ! c'est-à-dire que je me suis senti humilié, petit, et que ceux que j'allais combattre m'ont paru ce qu'ils étaient réellement: les seuls dans le grand, les seuls dans le vrai.

Il en sera ainsi de beaucoup qui maintenant vous combattent, ô Spiritualistes ! Il en sera ainsi d'eux. Un jour, au milieu de leur course, ils entendront aussi, au fond de leur âme: Pourquoi les persécutes-tu? Et la lumière se faisant pour eux, comme pour moi, de détracteurs ils deviendront les apôtres et les propagateurs de la véritable doctrine."

L'autre soir, nous étions cinq, l'un de nous (celui qui écrit ces lignes) exprima le désir d'entendre Bossuet prêcher sur le luxe d'aujourd'hui. Il s'écoula deux minutes environ, pendant lesquelles deux autres personnes entrèrent et prirent place avec nous autour de la table, et alors la main de Mde.—commença à montrer un petit tremblement, puis elle écrivit ce que nous allons copier. Vers le milieu de l'article, la main s'arrêta, et le médium nous dit: "Je crois que ce n'est pas fini, mais la main est trop fatiguée." Après une minute de repos, l'article fut achevé. Cela prit vingt minutes, pendant lesquelles il y eut quelque conversation, à laquelle le médium ne resta pas tout à fait étrangère, mais sa main écrivait toujours.—Nous venons de dire le sujet que *nous*-même avions donné ; voici maintenant l'improvisation :

" De quelque côté que l'œil se tourne, il rencontre deux spectacles également affligeants, également révoltants, pour l'homme de bien et le penseur: Ici, le luxe effréné; là, l'extrême misère. Et vous vous appelez chrétiens, vous qui, dans les théâtres, dans les églises, dans votre intérieur, étalez ce faste sans nom, ce faste dont eut rougi votre chef, et sur lequel il eut prononcé l'anathême!

Vous vous appelez chrétiens! Est-ce par dérision que vous assumez le titre de disciples du Christ? Eh quoi! vous seriez les disciples de l'humble de cœur, du fils du charpentier, du compagnon de pauvres pêcheurs, de celui qui n'eût pas où reposer sa tête, selon la touchante expression de l'évangile, et vous portez sur votre personne, que dis-je, vous portez à un de vos doigts la nourriture de dix familles!

Vous êtes les disciples du Christ! Est-ce une affreuse plaisanterie? Et vous en voyez autour de vous qui se meurent de misère et de maladie, sans secours, sans moyen de s'en procurer, et vous passez à côté de leurs chétives demeures, chargés de vos vains ornements; et votre cœur ne vous reproche rien; et vous ne sentez pas une voix intérieure qui vous implore pour ces frères souffrants et malheureux dont vous pourriez changer la misérable destinée en donnant seulement une de ces inutiles pierres qui chargent votre main!

Ah! vous êtes les disciples du Christ, et vous voyez souffrir autour de vous sans y prendre garde; et vous rentrez joyeux dans vos salons dorés; et vous vous enfoncez dans vos tapis épais, disant en vous-mêmes: il fait bien froid aujourd'hui, les pauvres doivent bien souffrir; mais, ajoute votre cœur égoïste, moi, je ne souffre pas: apportez du bois, apportez encore.

Vous êtes les disciples du Christ, et vous ne savez qu'inventer pour dépenser en objets frivoles et inutiles l'argent qui vous était confié pour être distribué aux pauvres!

Vous êtes les disciples du Christ! Oserez-vous le dire encore? Mais vous rougiriez d'aborder le Christ dans la rue; vous vous reculeriez avec dégoût et hautaine indignation, s'il venait s'asseoir à côté de vous, dans un lieu de culte public; car le Christ était un homme pauvre, qui ne portait ni soie, ni velours.

Vous êtes ses disciples, vraiment! Que faites-vous de ce qu'il prêchait? Que ne faites-vous pas de ce qu'il poursuivait de ses anathêmes?....

Les deux principales vertus que le Christ a prêchées, c'est la charité et l'humilité. Eh bien! qui les pratique? Vous, Mesdames, qui, plus encore que vos pères et vos maris, attachez du prix au titre de disciples du Christ; vous qui devriez avoir le cœur plus accessible à la pitié et à la compassion, que faites-

vous pour la charité, et que ne faites-vous pas pour la vanité? Où s'arrêtera votre luxe? Où s'arrêtera votre amour excessif de la parure? Hé! je dis la parure: Est-ce réellement pour vous parer que vous vous surchargez ainsi? Eh! dites-moi, dans quel but sacrifie-t-on au dieu du jour, à la mode? Vous êtes belles et vous voulez vous embellir encore, est-ce cela? Eh! non: car une fleur sans prix, une fleur des champs, vous parerait autant, et plus même, que ces ornements si lourds sous lesquels s'éclipsent plutôt vos attraits naturels. Est-ce donc pour plaire que vous vous entourez d'autant de soie qu'il en faudrait pour orner quinze autels? Non: ce n'est pas pour plaire; c'est pour briller. Briller! c'est-à-dire montrer aux pauvres qu'ils sont plus pauvres encore qu'ils n'en avaient conscience; Briller! c'est-à-dire dégoûter de son humble bonheur la simple médiocrité; Briller! c'est-à-dire parler ainsi au pauvre affamé que l'on rencontre: " Voilà de quoi te sauver du désespoir, toi; et ta femme, de la mort; et tes enfants, du vol et du crime. Eh! bien, tout cela, c'est à moi: je n'en fais rien, cela me gêne, cela me charge, je le traine en partie dans la boue; mais je le garde, parce que cela prouve au monde que je ne suis pas ton égale, mon frère en Jésus-Christ. Meurs de faim, toi et les tiens, ou traîne une existence languissante: que m'importe! Je ne te donnerai pas la piastre qui serait le premier soulagement à ta misère; mais je vois, là, une bague de prix, qui ne me servira de rien: je vais donner, pour l'avoir, soixante ou cent piastres, de ces piastres que je te refuse."

Ah! femmes du monde, non chrétiennes, mais anti-chrétiennes, changez donc un peu votre manière de penser et d'agir; ne vous agenouillez pas aussi souvent en public, sur les banquettes de velours que vous avez substituées à la dalle ou au bois des églises; ne vous agenouillez pas autant devant le monde, mais, en vous-mêmes, humiliez-vous et voyez combien peu vous imitez la vie et suivez les maximes de Jésus. Ah! ne soyez pas si chargées d'ornements, et faites plus d'heureux; vous en serez plus belles et plus joyeuses aussi. Et quand, dans l'autre monde, vous réclamerez votre couronne immortelle, elle sera embellie, croyez-le bien, de toutes les pierres précieuses que vous en aurez volontairement détachées pour les pauvres d'ici-bas.

Bossuet."

....

II.

Par la main de Melle. E— :

" Ce sont principalement des âmes masculines qui vous ont parlé jusqu'ici des besoins de l'esprit; moi, je viens vous entretenir des sensations non moins douces du cœur. Ame féminine que je suis, je pourrais traiter cette matière; car, nous autres, femmes, c'est bien plus par le cœur que nous vivons.

Je ne fus cependant pas ce qu'on appelle une femme sensible, car j'aimais un peu la gloire; mais en arrivant là-haut je compris mieux quels étaient mes attributs, et je commençai à sentir véritablement. Quel bonheur lorsqu'on revoit une mère, qu'on a pleurée de longues années, et qui vient vous tendre ces bras en vous disant: C'est pour toujours, cette fois, que nous sommes réunies !.....

Je rencontrai un Esprit dans le regard duquel je lus, en un instant, plus que ne sauraient rendre toutes les expressions qui vous sont familières. Oh! le beau langage que celui de l'âme, et que Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait !

Ne vous désolez pas, ô mères, ô épouses, ô enfants! Là, vous retrouverez tous ceux que vous pleurez : vous serez plus heureux que vous ne sauriez le désirer.

Celle qui vous parle fit plus consister le bonheur dans un peu de gloire qu'elle aurait voulu acquérir, qu'en ce dont il ne dépendait que d'elle de jouir. STAËL. "

Mde. de Staël a continué de suite :

" Vous aurez à convaincre les matérialistes, par les manifestations physiques; les hommes de jugement, par l'esprit; les femmes, par le cœur : ce sont les trois cordes que vous avez à toucher. Je suis femme, et je sais par quels sentiers il faut conduire mon sexe :—

Quand vous aurez dit à une mère chrétienne, mais qui ne croit pas encore au Spiritualisme, que son enfant n'est pas mort pour elle; que pour telle ou telle petite faute qu'il aura pu commettre, il n'en sera pas moins près d'elle un jour, elle vous écoutera, parce que cela lui plaira, et qu'elle le trouvera d'accord avec ses sentiments; elle se familiarisera avec cette idée, et, sans s'en douter, elle sera Spiritualiste ; elle le sera devenue par le cœur; —

Quand vous direz à une jeune fille qu'il n'y a pas de véritables causes de chagrin ; qu'elle se désespère pour rien; qu'elle n'est pas séparée de celui qu'elle aime; qu'il est là; qu'il la voit, elle vous écoutera : elle lui parlera presque : elle sera Spiritualiste par le cœur.

Les femmes étant spiritualistes, les enfants le seront aussi, et les hommes n'auront rien de mieux à faire qu'à le devenir.

Oui, je crois que les premières à gagner sont les femmes. Il y a chez elles de l'émotion ; elles sont presque toutes impressionnables, aimant l'extraordinaire, le merveilleux. Ce sera d'abord pour elles comme une fable ; mais cela s'identifiera bientôt avec leur esprit, et deviendra la réalité."

Mde.—a vu sa main écrire cet autre article, qui provient d'une de ses camarades de pension, morte depuis huit ans :

"Vous avez manifesté le désir de savoir de moi, en particulier, ce que l'on éprouve au sortir de votre monde pour entrer dans la véritable vie, dont la vôtre n'est qu'une ombre grossière. Je vais vous donner mes impressions : elles ne sont pas celles de tout le monde ; vous comprenez facilement que celui qui quitte la terre croyant que tout meurt avec lui, éprouve un autre étonnement que celui dont l'esprit et le cœur étaient ouverts à une croyance en l'autre monde, quoique cette croyance fut erronée, comme l'était la mienne.

Eh ! bien, au moment où mon esprit a laissé son enveloppe mortelle, j'ai éprouvé un profond sentiment de terreur à l'idée du jugement que, selon la croyance de ma jeunesse, de toute ma vie, j'allais avoir à subir. Mais voyant et comprenant qu'il n'y avait rien de semblable à craindre, je me suis rassurée, et j'ai contemplé, avec un bonheur sans mélange, les têtes si chères de ma mère et de deux de mes sœurs qui avaient quitté la terre avant moi. Mon mari pleurait ; mais sa douleur n'amoindrissait en aucune façon le bonheur dont j'étais inondée. Je ne pouvais voir dans ses larmes qu'une preuve d'amour et de regret : j'en étais heureuse, et cela, sans que vous puissiez m'accuser d'égoïsme; car, en quittant ce monde, votre monde, tout ce qui s'y rattache paraît subitement (du moins il en fut ainsi pour moi) petit et mesquin : et vos distances énormes, et vos mesures du temps, devinrent pour moi quelque chose sans aucune importance.

Donc, je considérai que les années qui devaient s'écouler encore avant que mon mari et moi fussions réunis, étaient, en face de l'éternité, ce qu'est la goutte d'eau à l'immense Océan, et je songeai, avec une joie profonde, que, moi, je serais toujours à ses côtés.

Je fus entraînée dans ma nouvelle habitation par mes morts, ou plutôt par mes vivants bien-aimés, et, depuis, débarrassée de mon fardeau d'erreurs, et d'une partie de mes inclinations faussées, je suis dans cet état de bien-être indicible qui vous attend dans quelques années, bien longues pour vous peut-être, bien courtes quand on les voit d'ici."

Nous avons demandé si l'Esprit pouvait rendre intelligible pour nous ce qu'il venait de dire à l'avant-dernier alinéa. Il a repris ainsi :

" Comprenez-vous que vous pouvez être à la Nouvelle-Orléans, près de vos amis, et, au même instant, à Paris, par la pensée, à côté de vos amis de France ! Eh ! bien, c'est par une opération de ce genre que, quoique dans les sphères, nous sommes positivement auprès de ceux que nous avons aimés sur la terre ; seulement, ce qui pour vous est la pensée, pour nous c'est le tout, puisque nous ne sommes plus qu'esprit.

Mais vous ne comprendrez jamais cela bien clairement. Sachez que, comme je vous l'ai déjà dit, vous ne pouvez comprendre que ce qui est au-dessous de vous. Ici, nous ne nous comprenons pas nous-mêmes ; ceux de plus haut nous comprennent. "

Par la même :

" Vous avez voulu avoir quelques mots de moi. Que vous dirai-je ! J'ai été, sur la terre, ce qu'on appelle une femme heureuse : belle, spirituelle, entourée d'hommages. Eh ! bien, mon bonheur de la terre n'était rien en comparaison de ce que j'éprouve ici : femme aimante, j'ai trouvé l'ange de mes rêves ; poëte, je m'abreuve à la source de toute poésie.

Oh ! croyez-moi, quelle que soit la somme des joies dont vous êtes comblés sur la terre, ce n'est rien auprès de ce qui vous attend; et quels que soient les ennuis, les tourments de votre vie, ici-bas, n'y attachez pas plus d'importance qu'à un mauvais rêve. Car—

" La vie est un sommeil ;
" Un sommeil agité, qui fatigue : un vain rêve.
" Et puis, quand vient le jour où ce sommeil s'achève,
" On meurt : c'est le réveil. "

D. Gay. "

Après d'aussi bonnes nouvelles, il serait triste de rapporter ce que deux médecins, (qui se suicidèrent pendant l'année qui vient de finir, l'un ici, l'autre à Paris.) nous ont dit de leur passage à l'autre monde. Constatons seulement leur regret unanime, énergiquement exprimé, d'avoir pris un si détestable chemin, et ne parlons pas, du moins aujourd'hui, de ce qu'ils nous ont dit être une partie de leur punition. Les premiers mots de l'un d'eux, qui est venu bien inopinément, lorsque personne de nous ne pensait à lui, ne l'ayant point ou presque pas connu, et dont le médium n'avait jamais entendu parler, ont été les suivants, accompagnés de son nom :

" Si j'avais su ce que vous connaissez de l'autre vie, je n'aurais pas commis le suicide........ "

Ne disons rien non plus, du moins quant à présent, des Communications d'Esprits qui semblent occuper les degrés inférieurs de l'échelle, et terminons ce chapitre par l'article suivant, qui est venu sous la main de Mde.—:

“La religion que vous avez à établir devra combattre tant de préventions, de scrupules, de préjugés, qu'il faut user de toutes sortes de précautions pour ne donner aucune prise à ses opposants et à ses détracteurs. Une religion qui supprime l'enfer, et qui en présente la supposition comme un outrage fait à la toute puissante bonté du Créateur, sera considérée par beaucoup, par le plus grand nombre, comme propre à enfanter la licence et le désordre, plutôt que la réforme du genre humain.

Vous donc qui voulez contribuer de tout votre pouvoir à l'établissement de cette religion, veillez soigneusement sur vous-mêmes, afin que, si minutieusement qu'on examine votre conduite, on ne puisse y rien trouver qui mérite le blâme, ou même la raillerie. Que l'important devoir de la propagation de la foi ne vous en fasse négliger aucun autre, et ne vous porte pas à considérer comme nuls, ou du moins comme sans importance, ces devoirs secondaires qui étaient autrefois à vos yeux les seuls de la vie.

J'ai d'abord cherché à prémunir le grand nombre des Spiritualistes contre la froideur, le respect humain et la timidité; il me reste à prémunir le petit nombre contre un enthousiasme exagéré, qui serait nuisible, non seulement à l'individu, mais à la cause elle-même.

Ne vous singularisez donc en rien. Il faut que, parmi vous, les pères continuent, comme par le passé, à veiller avec soin aux intérêts, au bien-être présent et futur de leurs enfants. Que les jeunes gens, des deux sexes, s'occupent de parfaire leur éducation *selon le monde*, et les négociants de faire honneur à leurs affaires. Il faut que les femmes de ménage conservent ces notions de bon ordre et d'économie dont elles étaient innocemment fières avant d'avoir reçu la bonne nouvelle: avant de compter positivement sur les trésors qui sont en réserve pour nous dans l'autre vie. Il faut que cela soit ainsi; car, s'il en était autrement, comprenez bien que le monde, dont vous heurteriez de front toutes les idées, le monde, qui n'est pas encore réorganisé, dirait: Ce sont des fous. Voyez-les: ils négligent leur intérieur, leurs études, leurs affaires! Qu'avons-nous besoin d'une croyance qui les a menés là?....

Plus tard, de semblables ménagements ne seront plus nécessaires, ni même utiles, parce que le monde sera réorganisé selon les lois de la sublime nature. Alors, les hommes chercheront les richesses d'en-haut avec plus d'ardeur que celles d'ici-bas; ils estimeront plus les distinctions spirituelles que celles du rang et de la position; ils seront avides du bonheur indicible des sphères, plus que des vains plaisirs qu'on se procure à prix d'or. Alors ne sera plus appelé fou celui qui préfèrera les en-

treticns célestes au soin de remplir son coffre-fort ; parce que chacun aura, à quelque degré, cette sage folie qui lui fera amasser des trésors dans un monde, où. suivant la parole du divin réformateur, *les vers ne pourront les ronger, ni la rouille les détruire, ni les voleurs les emporter.*"

Sur la Médecine.

En médecine comme en morale, pour le corps comme pour l'esprit, il ne tient qu'à nous d'être renseignés. Ce n'est pas que les médecins qui sont passés dans l'autre monde, et qui viennent pour nous tirer quelquefois d'embarras, soient toujours du même avis : il y a, parmi eux encore, un peu de ce que nous voyons ici-bas; mais ils peuvent en savoir plus long, ils sont désintéressés, et toujours prêts.

Lorsque le magnétisme doit être employé, certains médiums sont, ou peuvent être, influencés dans ce but, et on les voit magnétiser, dans toutes les règles, quoiqu'ils n'aient point appris à le faire : c'est ce que, depuis long-temps, on voyait faire aussi par les somnambules.

S'il y a lieu de recourir à quelqu'autre médication, les invisibles en avertissent, pourvu qu'ils trouvent des médiums convenablement développés. Cependant, nous recommanderons toujours de ne jamais se fier *aveuglément* à leurs prescriptions puisqu'elles peuvent être quelquefois erronées, comme nous l'avons indiqué dans l'Introduction : *il faut tout soumettre au contrôle de la raison éclairée.*

Un ami, qui était médium depuis peu de temps, mais qui ne se doutait pas de tout ce que les invisibles pouvaient faire de lui, vint un jour nous prier d'aller lui montrer à magnétiser un malade. Arrivés près de celui-ci, le médium se sentit irrésistiblement attiré vers une table, et sa main écrivit :

" Je serai présent, et je guiderai vos mains. Mesmer."

Nos services étaient donc inutiles.

Mde.—souffrait, depuis cinq ou six jours, d'une violente douleur entre les omoplates. La malade était trop impatiente pour se prêter à un essai convenable de magnétisation, et je lui dis que puisqu'elle était bon médium, il ne dépendait que d'elle de recevoir un avis médical, sans se déranger, ni déranger personne. Elle prit le crayon, posa la main sur le papier, et, après une demi-minute de recueillement, sa main écrivit :

"Frictionnez la partie douloureuse avec quelques gouttes de Laudanum, et tenez-la chaudement. Husson."

Je n'avais invoqué personne en particulier, et la malade avait pensé à une autre célébrité médicale, ainsi qu'elle me le

dit plus tard. Je demandai : Etiez-vous le Rapporteur de la fameuse Commission....?

—“ Du magnétisme : Oui. ”

Puis, voyant que l'écriture était bien différente de ce que la main du médium avait produit jusque-là : Imitez-vous votre écriture d'autrefois ? —“Autant que cela se peut avec une main d'emprunt. ” —Etes-vous satisfait des progrès qu'a faits le magnétisme depuis votre excellent rapport ?—“Oui; mais ce n'est pas le fait des académies. ” —Et que pensez-vous du Spiritualisme ?—“Elles font avec lui comme avec l'autre, et il fera, de même, son chemin sans elles.”—Est-ce tout pour la malade ?—“Cela suffira. ”

En effet, quoique n'ayant pas de confiance en ce que sa main prescrivait pour la première fois, la malade fit exécuter l'ordonnance, au moment de se coucher, et, dans la nuit même, la douleur disparut, et elle n'est plus revenue.

A une autre séance, je reçus, moi aussi, par la même main, et de la même source, un conseil au sujet d'un enrouement opiniâtre qui me prenait tous les soirs, depuis quelque temps. Puis, un médecin homœopathe se trouvant avec nous, et vantant, par dessus tout, la doctrine hahnemanienne, “ hors de laquelle il n'y a point de salut, ” nous disait-il, je lui proposai d'en appeler à Hahnemann lui-même ; mais voici ce qui vint, par la même main que tout à l'heure :

“ Mon cher monsieur. On pourrait vous écrire des volumes sur ce sujet. La meilleure médication est celle qui contrarie le moins la nature : celle qui aide le plus à ses efforts; les meilleurs médecins sont ceux qui connaissent le mieux l'organisme humain. Qu'ils soient allopathes, ou homœopathes, leur plus ou moins de sagacité est plus important que leurs systèmes. Il s'en rencontre, parmi eux, qui ont une espèce de seconde vue qui leur fait, pour ainsi dire, deviner la maladie du patient, et y associer, en même temps, le moyen sûr de le soulager. Ceux-là sont rares; mais il s'en trouve dans toutes les écoles. HUSSON,

Depuis ce que je viens de rapporter, nous avons fait une autre séance avec le même médium, qui m'a d'abord demandé si j'avais fait le remède indiqué. J'ai dû répondre que cela ne m'avait pas encore été possible. Alors, a-t-elle continué, je ne prêterai plus ma main.

Nous avons parlé d'autres choses, et mon indisposition était bien loin de notre pensée, à tous, lorsque cette même main est partie inopinément, et a tracé, de la même écriture que ci-dessus, et signé du même nom :

" Depuis la prescription qui vous a été faite, vous avez laissé empirer votre rhume. Le remède que je vous avais indiqué ne serait plus suffisant aujourd'hui. Prenez....."

J'ai suivi l'ordonnance, et m'en suis bien trouvé.

Epreuves.

Jusqu'ici, nous avons montré ce qu'ordinairement on n'obtient qu'après un noviciat : il est rare, en effet, de trouver des médiums naturellement assez bien doués, physiquement et moralement, et il faut les développer par un travail plus ou moins long. Il arrive surtout que les " imparfaits " (de l'autre monde) s'amusent des mortels crédules, de même que des obstinés, et ils les trompent, les uns et les autres, jusqu'à ce qu'enfin l'expérience nous enseigne que nous ne devons jamais faire abnégation de notre raison, ni avoir une trop haute idée de notre petit savoir.

C'est la RAISON, éclairée, autant que possible, par l'expérience personnelle, qu'il faut écouter, et non se laisser guider aveuglément par des conseillers, invisibles ou visibles, qui sont, ou peuvent être, ignorants et faillibles comme nous, et même menteurs. Nous pourrions citer des scènes amusantes, parfois effrayantes, et il y aurait là quelque chose d'utile; nous nous bornerons aujourd'hui à cet aperçu :—

Un soir nous étions une quinzaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs médiums, et nous étions, presque tous, assis à une grande table. Notre conversation avait presque exclusivement lieu en français. Mr. D—en était à son début, comme médium-écrivain : désignons par R l'Esprit qui écrivait par sa main. Mme. J—était quelque peu développée, dans la même fonction : appelons C l'Esprit qui écrivait par elle, et qui était celui de son fils, âgé de douze ans, mort depuis quatre mois. Mde—sera le médium bien développé que nous avons déjà fait connaître, et B, un Esprit qui écrivait en anglais par sa main.

La main de Mr. D—avait commencé par barbouiller du papier, et bientôt on avait pu lire quelques mots. Elle écrivit ensuite des phrases, comme on va le voir par ce fragment du dialogue :

" B, (en anglais:) Ne voyez-vous pas ? Il écrit deux ou trois mots, et puis un autre entre, qui l'arrête. ...

R : Lequel de vous ignore les dogmes de la doctrine chrétienne ? Qu'il parle sans crainte : on aura pour lui de l'indulgence.

Un de nous : On ignore peut-être la véritable doctrine du Christ, qui nous est venue bien défigurée.

R : Il y a des gens qui négligent des devoirs impérieux. Faites-vous votre prière, matin et soir ?

Un de nous : Pas moi ; mais je pense souvent.

R : Cela ne suffit pas, pour personne, puisque le Christ, fils de Dieu, vous l'a commandé.

Un de nous : Je ne crois pas qu'il ait dit cela.

Un autre : Non, il ne l'a pas dit.

R : Vous êtes des insolents.

Par la main de Mde.— : " Si j'avais été le fils de Dieu, Dieu moi-même, par conséquent, quelle misérable comédie aurait donc été ma mort sur la croix, et toutes ces choses qui m'étaient si pénibles, étant homme, mais qui m'ont été comptées comme autant de titres à une prompte élévation dans les Sphères !

JESUS. "

R : Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous en sommes sur la prière, et le devoir imposé à chacun, soir et matin.

(Mr. D—, aussitôt que sa main eût écrit ces derniers mots, se pencha vers l'oreille de son voisin, et lui dit, tout bas, sans être entendu de personne autre : " Je crois que les Esprits se moquent de nous. ")

C, (par la main de sa mère, à l'autre bout de la table :) Peut-on dire de telles bêtises !

(Nous demandâmes une explication, qui fut donnée.)

C : Oui, c'est ça. Il l'a dit.

Mr. D— : L'ai-je pensé ?

C : Je ne sais pas. (Peut-être l'invisible voulait-il éviter une contestation inutile.)

Nous : De deux choses l'une : R a conservé ses préjugés d'ici-bas, ou bien il se divertit.

R : Suivez la loi du Christ, purement et simplement : c'est tout ce que je vous demande en grâce.

Nous : C'est ce que nous faisons de notre mieux.

R : N'attachez aucune importance au mot " insolents. "

—Nous n'y prenons pas garde ; mais voulez-vous nous faire le plaisir de nous dire votre nom ?

R : Tenez-vous beaucoup à le savoir ? —Oui, beaucoup. —Christ.—Que voulez-vous dire ? Vous n'êtes certainement pas le Nazaréen, et le mot *Christ* n'est pas un nom. Vous moquez-vous de nous ?

R : J'ai voulu vous éprouver.... "

Nous adressant alors à B, celui-ci répondit, (par la main de Mde.—, et toujours en anglais :) " C'est un farceur, comme moi. Je ne dois pas vous dire son nom, puisqu'il veut vous le cacher : c'est un ami, et je ne le trahirai pas. "

Puis, après une courte pause: "Si vous pouviez voir comme il est content d'avoir réussi à s'emparer de lui, en nous évinçant, nous trois !"

A une autre séance, B se fit enfin reconnaître, donnant aussi les noms de ses trois camarades, et ajoutant que R était le seul d'entr'eux qui sût le français.

Comme B est toujours très jovial, nous lui dîmes qu'il ne paraissait pas avoir beaucoup changé, et il riposta ainsi : "Vous avez été cinquante ans pour ne rien savoir, et vous croyez que j'ai pu apprendre beaucoup depuis cinq ans que je suis ici?"

Théories.

Ce que nous venons de dire sous le titre d'*Epreuves*, et ce que nous allons ajouter ici, pourra être utile aux hommes qui s'attachent encore a une théorie arriérée dont les observateurs les plus expérimentés ont depuis longtemps fait justice. Le *Journal du Magnétisme*, du 25 Novembre dernier, contient un article que nous croyons être d'un savant bien connu de l'Europe, et dont ce même Journal publia d'abord deux écrits fort remarquables *pour* le Spiritualisme. L'auteur soutient aujourd'hui que tous ces phénomènes sont "le reflet de nos pensées" ; il lance aux américains un argument qui se retourne fort bien contre lui-même, et il rejette des *faits* par milliers, et toutes les manifestations physiques, parce qu'ayant consulté son guéridon, celui-ci lui aurait répondu : "L'as-tu vu ?"

Continuons tranquillement à citer des *faits* bien avérés, qui se sont produits sous nos yeux. A ceux que nous avons déjà rapportés, ajoutons les suivants :

Un de nos amis, qui fut médium pendant un an, mais qui, malgré tout ce que sa main a écrit de remarquable, est resté incrédule, tant il y a chez lui de préjugés et d'obstination, voulant faire une niche à un visiteur, s'assit devant lui pour lui écrire cette plaisanterie qui n'aurait pu venir à la pensée d'aucun autre de nous : "Mr.—— fraude son Vin de Champagne et son Eau de Seltz." (Ce ne fut qu'après la séance, bien-entendu, qu'il nous en fit l'aveu.) Sa main fut longtemps et violemment agitée : il y avait lutte entre deux volontés ; mais elle partit enfin. "J'étais convaincu, nous disait-il ensuite, que j'écrivais ce que je voulais, et, lorsque ma main s'est arrêtée j'étais *sûr* de l'avoir écrit." Voici ce qu'il avait écrit : "La main de l'aveugle vous a fait assez voir pour ce soir."

Ce n'était point un reflet de nos pensées.

Le 4 Décembre 1853, nous reçumes la dernière Communication Spirituelle qui nous ait été faite par ce médium, et il faut remarquer que nous étions seuls: tête-à-tête. On lit, dans cet article: "Et maintenant que vous tenez tout ce que nous avions à vous faire savoir par ce médium, engagez-le à écrire de la sorte, étant mû par sa propre volonté, et vous verrez qu'il sera impuissant à le faire. Nous n'écrirons par lui que lorsqu'il sera croyant, et qu'il tiendra à honneur que tout le monde le sache."

Eh! bien, sa main n'a plus été agitée. Nous avons fait de vains efforts, et nous avions, l'un et l'autre, la meilleure volonté, et, qui plus est, l'espoir de réussir, parce que, déjà plusieurs fois, on l'avait suspendu de ses fonctions, pour lui rendre, quelques jours après, l'usage de cette faculté.

Y avait-il là un reflet de nos pensées?....

J'étais un jour assis à une table, avec Mme. S——, et nous n'avions pas de témoins. Nous nous occupions d'une malade pour laquelle les invisibles dictaient des prescriptions. Tout à coup, la main du médium, Mme. S——, s'arrêta, et celle-ci me dit: "On veut me faire écrire un nom que je ne sais pas." "Eh! bien, répliquai-je, de même que vous composez des phrases en assemblant des mots qui vous sont familiers, de même vous formerez ce nom avec des lettres que vous connaissez;" et, aussitôt, la main écrivit *Chamédris.* "Oh! s'écria le médium, qu'est-ce que *Chamédris?*" (et elle prononçait la première syllable comme dans Chat.) J'allais répondre que.... je n'en savais rien, ce qui était vrai, lorsque la main reprit ainsi: "Qua-mé-dris. C'est une plante. Cherchez dans un Dictionnaire à Cha."

Ce n'était pas non plus un reflet de nos pensées.

L'autre soir, Mme. R——, son mari, leur fille et moi, étions à une table, seuls dans le salon. L'Esprit qui nous parlait était un ancien marin, et, vraiment, son langage était trop *goudronné* pour aucun de nous. Entr'autres choses que je suis forcé d'omettre, parce que la place va me manquer, Mr. R—— lui demanda s'il voulait répondre à une question qu'il lui poserait mentalement?—"Mentalement, répondit-il! Qu'est-ce que c'est? Je ne l'ai jamais entendu. Expliquez-le moi pour que je vous réponde."

Est-il nécessaire de dire que nous savions tous la valeur de ce mot!

Mais nous avons bien d'autres faits en réserve. Nous en dirons quelques-uns prochainement.

ACCUEIL.

Le *Spiritualiste* n'a pas été mal reçu, comme le sont ordinairement les novateurs : une portion du public lui a tendu la main, et la presse ne l'a guère traité, jusqu'a présent, qu'avec courtoisie. Cela montre déjà que le Spiritualisme a gagné dans l'opinion des classes intelligentes, qui sentent le besoin de croire à quelque chose au-delà de cette vie.

Le monde n'est pas incorrigible, ni même aussi routinier qu'on pourrait le penser. Ce qui le retient quelquefois, c'est la crainte d'être trompé, comme il l'a été si souvent ; mais il n'a pas oublié qu'une foule de découvertes dont l'humanité profite aujourd'hui, furent d'abord considérées comme des folies : la circulation du sang, la vaccine, l'émétique, le mesmérisme, la vapeur, étaient des chimères pour les Pharisiens et les Scribes de leurs temps ;—on n'a pas oublié que, lorsqu'il fut question d'envoyer des steamers à travers l'Océan, un trop célèbre Docteur, membre de la Société Royale d'Angleterre, déclara qu'il avalerait la machine à vapeur qui réaliserait le projet.

Le télégraphe électrique était une autre " impossibilité " pour bien des gens qui ne s'étonnent plus aujourd'hui de ses merveilles, et il en sera de même du télégraphe mental : de ce télégraphe entre la Terre et le Ciel, entre les vivants et ceux que le vulgaire appelle " les morts. " On comprendra de mieux en mieux que, repousser une chose que l'on ne s'est pas donné la peine d'étudier; déclarer qu'elle est impossible, par la seule raison qu'on ne peut l'expliquer, ou qu'elle est contraire aux idées reçues, c'est ressembler à celui qui niait la rotation de la Terre parce que, disait-il, *nous tomberions.*

Mais le progrès est l'œuvre du temps ; l'esprit humain ne se développe pas également vîte, ni par les mêmes moyens : chacun suit sa route comme il l'entend, ou d'après les circonstances qui l'environnent. Cependant, quoique les aptitudes, les occupations, les goûts, soient différents, on peut considérer le développement humain comme formant trois grands départements, ou degrés, qui ne manquent pas d'une certaine analogie avec les trois milieux dans lesquels se développent les plantes aquatiques :—

Celles-ci naissent dans la vase froide des étangs, où ne pénètre aucune lumière, et beaucoup y périssent sans avoir vu le jour. Les autres s'élèvent dans un milieu moins dense, l'eau, qui peut être plus ou moins trouble, et admettre une lumière plus ou moins diffuse, plus ou moins réfractée. Enfin, quelques-unes surmontant le liquide, viennent respirer dans un milieu moins dense encore, l'air atmosphérique, et, àla chaleur vivifiante des rayons solaires, elles fleurissent et charment à la fois la vue et l'odorat, pour porter ensuite leurs fruits.

Le parallèle est frappant :—

Le *sensuel*, c'est l'homme s'agitant dans la fange sociale, qu'il remue et retourne sans cesse, pour en extraire, par des moyens plus ou moins licites, de quoi lui assurer la satisfaction de ses sens grossiers. Dans ce degré inférieur, l'homme est égoïste : il ne pense qu'à lui, ne voyant que lui : pas le moindre rayon céleste ne pénètre dans ce milieu bas et froid, où le plus grand nombre meurt sans avoir vécu ;—

L'*intellectuel*, c'est l'étage d'ensuite. L'homme pense moins aux jouissances matérielles qu'à celles de l'intelligence : il s'occupe de sciences et d'arts ; il est plus ou moins utile à ses semblables, mais la lumière ne lui vient encore que diffuse et réfractée : souvent il est ébloui par les effets prismatiques des ondes qu'il agite, et il ne soupçonne pas qu'il y ait un autre étage au-dessus de lui ;—

Le *spirituel* est ce troisième degré. Beaucoup de gens détournent encore la tête, ou haussent les épaules, quand nous leur en parlons, et c'est d'eux qu'il a été dit : " Ils ont des yeux et ne verront pas ; des oreilles, et ils n'entendront pas. " Nous ne les blâmons point ; nous les plaignons ; nous prions même pour eux en répétant : " Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils.... repoussent! " Du point de vue trop bas où ils sont placés, il peut leur sembler que le monde est bien comme il est ; mais ceux qui observent de plus haut voient plus loin, et ils reconnaissent que si nous voulons faire régner la Fraternité sur la Terre, nous devons chercher ailleurs que dans nos Capitoles, où l'on fait et défait sans cesse des lois mal faites ; ailleurs que dans nos Eglises, où l'on reste trop fidèle à de vieilles erreurs et d'absurdes pratiques !

COMMUNICATIONS SPIRITUELLES.



☞ La *Remarque* de la page 11 trouve ici encore son application. Nous nous y référons, voulant, autant que possible, éviter les répétitions.

Par la main de Mr.— :

" Il y a trois classes d'hommes à convertir : les incrédules, les sceptiques et les croyants. (Par croyants, nous entendons ceux qui acceptent la religion chrétienne, telle qu'elle est prêchée par ses ministres de n'importe quelle secte.)

Les incrédules sont les plus faciles à convaincre, parce que, n'ayant aucune croyance, et sentant, malgré eux, le besoin d'en avoir une, ils acceptent nécessairement ce que leur raison leur enseigne, et qu'ils n'ont besoin de faire aucun sacrifice à leurs opinions ;—

Les sceptiques sont un peu plus difficiles à gagner : car, eux, n'étant pas absolument certains si telle chose est, ou n'est pas, ils ont d'abord à faire table rase de leurs doutes, avant d'accepter la nouvelle doctrine ;—

Quant aux derniers, ce sont les plus difficiles à convertir : ils sont tellement encroûtés dans leurs vieux préjugés ; l'éducation religieuse a tellement déteint sur eux ; ils en sont si profondément imprégnés, qu'il leur faudra du temps pour s'en laver.

Cependant, que cela ne vous retienne point. Continuez l'œuvre de rédemption, comme elle a été commencée, et ne doutez pas de sa réussite. Accueillez, comme vous le devez, les uns et les autres, qu'ils viennent tôt, ou tard : n'importe. Rappelez-vous la parabole du Père de famille et des Ouvriers qu'il avait envoyés travailler à sa vigne. "

Par la main de Mr.—:

" Jacotot a dit que toutes les intelligences sont égales ! Quoique Jacotot soit un homme d'esprit, il n'en a pas moins dit une grande bêtise, quant aux intelligences qui existent sur terre. Il aurait pu le dire, jusqu'à un certain point, des Esprits dégagés de la matière, qui, au bout d'un certain temps, arrivent presque à être au même niveau. Mais remarquez bien que je dis *presque* : en effet, les esprits bornés, les esprits des idiots, les esprits qui étaient malades sur terre,

restent plus de temps que les autres à se développer; ils conservent long-temps encore l'empreinte de la boîte osseuse dans laquelle était renfermé leur cerveau, et ce n'est qu'à force de travail et de patience qu'ils parviennent à un entier développement, et à un perfectionnement réel.

Que dirons-nous à présent des esprits paresseux ? Ceux-là sont encore plus récalcitrants que les premiers, puisque, s'ils sont paresseux, c'est par leur propre faute. Cependant, les bons exemples qu'ils ont sous les yeux, et surtout l'ennui qui les dévore, les forcent à chercher le progrès, et ils finissent par arriver comme les autres. *Dixi.* "

Puis, après une courte pause :

" La société des invisibles est un double de la société terrestre : seulement, elle est un peu plus parfaite.

Je pourrais vous développer ce texte, et vous dicter cinq ou six pages d'écriture à ce sujet ; mais à quoi bon ! Laissons la prolixité aux prédicateurs catholiques et protestants, et contentons-nous d'extraire la quintessence de ces mêmes discours. J'ai assez souvent fait bâiller mon auditoire, quand j'étais dans la chaire, (soit dit sans calembourg,) et je ne veux plus donner dans de semblables travers."

Nous avons demandé si les Esprits voient les objets matériels? Il nous a été répondu comme suit, par la main de Made—:

"Les Esprits de la seconde sphère peuvent voir les objets purement matériels; mais, à mesure que nous nous épurons: que nous devenons plus éthérés dans notre substance, il nous devient plus difficile de voir la matière, de la palper, de l'entendre. Lorsque cela devient nécessaire, nous sommes obligés d'employer les Esprits des sphères inférieures, et ils nous servent à peu près comme les maçons, les charpentiers, les peintres, servent à l'habile architecte pour mener son œuvre à bien."

Notre conversation est devenue générale; mais la même main nous a interrompus par ces mots:

" Ne cherchez pas à vous comprendre vous-mêmes: cela vous serait impossible. Vous pouvez comprendre ce qui est au-dessous de vous, et c'est tout ce à quoi il vous est donné d'arriver. Dans cette sphère (la 2ème) vous comprendrez l'homme; mais le pur esprit vous restera encore incompréhensible."

Sur la Religion.

III.

Par la main de Mr.—:

« Que de révolutions, que de changements se sont opérés sur la surface de ce Globe depuis qu'il a été lancé dans l'espace par la main du Créateur ! Que de villes, que de nations ont disparu et n'ont pas même laissé de traces de leur existence ! ! Par conséquent, combien de religions, combien d'institutions se sont succédé jusqu'à ce jour !!!

Il n'y a guère que des Esprits qui sont dans le monde invisible depuis des milliers de siècles qui pourraient vous en faire l'histoire ; et ceux-là ne s'amusent pas à communiquer avec les mortels : ils ont oublié la Terre, car elle ne ressemble plus à ce qu'elle était de leur temps, et ne pourrait conséquemment leur offrir aucun intérêt.

D'après cet aperçu, il est donc, de toute nécessité, que tout ce qui existe soit sujet à des mutations continuelles, qui doivent s'accomplir à la suite de grandes révolutions parmi les hommes, ou au milieu de quelques grands cataclysmes de la nature, et c'est ce qui a dû arriver jusqu'à ce jour. Celle que nous sommes en train d'organiser à présent, se fera avec plus de tranquillité, et elle fondera, sur des bases solides, la religion qu'elle doit établir. Elle s'opérera petit à petit, à mesure que la vérité se montrera un peu plus, et que les mortels, aidés de la raison, iront éclairer leur esprit à son flambeau.

Cependant on doit dire que si, dans les commencements, les progrès paraissent lents, surtout à des gens avides de savoir, comme vous l'êtes tous, ils prendront des dimensions colossales, à mesure que l'œuvre marchera; et la fin, c'est-à-dire le couronnement, aura un retentissement qui fera crouler toutes les théogonies qui trônent aujourd'hui sur la Terre. »

Par la main de Made.—:

« Il y en a, parmi vous, qui se sont fait souvent cette question : Qu'est-ce que Dieu, quelle est sa nature et quels sont ses attributs ?

Votre raison humaine et captive dans la chair ne suffit pas pour résoudre un problème aussi élevé. Les hommes, fatigués de chercher sans trouver, et de ne pouvoir se représenter Dieu sous une forme palpable, eux pour qui la forme est tout, ont imaginé de faire homme une partie de Dieu, égale à Dieu lui-même, afin de pouvoir se représenter Dieu revêtu d'un corps semblable au leur. Il est inutile de dire que ce fut une grossière erreur : les hommes s'étaient déjà créé un Dieu à

leur image, et ils prétendirent que c'était cet Etre Infini qui les avait créés à la sienne ! . . .

Mais, pour vous donner une idée quelconque, bien imparfaite sans doute, mais propre à déraciner vos folles et basses idées de la Divinité, sachez que ce qui dirige le monde n'est qu'esprit ; et, si vous voulez absolument vous le représenter avec un corps humain, la matière, sous toutes ses admirables formes, peut vous représenter un corps. Ce n'est pas du Panthéisme: nous ne vous disons pas que la matière soit Dieu; mais c'est comme le corps, ou plutôt comme le vêtement de Dieu, et vous ne supposez pas qu'un vêtement puisse être pris pour la chose qu'il revêt, n'est-ce pas ? "

Nous avons demandé le nom de l'Esprit ; mais nous n'avons pas eu de réponse.

Après quelques instants de conversation, la même main a repris comme suit :

"Nous ne comprendrons jamais parfaitement la nature de Dieu, l'éternité, l'infini, et toutes ces autres questions sublimes, par la raison que nous vous avons déjà donnée : que l'on ne peut bien comprendre que ce qui est inférieur à soi. Dans les Sphères, nous étudions constamment la nature, et nous tirons, de cette étude, des conséquences sur son auteur. Cependant, ceux des dernières Sphères ne comprennent encore que jusqu'à un certain point, et il ne nous sera jamais donné d'aller au-delà : Dieu seul peut se comprendre lui-même !

AFFRE. "

Quelqu'un a dit qu'il se passera longtemps avant que le Spiritualisme soit accepté partout, et la main a repris aussitôt :

" Ce ne sera pas aussi long que vous le pensez : il se fera, dans quelques années, une réaction en faveur du Spiritualisme, et elle prendra naissance au sein même du corps que les Spiritualistes considèrent comme le plus redoutable de tous : le clergé catholique. AFFRE. "

Puis, après une très courte pause :

" Remarquez de quels faibles moyens on s'est servi pour la propagation du Christianisme. Il y avait douze pauvres pêcheurs pour prêcher cette doctrine : c'étaient des hommes sans fortune, sans naissance, sans éducation, et qui n'avaient, par conséquent, ni le moyen de corrompre les masses, ni celui de les éblouir par les charmes du sophisme. Ils n'eurent que l'éloquence de la vérité, et celle de l'exemple.

La religion du Christ s'établit ainsi, et vous pourriez douter du succès du Spiritualisme, qui compte dans ses rangs des hommes éclairés et éloquents, des esprits du premier ordre ! . . . .

Remarquez aussi que les circonstances sont plus favorables. Les chrétiens trouvaient la majeure partie du monde idolâtre, honorant et imitant un Jupiter, un Mars, une Vénus, et il fallait leur dire : imitez l'humble, pacifique et chaste Jésus de Nazareth!

Eh ! bien, le Spiritualisme trouve des hommes pratiquant peu les maximes du Christ, il est vrai; mais les connaissant déjà, et n'ayant plus à s'en étonner, ou à les repousser comme folles. Aussi le Spiritualisme réussira-t-il à remplacer la théorie par la pratique, le nom par la chose, et à faire, de tous ses sectaires, de véritables chrétiens.

AFFRE. "

A une autre séance, la main de Made— a écrit, en vingt-deux minutes, l'article que voici :

" Pendant mon séjour sur la terre, j'ai cru fermement à la divinité du Christ, fils de Joseph et de Marie, et j'ai prêché aux peuples dans ce sens. Cette croyance, que je déclare erronée, venait : d'abord, des premières impressions qui avaient été faites sur mon cerveau; ensuite, du milieu dans lequel je vivais ; et enfin, de l'étroitesse de mes idées à l'égard de la Divinité.

Oui, mes frères, ce Bossuet, que vous avez appelé le grand Bossuet, vous confesse humblement qu'il avait des idées infiniment trop petites de la Divinité: car il la croyait capable d'être circonscrite dans l'espace d'un corps humain, renfermé dans un tombeau, et, bien plus encore, contenue dans un simple morceau de pain !

Pour entretenir de telles opinions; pour s'y attacher comme à des certitudes, et pour les prêcher comme des vérités consolantes et augustes, il fallait ne rien savoir, ne rien soupçonner ni supposer de tout ce que je sais aujourd'hui. Ainsi, j'aurais cru faire injure à la foi catholique, que je considérais parole divine, en pensant, seulement pour une seconde, que d'autres Mondes que la Terre pouvaient être habités. La Terre était donc le centre de la création, sinon physique, du moins morale : c'est-à-dire que sur elle s'étaient accomplis les actes les plus importants; pour elle avaient été créés les autres Mondes: pour elle, pour l'éclairer, pour l'orner, la pauvre petite Terre!

Ah ! quelles idées étroites les hommes se font de l'Univers, mes frères bien-aimés! Il y a tant de Mondes, qu'aucun de vos nombres ne pourrait en exprimer la millionième partie ! Et tous ces Mondes sont peuplés!....

Pourquoi donc, supposant que Dieu pût renfermer son immensité dans un espace aussi étroit que le corps de l'homme; pourquoi Dieu aurait-il envoyé son fils, (se serait-il envoyé

lui-même, car c'est ainsi que les catholiques le comprennent,) pour bénéficier la race humaine seule : cette race si peu nombreuse, quand on la compare aux millions de millions qui peuplent l'Univers?....

Sans tenir compte de cette accusation d'impuissance portée contre Dieu, qui eut créé une race pour la voir périr sous ses yeux sans *pouvoir*, ni la sauver, ni la gracier autrement qu'en se faisant mourir lui-même; sans tenir compte, dis-je, de cette accusation d'impuissance et de ridicule portée par l'enseignement catholique contre le sublime auteur de l'Univers, que pensez-vous de cette cruauté qui lui eût fait créer l'homme dans un état d'innocence, pour le rendre coupable ensuite, et lui envoyer, pour le racheter, son fils unique, (lui-même,) à condition qu'il fût mis à mort par la nation même qu'il avait choisie comme son peuple favori : la nation même dans laquelle son fils avait pris naissance? Que pensez-vous de cette conduite du Maître de toutes choses, ou plutôt de l'accusation que l'on a ainsi portée contre sa grandeur infinie, sa puissance suprême et sa magnanimité sans bornes?....

Non, mes frères, il ne faut pas croire à ces soi-disant mystères: c'est l'homme qui les a inventés; il ne faut pas croire que Dieu se soit fait homme: c'eut été humilier, rapetisser sa nature, lui prescrire des bornes. Non : Jésus, le noble et sublime Jésus, était un de ces grands hommes, chefs-d'œuvre de la nature, âmes et corps parfaits, envoyés de Dieu comme des jalons pour marquer la route de l'humanité vers la perfection qu'elle est destinée à atteindre, suivant la loi éternelle et inévitable de progression qui régit l'Univers entier. Jésus doit être considéré comme un bienfaiteur dévoué et désintéressé, dont la vie, sur la terre, a été le modèle de votre vie à tous ; dont le nom doit être béni de tous, et porté dans tous les cœurs, mais non adoré à l'égal de Dieu, dont il n'était que l'ouvrage. Du haut des Sphères où je plane maintenant, dans l'atmosphère des Esprits justes, éclairés et bienfaisants, je vous le dis, avec l'approbation, bien mieux, par l'insinuation du Christ: révérez-le et aimez-le, il a tout fait pour cela; suivez son exemple, et, par cela même, soyez heureux : c'était son but ; mais ne fléchissez le genou, et ne courbez la tête que devant Dieu seul, le Maître Eternel et le Souverain Seigneur que nous adorons tous, et que Jésus adore comme nous,

BOSSUET."

IV.

Par la main de Made—:

"Vues d'en haut, vos idées paraissent bien singulières, et vous avez des mots dont vous changez étrangement la signification, dans votre langage de tous les jours. Je pourrais vous en citer beaucoup : je prends, au hasard, le mot *lâche*, et son opposé, le mot *courageux*.

Vous avez dit à un homme, qui vous est d'ailleurs assez indifférent, un mot vif qui l'a blessé; et cet homme vous a provoqué en duel : peut-être, auparavant, vous a-t-il frappé au visage, ou vous a-t-il fait quelqu'une de ces insultes qui, selon votre charmant et doux langage, veulent du sang. Vous êtes le soutien de votre mère, ou de votre femme et de vos enfants, ou de vos sœurs; en vous perdant, elles perdent tout, et vous aurez fait quatre ou cinq malheureuses.—Qu'importe: il faut montrer que j'ai du courage!—Comment, du courage! Mais votre adversaire tire mal; peut-être n'a-t-il jamais tiré de sa vie, et vous avez une certaine habitude des armes! Est-ce du courage que vous allez montrer?

Ah! mortels, les plus inconséquents des êtres créés! Vous n'avez pas le courage de regarder la société en face, et de lui dire : "Parce que j'ai été vif, et que cet homme a été grossier, ce n'est pas une raison pour que je sois criminel; et je serais criminel, si j'exposais la vie qui en soutient six autres, ou si je m'exposais à faire sortir violemment de ce monde un homme dont le seul tort envers moi est d'avoir cédé à un mouvement de colère...." Vous n'êtes pas courageux, mon frère, en allant vous battre en duel; vous n'y allez que parce que vous êtes un lâche—un *lâche*, oui!

Plus tard, dans une conversation de salon, on parle d'un homme que vous connaissez peu, mais que vous estimez au fond du cœur : il est homme de bien; il est incapable d'une action basse ou malhonnête, mais il a des ridicules: de ces travers que le monde ne pardonne pas; qu'il montre au doigt, et qu'il raille sans pitié. Vous entendez rire de cet homme; vous le voyez maltraité par tous ces gens qui ne le valent pas; vous en souffrez au fond du cœur, mais aurez-vous le courage de protester contre ce que vous savez être une injustice?—Mais je suis homme du monde : je dois être poli!—Non, mon frère, vous n'êtes pas poli; vous êtes lâche—lâche, sachez-le bien.

Il vient une autre épreuve : votre croyance, votre noble et précieuse croyance devient, parmi ces gens qui n'en ont pas, ou qui n'en ont qu'une absurde, devient, dis-je, le sujet de la discussion. Vous êtes, vous-même, un chaud partisan de

votre foi : vous savez qu'elle est bonne, sainte et consolante; mais vous ne dites rien; vous ne répliquez pas aux blâmes, aux ridicules dont on la couvre.—Eh! puis-je les persuader? Ils sont tous contre moi! D'ailleurs, je dois être tolérant : leurs opinions sont si éloignées des miennes, que je pourrais les blesser!—Ah! mon frère, vous êtes tolérant, vous êtes humain, vous êtes prudent!.... Non, mon frère, vous êtes lâche—*lâche:* c'est moi qui vous le dis.

Et, pour ne pas être lâche; pour pouvoir vous vanter d'avoir du courage, qu'avez-vous fait quelquefois?.... Vous êtes allé à la rencontre d'un danger imaginaire, que votre enfant ou votre femme, il est vrai, n'eût pas affronté : vous avez, la nuit, ouvert votre porte à quelque passant attardé que vous preniez pour un voleur!.... Vous avez, n'osant faire autrement, offert votre poitrine à la pointe d'un sabre, ou à la balle d'un pistolet!.... Ce n'est pas là du courage: c'est, tout simplement, de l'obéissance à la loi du monde; c'est, tout simplement, la *peur* de lui déplaire. C'est la peur: donc c'est la lâcheté.

Ah! mes pauvres amis, où vous êtes-vous trouvés prendre le parti des plus faibles? Quand avez-vous affronté le puissant qui était dans son tort, pour secourir le malheureux opprimé qui avait raison? Où et quand avez-vous fait ces choses?.... Non : vous frappez l'enfant, qui est faible, et le domestique, qui est pauvre, parce qu'ils ne peuvent vous le rendre, et vous passez sur les torts de vos supérieurs, en richesse et en force, parce que vous avez peur d'eux—hommes braves!

Ah! faites-vous les défenseurs d'une sainte croyance; faites-vous les soutiens de ceux que l'on opprime; combattez le pouvoir injuste; ne rougissez pas de défendre, contre tous, ce que vous croyez être bon. Alors, vous ferez preuve de courage, et il me sera interdit de venir vous dire, comme je fais aujourd'hui : Vous êtes lâches!

Bridaine."

(Ce célèbre prédicateur mourut en 1767.)

Le soir du mardi-gras, nous avons parlé, à notre cercle, de la cérémonie qui se fait le lendemain dans les Eglises, et nous avons dit combien il y a d'inconséquence dans cette formule du prêtre : "Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière!" Aussitôt la main de Made.—a écrit ces lignes :

"Ce qu'il y a de plus choquant dans cette apostrophe à l'homme, le mercredi des Cendres, c'est que celui qui la fait semble oublier complètement, et même nier, l'âme de l'homme, cette partie sublime de lui-même, qui ne peut retourner

en poussière ; tandis que, dans tout le reste de l'enseignement ecclésiastique, c'est constamment à l'âme que l'on s'adresse.

Mais il faut leur passer cette absurdité, comme on leur en passe tant d'autres. F. "

Voyant cette initiale, nous avons dit que nous aimerions à connaître le nom de l'Esprit, et la main a de suite écrit : " FENELON. "

Alors nous avons témoigné l'espoir que Fénélon nous donnerait quelque instruction, et la main a repris ainsi :

" Vous désirez un article de Fénélon ! Je vais vous en donner un, après avoir réclamé votre indulgence, et sur le style et sur le fond même du sermon. Souvenez-vous que c'est le doux et humble évêque qui vous parle, et vous accepterez, sans rancune, ce qu'il va vous dire. Rappelez-vous qu'étant à Cambrai, j'ai aidé un pauvre paysan à sortir sa charrette d'un fossé ; que j'ai ramené à une pauvre paysanne sa vache qui était perdue ; et vous ne vous direz pas : Il nous prêche ce qu'il n'eût pas fait lui-même.

Soyez bons et doux envers vos inférieurs.

Vous prenez des domestiques ! Avez-vous jamais réfléchi sur ce qu'il y a de dur pour eux à faire, pour vous, des choses que vous ne vous sentez, ni le courage, ni l'humilité de faire vous-mêmes ? Soyez-leur donc indulgents et bons ; soyez pleins de compassion pour leur situation, et pour les défauts qu'elle engendre, et que, trop souvent, le manque d'éducation, seul, leur donne. Ils vous répondent peut-être sans respect, lorsque vous leur donnez un ordre, ou que vous les réprimandez sur leurs fautes. Eh ! mon Dieu, ne leur donnez-vous pas, vous-mêmes, l'exemple d'un orgueil bien autrement grand que le leur, pauvres gens écrasés de toutes façons, et que vous voudriez voir encore des modèles de vertu !

Peut-être il leur arrive de prendre au-delà de ce que vous leur allouez pour leur subsistance, et vous en êtes révoltés ! Mais réfléchissez sur vous et sur eux : vous chargez votre table de mets fins, et à profusion ! Quoi d'étonnant à ce que vous ne soyez pas tentés d'en prendre encore chez le voisin? Mais, eux, c'est le reste de votre table que vous leur accordez !.... Ah! mes frères, si vous considériez comme les vôtres ces pauvres êtres que leur indigence condamne à vous servir ; si vous les nourrissiez aussi bien que vous-mêmes, ils ne vous déroberaient rien : car ils auraient été mis au-dessus de la tentation.

Vous vous plaignez de leur négligence ! Mais voyez : vous n'avez pas assez l'amour du travail pour faire vous-mêmes ces choses qui vous sont nécessaires ; vous ne prenez pas ces soins, qui vous regardent, parce que vous trouvez cela trop

pénible, et vous vous étonnez que ces pauvres gens le trouvent pénible aussi ! Vous vous étonnez de ce qu'il leur arrive d'en négliger une partie ! Vous faites plus : vous vous en indignez, et vous employez. à leur égard, les termes les plus humiliants, qu'il leur faut écouter en silence !

Vous vous plaignez de leur paresse ! Est-elle comparable à la vôtre ? En vous levant au grand jour, peut-etre au milieu de la matinée, quand vous vous êtes couchés à l'heure qui vous convenait, vous étes scandalisés et colères d'apprendre que votre domestique, fatiguée la veille, et n'ayant pu prendre du repos que tard, ne se soit levée que trois heures avant vous !

Ah ! mettez-vous à leur place, et vous ne les gronderez pas tant, et vous vous épargnerez, à vous-mêmes, bien des impatiences inutiles, et qui ne vous font que du tort.

Pardonnez-moi de vous avoir parlé dans un sens si contraire à vos idées et à votre manière de juger des choses, et rappelez-vous que Jésus a dit : *Heureux les humbles ! Heureux ceux qui sont doux !* FENELON. "

Par la main de Mr.—:

" Nous vous avons dit, dans le temps : Laissez les autres penser ce qu'ils voudront ; allez tout droit votre chemin, sans vous occuper de leurs opinions, et ne cherchez pas encore à faire des prosélytes — Si, alors, nous vous avons parlé ainsi, c'est que le temps d'agir n'était pas arrivé : c'est que les hommes n'étaient pas encore préparés à recevoir la sainte doctrine que nous voulons leur enseigner.

Il n'en est plus de même aujourd'hui ! Le temps de se mettre à l'œuvre est venu, et il faut le faire énergiquement. Le clergé catholique fait tous les jours des siennes, et il emploie tous les moyens possibles, *per fas aut nefas*, pour ressaisir le pouvoir qu'il sent lui échapper petit à petit depuis plus de trois siècles. Ce qu'il vient de faire récemment en Autriche vous le prouve : les tribunaux ecclésiastiques qu'on vient d'y établir ont irrité à un tel point les classes intelligentes de la société, qu'en Hongrie, où cette nouvelle mesure a surtout rencontré une vive répulsion, de puissantes familles catholiques, ainsi que les paysans employés sur leurs domaines, viennent d'abandonner le catholicisme pour embrasser la religion de Luther. Sans doute que si elles eussent eu connaissance du Spiritualisme, c'est cette religion qu'elles auraient choisie de préférence à toute autre.

Voilà pourquoi nous vous disons d'agir avec autant d'énergie que vous le pourrez, et de propager, surtout par la voie de la presse, ce que nous vous avons enseigné, et ce que nous vous enseignerons encore."

L'article suivant contient d'abord un conseil à l'adresse du médium qui l'a écrit, Made—:

“ Tâchez de mettre de côté l'espèce de frayeur qui vous domine: cela s'oppose aux communications que j'aurais à vous faire. Il n'y a aucune raison d'être effrayée: nous ne voulons que le bien des mortels; je veux votre bien, en particulier.

Laissez-moi vous donner un petit avis: Comment, vous qui avez en même temps l'imagination qui rêve les choses, et la réflexion qui les analyse, pouvez-vous vous laisser troubler ainsi? Si vous essayez jamais de convertir des catholiques trop arriérés, trop enfoncés dans de ridicules croyances, trop abrutis dans d'aussi ridicules pratiques, commencez par leur demander, vous-même, de vous démontrer le bien qu'a fait leur religion, ou soi-disant telle; le bien qu'ont fait et que font journellement ses ministres. Et, lorsqu'ils vous auront répondu, ou lorsqu'ils vous auront laissé constater le néant des résultats, eh! bien, demandez-leur ce qui en est résulté de mal. Prouvez-leur ensuite, en les faisant regarder autour d'eux, que pas un catholique, pas un, ne professe l'esprit de cette religion: ils ont soumis leurs corps à de certains actes, plus ou moins stupides; soumis leur goût et leur estomac à de puériles abstinences; mais pas un d'eux, pas un, ne dit en soi-même, comme disait le Christ, le maître, le grand et sublime réformateur: *Heureux les pauvres! heureux les humbles! heureux ceux qui sont doux!*”

“ Le paradis, tel que les prêtres catholiques l'enseignent, est une plate et fort peu attrayante conception. Les catholiques croyants ne désirent aller à leur paradis, que pour ne pas aller à leur outrageux enfer. Il faut leur donner une idée plus douce et à la fois plus vraie de l'autre vie; il faut leur représenter ces heureuses sphères où nous sommes transférés au moment de la mort; où nous retrouvons ceux que nous avons aimés; où nous les retrouvons sûrement, et sûrement heureux; tandis que le meilleur catholique, le plus assuré de ce qu'il appelle son salut, n'est pas persuadé que sa mère, qui était mondaine peut-être, ou son père qui était incredule, ne sera pas séparé de lui pour toute une éternité; que ses enfants, ces chers objets de son idolâtrie, ne seront pas condamnés à bruler dans *leurs* flammes éternelles, pendant que lui sera heureux! Heureux dans le ciel....”

Sur les Séances.

Les premiers pas sont difficiles en toutes choses, et l'étude des manifestations spirituelles ne saurait échapper à cette loi. Tant qu'on n'a pas acquis de l'expérience, on rencontre généralement beaucoup de contradictions et d'erreurs dans ce que l'on croit être des Communications d'Esprits, et qui ne l'est pas toujours, ou qui provient d'Esprits inférieurs :—c'est qu'il est indispensable de se conformer à des règles qui seront indiquées dans le cours de notre publication, et dont quelques-unes sont tracées dans l'article suivant qui vint inopinément, sous la main de Mr—, le 20 Septembre 1854 :

" Si vous voulez vous assurer de la vérité d'un fait, remontez à sa source ; examinez avec soin comment il s'est produit; pesez-en toutes les circonstances ; ne vous laissez point aller à un enthousiasme irréfléchi ; que votre foi ne vous emporte pas au-delà des limites du bon sens et de la raison; mais aussi qu'une incrédulité hors de saison ne vous fasse pas rejeter la production d'un phénomène, par cela seul que votre raison a de la peine à le comprendre.

La communication avec les Esprits étant une fois reconnue un principe vrai, (et certes vous en avez assez de preuves), les choses qui vous paraissent au premier abord un dérangement à l'ordre naturel, vous paraîtront alors aussi simples que la vicissitude des jours et des nuits. Il est vrai, et j'en conviens avec vous, qu'il y a des contradictions dans les réponses que vous obtenez ; mais, aussi, vous croyez-vous parfaitement instruits dans la science spirituelle ? Vous seriez grandement dans l'erreur si vous pensiez ainsi. Les hommes ont encore à travailler beaucoup, avant d'arriver à cette perfection, ou, si vous aimez mieux, à cette infaillibilité dans leurs communications avec le monde invisible. Il faut, premièrement, qu'ils deviennent meilleurs : car les hommes vicieux attirent naturellement les mauvais Esprits, qui ne cherchent qu'à les tromper. Il faut, ensuite, qu'ils mettent de côté, dans leurs séances, toute espèce d'esprit de contradiction, parce que les Esprits présents qui, la plupart du temps, sont de leurs parents ou de leurs amis intimes, n'ayant parfois d'autre but que de leur faire plaisir, font souvent des réponses différentes, selon qu'ils s'adressent à telle ou telle personne. Il faut encore qu'ils ne désirent pas d'avoir une réponse plutôt qu'une autre, afin de laisser aux invisibles une latitude entière dans leurs réponses: car, nous vous le répétons, il arrive quelquefois que le désir du médium agit sur la volonté de l'Esprit qui communique avec lui, et, dans ce cas, il est rare que l'on arrive à quelque chose de satisfaisant.

Vous devez aussi, quand vous vous réunissez, observer autant que possible le silence le plus absolu, et ne jamais l'interrompre pour vous occuper de choses mondaines, étrangères au sujet pour lequel vous êtes réunis. Vous ne devez point faire de ces questions oiseuses et ridicules que vous vous garderiez bien de faire, si ces mêmes Esprits étaient encore renfermés dans leurs corps matériels. Songez que vous ne parlez pas à des hommes comme vous ; mais à des êtres qui sont beaucoup plus parfaits que vous; à des êtres qui ont mis de côté toute espèce de vanité, de sottise et d'orgueil; à des êtres qui, à la vérité, sont indulgents, mais qui, cependant, veulent qu'on ait pour eux les égards qui leur sont dûs.

Si vous vous conduisez autrement, vous aurez toujours de mauvaises communications. Les Esprits imparfaits ne demandent pas mieux ; ils accourent en foule autour de vous, et font tout leur possible pour vous faire du mal : car c'est vous en faire beaucoup que de vous amener à renoncer aux avantages du Spiritualisme; et c'est ce qui arrive tous les jours aux gens légers, qui ne voient, dans ce bienfait divin, que sottise, ineptie et superstition. — Nous ajouterons encore que lorsqu'un Esprit vous a répondu qu'il ne pouvait ou ne voulait pas faire telle ou telle chose, vous ne devez point insister : s'il ne la fait pas, c'est qu'il a de bonnes raisons pour ne pas la faire, et c'est une indiscrétion que de vouloir forcer sa volonté. Supposez un instant que ces mêmes Esprits invisibles pussent ou voulussent se montrer à vos yeux ! Oseriez-vous leur dire ce que vous leur dites quelquefois ? Certes, vous vous en garderiez bien : le respect qu'ils vous imposeraient vous permettrait, tout au plus, d'ouvrir la bouche pour leur parler, ou, du moins, vous ne le feriez qu'avec la plus grande circonspection. Eh ! bien, faites comme si vous les voyiez véritablement, et alors tout ira pour le mieux.

Avant de commencer la séance, que chacun se recueille et prie Dieu mentalement de permettre aux Esprits purs de se manifester; ensuite, commencez : questionnez, si vous avez quelque chose à demander ; dans le cas contraire, attendez qu'on vous parle, ou qu'on vous fasse écrire. En agissant de cette manière, et en suivant à la lettre ces instructions, vous ne pouvez manquer d'arriver et de vous perfectionner, petit à petit, dans la science spirituelle,

Un Esprit qui vous aime."

Sur les Esprits.

Un de nos amis, homme d'une haute intelligence et de beaucoup de savoir, mais qui ne croyait point aux communications spirituelles, et qui même nous plaisantait sur notre croyance, vint à une de nos séances, il y a déjà près de cinq ans, et, après avoir laissé quelques instants sa main sur le papier, il la vit s'agiter violemment, puis saisir un crayon, et tracer ces mots :

"Papa, ne me pleure plus, je suis heureux."

Cette Communication inattendue était suivie du nom du défunt, et elle ne manqua pas de produire un certain effet sur le médium. Cependant, le préjugé l'emportant, notre ami conclut qu'il n'y avait, dans ce phénomène, qu'un effet " électro-magnétique."

Quelques mois après, sa main écrivait, inopinément encore cette fois, l'article qui suit, applicable, de tout point, à notre ami, sauf le dernier alinéa, qui nous était évidemment adressé à nous-même :

"On trouve absurde qu'il y ait des hommes qui croient aux Esprits! On va même jusqu'à taxer ceux-ci de folie !

A-t-on le droit de les juger avec autant de rigueur? Examinons cette question, et voyons si cette opinion, que l'on se forme sur les croyants, est raisonnable.

Les hommes croient en Dieu. Quelle preuve ont-ils de l'existence de Dieu, en dehors de ce qu'ils puisent dans leur propre jugement? Ont-ils jamais vu l'Etre Suprême ? Et cependant ils ont cette croyance, qui est juste.

A-t-on jamais demandé à Dieu, pour croire qu'il existe, qu'il voulût bien en donner la preuve par une manifestation extérieure? Non; on a été satisfait des preuves que l'esprit fournit.

On croit à l'immortalité de l'âme, et l'on a raison d'entretenir une telle croyance, parce qu'elle est juste aussi.

Eh! bien, niera-t-on que si l'on veut raisonner sur cette question de l'immortalité de l'âme, il n'y ait autant de preuves à fournir contre que pour? Et cependant jamais personne n'a été taxé de folie parce qu'il croyait au dogme de l'immortalité de l'âme.

Si l'immortalité de l'âme est une fois admise, pourquoi ne pas croire aux Esprits? Refuser d'y croire, dans cette hypothèse, est un acte illogique; car, si l'esprit ne meurt pas, il doit se trouver quelque part, et, dès lors, il n'est pas raisonnable de supposer qu'il s'y trouve dans des conditions d'inertie. Il faut qu'il agisse, parce qu'il vit : parce que l'action est indispensable à la vie.

Or, si l'esprit est dans l'action, pourquoi ne pourrait-il pas se manifester par la communion d'idées?

Cette croyance des manifestations spirituelles est le complément de la croyance en une âme immortelle : l'une se lie telle-

ment à l'autre, qu'elles ne peuvent pas se séparer, et que nier l'une, c'est aussi nier l'autre.

Que cette croyance des manifestations spirituelles est consolante! En ce sens, qu'elle lie et rattache le passé au présent, d'une manière indissoluble: en ce sens, que l'ami ne perd jamais son ami; que l'époux ne se sépare jamais de son épouse; que le père ne peut plus être séparé de ses enfants, ni le fils du père. Ce n'est plus alors à un marbre muet qu'il faut aller demander des consolations, en ravivant ses souffrances; non: car alors on aura les joies, on trouvera le bonheur, en entrant en communication avec l'être qui vous est cher.

Méprisez les propos des hommes au cœur sec qui se font un jeu de vous plaisanter, parce que vous croyez à la vérité des manifestations spirituelles, et poursuivez hardiment le cours de vos travaux."

L'article qui précède fut écrit le 13 Décembre 1852; celui qui va suivre vint sous la main du même médium, le 15 mai 1853, et. ni l'un, ni l'autre, ne furent provoqués par notre conversation :

" La communication avec le monde invisible est-elle possible?

Résolvons cette question au point de vue humain. Ne nous occupons nullement, dans sa solution, des considérations morales qui militent en faveur de l'adoption de l'affirmative; supposons, pour un moment, que la question doit être traitée comme un problème ordinaire qui se rattache à un objet purement scientifique.

On conserve avec une religieuse attention toutes les œuvres des hommes de génie : elles sont là pour guider les générations qui suivent ; le nom de leurs auteurs est inscrit au livre de l'immortalité, et la reconnaissance de la postérité leur élève des statues dans lesquelles on cherche à reproduire leurs traits, afin de recommander leur mémoire à la vénération du peuple.

Lorsqu'on agit ainsi, est-ce la matière que l'on veut honorer? N'est-ce pas plutôt l'intelligence de l'homme qui fut, pendant sa vie terrestre, le bienfaiteur de ses semblables? Oui, sans doute.

Qui suggère, à ces générations qui se suivent, l'idée d'un culte aussi noble que celui-là? N'est-ce pas la Divinité, de laquelle découle toute idée généreuse, toute pensée sainte? Est-ce pour la matière que la Divinité suggère la pensée de ce culte? Non: c'est pour honorer la nature intelligente et immortelle qui existe en l'homme: c'est-à-dire, sa nature intellectuelle.

Qu'est-ce que c'est que cette nature intellectuelle? N'est-ce pas l'esprit de l'homme? Cet esprit appartient-il, est-il lié

avec la matière ? Non : il est essentiellement divin; il émane directement du grand centre de perfection intellectuelle. Dès lors, il ne peut pas mourir, et il vit éternellement, comme Dieu duquel il émane.

Si donc il est immortel, est-il logique de supposer que Dieu veuille que l'on professe ici-bas un culte pour ses œuvres, et ne permette pas qu'il se manifeste? Est-il logique, en un mot, de supposer que, tout en honorant l'esprit, on soit condamné à n'élever des autels qu'à la matière? Non.

Dès lors, si cela est vrai, il s'en suit que Dieu, lorsqu'il suggère à l'homme la pensée d'honorer le génie, doit, en même temps, pour être conséquent avec lui-même, permettre à ce génie de se manifester : c'est-à-dire, permettre à l'esprit dans lequel a résidé ce génie, de se manifester à l'homme.

Maintenant, peu importent les moyens qu'emploie l'Esprit pour se manifester : il n'en reste pas moins démontré qu'il peut se manifester, et cette vérité est suffisante pour résoudre la question posée: qu'il est possible de communiquer avec le monde invisible."

Disons que tout cela était nouveau pour nous, et bien contraire aux idées du médium qui l'écrivait, *sans savoir ce que sa main écrivait!* . . . .

Sur les Médiums.

Par la main de Mr—:

"Avec le temps, vous deviendrez tous médiums : il y en a qui le deviendront plus tôt que d'autres, soit que leur nature les y prédispose, soit que leur croyance et leur persévérance leur soient en aide.

Nous recommandons aux médiums futurs, en général, de ne jamais douter de ce qu'auront vu leurs yeux, et d'accepter tout ce que leur raison ne rejettera pas absolument. Nous leur recommandons de ne nier aucun fait ouvertement devant d'autres personnes, de crainte de se tromper et d'entrainer ces mêmes personnes dans l'incrédulité. Cependant nous ne voulons pas dire qu'ils doivent accepter, les yeux fermés, tout ce que leur racontent certains prétendus médiums, qui ne sont autre chose que des charlatans dont le but est d'exploiter la crédulité publique, pour gagner de l'argent. Ceux-là, du reste, sont faciles à reconnaître : le petit bout de l'oreille perce toujours, et ils ne tardent pas à être démasqués. Que Dieu leur fasse paix et miséricorde, et qu'ils tâchent de se corriger! Cela vaudra mieux, pour eux, et pour nous.

Il faut aussi que les médiums, ou ceux qui veulent le devenir, ne négligent aucune occasion de s'instruire, en fréquentant les différents cercles où ils sont admis ; qu'ils y apportent toujours cet esprit de croyance et de recueillement qui est néces-

saire pour arriver au but. Quand ils sont chez eux, seuls, dans leurs appartements, qu'ils cherchent à écrire: qu'ils abandonnent leur main à la volonté de l'Esprit; qu'ils écartent toute espèce de pensée; enfin, qu'ils se concentrent en eux-mêmes, et qu'ils s'isolent le plus possible du monde.

Les Esprits agissent de différentes manières, pour l'écriture, suivant les conditions physiques des médiums: quelquefois ils guident leur main, sans que le médium sache ce qu'il écrit; quelquefois ils agissent sur le cerveau, ils communiquent l'idée, et le médium la développe à sa manière: plus ou moins bien, suivant ses facultés pour écrire; mais l'idée, de quelque manière qu'elle soit rendue, n'en est pas moins la même, et il ne faut jamais s'attacher au style, car celui-ci appartient à l'écrivain, et non à l'Esprit."

Par la main de Made.—:

Il y a trois classes bien distinctes de médiums écrivains:

La première comprend ceux qui, doués d'une grande imagination, ou d'un cerveau flexible, facile à recevoir les impressions, n'ont cependant pas une organisation docile.—Ceux-là ne sont propres qu'à un genre de communications: celles qui viennent du cerveau; et ils sont aptes à se persuader qu'ils écrivent par eux-mêmes: c'est-à-dire que les pensées qu'ils expriment leur appartiennent en propre;—

La seconde classe est celle des sujets qui, doués d'une organisation physique très docile, sont dépourvus d'imagination, ou ne l'ont reçue qu'à petite dose.—Ceux-là sont excellents médiums, propres à toutes sortes d'effets précieux, tels que: répondre à des questions mentales, deviner des énigmes, écrire dans des langues qu'ils ne connaissent point;—

La troisième classe, qui semble devoir être la plus parfaite, se compose des sujets qui réunissent à un très haut degré, et les qualités de l'imagination, et celles de l'organisation physique.—J'ai dit qu'ils *semblaient* devoir être les meilleurs sujets; cependant il n'en est pas ainsi, et ils n'atteindront jamais aux effets qu'obtiendront sans peine les médiums de la seconde catégorie, car leur imagination jette souvent, pour ainsi parler, des bâtons dans les roues.

Le médium qui écrit ceci appartient à cette classe, qui réunit la vivacité de l'imagination à la souplesse des organes. Que j'impressionne son cerveau, sans actionner en même temps sa main, et elle substituera quelques-unes de ses propres conceptions à celles que je lui suggérerai, sans qu'elle puisse démêler les unes d'avec les autres. J'ai donc à agir, à la fois, sur son cerveau et sur sa main, et je ne puis lui communiquer que des fragments d'idée à la fois. Qu'une énigme lui soit

proposée ! je lui soufflerai le mot, le nom, que l'on aura caché, et que l'on voudra lui voir écrire ; mais sa trop active imagination en aura déjà pensé deux ou trois, et celui qu'elle choisira pourra être un de ceux qu'elle aura rêvés, et non celui que je lui aurai suggéré.

Cela n'est pas à craindre avec les médiums dont la tête ne travaille pas. Vous leur demandez un nom ! et comme ils n'en pensent aucun d'eux-mêmes, ils écrivent celui que nous leur soufflons.—Ces médiums-là donneront toujours le mot de l'énigme, et ils le feront sans trouble, sans hésitation.

Vous avez une autre espèce de sujets que vous pourriez appeler médiums supposés. Ceux-là n'étant inspirés d'aucune façon, prennent pour des suggestions des Esprits toutes les idées qui traversent leur cerveau. Méfiez-vous d'eux, et tâchez de les distinguer : ils feraient le plus grand tort au Spiritualisme ; car, les données qu'ils émettent ne sont généralement que les enfants malsains de leur cerveau malade, souvent entaché d'erreur, de vieux préjugés et d'étroits scrupules : la vérité ne pourrait venir d'eux que par hasard.

Si vous désirez de nouveaux détails sur quelque point en particulier, demandez, et vous recevrez. "

A la demande du médium, l'Esprit a signé : "LEON X."

—Nous profitons de la permission pour vous demander si nous ne pourrions pas tirer un parti avantageux de cette remarque : que ce médium ne sait plus ce que sa main écrit, dès que quelque bruit vient distraire son attention ?

" Il est certain que le bruit qui se fait autour d'elle ne l'empêche pas d'écrire et qu'elle croit pouvoir le faire aussi bien au milieu du bruit ; mais elle est dans l'erreur : si le bruit, ou la distraction, se prolongeait trop, il nous faudrait développer, pour continuer la communication, plus de force que nous ne pourrions en employer sans difficulté. Aussi, votre médium n'est dans des conditions complètement favorables, que lorsqu'il se fait autour d'elle peu de bruit, et que son imagination sommeille, pour ainsi dire.

Ne croyez pas que le fait d'ignorer de quoi il est question pourrait l'amener à deviner plus facilement. Non : car alors, ignorant ce dont il s'agit, son imagination n'en aurait qu'un plus vaste champ à parcourir, et, au lieu de penser à cinq ou six noms à la fois, elle penserait à trente ou quarante sujets différents, et serait encore bien plus incapable de démêler notre inspiration, au milieu de tout cela.

Ce médium sait parfaitement distinguer ses propres pensées de celles que nous lui suggérons. Souvent nous lui en donnons qui lui seraient venues naturellement, en réfléchissant sur la

sujet en question, parce que c'est un des esprits terrestres les plus dégagés de préjugés que nous ayons encore rencontrés.
LEON X."

—Voulez-vous, je vous prie, nous dire ce que vous pensez de Made.— qui ne sait pas un mot de français, et qui cependant en a écrit trois, bien correctement, dans une communication en vers anglais? Ce medium n'appartient-il pas à la seconde catégorie, et ne pourriez-vous pas vous servir de sa main pour écrire en français?

" L'esprit de Made.— est d'une sphère dans laquelle il se rencontre peu d'Esprits magnétiseurs, ou inspirateurs, comme vous voudrez les appeler. S'il s'en trouvait un qui eût avec elle une grande sympathie, il pourrait, sans aucun doute, en obtenir les effets dont vous parlez. Elle est d'ailleurs plus propre à voir les Esprits, qu'à leur obéir comme instrument. Cependant, essayez souvent: il peut arriver un jour que l'Esprit qui peut le faire, y soit disposé."

—Quel est votre avis sur Mr.—, qui ne savait rien de ce que sa main traçait, et qui *voulut* écrire, sans y réussir, la plaisanterie dont nous avons rendu compte à la page 27 du *Spiritualiste!*

" Il n'écrira maintenant que lorsqu'il sera convaincu. Vous pourriez en faire l'expérience."

—Il nous est bien difficile de trouver des médiums frappeurs !

" Les médiums frappeurs se développent inopinément: aucune séance ne peut aider à cela. Lorsqu'on vous avait conseillé de vous tenir autour d'une table, les mains posées dessus, c'était parce que ces moments de tranquillité et de communication fluidique de l'un à l'autre, équivalent à une puissante magnétisation sur ceux qui ont quelque disposition à devenir médiums, dans quelque genre que ce soit, excepté frappeurs.''

—Et à l'égard des enfants?

" L'organisation des enfants est rarement assez développée pour que nous puissions nous en servir comme médiums écrivains; ils nous servent plutôt dans les manifestations physiques, telles que: bruits, renversement et déplacement d'objets."

Sur les Manifestations Physiques.

De même qu'au moyen de l'électricité *nous* produisons du bruit et le déplacement d'objets matériels, en nous y prenant de telle ou telle manière qu'une expérience tardive nous a enseignée, et de même *les Esprits* font du bruit et meuvent la matière inerte. Ces phénomènes sont réglés, dans les deux

cas, par une intelligence: dans le premier cas, nous savons que l'intelligence est en nous, et, dans le second cas, il est tout aussi évident qu'elle est en dehors de nous. Ces effets sont *réels*; mais nous ne savons pas *comment* ils se produisent. Dans le second cas, ils *semblent* être l'œuvre d'Esprits inférieurs: ceux dont la constitution, moins raréfiée peut-être, différerait moins de la nature visible et tangible, avec laquelle il leur serait moins difficile qu'aux autres de venir en contact....

Ces phénomènes sont très curieux, sans doute; mais quand on les a vus, on aime mieux autre chose. Nous les recherchons cependant quelquefois, parce qu'ils sont très propres à fixer l'attention de certaines gens.

Dernièrement, à une séance de ce genre, nous demandâmes si tous les Esprits, indistinctement, faisaient mouvoir les tables, produisaient les bruits, &c., et, aussitôt, la main d'une Dame, trop sérieuse pour jouer avec ces choses, traça violemment ces mots, qu'on eût ensuite quelque difficulté à lire, car le médium ne savait point ce qu'elle avait écrit:

" Qui est-ce qui fait danser les singes dans vos rues? Sont-ce des hommes supérieurs?"

Un ami, espagnol de naissance, qui était spiritualiste, et qui mourut l'été dernier, nous a fait diverses communications, (dans sa langue maternelle, qui, du reste, est connue du médium.) Dans l'une d'elles, on trouve ce passage:

" Les manifestations que vous cherchez ne sont pas au nombre de celles qui plaisent le plus aux Esprits sérieux et élevés. nous avouerons néanmoins qu'elles ont leur utilité, parce que, plus qu'aucune autre, peut-être, elles peuvent servir à convaincre les hommes d'aujourd'hui.

Pour obtenir ces manifestations, il faut nécessairement qu'il se développe certains médiums dont la constitution physique soit en harmonie avec les Esprits qui peuvent les produire. Nul doute que vous n'en voyiez plus tard se développer parmi vous; et alors ce ne seront plus de petits coups que vous entendrez, mais bien des bruits semblables à un feu roulant de mousqueterie, entremêlé de coups de canon."

Dans une partie reculée de la ville, se trouve une maison habitée par une famille allemande, et l'on y entend des bruits étranges, en même temps que certains objets y sont déplacés: on nous l'a du moins assuré, car nous ne l'avons pas vérifié; mais, pensant que le chef de cette famille pourrait nous être utile, nous l'avons invité à quelques-unes des séances qui ont pour but ce genre de manifestations, et, plus tard, la femme de ce brave homme n'a pas voulu qu'il continuât à être des

nôtres, parce que, nous a dit ce dernier, le tapage s'est accru chez eux. A ce propos, voici ce qui nous a été écrit par la main de Made—:

" Nous ne pouvons pas empêcher les Esprits imparfaits de faire du bruit, ou autres choses gênantes et même effrayantes; mais le fait d'être en rapport avec nous, qui sommes bien intentionnés, ne peut que diminuer l'influence qu'ils exercent sur le médium dont il est question."

Démonstrations:

Nous avions, chez nous, une jeune orpheline, que la magnétisation avait rendue somnambule, et qui fut aussi, pendant quelque temps, médium pour un genre de phénomènes que je vais essayer de décrire.

Lorsque nous étions prêts à faire nos séances, nous commencions par nous assurer qu'il n'y avait rien de caché, ni sous la table, ni sous les chaises, ni dans les vêtements du médium, ni aux alentours; puis, le médium s'asseyait avec nous, et bientôt elle recevait, sans que nous pussions voir d'où, ni comment, des gravures, des médailles, des livres, ainsi que d'autres objets peu volumineux, qu'elle saisissait, tantôt sous la table, et tantôt dessus, ou en dehors.

En échange, nous donnions quelquefois des pièces de monnaie, qui disparaissaient d'une manière tout aussi mystérieuse, et je passe sous silence bien d'autres faits également étranges.

Il s'est trouvé des observateurs assez peu intelligents pour demander, tout simplement, *d'où* provenaient les objets reçus! Je pense qu'ils venaient de quelque magasin ; car les Esprits ne les fabriquent point dans l'autre monde. Je parvins d'ailleurs à découvrir que le médium avait fait des achats de ce genre, (probablement avec l'argent qui disparaissait mystérieusement devant nous, s'il lui était rendu ensuite, ce que nous ignorons ;) de même qu'à plusieurs séances nous la surprimes lorsqu'elle faisait des choses qui seraient répréhensibles, s'il ne semblait, après une longue investigation, qu'elle agissait, dans ces cas, sous une influence étrangère à sa volonté.

La question est donc plutôt de rechercher, s'il est possible, *qui* apportait ces objets, ou *comment* ils venaient au médium, puisque *nous savons* qu'il n'y avait rien de tel à sa portée, lorsque nous nous étions assis.

Afin que chacun puisse mieux exercer son imagination, je vais transcrire ici, en l'abrégeant, la note que j'écrivis, il y

aura bientôt deux ans, d'une séance, en deux parties, qui eût lieu chez nous, le 30 mars 1855, et que je communiquai au *Spiritual Telegraph*, de New York, lequel la publia, en lui donnant pour titre : " Miracles in New Orleans."

I.

C'était avant le coucher du soleil. Nous étions trois : Made. S——, l'orpheline et moi. La première a magnétisé la jeune fille, et lui a demandé, quand elle l'a vue endormie, si nous recevrions quelque livre à la séance du soir? L'enfant a répondu : " Je ne sais pas, ils ne sont pas là." Made. S—— a continué : " S'il leur faut de l'argent, je leur en donnerai." Silence de quelques instants ; puis la dormeuse a dit qu'ils en demandaient. On lui a donné cinq petites pièces d'argent : elle en a gardé trois, et rendu les deux autres. Pendant quelques instants elle a joué avec ces trois pièces et deux pendeloques qu'elle a prises dans sa poche, où bientôt après elle a mis le tout ensemble, et s'est levée, pour s'éloigner ensuite de nous.

Elle est allée dans la salle à côté ; nous l'y avons suivie. Assise dans un coin, elle a parlé à demi-voix, mais énergiquement, et en gesticulant : " Non, non, je ne veux pas : c'est mal." Elle a changé de place, et répété la même pantomime et le même langage, en ajoutant : " Tu es une voleuse ; tu pilles toujours."

Made. S—— a dit alors : " Si c'est moi qu'ils désirent voler, je ne m'y oppose pas, pourvu qu'ils n'aillent chez personne autre, et qu'ils ne prennent que de l'argent."

L'endormie a paru hésiter, mais enfin elle a cédé. Elle est allée dans la chambre de Made. S——, qui est la sienne également, et s'est dirigée vers une armoire, qu'elle a ouverte, y trouvant la clé, puis elle a ouvert un tiroir, et elle s'est livrée à des perquisitions. De temps en temps elle s'arrêtait, paraissant écouter; elle a même dit, doucement : " chut ! ne fais pas de bruit", et elle tournait la tête en arrière, comme si elle craignait d'être surprise; mais elle n'a point paru remarquer notre présence, quoique nous fussions presque à la toucher. Elle a essayé d'ouvrir un porte-monnaie, sans y réussir. Made. S—— a laissé tomber une demi-piastre dans le tiroir, et la chercheuse s'en est emparée aussitôt, sans paraître avoir entendu le bruit qu'a fait cette pièce en tombant, ni remarqué la complaisance de sa voisine. Satisfaite probablement, elle a poussé le tiroir, fermé l'armoire, et s'est cachée sous un lit, la face tournée vers la muraille :

Elle y est restée de huit à dix minutes, parlant presque toujours, apparemment avec une camarade, invisible pour nous. Elle parlait haut, et comme si elle eut été sûre que personne ne l'entendait. Voici ce qu'elle a dit de plus significatif: "Tu prends trop à la fois; ne prends pas tant aujourd'hui: si tu prends la demi-piastre, ne prends pas l'épinglette; ou, si tu prends l'épinglette, ne prends pas la demi-piastre. C'est trop. Mr. C——," (le père de Made. S——, mort depuis une vingtaine d'années,) "s'en apercevra; il nous *babillera*, et rendra tout cela ce soir. Ne prends pas tout; une autre fois, tu pilleras." Elle appuyait sur ce dernier mot, dont elle a fait usage plusieurs fois.

Lorsqu'elle a prononcé le mot *épinglette*, Made. S—— est allée bien vîte à son armoire, et y a vainement cherché une broche qu'elle savait y avoir laissée: objet qu'une amie lui a donné, et auquel elle tient beaucoup. (Ce bijou représente une feuille de chêne, en or, et mesure deux pouces de long sur un pouce et quart de large. Il sera utile de se rappeler ces dimensions, quand l'objet se retrouvera, comme je le dirai plus loin.)

La dormeuse, toujours sous le lit, a continué ainsi son monologue: "Une autre fois nous pillerons. Tu diras à Alice et à ——," (deux personnes qui, lorsqu'elles vivaient sur terre, aimaient beaucoup l'argent, ainsi que nous l'a dit Mr. L——, qui les a bien connues,) "de venir, et nous pillerons aussi chez Mr. L——: il y a une boîte qui est quelquefois pleine, et quelquefois à moitié. Il ferme à clé; mais quelquefois il oublie la clé. Allons voir!"

Après avoir dit ces mots, elle est sortie de sa cachette; elle est allée dans la chambre de Mr. L——, et nous l'y avons suivie. Elle a essayé d'ouvrir les tiroirs d'un bureau; mais n'y parvenant point, elle a dit: "Tu vois, c'est fermé; mais quelquefois il oublie la clé. Alors, nous pillerons."

Retournant sur ses pas, et voyant venir une malade que nous avions laissée dans une autre chambre, elle s'est mise à l'écart, en disant: "Voici Henriette qui vient, laissons-la passer," et elle est restée immobile, tournant le dos, et semblant craindre d'être vue; et pourtant, quoique nous fussions toujours près d'elle, elle n'a jamais semblé nous apercevoir.

Enfin, elle est rentrée dans la salle où elle s'était isolée de nous, et, s'approchant d'une table sur laquelle était un jeu de Domino, elle a dit: "Viens jouer au Domino!" Ses mains allaient jouer pour deux; j'ai voulu lui épargner la moitié de la besogne, et, lorsqu'elle a eu joué un premier dé, j'en ai

poussé, à dessein, un qui était mal assorti : "Allons, voilà qu'on met un 5 pour un 6, à présent!" a-t-elle dit, en repoussant le dé: "tu n'as pas de 6? Eh bien, pioche!" Et l'une de ses mains a fait le travail indiqué.

J'ai remarqué que ses yeux étaient alors fermés, et j'ai voulu, par deux fois, interposer un grand carton ; mais elle l'a écarté sans rien dire.

Bientôt après, mécontente en apparence, elle a brouillé le jeu et s'est retirée de la table en disant : "Tu es une bête, tu ne sais pas jouer et tu triches!"

Nous nous sommes éloignés aussitôt; mais elle s'est rapprochée de Made. S—— en disant: "Je veux être réveillée." Cela fait, son premier soin a été de mettre la main dans sa poche, et elle s'est plainte de n'avoir plus ses pendeloques ; mais sans parler d'autre chose, et il est évident qu'elle n'avait aucun souvenir de ce qu'elle avait fait dans l'état somnambulique. Nous nous sommes assurés qu'elle n'avait plus les trois petites pièces d'argent qui lui avaient été données au commencement de la séance, ni la demi-piastre, ni l'épinglette, et nous l'avons envoyée faire une commission, pour pouvoir, en son absence, et sans l'informer de rien, examiner tous les lieux par lesquels elle avait passé; mais, lit déplacé, tapis levé, etc.: vaines recherches!

II.

Le soir est venu; Mr. L—— et Mr. D—— nous ont joints. Chacun ayant pris sa place, comme d'usage, le médium est passée à l'état "anormal" en moins d'une minute, et, bien-entendu, sans être magnétisée cette fois : du moins, par aucun de nous. Dès que j'ai vu ses mains en mouvement, je me suis glissé sous la table, où bientôt je les ai vues descendre et chercher à saisir, dans l'espace, quelque chose que je ne voyais point; et, pendant ce manège, le médium disait et répétait : "Donne donc!" Mais rien ne lui a été donné ; ma surveillance était peut-être un obstacle....

Questionnée, le médium a répondu que l'invisible de tantôt "a la bouche et la figure de travers," et que c'est une enfant, parente de Made. S——. Celle-ci a cru reconnaître une de ses cousines, morte il y a plus de vingt ans, alors qu'elle en avait onze, dans des convulsions qui lui crispaient la face; et cette enfant était voleuse, mais on lui passait tous ses travers, parce qu'elle était maladive.

Le médium, n'ayant rien reçu, a quitté la table, et nous l'avons suivie dans ses marches et contre-marches. Elle a traversé deux autres chambres, gagné la salle à manger, et, s'as-

seyant à l'un des bouts arrondis de la table commune, dont le bord se trouvait à huit ou dix pouces de la muraille, elle a tendu la main dans l'espace vide, en disant : "Donne vîte, avant qu'elle arrive!" Et elle a reçu, devant nous, un paquet, non attaché, ni enveloppé, de *quatorze* gravures en papier, dont le bord est dentelé, à l'emporte-pièce, et qui mesurent généralement six pouces de long sur quatre de large.

La lumière était posée, au même instant, sur la table, devant le médium, à une distance d'un pied et demi. La main de l'enfant n'a touché à rien : elle est restée en l'air; seulement elle est un peu descendue dans l'ombre de la table. Ces gravures sont toutes neuves : elles n'ont pas le moindre pli, ni aucune tache; elles n'ont pu être cachées dans des vêtements. J'ai écarté la table, je l'ai visitée avec soin : j'ai passé les yeux et les mains partout, mais je n'ai trouvé, ni objets cachés, ni endroits propres à rien cacher. Remettant la table à sa première place, je me suis tenu debout, derrière les épaules du médium, pour mieux observer ce qui arriverait encore ; mais alors le médium s'est réveillée. Elle s'est frotté les yeux, elle a ri ; on lui a montré les gravures que sa main venait de déposer sur la table, et elle s'en est amusée quelques instants.

Nous pensions que la séance était finie. Cependant, sans me douter de rien, il m'est arrivé de dire : "Eh! bien, ils viennent de te donner ces images, mais ils n'ont pas rendu une demi-piastre qu'ils ont prise tantôt, et je pensais qu'ils l'auraient rendue." Aussitôt, les deux mains de l'enfant se sont posées vivement sur la table, l'une contre l'autre, la paume en bas; puis, la gauche ne bougeant point, la droite s'est un peu élevée, en se tournant lentement en supination, les doigts un peu fléchis et immobiles, la main apparemment rigide, et le bras exécutait en même temps un mouvement d'abduction, très lent : effet complexe, mais absolument semblable à ce que la volonté tacite d'un magnétiseur produit sur une personne impressionnable. Quand la main a eu dépassé le bord de la table, elle s'est abaissée doucement et est entrée un instant dans l'ombre de la table, mais sans toucher à rien : elle est restée en l'air, et on la voyait très distinctement. Son immersion dans l'ombre n'a pas duré plus de cinq secondes; mais ce n'a été qu'à l'instant de l'émersion que nous avons aperçu, dans cette main, la demi-piastre réclamée, qui, par une combinaison de mouvements inverses, est venue tomber au pied du chandelier. La main alors a repris vivement sa place, en pronation, à côté de l'autre main, qui n'avait point bougé.

Il faut bien remarquer que la pièce d'argent ne pouvait se trouver cachée dans la manche de l'enfant, car elle n'aurait pu

glisser dans la main, la manche étant large, et, d'ailleurs, l'avant-bras n'ayant pas atteint une inclinaison au-dessous de la position horizontale.

Cette opération a duré quarante secondes, et a beaucoup amusé le médium, qui nous a ainsi décrit ce qu'elle avait senti: "Il me semblait qu'on tirait ma main, et qu'on y laissait tomber quelque chose de lourd."

J'ai dit ensuite : "Ils t'ont pris aussi trois petites pièces d'argent, et il faut qu'ils les rendent !" Et aussitôt, la même main, avec la même docilité, la même lenteur, répétant les mêmes mouvements que tout à l'heure, a rapporté à la fois les trois pièces demandées.

"Qu'ils rendent aussi l'épinglette !" ai-je dit enfin, et l'épinglette, dont j'ai indiqué plus haut les dimensions, a été rendue de la même manière.

Je croyais en avoir fini, et déjà nous nous entretenions de ces étranges phénomènes, lorsque la main a fait successivement deux autres courses, semblables aux précédentes, séparées par une courte pause, à peu près égale aux autres intervalles, et a rapporté, chaque fois, une des deux pendeloques, auxquelles personne ne songeait, pas même le médium; car, agréablement surprise en voyant paraître la première, elle s'est écriée : "Mes boucles d'oreille !" d'un ton qui n'admet pas d'équivoque.

• Dans ces cinq dernières opérations, le médium ressemblait à un automate mû par un mécanisme d'horlogerie : les personnes qui ont vu, autrefois, le fameux *automate joueur d'échecs*, de Maëlzel, me comprendront parfaitement.—Le médium était bien éveillée: du moins, tout l'indiquait, bien que, plus tard, elle ait perdu le souvenir de ces faits étranges.—J'ai dit que sa main paraissait rigide, et nous croyons qu'elle l'était, parce que, depuis lors, nous avons trouvé qu'il en était ainsi à des séances analogues.

Je déclare que mon récit ne contient rien qui ne soit rigoureusement vrai, quoiqu'il ne renferme pas tout ce qui se passa d'insolite à cette mémorable séance. Deux des autres témoins, présents à la phase II, vont certifier l'exactitude de ce que je rapporte, quant à cette seconde partie de la séance ; l'autre témoin est absent.

Jos. Barthet.

Attesté, comme il vient d'être dit :

E. H. Lameyer, rue Erato, 17;

D. Drivon, rue de l'Histoire, 6.

REMARQUES.

Jusqu'ici nous avons présenté les Communications Spirituelles dans l'ordre des sujets qu'elles traitaient. Cette méthode nous semblait offrir un avantage ; mais elle avait un inconvénient que nous allons faire cesser : un article qu'on lira tout à l'heure rend inutile ce que nous pourrions dire nous-même à cet égard.

En publiant des sermons, des discours, des poésies, que nous croyons être des inspirations de ceux qui les souscrivent, nous nous exposons, disent certains critiques, à donner comme du neuf, comme des originaux, ce qui pourrait n'être que des réminiscences ! Cela peut arriver, sans doute, et nous n'aurions peut-être pas sous la main une bibliothèque pour nous en assurer, afin de le proclamer les premiers. Que l'on se rappelle donc que notre tâche est d'enregistrer des *faits*, tels que nous les voyons se produire, dans l'espoir que d'autres expérimenteront à leur tour et sortiront des ténèbres qui les enveloppent. Mais si enfin quelque réminiscence venait sous la main de nos médiums, il y aurait encore à se demander si un tel acte de mémoire n'est pas le fait de l'Esprit qui communique : car on pourrait, avec plus de raison peut-être, l'attribuer à l'auteur même, s'il a quitté ce monde, ou à quelqu'autre Esprit qui aurait connaissance de ses œuvres, tout aussi bien qu'à notre médium qui ne les aurait peut-être jamais lues.

La communication avec le monde invisible se faisant par l'intermédiaire de médiums, tout ce qui concerne ces précieux instruments est d'une haute importance. Nous n'en traiterons cependant guère dans ces deux pages ; nous dirons seulement que l'on se trouve quelquefois favorisé, et d'autres fois contrarié par des circonstances accidentelles, futiles en apparence, et auxquelles il faut faire attention. Par exemple, le choix des témoins n'est pas indifférent : car, à leur insu, il y en a qui aident, et d'autres qui nuisent. Sans en rechercher ici les causes, rappelons que le problème des attractions et des répulsions, des sympathies et des antipathies, n'est pas encore résolu, quant à ce qui occasionne ces phénomènes.

Un homme cuirassé de fer, et qui s'approcherait d'une boussole dont il ne connaîtrait point la propriété, ne soupçonnerait pas que c'est sa présence qui trouble le repos de l'aiguille aimantée. On pourrait l'en convaincre, sans lui en donner une explication satisfaisante ; mais il faudrait qu'il voulût écouter ;—

Des savants, cuirassés de préjugés, se sont approchés de somnambules qui avaient été lucides la veille, mais qui ont alors battu la campagne, et les savants se sont retirés joyeux, ne se doutant pas que c'était leur présence qui affolait cette autre boussole. On a essayé de le leur dire ; mais ils n'ont pas écouté.

Les deux faits sont également vrais, et ils ont naturellement leurs opposés. Les clairvoyants ont été troublés par l'esprit d'opposition systématique, sinon la mauvaise foi des examinateurs, tandis qu'ils avaient fait merveille en présence d'hommes convaincus, ou simplement bienveillants.

Une jeune personne, déjà médium pour les communications par la table, vit sa main écrire dès que l'essai en fut fait devant moi, et l'une des courtes phrases qui marquèrent ce début est assez significative pour être notée : " Ils sont étonnés de vous voir écrire, et ils ne se doutent pas combien le voisinage d'un vrai croyant contribue à ce résultat." — On faisait allusion aux autres assistants qui, tous, connaissaient le médium, tandis que je lui étais étranger.

Je me suis rencontré ailleurs avec une autre personne qui ne s'intéressait un peu au spiritualisme que par curiosité, car elle en avait une sorte de frayeur. Elle aussi vit sa main écrire dès que je le demandai : ce furent d'abord trois lignes d'un griffonnage rapide et insignifiant ; mais lorsque, immédiatement après, je demandai que l'on écrivît lisiblement, la main traça, presqu'avec lenteur, ces six mots : " Je te ferai écrire malgré toi." Puis vinrent d'autres phrases, au nombre desquelles se trouvait celle-ci : "C'est la présence d'un aussi fidèle croyant qui fait que vous écrivez si facilement ; cela vous serait peut-être impossible pour un grand laps de temps, si vous étiez seule." Je dis alors : Avez-vous quelque conseil à donner à votre amie ? Et la main reprit ainsi : " Je n'ai pas d'autre conseil à lui donner que celui de venir le plus tôt possible se placer en ville pour y suivre les séances et rester sous l'influence que *vous* exercez sur les faibles médiums qui entrent dans votre atmosphère."—Le mot *vous* était souligné.

Beaucoup d'autres médiums se sont développés en ma présence, depuis que je me livre à cette étude, et plusieurs n'ont écrit, guère ou absolument, que devant moi : entr'autres, un ami dont nous avons déjà parlé, et qui, en raison de ce fait, n'a voulu voir, dans tout le phénomène spiritualiste, qu'un magnétisme rétréci.

Ces observations montrent combien il est utile, surtout quand on commence, d'éloigner les sceptiques et les railleurs, et de s'entourer autant que possible de personnes déjà convaincues, ou du moins sérieuses et bienveillantes. On a beaucoup écrit sur le magnétisme ; on a parlé du magnétisme de la sottise ; nous pensons que l'on pourrait traiter avec profit le magnétisme des préjugés, de l'intérêt, de la routine, et peut-être même de la paresse.

ENTRETIENS.

PREMIÈRE SÉANCE.

Nous n'étions que trois, ce soir. Nous avons pris place à une table, et, dès que nous avons eu fait silence, la main de Mlle E— nous a écrit les lignes suivantes, qui n'ont aucun rapport avec ce que nous venions de dire :

"Ils se préoccupent de ce qu'ils ont vu, et ils cherchent à s'en rendre compte. Ils ne nient pas, ils n'admettent pas ; ils discutent. Ils y viendront : ils seront forcés de croire."

Nous avons compris qu'il s'agissait des personnes étrangères qui assistaient à notre séance de la veille, et à laquelle notre médium d'à présent ne se trouvait point. Notre conversation a été dès ce moment sur ce sujet, et la main a repris ainsi :

"Le carnaval est fini ; le carême commence. Viens, femme dont le front était hier chargé de diamants ! Viens t'incliner devant un prêtre qui te dira : Souviens-toi que tu n'es que poussière !

Mais tu n'es pas rien que cela, et tu t'en doutes bien. Hier tu levais ce front ; tu le levais orgueilleusement pour montrer aux adorateurs que tu es autre chose que de la poussière. Eh bien ! courbe-le maintenant, et courbe-le bien bas : tu ne saurais t'humilier assez. Tu ne vois pas combien tu as de vanité ! combien ton cœur est loin de la pensée qu'on a voulu exprimer par de telles paroles ! Tu n'es pas

chrétienne ; la religion n'est pour toi qu'une comédie : c'est l'occasion d'étaler encore les charmes que tu crois posséder. La messe va remplacer le bal ; le jeûne pour toi ne sera qu'un vain mot, ou, si tu l'observes, tu espéreras y trouver une pâleur intéressante.

O femme ! si tu savais combien tu te dégrades par un aussi prompt revirement, tu agirais avec plus de dignité et de franchise.

STAEL."

Nous avions à peine lu cet article, que la main a repris encore :

" Dans vos prochaines livraisons du *Spiritualiste* ne mettez plus ce que vous appelez *Epreuves*. Il est vrai qu'il faut montrer les écueils ; mais commencez par faire voir le beau. Puis, quand vous serez sûr de vos lecteurs, vous leur direz : N'allez pas de ce côté, vous pourriez vous égarer.

MIRABEAU."

Ces lignes ont été pour nous l'occasion de faire quelques observations. La main a continué :

" Vous devriez faire ainsi, (ce n'est qu'un avis :) Mettez *première soirée*, ou *première séance ;* puis, racontez exactement tout ce qui s'est fait, dit ou écrit. Alors on comprendra, et cela donnera l'idée de faire soi-même. L'expérience que vous aurez acquise, quelquefois à vos dépens, servira aux autres. Vos séances sont assez intéressantes, et elles plairont mieux, présentées de la sorte, que les divers sujets offerts en chapitres séparés. Il faut, avant tout, étonner, exciter la curiosité.

Nous verrons comment on goûtera cette nouvelle disposition des matières, et nous viendrons vous le dire, si nous le jugeons convenable.

TOUS."

— Nous vous remercions, et nous sommes d'autant mieux porté à suivre votre conseil, que l'idee d'un tel changement nous était déjà venue. Nous en sommes encore à tâtonner, et nous avons besoin de toujours compter sur votre appui.

" Vous n'en êtes encore qu'à l'A B C. Attendez ! Voyons ce que le monde dira, et nous vous donnerons notre avis."

— Quoique bien imparfaite encore, du moins en ce qui nous concerne, nous, vos éditeurs, nous espérons cependant que notre publication fera du bien !

" Elle en a déjà fait réfléchir beaucoup ; elle a mis la joie dans plus d'un cœur, et la honte dans quelques autres : les résultats en sont nécessairement différents. Donnez-nous le

temps de voir et de balancer les choses. Il y a des gens qui en sont effrayés (jusqu'à ce qu'ils soient devenus meilleurs ;) d'autres, au contraire, y puisent un nouveau courage. Il y a tant de diversité dans le monde ! "

La main du médium ne paraissant plus influencée, nous nous sommes mis à parler, entre nous ; mais cette main a bientôt repris :

" On ne m'aime pas beaucoup. Je ne reviendrai plus, si je vois qu'on ne veut pas m'écouter.

STAEL."

— Vous savez, Madame, combien il est difficile de plaire à tout le monde : précisément en raison de cette extrême diversite dont Mirabeau parlait tout à l'heure !

" Il y en a qui étaient déjà prévenues contre moi, et, par suite, contre ce que je puis dire. Si vous mettiez une autre signature à mes communications, ce serait admirable. Mais il n'y en a que quelques-unes qui pensent ainsi."

— Quelles que soient les préventions des mortels, nous ne devons pas nous arrêter dans ce que nous savons être le chemin du vrai !

" Si vous saviez combien je tiens peu à leur plaire ! Et si elles savaient avec quel désintéressement je reviens !.... Alors on goûterait ce que je dis, sans se reporter au temps où je vivais sur terre."

— Madame, si vous le préférez, nous donnerons vos communications sans la signature !

" J'aime mieux que les articles soient publiés tels que je vous les donne.—J'ai quelquefois écrit sans dire mon nom.— Lorsqu'elles seront véritablement spiritualistes, elles n'attacheront aucune importance à cela. Mais si vous pensez que mes articles puissent nuire, ne les publiez pas."

— Nous croyons, au contraire, qu'ils sont destinés à faire beaucoup de bien. Les donnerons-nous donc tels quels ?

" Oui. Je n'ai ici aucun respect humain. En revenant vers vous, je n'ai qu'un intérêt : celui de la cause qui doit nous réunir tous. Lorsque nous signons, c'est que nous pensons que cela doit produire un bon effet ; autrement, nous nous en abstenons.

Les femmes n'aiment pas à reconnaître un esprit plus élevé, plus généreux que le leur. Je rends cette justice aux hommes, qu'ils apprécient le mérite sans regarder d'où il vient. Si j'avais eu à choisir entre les deux natures, j'aurais pris la masculine. Vous pouvez le leur dire."

— Nous le ferons, Madame, et nous espérons qu'aucune d'elles n'en sera offensée.

"Oui : pour leur montrer que, même lorsqu'elles sont dans leur boudoir, se croyant seules, et qu'elles pensent mal de moi, je les vois et les entends."

Nous avons adressé une autre question à Mme de Staël; mais elle était sans doute partie, car la main du médium a repris en ces termes :

"Ils vont avoir une indigestion, ces gens-là! Ce n'est plus Mme de Staël qui parle ; c'est moi, et je parle de vous, qui demandez toujours."

— C'est pour recevoir. Qui que vous soyez, parlez: nous vous écoutons!

"Je ne pourrais vous rien dire d'utile, car je suis très inférieur, et vous n'aimez pas les plaisanteries."

— Il y a du temps pour tout, et, sans mal faire, nous pouvons bien plaisanter un peu. Dites-nous votre nom ?

"La curiosité fut cause de la perte du genre humain, et cependant les femmes n'ont pas changé."

— Vous êtes sans doute un ancien ami ?

"On peut visiter les Dames sans avoir été leur ami sur la terre."

— Et les "inférieurs" ne sont pas moins galants que les autres, n'est-ce pas ?

"Non, sans doute ; et si Mme de Staël va dans les boudoirs, nous y allons aussi ; et puis, et puis, et puis.... Que de mystères qui n'en sont point !...."

N'allons pas plus loin dans cette voie; mais profitons de la circonstance pour avertir que le monde ne se doute guère encore combien il y a de vrai dans ce dicton : *Les murs ont des oreilles*. Il est certain que NOUS NE SOMMES JAMAIS SEULS....

DEUXIÈME SÉANCE.

Nous allons dire maintenant quelques scènes des mois derniers. Nous n'avons pas jugé convenable de les donner plus tôt, et il y en a même que nous réservons pour plus tard. On en comprendra la raison quand il en sera temps.

Un soir du mois de janvier, nous étions une douzaine de personnes, et nous venions de nous asseoir, les uns à table, les autres en arrière, lorsque la main de Mr ... écrivit, en espagnol, l'article que nous allons traduire, et qui vient de l'Esprit que nous avons déjà mentionné à la page 50 de ce recueil.

"Je vous ai déjà dit, mes frères, que vous me trouverez toujours prêt à vous servir, lorsque je pourrai vous être utile. Vous vous souvenez que, la dernière fois que je communiquai avec vous, alors que je venais de quitter la terre, vous m'adressâtes diverses questions sur ce que j'avais éprouvé en

me dépouillant de l'enveloppe terrestre. Je vous promis de venir vous dire plus tard ce que je saurais à cet égard, et je viens à présent tenir ma promesse.

Ma première sensation, en quittant le corps, fut comme un anéantissement de toutes mes facultés. Je ne puis dire combien de temps je restai ainsi ; mais, en revenant à l'état normal, je sentis un bien-être extraordinaire, une sensation ineffable de bonheur et de joie, et ce fut alors seulement que je commençai à jouir réellement de la vie ; car ce que vous appelez de ce nom, dans votre vallée de larmes, devrait plutôt se nommer enfer, puisque c'est un enchaînement continu de misères et de souffrances. Quelle différence, ô mon Dieu ! entre"

La main s'arrêta subitement. Puis, après une pause de deux ou trois secondes, elle reprit ainsi :

"Vous avez pensé à autre chose ; nous continuerons cela une autre fois."

Le médium nous donna lecture de ce que sa main venait d'écrire, et il reprit ensuite son crayon ; mais il ne put sans doute pas ressaisir le fil à l'endroit où il avait été rompu, et cela montre combien il est essentiel que les médiums soient passifs, et que l'on ne fasse autour d'eux rien qui puisse éveiller leur attention.

Enfin, la main du médium acheva comme suit l'article commencé :

"Je restai quelques mois dans un état qu'il me serait difficile de décrire, parce que j'éprouvai tant de sensations diverses, que je ne saurais les analyser, mais elles étaient de plus en plus agréables ; et maintenant je vole de surprise en surprise, en progressant toujours : car les Esprits n'ont pas autre chose à faire qu'à s'élever sans cesse vers la source de perfection éternelle."

Pendant que Mr.... écrivait ces dernières lignes, la main de Mlle E.... traça l'article suivant :

"Ne croyez pas que tous éprouvent les mêmes sensations. Non : moi, par exemple, dès que j'eus quitté ma laide enveloppe, je poussai un bon gros soupir d'allégement ; je regardai devant moi, et je vis que l'avenir m'appartenait et qu'il me promettait bien au-delà de ce que j'avais rêvé. Alors je revins près de ceux que je venais de quitter : on est homme un quart-d'heure après la mort aussi bien qu'un quart-d'heure avant. Eh ! ne vous est-il jamais arrivé de vous faire à vous-mêmes, une question analogue à ceci : Oh ! si je pouvais lire

dans le cœur de mes amis, ou de ceux qui m'entouraient et qui se disaient tels !....

Eh bien, ce fut là ma première pensée. Je revins donc, et je vis la fausseté et l'hypocrisie ! La rougeur serait venue au front de ces hommes, si hardis en ma présence, lorsque j'étais visible à leurs yeux, s'ils avaient pu penser un instant que Mirabeau, qu'ils avaient cru enjôler, pouvait maintenant les apprécier à leur juste valeur. Oh ! beaucoup d'hommes, sans doute, croient à quelque chose; mais il y en a bien davantage qui ne croient à rien. Athéisme ! Athéisme ! Mais ceux qui espèrent et croient sont bien heureux.

Oui, mes frères, ce fut là mon premier soin. Et cependant, malgré tant de vilenie, j'aperçus un bon côté en considérant le grand nombre d'êtres qui souffrent ; et je résolus de faire taire mon dégoût, pour continuer l'œuvre que j'avais commencée sur la terre, assuré maintenant de mieux réussir, puisque je n'avais plus de voile sur les yeux.

Après avoir ainsi vu les hommes que je venais de laisser, j'allai voir ceux qui m'avaient quitté depuis long-temps, et, là au moins, je trouvai l'esprit, le cœur, les sentiments, comme j'aurais aimé à les trouver chez les premiers.

Bonheur suprême et inaltérable que celui que l'on goûte au-delà de ce globe ! "

La lecture de cette Communication nous fit parler de son auteur, et il n'en fut pas dit seulement du bien. L'Esprit ne tarda pas à nous interrompre ; il reprit ainsi, par la même main :

" Ne croyez pas que j'éprouve à présent, à l'égard des mortels, ce que je ressentais à ma dernière heure sur la terre. Non : je suis devenu meilleur et, par conséquent, plus indulgent; je les plains sans les blâmer. Et maintenant, pour faire cesser vos discussions à mon sujet, je veux bien vous dire quelque chose de mon passé, quoique je ne sois pas obligé de vous faire ma profession de foi :

Lorsque j'insurgeais le Tiers contre la Noblesse et le Clergé; lorsque j'établissais l'Assemblée Constituante, je conviens que ce n'était pas le désintéressement qui m'animait : j'aurais voulu regagner en gloire ce que je perdais en fortune : j'avais de l'orgueil et pas de charité ; mais Mirabeau n'a jamais vendu sa conscience, et, plus tard, ses sentiments ont changé. Il avait prêché la liberté et l'égalité, quoiqu'il fût celui peut-être qui y crût le moins et les désirât le moins: il aurait voulu que la noblesse subsistât toujours. Mais je crois que Mirabeau entendit Mirabeau, car il profita le premier de ce qu'il disait : il comprit le premier ses discours et il fut ce-

lui qui en tira le meilleur parti. En commençant il était noble; il était démocrate lorsqu'il finit, et maintenant il est heureux : ce que vous n'êtes pas encore."

Nous achevions à peine la lecture de cet article, lorsque la main de Mr.— écrivit les lignes suivantes :

" Mirabeau était républicain au fond du cœur, parce que les vexations dont il avait été l'objet, pendant sa jeunesse, l'avaient irrité contre tout ce qui sentait le gentilhomme : c'est-à-dire le pouvoir absolu et le despotisme. Mais la cour lui plaisait, parce qu'elle pouvait lui fournir les moyens de contenter ses passions. Sa vie, dans les derniers temps, ne fut qu'une lutte continuelle entre le devoir et ces mêmes passions, et cela dût hâter la fin de ses jours.

DANTON."

La main de l'autre médium reprit aussitôt :

" Les hommes sont des hommes, et ce sont eux qui m'ont jugé. Ils ont parlé de fautes ! Mais qui d'entre vous peut pénétrer les intentions d'autrui ? Je suis le premier à dire que je ne fus pas ce qu'on appelle un parfait honnête homme, puisque je disais, je prêchais ce que je ne pensais pas ; mais, plus tard, et personne ne le sait mieux que moi, je fus animé de très-bons sentiments ; et si Mirabeau a eu des torts quelquefois, il a su réparer, par le reste de sa vie, ce que l'excès de ses passions avait pu lui faire commettre."

Puis encore, après une très courte pause :

Non, certes, ce n'était pas le bien du peuple que j'avais en vue; mais le renversement de la noblesse : à cette époque j'eusse tout fait contre elle. Si l'on m'impute des faits de lâcheté, j'en accepterai bien quelques-uns, mais pas tous ceux que l'on m'a reprochés ; et je ne dis ceci que parce que vous m'y avez amené : car je ne suis point venu pour parler de ce que j'étais, mais bien pour vous éclairer sur une grande vérité. Plus de noblesse maintenant ; plus d'intérêts rivaux : nous sommes tous frères."

Danton alors, par l'autre médium :

"Ne pensez point que j'aie parlé de Mirabeau, comme je l'ai fait, par aucune espèce de basse jalousie : il y a longtemps que je me suis dépouillé de tout ce qu'il y avait de terrestre en moi."

Et, aussitôt, Mirabeau encore, par l'autre médium :

"Le résumé de ce long débat, c'est que je fus utile au peuple d'alors, et que la génération actuelle doit m'en savoir gré,

sans aller chercher au fond de mes intentions. Et maintenant ne recommençons pas ce qui ne finirait jamais ; les discussions politiques m'intéressent fort peu ; si j'y ai pris part ce soir, ce n'a été que pour vous donner des éclaircissements. Du reste, soyez assurés que si Mirabeau vous dit quelque chose, ce sera pour votre bien, si vos préjugés vous permettent de l'écouter."

Mr....., l'autre médium, exprima ici l'espoir qu'on allait lui faire écrire un sermon, comme le " Père Ambroise " lui en a souvent dicté ; mais ce fut la main de Mlle E.... qui se mit à écrire ce qu'on va lire, et qui ne vient pas du bénédiction :

" Vous voulez un sermon ; je vais vous en faire un petit :

J'ai souvent prêché sur l'autre vie, et si je devais revenir dans cette chair, je voudrais prêcher encore sur le même sujet; mais je le ferais d'une autre manière, et il me serait facile de vous montrer combien vous pourriez être heureux. J'ai souvent dit : Vanité des Vanités ! Je le répète, et ne saurais le répéter assez, car jamais ce n'a été plus à propos qu'aujourd'hui.

Oui, mes frères, si vous saviez ce qui vous attend là-haut, toute espèce de tracas matériel disparaîtrait pour vous. Si Dieu a mis dans nos cœurs des désirs insatiables, c'est qu'il savait qu'un jour ils seraient tous comblés. Nous avons des goûts différents ; mais tous seront également satisfaits un jour : le cœur aussi bien que l'esprit seront contentés. Oh ! quel bonheur on goûte dans ces régions élevées ! Votre imagination ne saurait s'en former aucune idée.

Laissez donc, mes très chers frères, laissez là cette sordide ambition des richesses terrestres ; reconnaissez avec moi que le bonheur n'est pas où vous le cherchez ; appliquez-vous à vous élever en faisant du bien ; établissez le spiritualisme sur des bases solides, et vous ne serez pas seulement heureux par vous-mêmes : vous le serez encore par le bonheur que vous aurez procuré à vos frères. Et c'est alors que vous serez véritablement élevés dans ce qu'on appelle les régions spirituelles. Plus de jeûnes, plus d'abstinence, plus de communion comme on la comprend dans vos églises ! Pour être heureux après cette vie, il faut être bon, sensible, charitable ! Voilà vos seules obligations ; et vous goûterez une douce récompense sur terre, en même temps que vous vous serez préparé le bonheur éternel."

Immédiatement après la lecture de ce sermon, le Père Ambroise écrivit le suivant, par la main de Mr.——, qui en avait exprimé le désir, comme nous l'avons dit tout à l'heure :

« Je ne vous ai pas encore parlé ce soir, mes chers frères; mais je ne veux pas vous laisser partir sans vous donner un tout petit sermon de ma façon, et, je vous le dis d'avance, tout ce que je vais vous prêcher est la vérité et rien que la vérité.

N'allez pas croire que les Esprits, en se séparant du corps, soient de suite au niveau de ce qu'ils doivent nécessairement être plus tard: vous seriez dans une grande erreur. Nous avons ici des natures tellement perverses, et d'autres tellement encroûtées de leurs préjugés, que la lumière n'a pas encore pu les pénétrer de sa divine influence. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare d'entendre ici des discussions religieuses entre des hommes de sectes différentes, qui veulent encore prouver aux autres que leur manière de voir valait mieux que celle de leurs antagonistes; des avocats qui ne demanderaient pas mieux que de plaider, mais qui ne trouvent pas le moindre petit procès, et qui mourraient de faim, si cela se pouvait dans le monde invisible; des médecins qui feraient encore de la médecine, s'il y avait des hommes à guérir ou à tuer; des voleurs qui voleraient, si l'on pouvait encore y voler. Enfin, les sept péchés capitaux existent encore ici; mais, fort heureusement, ils ne peuvent plus y être exercés.

Quant aux goûts honnêtes et pacifiques que certains hommes avaient sur terre, ils les conservent longtemps encore ici: Voltaire, par exemple, est toujours caustique; Rousseau se plaint toujours; Buffon s'occupe encore de botanique et d'histoire naturelle. Il n'est pas jusqu'à votre serviteur qui ne débite quelquefois son petit discours: *naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.* Cependant tout cela finit par se perdre: ces différences s'effacent à mesure que l'on approche des sphères élevées, où règne la plus parfaite égalité. »

Mr.—— n'avait pas achevé d'écrire ce qui précède, lorsque la main de Mlle E. se remit en mouvement et traça, très-vite, les lignes suivantes. (On reconnaît que les mêmes idées frappaient les deux instruments, à leur insu, et à notre insu à tous; nous avons eu d'autres occasions d'observer qu'il en arrive souvent ainsi):

Ne soyez pas étonnés qu'il y ait des discussions parmi les âmes, aussi bien qu'entre les mortels: nous sommes toujours des hommes. Cependant le fond de notre enseignement sera toujours le même. En raison de la différence des goûts, on suit des routes différentes; mais on n'en arrive pas moins au but: plus tôt, ou plus tard. Du reste, il faut bien laisser quelqu'aliment à votre esprit: n'oubliez pas que de la discussion jaillit la lumière."

DE L'EDUCATION DES FILLES :

Tel est le titre d'un ouvrage que Fénélon écrivit il y a 170 ans, et auquel il a peut-être voulu ajouter les pages suivantes, venues sous la main de Mde——, inopinément, sans hésitation, ni pauses, ni ratures, mais en trois fois, à des réunions de dix à quinze personnes :

Le fragment I fut écrit en 17 minutes, le 28 février : il était signé du nom de Fénélon, et se terminait par les mots *à continuer*;—

La section II prit 12 minutes : c'était le 2 mars ; nous étions alors dans une maison étrangère, chez des gens qui ne savent pas un mot de français, et nous ne pensions nullement à l'ancien archevêque de Cambrai. Ce deuxième fragment avait la même souscription et la même terminaison que le premier;

Le troisième a été écrit le 21 mars, au lieu ordinaire de nos séances, et en 39 minutes. Une fois, le médium a dit : "J'en ai le bras brisé." — Prenez patience, lui avons-nous répondu ! — "Oui, a-t-elle répliqué, on voit bien que ce n'est pas vous qui écrivez." Une autre fois, elle s'est plainte des crayons; mais la main ne s'est pas arrêtée un instant, même lorsque le médium regardait d'un autre côté.

I.

"De tous les ouvrages que, depuis plusieurs années, on a écrits sur l'éducation des femmes, il est enfin résulté quelque chose : non pas, sans doute, une conviction, (ce serait demander trop à la masse frivole et sans pensée profonde ;) non pas donc une conviction, mais une mode : la mode d'envoyer ses enfants passer quelque temps dans un pensionnat en renom où, si l'on ne vous donne ni plus de soins ni plus de science, au moins vous donnez plus d'argent ; ce qui satisfait à la fois, et votre amour-propre, et la maitresse de l'établissement.

Le temps que les jeunes filles ont à passer dans ces pensionnats varie de six mois à deux ou trois ans. Celles qui n'y passent que six mois n'ont le temps ni d'y rien apprendre ni d'y rien oublier ; quant à celles qui en sortent au bout de deux ans, elles en emportent :

1°. La plus parfaite horreur pour tout ce qui est pensée, occupation, ou lecture sérieuse ; —

2°. La non moins parfaite connaissance de leurs avantages physiques, si elles en ont; l'art d'y suppléer le plus adroitement possible, si elles n'en ont pas ; —

3°. Le talent de plaire : c'est-à-dire de parler avec une voix douce ; de sourire gracieusement ; d'avoir d'adorables regards dans le monde, pour les étrangers, et de garder pour le chez-soi, pour les parents d'abord, pour le mari ensuite, la mauvaise humeur, les emportements à propos de rien, voire même les colères — mon Dieu, oui : ces êtres, si doux et si charmants, se mettent en colère !

Quant au reste du bagage qu'une jeune fille emporte de vos pensionnats à la mode, il peut facilement se deviner : assez peu de connaissances utiles pour qu'on ne soupçonne jamais qu'il y en a ; assez de musique pour qu'on puisse dire : Mlle une telle joue du piano, ou chante de grands morceaux ; assez de notions d'histoire pour s'enquérir, comme une d'elles le faisait à propos d'un quadrille, si Agnès Sorel était un personnage historique ; assez de géographie pour placer la Louisiane dans l'Amérique du Sud, (si ce sont des européennes,) et pour demander dans quel pays est Rome et le pape, (si ce sont des jeunes filles de ce pays.) Voilà !

Il n'y aurait pas grand mal à cela : la science n'a pas de rôle déterminé à jouer dans la vie d'une femme ; mais elles n'ont, pas plus que de science, ni principes de religion, ni principes de morale, ni principes de philosophie : elles ignorent complétement le but de leur existence ; elles ne comprennent même pas qu'il puisse y avoir un but plus sérieux que de se parer et d'attraper (c'est l'expression consacrée) un mari riche et débonnaire qui les rendra heureuses : c'est-à-dire les conduira au bal, au théâtre, dans les assemblées, et ne leur refusera ni dentelles ni bijoux.

Est-ce là le but de l'éducation ? Est-ce pour en arriver là que tant d'ouvrages ont été écrits sur ce vaste sujet ? Ah ! je vous le demande : le but de l'éducation n'est-il pas, ne doit-il pas être de faire des femmes réellement aimables, réellement heureuses ? Et si l'éducation veut les rendre aimables, ce doit être en dépit du peu d'avantages physiques dont aura pu les douer la nature ; en dépit du manque de beauté, du manque d'esprit brillant et plein d'éclat : aimables par les qualités du cœur ; aimables dans le monde, sans doute, mais surtout aimables dans leur intérieur : ce monde réel de la femme !"

II.

“La raison principale des défauts que nous avons signalés dans l'éducation des pensionnats, c'est que l'on a fait de l'éducation, et de tout ce qui s'y rattache, une affaire de métier et d'intérêt, non de vocation. Tel se fait professeur ou institutrice dont les capacités morales et intellectuelles auraient été peut-être à la hauteur d'un commerce de pommade ou d'allumettes. C'est un grand vice, et les effets en sont bien pernicieux. Vos directrices de pensionnats, dont le but est, non pas de faire les meilleures élèves qu'il leur est possible, mais d'en avoir le plus grand nombre et de gagner le plus d'argent, engagent, dans leur établissement, non pas des professeurs exercés par elles-mêmes, dont elles connaissent la solidité de principes et de connaissances, la délicatesse de conscience et la pureté d'intentions ; mais des professeurs qui, en payant bien les journaux, se sont fait une célébrité parfaitement imméritée les trois quarts du temps. Ces professeurs, dont le but est de se faire des rentes, ne s'occupent pas de l'avancement réel de leurs élèves ; ne s'occupent pas de leur inculquer ces principes et ces connaissances qui devraient leur rendre la vie à la fois agréable et utile, comme nous le disions l'autre jour ; mais ils s'ingénient à leur épargner la fatigue de l'étude pour les maintenir sous leur tutelle le plus longtemps possible. Ils ne s'occupent pas de corriger leurs défauts de caractère et les inclinations faussées de leurs jeunes esprits, car cela les rendrait désagréables, et aux élèves, et aux parents, et à la directrice de l'institution. Non : loin de là ; ils flattent souvent, dans les enfants confiés à leurs soins, des dispositions imaginaires pour les arts coûteux ; ils ménagent leurs défauts, surtout aux yeux des parents déjà trop aveuglés par leur tendresse naturelle. Tel enfant qui vient de faire ce qu'on appelle une scène d'entêtement, d'obstination et de violence, reçoit-il la visite de ses parents, le professeur a oublié complétement, et la punition méritée, et les justes plaintes qu'il aurait à faire : il ne voit que le déplaisir qu'il pourrait causer à la famille ; il pressent le mécontentement que donnerait à la directrice le retrait de l'élève, et il flatte, devant les parents, l'enfant qu'il aurait dû blâmer ; il en fait l'éloge ; il lui prodigue des louanges !

Que résulte-t-il de cela ? Les parents sont facilement persuadés que leurs enfants sont de petits anges ; les enfants n'en sont pas persuadés peut-être, mais ils savent qu'ils peu-

vent continuer à se complaire dans leurs défauts naissants, pourvu que le professeur ait la peur de déplaire à leur famille.

De là, un manque de discipline, un manque de respect pour le professeur, et cet oubli complet du noble sentiment du devoir."

III.

" O parents peu sages ! Vous êtes, ou plutôt vous semblez tellement soucieux de l'avenir de ces êtres qui vous doivent le jour, et vous vous en rapportez au hasard, au caprice de la mode, pour décider une question aussi importante que celle de leur éducation ! Car, ne vous y trompez point, ce ne sera pas la fortune que vous amasserez pour eux ; ce ne sera pas le brillant établissement que vous leur procurerez, ni la position avantageuse que vous leur aurez faite, qui pourront assurer leur félicité sur la terre.

Ce qui les rendra heureux, c'est l'amour du bien ; c'est l'attachement au devoir ; c'est la douceur de caractère ; c'est le goût des choses élevées ; c'est l'instruction solide qui donne à l'esprit une pente sérieuse ; c'est la modération des désirs ; c'est le dévouement à ceux qui l'entourent : le dévouement, cette précieuse vertu de la femme ! Voilà les vrais éléments de leur bonheur.

Eh ! dites-moi : s'occupe-t-on de toutes ces choses ? s'occupe-t-on d'une seule de ces choses dans la maison étrangère où vous l'avez placée ? On y apprend, non l'amour du bien, mais l'amour du succès ; non l'attachement au devoir, mais la nécessité de faire comme tout le monde ; non la douceur de caractère, mais l'hypocrisie ; non le goût des choses élevées, mais celui des choses futiles et frivoles ; non la modération des désirs, mais le besoin de s'élever et d'écraser par une supériorité imaginaire ; non l'instruction solide, nous vous l'avons déjà dit, mais la jactance et l'assurance de la médiocrité qui veut en imposer au public. Voilà ce qu'apprennent vos jeunes filles.

Qu'est-ce à dire, vous écrierez-vous ! Oseriez-vous affirmer qu'on leur donne de telles instructions ? — On ne les leur donne pas verbalement : non, sans doute ; mais le principe sur lequel sont fondées vos institutions ; le but auquel elles visent, tend à développer singulièrement le germe de tous les défauts que nous venons de signaler.

Que veut, en effet, la maîtresse de l'établissement ? Que cherche-t-elle ? A jeter de la poudre aux yeux, comme dit

le vulgaire ; à couvrir son élève d'un vernis qui trompe l'œil, afin de distancer ses concurrentes, les autres maîtreses d'institutions.

Que veut l'élève ? Elle cherche à se faire bienvenir des professeurs, et à éclipser et à écraser ses rivales, les autres élèves : c'est là son but.—Je parle de celles dont la pensée se concentre dans ce qui se passe à l'intérieur de l'établissement. Le but et les pensées des autres sont moins louables encore ; mais, pour toutes en général, de former leur intelligence et leur cœur ; d'acquérir, non une instruction superficielle, mais des connaissances durables et surtout pratiques ; de réformer tel ou tel défaut dominant chez elles, il n'est question en aucune manière.

Et, vous-mêmes, parents peu éclairés dans votre tendresse, vous encouragez cela ; vous y prêtez les mains ! Combien de fois n'avez-vous pas dit à la personne à laquelle vous confiiez votre fille : Il ne faut pas la contrarier, elle ne voudrait plus rien faire ; elle est très douce, très timide : il ne faudra pas la gronder, elle ne supporte pas les réprimandes !—Eh ! Madame, nous sommes tous très doux et très débonnaires quand on ne nous contrecarre pas ; nous sommes tous très faciles de caractère quand on nous épargne la moindre contrariété, et nous cédons volontiers quand on est toujours de notre avis !

Au contraire, vous auriez dû dire : Contrariez-la toutes les fois qu'elle sera dans son tort ; amenez-la à le reconnaître ; ne faites pas servir sa fierté à encourager ses défauts, mais à les vaincre. Eh ! Madame, vous avez oublié que vos enfants seront des femmes et que la vie de la femme est toute de patience et de résignation ! Vous avez oublié que, pour être dans la sublimité de son rôle, elle doit être tout dévouement et tout abnégation ! Eh ! Madame, le sort se chargera-t-il, lui, de ne jamais contrarier votre fille ? Et si elle ne peut supporter les réprimandes du pensionnat, ne se révoltera-t-elle pas à la première parole trop vive qui échappera à son mari, ce protecteur dont le joug n'est pas toujours de miel ?

Eh bien ! Madame et Monsieur, croyez-vous encore avoir rempli votre devoir quand vous avez payé avec régularité une somme convenue ? Croyez-vous avoir fait tout ce que vous aviez à faire ? Vous avez assisté, le front haut et le cœur léger, à des représentations (je ne trouve pas de mot plus convenable) où votre fille, coquettement parée, souriant d'un sourire de circonstance, cherchait de l'œil les jeunes beaux de l'auditoire, et, très occupée de l'effet qu'elle devait pro-

duire, jouait devant la foule son rôle de jeune savante, de jeune musicienne — son rôle surtout d'affiche vivante de l'institution— et vous avez été tout fiers! Une représentation plus solennelle que les autres a eu lieu, et votre fille a obtenu un prix, plusieurs prix peut-être! On la couronne; elle reçoit sa charge de livres, qu'elle ne lira pas, ou une médaille d'or qui l'enchante! Cette médaille sera là comme témoin qu'elle a appris quelque chose, quand depuis long-temps elle aura tout oublié; et vous êtes tout fiers—et tout émus, car il semble y avoir quelque chose d'éminemment attendrissant dans un prix de calcul ou d'histoire romaine!

Ah! que n'étiez-vous là huit jours auparavant, quand la maîtresse de l'institution discutait avec les professeurs secondaires le mérite ou le non mérite des élèves, et disait: Il faut absolument que Mlle.... ait un prix! — Mais, Madame.... — Oui, je sais: elle n'est pas très-forte; mais c'est égal: les parents seront là; il ne faut pas mécontenter les parents: des gens qui paient si bien!.... Et on vous a donné de la fierté et de l'émotion pour votre argent.

Eh quoi! direz-vous, cela se passe-t-il donc toujours ainsi? — Dieu nous garde de l'affirmer. Sans doute il y a des prix mérités; sans doute, au sortir des pensionnats, il y a même des jeunes filles réellement instruites, réellement simples, pieuses et douces, et capables de faire le bonheur de ce qui les entoure; mais ce sont là de rares exceptions. Et croyez-vous que ce soit le pensionnat qui les ait faites ce qu'elles sont? Non, non, mille fois non: tout ce qu'il a fait pour elles, ç'a été de ne pas les gâter, parce qu'il ne le pouvait pas. Il est des natures si heureuses; des êtres si magnifiquement doués, que rien ne peut vicier leur organisation morale; que là où les autres se corrompent et se perdent, ils se conservent beaux et purs. Vous est-il arrivé quelquefois de vous égarer dans des solitudes tristes et incultes où des marais d'eaux croupissantes exhalaient de fétides vapeurs; où l'on n'entendait rien que le bruissement d'impurs insectes? La désolation était dans votre pensée, et vous doutiez que la vie pût être là ce qu'elle est ailleurs. Alors, peut-être à vos pieds, a surgi quelque fleur bleue, quelque humble et douce fleur qui, elle, échappait à cette influence générale; qui croissait brillante dans ce bourbier, et que vous trouviez d'autant plus belle que l'entourage en était moins séduisant.

Eh bien! cette fleur bleue, c'est la jeune fille sortant douce, simple et pure du pensionnat. N'est-ce pas là la rare exception? Et, dites-le moi, la plupart des jeunes filles n'ont-elles

pas besoin d'être gardées avec tact et persévérance ; d'être surveillées et étudiées avec une vigilance de tous les instants; d'être conseillées et reprises avec une sollicitude toute maternelle ? Pour peu que vous vous fassiez une idée de ces organisations faibles et délicates, faciles à influencer, en bien comme en mal, vous comprendrez qu'il leur faut autre chose que ce qu'offrent les maisons d'éducation où une surveillante, quelle que soit d'ailleurs sa bonne volonté, se trouve avoir soixante élèves [un peu moins, ou un peu plus] sous sa tutelle.

Je pourrais prolonger indéfiniment cette communication, tant le sujet est important ; il m'occupe ici comme il m'occupait sur la terre ; seulement, mes vues se sont modifiées à mesure que j'ai contemplé les choses de plus haut. J'y reviendrai de temps en temps ; je me contente de livrer à vos réflexions sérieuses les observations que je vous ai faites, désirant qu'elles portent quelque fruit.

FENELON."

Après la lecture de ce troisième fragment, la conversation est devenue générale. Le médium nous a demandé si Fénélon, quand il vivait sur terre, employait quelquefois l'ironie? Nous n'avons pas eu le temps de répondre, la main du médium ayant desuite écrit :

" J'ai vu que l'arme dont la société craint le plus d'être frappée, c'est le ridicule, et je m'en sers."

Une dame alors a désiré entendre un Esprit qui est toujours gai, et que nous avons déjà désigné par B. Il ne s'est pas fait attendre ; mais il n'a écrit que quelques mots (toujours en anglais), et les derniers ont été ceux dont voici la traducti[illegible] :

" Il y[illegible] ici un Esprit français qui demande à être introduit."

—Qu'il soit le bienvenu, avons-nous répondu : nous l'écouterons avec plaisir ! Et aussitôt la main du médium a repris ainsi :

" Sur son lit de douleur"

Elle s'est arrêtée; puis, après une ou deux secondes, elle a continué (en anglais):

" Tournez le cahier en long."

Cela étant fait, la main a écrit la pièce que nous allons transcrire, et qui a été terminée dans un peu moins de 12 minutes. Après le treizième vers, la main a tracé, au lieu du quatorzième, un griffonnage en manière de tire-bouchon ; elle s'est arrêtée une seconde, puis elle a ajouté, (en anglais:)

" Il cherche une rime."

Deux autres secondes se sont écoulées, et la main alors a recommencé à écrire et continué, sans autre interruption, jusqu'à la fin. Le titre n'a été donné qu'en dernier, et seulement quand nous en avons demandé un :—

LA MORT DU SPIRITUALISTE.

Sur son lit de douleur et de longue insomnie,
Le malade étendu sent venir l'agonie
Et puis la mort ;
Il lève vers le Ciel un long regard qui prie,
Recommande au Seigneur sa famille chérie,
Puis il s'endort.

Il s'endort sans effroi. Cette mort qui l'appelle,
Il sait que c'est la vie, une vie immortelle
En plus haut lieu ;
Il ne redoute pas un juge en sa colère :
L'humble pauvre mourant ne craint pas ; il espère
Tout de son Dieu.

Car ce n'est pas pour lui, ce Dieu toujours terrible
Qui se montre aux mortels, rigoureux, inflexible,
Comme un vengeur ;
Non, pour lui c'est le Dieu qui l'aime et lui pardonne,
Et n'exige, en retour de tout ce qu'il lui donne,
Que son bonheur.

A sortir de son corps son âme est toute prête ;
Sur le seuil du tombeau nul regret ne l'arrête :
Son pauvre cœur
N'a pu prendre racine aux bonheurs de la terre ;
Il ne voit, s'il reporte un regard en arrière,
Rien que douleur.

A l'âge où pour l'enfant tout est joie et sourire,
Lui, connaissait déjà les pleurs amers qu'attire
L'affreux besoin ;
Pour ne point affliger une mère qu'il aime,
Il gardait, pauvre enfant, ses larmes en lui-même,
Et son chagrin !

Tristes ses premiers ans, et toute son enfance,
A cet âge où l'on joue avec insouciance
Le jour entier,
Lui, travaillait déjà d'un labeur mercenaire,
Pour acheter, le soir, de son faible salaire,
Un pain grossier.

Et sa jeunesse encore ! A l'âge où l'on désire
Entourer de bonheur la femme qu'on admire
Du fond du cœur,
Lui, ne peut rien offrir que le triste partage
De son rude destin, souffert avec courage,
Avec douceur.

Il en voyait beaucoup étaler leur richesse,
Leur luxe provoquant, leur stérile mollesse,
Leur vain bonheur,
Et jeter, en passant, leur parole hautaine,
Leur regard de mépris, sur lui, l'homme de peine,
Le travailleur !

Sous leur dédain blessant, comme sous la misère,
Il s'est tu : n'opposant ni haine ni colère
A leur mépris;
Sans accuser le Ciel, dans ses jours de souffrance,
Ee taxer d'injustice, ou bien d'indifférence,
Il s'est soumis.

Et maintenant, après sa pénible journée,
Il voit enfin, il voit sa tâche terminée,
Son joug ôté ;
D'être heureux, à son tour, c'est l'heure qui s'avance :
Quelques ans pour la peine, et pour la récompense
L'éternité.

O contraste! Ici bas, du moribond qui râle,
Une femme en haillons soutient la tête pâle,
En gémissant ;
A genoux près du corps que la vie abandonne
Un enfant tient sa main, il sanglotte, il frissonne
En la baisant,

Et l'on attend, joyeux, dans l'invisible sphère :
Deux Esprits, leur enfant ; tous les autres, leur frère ;
Et radieux,
Jesus redit encor : Béni celui qui pleure !
Béni le pauvre ! Il vient, il fera sa demeure
Chez les heureux.

Ah! si vous rencontrez du pauvre prolétaire
L'humble convoi funèbre, ô riches de la terre,
Grands d'ici bas !
Ne vous détournez pas avec indifférence ;
Découvrez votre front, et, passant en silence,
Saluez bas,

Inclinez-vous, courbez votre tête orgueilleuse :
L'être qu'avec mépris ou pitié dédaigneuse
Vous regardiez,
Est revêtu de gloire et de bonheur suprêmes....
Saluez donc bien bas sa cendre, et, sur vous-mêmes,
Réfléchissez!

GILBERT."

(Le poète Gilbert mourut en 1780.)

DES MEDIUMS.

On a vu (p. 49) ce que "Léon X" nous a répondu au sujet de Mme——. Ce médium nous semble destiné à présenter des phénomènes peu ordinaires que nous aurons soin d'enregistrer. Voulant commencer aujourd'hui même, nous allons d'abord mettre sous les yeux du lecteur une petite note que nous adressâmes, l'automne dernier, au *Journal du Magnétisme*, de Paris, qui l'a publiée dans son numéro du 25 novembre :

"Une dame qui ne parle que l'anglais, qui n'est jamais sortie de son pays, qui ne me connaît que depuis quelques mois pour nous être rencontrés à des réunions de spiritualistes, qui n'a jamais pu entendre prononcer le nom de ma mère, ni rien savoir de ma famille, se trouva indisposée. Un médecin lui ayant conseillé le magnétisme, elle réclama mes soins, et je lui donnai une première séance dans son salon, en présence de sa fille : il ne s'y passa rien de remarquable, si ce n'est un peu de somnolence. Après trois quarts d'heure, ou environ, je l'engageai à monter à sa chambre pour s'y reposer, et je recommandai à la demoiselle de veiller à ce que sa mère ne fut point dérangée.

« Le lendemain je trouvai la patiente peu disposée à recommencer, parce qu'à la suite de la première magnétisation elle avait dormi cinq heures, et qu'elle avait alors à travailler pour ses enfants. Elle finit cependant par se laisser persuader, et je la magnétisai comme la veille. Après une demi-heure environ, ne dormant pas, quoiqu'elle fermât les yeux de temps en temps, elle rompit tout-à-coup le silence en commençant, avec moi, le dialogue suivant : " Est-ce que votre mère ne s'appelle pas M.... ? — C'était son nom. — Elle est ici ! — Cela se peut. — Elle y était aussi hier ! — Comment cela ? — Quand vous m'eûtes dit de monter à ma chambre, et que je fus arrivée au pied de l'escalier, je crus que je ne pourrais pas le franchir, tant je le voyais encombré de monde ; mais une dame vint me prendre par la main, et me conduisit. Elle me dit son nom, sans rien ajouter ; mais je sentis que ce devait être votre mère. — Où la voyez-vous ?—Là, contre votre épaule. Elle est de la taille de Mme H.— C'était à peu près cela. — Elle me paraît âgée de quarante-cinq ans.—Elle les avait quand je la vis la dernière fois, et il y a plus de trente ans de cela. — Mais elle ne parle donc pas l'anglais ?—Elle n'en savait pas un mot.—C'est donc cela, que je ne comprends pas ses paroles, et pourtant je sais ce qu'elle me dit ! — Ses idées vous frappent, et vous les exprimez dans votre langue. — Vous avez un frère ? — Oui.— Votre mère me dit...."

« J'étais tout à ce que je faisais, et il n'est pas probable que ces particularités, et bien d'autres que je passe sous silence, aient été puisées en moi-même ; ma pensée n'était point dirigée vers le souvenir de ma mère, morte depuis près de douze ans, en France, d'où elle n'était jamais sortie, ni sur mon frère qui est loin de moi. Il est d'ailleurs bien certain que ces détails n'étaient point venus à la connaissance du médium par les moyens ordinaires d'information, et je ne puis douter qu'elle ne vît ma mère, dont elle me disait le nom et qu'elle me dépeignait si bien, en même temps qu'elle me parlait d'un frère unique....

« Depuis lors, cette Dame a vu sa main écrire machinalement, de même que d'autres fois ç'a été par une irrésistible inspiration. Elle voit des personnages invisibles pour nous ; elle les entend parler, et les comprend, même lorsqu'ils ne s'expriment que par signes, ce qui a lieu quelquefois. De temps en temps elle se trouve *entrancée*, bien entendu sans qu'aucun de nous la magnétise, et alors elle va et vient, les yeux tantôt fermés et tantôt ouverts ; elle est montée sur le

piano pour embrasser un tableau de famille ; elle écrit, elle parle, rit ou pleure, et, de retour à l'état ordinaire, elle ne conserve aucun souvenir de ce qui vient de se passer : cela ressemble, en tout point, au somnambulisme naturel. Quelquefois, cependant, elle se rappelle, plus ou moins distinctement, ce qu'elle a vu, entendu, dit ou fait."

Le médium qui nous a transmis la réponse précitée de Léon X n'avait point eu connaissance des faits consignés dans la note que nous venons de transcrire, et l'on voit qu'une portion de cette réponse était déjà justifiée par des faits acquis. Disons maintenant quelque chose de ce que nous avons observé depuis lors, car nous avons *essayé souvent*, comme Léon X nous l'a conseillé.

Un soir j'ai demandé à l'Esprit qui nous écrivait, en anglais, par la main de cette Dame, s'il pourrait nous procurer des communications en français ? Il a répondu qu'il le demanderait à des Esprits français."

Un autre soir la main de ce médium a écrit, assez rapidement, "*il est tard*," ce qui était vrai, et elle l'a répété sur toute la page.

Le lendemain matin, cette Dame étant seule chez elle, sa main a écrit d'abord cette portion incorrecte de phrase, (j'aurai soin de copier bien exactement, quelles que soient les incorrections.) "*Et je crois à parler à septimens ouvert que nous ne nous en devons pas.*" Le médium voyant que sa main répétait ces mêmes mots pour la huitième fois, s'est dit, en elle-même : Qui est-ce qui peut me faire écrire ainsi ? Et aussitôt la main a fait cette réponse ; "*C'est un homme derange.*" Trois pages ont été remplies par de nombreuses répétitions de ces deux fragments ainsi que de ces deux phrases : "*Je suis dans l'impuissance de vous servir.*"—*Les petites affaires vous deroberoient aux grandes.*"

A mon arrivée, le soir, on m'a montré ces productions, et j'en ai dit la signification, car personne dans cette maison ne sait le français. Nous nous sommes assis, et j'ai demandé (dans notre langue, et par conséquent sans être compris des trois autres personnes,) si l'on voulait bien nous écrire en français ? Aussitôt la main du médium a tracé rapidement : "*Qu exigez-vous de moi ?*"—Je n'exige rien ; je vous prie de nous écrire dans notre langue pour que nous puissions dire que nous recevons des communications en français par la main d'une personne qui n'en sait pas un mot ! — La main

alors a repris ainsi : “ *non rien non rien non rien.* ” Ensuite elle a rempli une page, de cette manière : “ *Qu* ”, dans une première colonne ; “ *exigez* — ”, dans une seconde colonne ; “ *vous* ”, dans une troisième : elle a fait ainsi dix-neuf lignes. Nous nous sommes écriés ; C'est un maitre d'école ! Et aussitôt la main a écrit vivement, en anglais : “ Je désire que ceux de la sphère inférieure ne dérangent pas mon élève. ”

Une autre page a été remplie par vingt-trois lignes, chacune de ces quatre mots, en autant de colonnes : “ *Cela me cuit* —— *il* ”. D'autres mots français encore ont été tracés, et ces divers exercices ont pris treize pages. J'ai souvent fait des questions ; peut-être trop ; la dernière a été celle-ci : A quand la prochaine leçon ? Et la réponse, en anglais, a été : A demain.

Le lendemain matin la leçon a été donnée, m'a-t-on dit ; le médium était seule. Elle a demandé que l'on écrivit quelque chose pour moi. Aussitôt, (et je le crois comme si j'avais été présent, tant la personne et toute sa famille sont honorables,) aussitôt, dis-je, la main a écrit ce dont voici la copie exacte :

“ *a cause de lui*

Il y a des hommes qui sont encore plus causeurs que des femmes. Il y a des hommes qui sont encore plus causeurs que des femmes. ”

Le soir, nous étions à peine assis autour d'une table, et notre conversation était encore générale, que la main de ce médium a écrit, assez vite :

“ *De l'interet du ciel pourquoi vous chargez-vous.* ”

J'en ai dit la signification. Plus tard, le médium a regardé à sa montre, qu'elle a de suite laissée retomber, et aussitôt la main a écrit six petites lignes ; on m'a passé le papier, et j'ai lu : “*ma montre s arrete,*” répété six fois. Je l'ai traduit, et le médium nous a dit, en riant, qu'ayant vu sa montre au repos, elle s'était dit : *my watch stops*, ce que la main avait de suite traduit en français, et répété, comme je viens de le dire.

Je suis allé, le surlendemain, chez un autre médium, et lui ai demandé, ainsi qu'à une troisième personne qui était avec nous, s'ils reconnaissaient comme provenant de quelque auteur le vers alexandrin que j'ai rapporté tout à l'heure ; ni l'un ni l'autre n'ont pu me satisfaire. Alors, ai-je dit, si vous avez *Tartuffe*, voyons s'il s'y trouve : (je n'en étais pas sûr.)

On a cherché; mais en vain. J'ai écrit le vers, tel qu'on l'a vu plus haut : *De l'intérêt* du ciel, etc., et, présentant le crayon à cet autre médium, j'ai demandé si l'on pouvait nous dire de qui ce vers était emprunté? Après trois secondes environ, la main du médium a corrigé lentement les deux premiers mots, qu'elle a mis au pluriel; puis elle a écrit rapidement : " De Molière, dans Tartuffe." — Epargnez-nous, je vous prie, des recherches! — " Dans le quatrième acte." Et, en effet, ainsi corrigé, il est le troisième de la réplique de Cléante. J'ai demandé encore : Quel est l'Esprit qui l'a fait écrire à Mme R? — " Il vous le dira lui-même quand il le jugera convenable." — Quel est celui qui veut bien nous répondre en ce moment? — " P. Molière." Mon voisin a dit alors : Nous regrettons de n'avoir pas eu encore quelque chose de vous! Et la main du médium a écrit aussitôt :

"Ne vous étonnez pas, Messieurs, de mon absence :
Le silence n'est pas toujours indifférence.

MOLIERE."

☞ Nous avons parlé de réminiscences, à la page 57. Il semble que, dans le cas actuel, l'Esprit inspirateur ait voulu en rendre la supposition plus inadmissible encore, en mettant au singulier deux mots que l'auteur avait mis au pluriel....

Ce soir, 23 mars, Mme R.... a écrit peu de français, peut être à cause de certaines preoccupations, bien excusables d'ailleurs. Mr.... étant present, sa main a d'abord fourni ce petit article :

"Vous aurez des communications en français, par la main de Mme R....: non pas des échantillons, comme ce que vous avez eu jusqu'ici ; mais de belles et bonnes communications qui rempliront plusieurs pages. Quand vous en ferez mention dans votre Journal, ne manquez pas de rapporter toutes les circonstances qui les auront accompagnées : cela est nécessaire pour convaincre les incrédules."

Puis, en anglais ; peut-être pour Mme R :

" Ne vous pressez pas, et laissez faire le maître d'école : il fera mieux que vous ne pensez."

Alors sont venus, sous la main de Mme R., et en anglais, quelques mots dont voici la traduction :

" Il n'y a pas d'utilité à donner trop de leçons, ou à les faire trop longues. Nous voulons maintenant suggérer au médium des idées prises à des auteurs français, et bientôt elle pourra converser avec ceux qui savent le mieux votre langue. Que direz-vous alors ? Répondez ? — Que le ciel et la terre se sont joints."

Puis encore quelques autres mots que voici traduits :

"Je désire que vous conserviez tout ce que Mme R.... écrit en français ; vous reconnaîtrez ensuite que mes leçons auront été graduelles."

Un moment après, et sans doute à l'imitation de ce que l'invisible a déjà fait écrire à Mme R...., la main de Mr.... a écrit quelques petits articles mélangés de français, d'anglais et d'espagnol. En voici un, comme exemple :

"El medium no está bastante adelantado pour cela : she must study todavía muchos dias before she succeeds comme vous le désirez. But have patience, y todo irá pour le mieux."

C'est-à-dire : "Le médium n'est pas assez développé pour cela : il faut qu'elle étudie encore bien des jours avant de réussir comme vous le désirez. Mais ayez patience, et tout ira pour le mieux."

Mr.... connaissant ces trois langues, il n'y a là rien de remarquable, si ce n'est la rapidité de l'écriture et la passivité du médium qui n'a d'autre volonté que d'abandonner sa main. Voici quelle a été la dernière communication de la soirée : c'est la main de ce même médium qui l'a fournie, et elle porte une leçon, non seulement pour l'écrivain, mais aussi pour les autres médiums en général :

"Vous aimeriez assez, mon ami, que l'on vous fit écrire des choses semblables à celles que le maître d'école vient de faire passer par votre cerveau ; mais cela ne ferait pas l'affaire de votre Journal, et convaincrait fort peu les incrédules. Ce qu'il vous faut, ce sont des choses sérieuses : de ces communications spontanées qui frappent juste, et vont droit au but. Nous tâcherons de ne pas vous en laisser manquer, soit qu'elles viennent par votre main, soit qu'on se serve d'un autre médium.

En attendant, continuez toujours comme vous l'avez fait jusqu'ici : désirez d'écrire ; mais sans penser à rien, car autrement vous empêcheriez les Esprits de communiquer avec vous. Il faut que vous écriviez la première idée qui passe par votre cerveau : c'est celle-là, à coup sûr, qui vient de nous. Si, au contraire, vous cherchiez un texte dans votre esprit, pour ensuite le développer, vous ne feriez jamais rien de bien.

Je vous le répète encore : écrivez la première idée qui vous vient : c'est le commencement de la communication que l'on veut vous dicter. Une fois que vous serez lancé, nous ne vous laisserons pas en route, et au fur et à mesure que votre main ira, les idées vous viendront, et vous arriverez au but sans vous être aperçu de la longueur du chemin.

LE PERE AMBROISE."

REPONSES.

Un journal vient de qualifier d'impiété le Spiritualisme que la "Sainte Inquisition" n'avait pas même nommé dans sa "condamnation des abus du magnétisme."—On sait que la "Sainte Bible" mentionne des *faits* semblables à ceux qui se produisent aujourd'hui.—Cette sortie du journal en question nous a valu, dans la soirée, à la même heure, deux communications qui se ressemblent beaucoup, et qui sont venues inopinément sous la main de deux médiums éloignés de près d'un mille l'un de l'autre. Nous regrettons de n'avoir pu placer ces articles à la suite des remarques qui se terminent à la page 59, puisque nous parlions du magnetisme ; nous sommes même forcé d'en réserver un pour notre prochaine livraison ; voici l'autre :—

"Le temps est arrivé, mes chers frères, où une réforme dans la religion est devenue absolument nécessaire. Nous disons réforme : seulement quant au dogme ; car le principe, reposant entièrement sur la morale, ne doit pas changer, et une religion raisonnable ne peut avoir d'autre base.

Le Christ n'était-il pas un réformateur? A-t-il jamais cherché à abolir l'ancienne loi ? Non : il a seulement voulu la modifier ; et, d'un Dieu cruel et vengeur, comme les Juifs le représentaient, il en a fait un Dieu de bonté et d'amour.

Pourquoi donc, diront alors ceux qui se parent du titre de chrétien ; pourquoi ne suivez-vous pas cette religion, puisqu'elle vous paraît si bonne, si consolante ?—Pourquoi ! Parce que vous l'avez indignement défigurée, hommes qui vous appelez ministres du Seigneur ! Parce que non contents de l'avoir ignoblement travestie, vous vous en êtes fait un marche-pied pour arriver au pouvoir ; et qu'une fois parvenus à votre but, vous avez, par tous les moyens possibles, bâillonné l'intelligence des peuples, asservi leur raison, et ajouté les tortures physiques pour les amener à penser comme vous, afin de régner en despotes, et être seuls les maîtres du monde. Le moyen-âge est là pour prouver ce que j'avance, et les infamies de la "*Sainte* Inquisition" qui aujourd'hui même donne encore de l'occupation à ses bourreaux, ont laissé des tâches si sanglantes, que rien ne pourra les effacer.

Mais, dites-moi : Jésus, le bon, le doux, le charitable, l'humble Jésus, a-t-il jamais affiché une parcelle du luxe insolent que vous déployez dans vos églises dont quelques-unes ressemblent à de magnifiques salles de spectacle ? Jésus a-t-il voulu que son vicaire sur terre, comme vous l'appelez, ceignît sa tête d'une triple couronne d'or et de pierreries, lui, qui n'a porté qu'une triste couronne d'épines ? A-t-il ordonné que ce "Souverain Pontife" s'entourât d'une cour de cardinaux



et d'évêques dorés, lui, qui était du peuple, et dont les disciples étaient de pauvres pêcheurs ? Non, certes : vous le savez tout aussi bien que nous ; et en agissant ainsi, vous avez voulu imposer aux hommes. Il fallait à tout prix triompher, et vous avez séduit l'espèce humaine par les yeux. Le moyen date de loin, mais il est toujours bon ; et tout le monde sait que tel ou tel ouvrage n'a dû son succès qu'à la mise en scène et au luxe des décorations.

Jésus, scandalisé de voir les vendeurs dans le temple, les en a honteusement chassés ; et vous vous êtes faits marchands ! Oui, marchands de messes, marchands de reliques, marchands d'indulgences, marchands de sacrements, etc., etc., etc !..... Nous savons bien qu'à la rigueur vous ne les vendez pas, vos sacrements ; mais vous ne refusez jamais l'argent que vous donne un parrain ou un jeune marié ; vous avez des messes et des enterrements à tout prix ; et tel ou tel curé se fait bâtir, avec des aumônes qu'il va quêtant de porte en porte, une belle église dont il tire de bons et beaux revenus.

Qu'est-il résulté de tout ce dévergondage ?—Qu'il y a eu, parmi vous, de faux frères qui sont devenus vos plus grands ennemis ; qui ont dévoilé le secret de la comédie ; et alors le premier coup de bélier a battu l'édifice en brèche. Vous avez beau, comme vous le dites dans vos livres, avoir toujours sous la main de braves champions prêts à entrer en lice et à la réparer, cette brèche ; elle s'agrandit tous les jours, et quelques coups de sape en auront bientôt fait justice.

Nous terminerons en vous disant que la religion, telle que vous l'avez faite, n'aboutit aujourd'hui qu'à faire des incrédules, des indifférents et des matérialistes, au lieu de faire des heureux ; tandis que le Spiritualisme a déjà consolé plus d'une douleur, et versé un baume salutaire sur plus d'une plaie qu'il a cicatrisée. Nous ne doutons pas que les preuves multipliées qu'on obtient chaque jour de la vérité de cette religion ne la fasse enfin adopter généralement, et qu'elle ne soit un jour la véritable religion *catholique*, c'est-à-dire universelle.

LE PERE AMBROISE."

(Ce religieux, de l'ordre de St-Benoit, vivait au 16me siècle.)

Imprimé par J. Lamarre.

Nous disions (page 83) que l'attaque dont le spiritualisme venait d'être l'objet de la part d'un certain journal, nous avait valu deux réponses d'outre-tombe, et nous donnions l'une d'elles, comptant publier l'autre aujourd'hui. Cependant, comme les deux se ressemblent beaucoup, nous croyons plus utile de donner d'autres communications à la place de celle-là.

Rappelons d'abord que, vers la fin de 1852, le même journal disait avoir examiné le sujet controversé, et qu'après avoir considéré les trois hypothèses qui semblaient les plus susceptibles de fournir l'explication du phénomène, il reconnaissait que nous communiquions bien réellement avec des Esprits, mais seulement, disait-il, "avec les mauvais, c'est-à-dire les démons."

Ainsi, d'après ce journal, le Créateur aurait donné aux méchants un privilége qu'il aurait refusé aux bons : ceux-là communiqueraient avec nous pour nous égarer, "nous perdre", et les autres n'en pourraient faire autant pour nous éclairer, "nous sauver." Voilà bien la logique de nos adversaires !... A ce propos voici une autre réponse, venue sous la main d'un troisième médium :

"Ceux qui prétendent que ce sont de mauvais Esprits qui font écrire ou parler les médiums et qui produisent des bruits ou des mouvements dans les objets inanimés, auraient été au nombre des persécuteurs des chrétiens, il y a dix-huit siècles : ils auraient aidé à crucifier Jésus, s'ils avaient vécu de son temps. Jésus avait à combattre, pour établir sa doctrine, exactement les mêmes obstacles que le spiritualisme moderne ; et les hommes qui se refusent maintenant à comprendre et à admettre le perfectionnement de la doctrine chrétienne, faussée et défigurée par les prêtres de toutes les sectes, se seraient opposés de même au perfectionnement de la loi de Moïse ; ils auraient fait partie de ceux qui disaient du Christ : C'est par Belzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons."

Par un autre médium :

"Si la religion que les prêtres vous enseignent, et qui n'est qu'une indigne parodie de celle que le Christ a prêchée, était aussi bonne qu'ils vous le disent, croyez-vous que Dieu eût permis à ses Esprits de venir donner à ces messieurs un démenti aussi formel ? Non, ne le croyez pas : ces mêmes Esprits, au contraire, seraient venus la confirmer, et vous

auraient donné des preuves aussi palpables de la vérité de cette religion, qu'ils vous en donnent aujourd'hui du contraire. Et ces messieurs le savent si bien, que, ne pouvant nier les faits qui se produisent tous les jours, ils les attribuent à "l'esprit des ténèbres" afin que leurs affidés puissent les rejeter comme venant d'une source impure.

Mais l'essentiel est que les faits soient bien constatés et reconnus, car il devient impossible de les nier ensuite ; et comme, Dieu merci, on ne croit plus guère au diable, on est bien forcé de les faire remonter à une autre cause.

Tout homme de bon sens, qui voudra prendre la peine de réfléchir un peu sur ce que nous venons de dire, en conclura nécessairement que le Spiritualisme n'a réapparu dans ce siècle que pour rendre les hommes meilleurs, en leur enseignant la vraie foi, et pour les délivrer de cette lèpre impure qui, depuis tant de siècles, ronge le genre humain, et finirait par le replonger dans la barbarie d'où il a eu tant de peine à sortir."

Encore une autre :

"*Omnes sunt vocati, omnesque electi.*

(Tous sont appelés, et tous seront élus.)

Voilà, mes chers frères, ce qu'à dit Jésus, et non les paroles qu'on lui prête. *Tous*, en effet, *sont appelés* à jouir, tôt ou tard, du bonheur éternel ; et ceux qui n'en jouiront pas de suite sont ceux qui ne l'auront pas voulu. Croyez-vous que Dieu soit aussi exigeant qu'on vous le représente ? Croyez-vous qu'il demande des choses impossibles, et qu'il puisse vous imposer des devoirs qui sont en opposition aux lois de la nature ? Il y aurait là contre-sens évident, et nous savons que Dieu ne peut, sans cesser d'être parfait, violer les lois qu'il a établies. Or, je vous le demande, les jeûnes, les abstinences, les macérations, le célibat, ne sont-ils pas une violation flagrante de ces mêmes lois ? N'avez-vous pas sous les yeux des exemples frappants des désordres que ces institutions ont déjà causés dans la société, et qu'elles y causent encore tous les jours ? Est-il besoin de vous en donner des preuves ? Ne savez-vous pas combien de personnes sont mortes victimes de ces absurdes pratiques, ou ont terminé leur existence dans la folie ? Combien de familles honnêtes ont vu le déshonneur entrer chez elles par les conséquences de ce honteux célibat qui ne peut empêcher qu'un

prêtre ne soit toujours un homme ! Et ces établissements connus sous le nom de convents, qu'on cherche aujourd'hui à vous imposer de nouveau, et dont la révolution française avait fait justice ! ne sont-ce pas des choses admirables que ces pépinières de pieux fainéants qui ne sont bons qu'à boire, à manger, à dormir et à ne rien faire !

Quant aux femmes, elles sont plus dignes de compassion que de blâme, car la plupart du temps elles prennent ou prenaient le voile, trompées qu'elles étaient par une dévotion exagérée, et par les fausses idées qu'un confesseur fanatique avait fait germer dans leurs jeunes cerveaux ; ou, souvent encore, malgré elles, afin de satisfaire la cupidité de quelques membres de leurs familles.

Nous avouerons, cependant, que certains moines ont rendu service à la société en lui conservant les ouvrages des anciens, qui, sans eux, n'auraient peut-être jamais vu le jour ; peut-être aussi ces mêmes hommes, dont le génie était porté vers la science, en auraient fait tout autant s'ils eussent été dans le monde. Dans tous les cas, il faut convenir que c'est une bien pauvre compensation pour un aussi grand mal.

Mais revenons à notre texte : voyons ce qu'il faut faire pour obtenir de suite une condition heureuse après la mort. Nous n'avons pas besoin d'aller chercher bien loin pour cela ; le Christ lui-même a eu soin de nous le dire: *Aimez-vous les uns les autres ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Ces maximes, quoique déjà émises avant Jésus par de sages philosophes de l'antiquité, mais qui ont acquis plus de valeur en passant par la bouche de cet homme sublime, sont la base de toutes les vertus : elles renferment en elles tout un code de morale, et n'ont nullement besoin de commentaire. Celui qui voudra les suivre, sans s'en écarter d'une ligne, aura rempli la tâche que Dieu lui a donnée et la mission pour laquelle il a été envoyé sur terre.

Ainsi, mes frères, il ne tient qu'à vous de jouir immédiatement après votre mort du bonheur des Esprits bienheureux. Pourquoi retarderiez-vous cet instant par une conduite coupable aux yeux de Dieu et des hommes ? Pourquoi ne chercheriez-vous pas à suivre, autant que possible, l'exemple du bon Nazaréen, vous surtout qui n'avez qu'à réfléchir pour être convaincus de la vérité du Spiritualisme ? Nous ne sommes pas, il est vrai, aussi tranchants que l'église romaine qui prétend que hors de son sein il n'y a pas de salut ; nous l'avons dit dans notre texte : *tous seront sauvés ;* mais

nous pensons qu'il vaut mieux être heureux de suite, quand on le peut, que de souffrir pendant de longues années avant d'atteindre à ce bonheur. Le siècle dans lequel vous vivez tend tellement au progrès, que nous ne doutons nullement que les hommes les plus opposés à la nouvelle croyance ne finissent par reconnaître leur erreur et par avouer que s'ils ne l'ont pas fait plus tôt, c'est qu'ils ont été retenus par une fausse honte et par le respect humain qui leur fait craindre le ridicule. Eh ! laissez les entêtés et les routiniers persévérer dans leurs vieilles habitudes ; venez vous ranger sous la bannière de la vérité ; arborez franchement ses couleurs, et vous verrez ces mêmes gens, entraînés par votre exemple, faire comme vous, et devenir à leur tour de braves champions du Spiritualisme,"

Une autre enfin :

"Nous vous avons promis de ne pas vous laisser manquer d'articles pour votre journal, et nous venons tenir notre promesse. Le sujet que nous voulons aborder est :

De la supériorité du Spiritualisme sur toutes les religions anciennes et modernes.

Pour vous autres, croyants, nous savons que cela est tout à fait inutile ; mais pour la plupart des hommes il n'en est pas de même, et nous devons, autant que possible, chercher à les convaincre, afin de les ramener au bien ; de perfectionner la société, en la dégageant de tous les préjugés qui l'aveuglent ; et enfin, à faire succéder au règne de la superstition, de l'incrédulité et du mensonge, celui de la raison et de la vérité.

Nous ne passerons pas en revue les religions des anciens ; le monde en a reconnu depuis long-temps l'absurdité, et depuis long-temps aussi l'opinion publique en a fait justice. Nous reconnaissons cependant que le culte des Druides, abstraction faite du fanatisme de ses adeptes et de ses sacrifices humains, avait son beau côté. On ne peut nier, en effet, que l'idée de faire voyager à l'infini les âmes, de planète en planète, afin qu'elles se perfectionnent, ne soit très consolante, et qu'elle n'ait dû faire des Gaulois les hommes les plus courageux et les plus braves de leur époque, en leur enseignant que la mort n'est qu'un acheminement à une meilleure vie et à une condition beaucoup plus glorieuse.

Nous ne parlerons pas non plus des trois religions qui,

avec le Christianisme, sont aujourd'hui les plus répandues sur la surface du globe : le Bouddhisme, le Judaïsme et l'Islamisme ; nous nous occuperons uniquement de la religion dite du Christ et du Spiritualisme, et nous nous attacherons, en établissant un parallèle entre ces deux croyances, à démontrer les avantages de la dernière sur la première, et combien l'une est plus consolante que l'autre.

Laissant de côté tous les dogmes ridicules enfantés par les hommes pour constituer l'église chrétienne, et toutes les cérémonies absurdes du catholicisme, nous ne parlerons que de ce qu'il enseigne, c'est-à-dire la croyance à la vie future éternellement heureuse ou malheureuse : en un mot, le paradis et l'enfer.

L'enfer ! Entendez-vous bien, mes chers frères ! L'enfer matériel, tel qu'on vous le représente ! L'enfer ! cet épouvantable lieu de tourments et de supplices éternels ! ce tartare où l'on ne rencontre que lacs de souffre enflammé, d'huile bouillante, de plomb fondu ! où les démons vous torturent sans cesse, et dans lequel il n'y aura pas pour les damnés un seul instant de repos, la moindre trêve à leurs souffrances pendant l'éternité !... Il faut avouer que ce Dieu, qu'on nous représente si bon, si clément, si miséricordieux qu'on l'a surnommé le Bon Dieu, serait un être injuste, méchant, cruel, abominable, s'il traitait ses enfants d'une manière aussi atroce. Je vous le demande ! Y a-t-il parmi les hommes un seul père de famille qui voulût infliger à l'enfant le plus dénaturé un châtiment semblable, et qui ne frissonnât seulement à l'idée de lui en faire souffrir la dix-millionnième partie ? Non, mes chers frères, il n'en existe pas un sur la surface du globe ; et l'on voudrait que Dieu, qui est la perfection même, fût capable d'une pareille cruauté ? Absurdité ! mensonge infâme qui a été forgé pour inspirer la terreur aux mortels et les assujettir à un joug tellement pesant qu'il leur devienne impossible de s'en dégager !

Nous ne voulons pas conclure de là qu'il n'y ait pas ici de punitions pour les méchants : cela serait une autre absurdité, car si Dieu est bon, il doit être juste, et ce serait une injustice que de mettre, immédiatement après la mort, le bon et le méchant sur la même plate-forme. Mais Dieu étant juste, ne peut punir éternellement un crime qui n'a duré qu'un moment, ou une vie perverse de quelques années, par un tourment qui n'aurait pas de fin : le châtiment doit être proportionné au crime, et Dieu punit, non pour le plaisir de punir,

mais dans le but d'améliorer sa créature qui, au bout d'un certain temps d'épreuves, doit retourner à lui pure et entièrement lavée de toutes ses fautes.

L'enfer, tel que l'entend le Spiritualisme, est une punition temporelle et purement morale : c'est l'homme placé sur le dernier échelon de la famille humaine ; c'est l'homme poursuivi par les remords et rougissant de sa mauvaise conduite ; c'est l'homme séquestré de la société des justes, et dévoré par l'envie et la jalousie en voyant qu'il reste attaché à la terre, dans une sphère inférieure, tandis que les autres peuvent, à volonté, s'élever plus haut et se rapprocher de leur Créateur. Voilà l'enfer, le véritable enfer, et non pas celui qu'on vous dépeint tous les jours ; voilà l'enfer auquel tout homme raisonnable doit croire, pour peu que la raison que Dieu a gravée au fond de son âme n'ait pas été atrophiée par les sermons ridicules de vos prédicateurs et par les conséquences d'une fausse éducation.

Voyons à présent ce que c'est que le Paradis des chrétiens, et s'il mérite tous les sacrifices, toutes les privations qu'il faut s'imposer sur terre pour l'obtenir. Dans cet endroit de délices vous jouirez, dit-on, d'un bonheur sans fin, d'un repos absolu, et vous y pourrez contempler le Père Eternel dans toute sa gloire, durant l'éternité ! Tout cela, mes chers frères, ne me paraît pas constituer le bonheur ; car l'homme ayant été créé pour le travail et le progrès, ne peut être heureux en restant toujours dans le même état. L'homme étant naturellement inconstant, il est nécessaire que ses occupations et ses plaisirs soient variés, sans quoi la satiété amènerait bien vite le dégoût. La contemplation du Père Eternel dans toute sa gloire durant l'éternité ne peut satisfaire l'esprit de l'homme qui, créé à l'image de Dieu, doit nécessairement participer de son essence divine. Or, tout dans la nature nous disant qu'il ne se repose jamais, il serait absurde d'en conclure que l'homme, après sa mort terrestre, doive rester dans l'inaction. Il est vrai qu'on vous promet un petit divertissement dont j'oubliais de vous parler : c'est le spectacle des Damnés que les Elus pourront contempler à leur aise, du haut de l'empyrée, et auquel ils applaudiront. Cette opinion parait tellement en opposition à la plus belle vertu chrétienne, la charité, qu'il faut en conclure qu'elle n'a pu germer que dans l'esprit de quelques fous ou de quelques fanatiques.

Le Spiritualisme rejette toutes ces absurdités ; il ne pro-

met à l'homme que ce qui peut le rendre véritablement heureux : un progrès constant depuis l'heure où il quitte sa dépouille mortelle jusqu'à l'infini, ou, si vous aimez mieux, durant l'éternité. Quel est, en effet, le but où doit tendre l'homme, si ce n'est celui de se rapprocher autant que possible de son Créateur? Or, comme celui-ci est infiniment parfait, l'éternité même ne doit pas suffire à l'esprit pour atteindre à sa hauteur. Réfléchissez maintenant à toutes les phases par où il devra passer pour progresser éternellement; tâchez de vous faire une idée de toutes les sensations de plaisir et de bonheur qui l'attendent dans ce voyage sans fin; comparez ensuite, et vous serez forcés d'avouer que la nouvelle religion est infiniment plus consolante que celle qu'on vous a enseignée jusqu'à présent.

Terminons cette communication en mettant en regard la mort du Chrétien et celle du Spiritualiste : Voyez-vous le premier, couché sur son lit de douleur, environné de toute sa famille, recevant les exhortations d'un prêtre, auxquelles la plupart du temps il ne croit en aucune manière, et ne regrettant qu'une chose, la vie, parce qu'il va se trouver séparé de tout ce qu'il a de cher au monde, et qu'il n'est pas sûr que les siens seront dans le même lieu que lui ; ou bien, et c'est ce qui arrive le plus souvent, voyez-le, ce mourant qui ne croit à rien et qui est convaincu qu'il va rentrer dans le néant ; mettez-vous un instant à sa place, et vous ne pourrez vous empêcher d'avouer qu'il est infiniment malheureux. Contemplez, au contraire, ce Spiritualiste dont l'esprit va se dégager de ses liens terrestres : il est entouré de sa femme, de ses enfants et de ses meilleurs amis ; il leur parle avec tranquillité, il les console en leur faisant espérer leur prochaine réunion, et ne considère la mort que comme un voyage de quelques années à la fin desquelles ils seront tous réunis pour ne plus se séparer.

Si l'on veut à présent résumer ce que nous venons de dire ; juger avec impartialité les deux religions que nous avons mises en parallèle ; en déduire les conséquences qui doivent nécessairement en ressortir, on ne pourra s'empêcher de reconnaître la supériorité d'une religion qui se révèle tous les jours à ceux qui veulent s'en occuper, sur une croyance que l'on dit n'avoir été révélée qu'à quelques-uns, et qui aujourd'hui ne peut plus satisfaire l'esprit humain.

LE PERE AMBROISE. »



THEORIES.

Que l'on compare ce qu'on a lu jusqu'ici et ce que nous allons dire à présent : là, des écrits récents de médiums que l'expérience a convaincus ; ici, des communications reçues, il y a plusieurs années, dans des conditions bien différentes. Les nouveaux médiums n'avaient pas eu connaissance de nos vieux recueils, et cependant la même doctrine est enseignée partout, et presque dans les mêmes termes. — Cette comparaison pourra être utile aux théoristes, qui feront bien surtout d'assister à la production des phénomènes, parce qu'ils observeront une foule de particularités que nous ne pouvons décrire.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois d'un médium aussi extraordinaire par son inébranlable incrédulité que par les centaines de communications intéressantes venues sous sa main, dans le courant d'une année. *Il ne sut jamais ce qu'il écrivait*, et quelquefois cela différait étrangement de ce qu'il *voulait et croyait* écrire. Peut-être y a-t-il eu des erreurs dans les productions de cette main, souvent en butte à deux volontés en désaccord ; mais une longue expérience nous a montré qu'elle avait été l'instrument d'utiles leçons.

En novembre 1852, elle écrivait :

“ Adorer Dieu est un besoin pour l'homme, même lorsque l'éducation le retient. Dans l'état sauvage il lui faut une religion ; et si elle ne lui a pas été enseignée, son imagination dévergondée le porte à se livrer aux pratiques les plus ridicules. Les premières études de l'homme devraient donc avoir pour objet les choses religieuses ; mais, entre religion et fanatisme, il faut distinguer, et c'est ce que font trop peu de personnes.

On se ferait une bien fausse idée des mœurs de l'antique Egypte si l'on supposait que le peuple était idolâtre ; la masse des Egyptiens avait de Dieu les mêmes idées que nous en avons aujourd'hui : il n'y avait d'idolâtres que les esclaves et ceux des Egyptiens qui n'étaient pas lettrés ; quant aux autres, ils entretenaient les mêmes idées religieuses que nous avons aujourd'hui sur le christianisme, qui n'est autre chose que l'ancienne croyance des prêtres égyptiens, et qui est la plus juste de toutes ; c'est pourquoi il n'a pas répugné à bien des grands hommes de croire à ses préceptes.

Je parle de la morale seulement ; les pratiques n'ont rien à faire avec la religion : elles ont été établies pour les besoins des gouvernements et des prêtres, et n'ont rien à faire avec la morale. La communion du christianisme n'est rien autre chose que celle du repas des anciens, qui signaient les traités fraternels au milieu d'un festin. Elle a été instituée pour symboliser les liens qui devraient exister entre tous les chrétiens. Cette croyance est belle ; mais cependant elle n'est qu'humaine.

Si l'on persévère dans les expériences que l'on fait sur les manifestations spirituelles, on se trouvera conduit à la découverte de la vraie religion.

Persévérez donc ! "

Quelques jours après :

"Tous les Esprits sortent de la main de Dieu également purs, mais non également intelligents : la pureté est indépendante de l'intelligence. Les Esprits, Dieu les crée suivant les besoins qu'il se propose dans l'ordre de la nature. Il leur donne la liberté ; et c'est à eux d'en user pour leur bien. Lorsqu'ils en abusent, ils s'éloignent de leur pureté primitive, comme individualités, mais non comme principe, car le principe divin existe toujours en eux et doit retourner à Dieu d'où il découle. Mais il faut qu'il y retourne dans son état de pureté primitive, et non dans l'impureté. Lorsque l'individualité a mésusé de la liberté que Dieu lui a donnée, elle est soumise à une purification avant de retourner à Dieu. De là, cette distinction des Esprits en Esprits heureux, bons, malheureux et mauvais :—

Les heureux sont ceux qui retournent à Dieu sans avoir eu le temps de se corrompre ;—

Les bons, ceux qui ont bien usé de la liberté que Dieu leur a donnée, mais qui ont été en contact avec la corruption, sans se laisser gagner par elle ;—

Les malheureux, ceux qui ont touché la corruption, sans néanmoins être corrompus par elle ;—

Les mauvais, ceux qui ont été gagnés par la corruption.

Les premiers et les seconds retournent à Dieu immédiatement ; les troisièmes sont soumis à une courte purification ; les quatrièmes, à une punition et à une longue purification.

Mais les uns et les autres, dans les siècles, doivent retourner à Dieu dans leur état de pureté primitive, car Dieu étant le grand centre, rien ne peut être distrait de lui."

En décembre 1852 :

"Depuis que l'homme a été créé, le sujet qui a le plus occupé son esprit est, sans contredit, celui qui se rattache à l'étude des matières religieuses.

L'homme est la plus parfaite des créatures : il est la seule à qui Dieu ait donné le privilége de deviner son existence. Il était donc bien naturel qu'il considérât comme l'étude la plus importante de sa vie, celle qui a pour objet les choses religieuses. Cependant, jusqu'ici, son imperfection l'a bien égaré : il avait la vérité en lui, et il a été la chercher au dehors. Voilà pourquoi il est tombé dans l'erreur.

Toutes les théogonies qui ont existé dans les temps anciens, et celles qui existent encore aujourd'hui, sont fausses : elles tendent toutes à la négation de la Divinité, au lieu de prouver son existence, parce que toutes contiennent des doctrines tellement déraisonnables que, si elles pouvaient être prises pour vraies, elles ne conduiraient à rien moins qu'à démontrer l'imperfection de Dieu, qui est la perfection par excellence.

Voici quelle est la vraie religion :

Adorer Dieu dans l'ensemble de son œuvre ; —

Le servir par le travail, en développant les ressources de la nature ; —

Le prier, en usant bien des choses qu'il a créées ; —

Régler la liberté qu'il a donnée à chacun, en écoutant toujours la conscience.

Dieu aime que les hommes se réunissent pour s'entretenir de lui ; mais il faut, pour ces réunions, choisir toujours des lieux simples, et, de préférence, ceux qui se rapprochent le plus de la nature.

Voilà la vraie religion. Puisse toute la terre la comprendre !"

Vers la même époque, un prêtre ayant désiré d'assister à une séance, nous étions seulement cinq, et à peine fûmes-nous assis que la main de notre incrédule se mit à écrire, avec son extrême rapidité ordinaire :

"C'est du Christ que je vais vous entretenir. Je veux conduire l'humanité entière au pied de cette grande image. Suivez-moi donc, chrétiens, déistes et infidèles, au pied de la crèche; puis, je vous conduirai dans la famille de l'Homme-Dieu. Nous l'accompagnerons ensuite prêchant sa doctrine;

et, enfin, nous irons ensemble au Calvaire contempler cette grande et belle image s'offrant en holocauste pour le triomphe de la vérité.

A la crèche, la misère salue ses premiers jours et afflige ses jeux enfantins.

Dans la vie de la famille, il fait preuve de la plus humble soumission et de l'attachement le plus sincère pour sa mère et pour celui que l'histoire nous représente comme son époux :—

Admirable enseignement pour l'adolescence !

Il grandit.

Il annonce au monde une ère nouvelle ; il prêche une doctrine qui doit amener les hommes à s'appeler frères ; il change la face de la société ; et, par la puissance de son génie, les divinités du paganisme vont s'écrouler devant sa doctrine.

Il ramène la croyance en Dieu vers la grandeur de Dieu, en changeant le culte que l'on adressait à la créature, à l'outrage de la Majesté Divine.

Au Calvaire, par sa mort admirable, par sa sublime résignation, il enseigne aux hommes que la vérité et son triomphe sont plus forts que la torture. Calme et résigné devant ses juges et ses bourreaux, il attend que la mort le délivre de l'enveloppe qui retient son âme captive ici bas ; et, lorsque en Esprit vers Dieu il s'élève, il recouvre la liberté que nul mortel ne peut ravir à son âme.

Chrétiens, prosternez-vous et adorez votre Dieu !

Déistes et infidèles, prosternez-vous aussi bas que vous le pourrez devant le sublime du génie !

Et nous, Messieurs, retirons-nous, en répétant que nous sommes hommes, et que, comme tels, nous sommes frères, puisque, tous, nous pouvons admirer Jésus-Christ.

BOSSUET."

On n'avait sans doute pas compris le *retirons-nous*, et une discussion allait s'engager, lorsque la main du médium écrivit rapidement :

"Bonsoir, Messieurs ! MESMER."

L'abbé se retira. Dès que nous fûmes seuls, la même main écrivit encore ce qui suit :

"L'article qui a été écrit par Bossuet ne renferme nullement la preuve de la divinité de Jésus-Christ. Il est repré-

senté comme la perfection du génie, mais non pas comme Dieu, duquel procède le génie. Il était le privilégié par excellence, en ce sens que c'est l'homme qui a été revêtu par Dieu de la plus belle et de la plus grande agence dont mortel se soit jamais trouvé revêtu. Mais s'il avait été Dieu, il ne fut pas mort, même allégoriquement, parce que Dieu ne peut pas mourir, même dans l'action qu'il imprime à la nature ; il est la vie perpétuelle et éternelle ; il ne se repose jamais, parce qu'étant infini, il ne peut pas ressentir la fatigue.

Lisez bien et méditez l'article de Bossuet, et vous verrez que la divinité du Christ n'y est pas enseignée, ni même admise. Il est vrai que l'on fait usage d'un langage qui vous est familier, afin d'être bien compris par vous ; mais, dans le choix des termes, on a été d'une prudence extrême.

MESMER."

Nous pensions qu'on ne s'arrêterait pas là ; mais la main du médium écrivit, une autre fois encore :

"Bonsoir, Messieurs !"

Alors, chacun donna son avis sur les deux communications qu'on vient de lire. Le médium, conformément à sa théorie, s'en attribuait les honneurs, en nous assurant qu'il avait fait de son mieux ; mais au moment où il nous répétait que c'étaient ses pensées, sa main se remit en mouvement, et nous eûmes cet autre petit écrit :

"Oui, elles sont vos pensées, en ce sens qu'elles ont traversé votre cerveau. Elles sont à vous, comme la montre, que l'artiste produit, devient la propriété de celui qui l'achète.

CHATEAUBRIAND."

Voici quelques autres lignes que l'on adressait probablement à ce même incrédule, et que sa main traçait en janvier 1853 :

" Comment un homme raisonnable peut-il entretenir le moindre doute sur la source d'où partent les différentes communications qui ont été écrites chez Mr. B?

Les médiums qui ont été employés ont, le plus souvent, écrit sur des sujets qui leur étaient pour ainsi dire étrangers, et cependant tous ont invariablement écrit *ex professo*. Est-il possible à un homme, quelqu'habile qu'il soit, d'avoir une

telle puissance intellectuelle, si on veut le laisser livré aux propres forces de l'humanité, et à ses propres forces à lui-même ?

Que l'on cite un seul exemple qui puisse résoudre cette objection, et alors on pourrait peut-être nier ; mais si l'on n'en a aucun à opposer, il n' est pas logique de le faire.

Il ne suffit pas de montrer du mauvais vouloir pour abattre. Non, il faut plus que cela : il faut opposer des raisons plausibles, et qui soient de nature à supporter l'examen, car, en dehors de cela, nier une chose arbitrairement, est, non seulement un acte illogique, mais c'est encore une démarche indiscrète, et un acte déshonnête qui doit au moins couvrir de ridicule celui qui s'en rend coupable."

Le 23 mai, de la même année, après la célébration de l'anniversaire de Mesmer, nous nous étions réunis quelques-uns, et nous commencions une séance, lorsque notre ami, l'incrédule, entra. Aussitôt, les bascules de la table nous informèrent que les Esprits voulaient écrire par la main du dernier venu. Le crayon et le papier ayant été fournis, voici ce qui vint — c'est au médium même que l'on parle :

" Vous avez dîné avec des amis ; vous avez été à même de faire un extra. Vous êtes venu ici avec l'idée de vous amuser. Eh bien ! afin de prouver qu'il y a quelque chose de sérieux dans ces manifestations, je vais vous faire écrire un article que l'on sera obligé de compter au nombre des plus sérieux qui ont été écrits par vous ; et, si cela ne vous sert pas, ce sera néanmoins utile à d'autres qui sont, plus que vous, disposés à ne pas considérer ces expériences comme des futilités.

Vous avez dit ce soir une grande vérité en portant un *toast* à Mr. Du Potet : par ses travaux, cet homme de talent prépare à l'humanité de bien grandes consolations. En effet : jusqu'ici, l'on a eu des peines, on a été accablé par le chagrin, par des douleurs ; mais tout cela n'était que factice. Il ne dépendait que des hommes de réfléchir, de méditer, d'étudier, et ils n'auraient pas trouvé que la mort nous sépare.

Sans doute, des êtres qui nous sont chers meurent ; mais la séparation n'est qu'apparente ; elle n'est pas réelle. Les hommes qui ne sont pas imbus de ces principes, doivent beaucoup souffrir, sans doute ; mais à qui en est la faute ? N'est-ce pas à eux ? Ils ne sont malheureux que parce qu'ils le veulent.

Quoi, hommes ! Vous vous appelez les rois de la création, vous élevez des cités, vous bâtissez des monuments, vous

érigez des empires, vous édifiez des sociétés, et vous osez croire que vous n'êtes que matière !....

Si vous êtes sincères, pourquoi vous donner tant de peines ? Vous devriez vivre comme les animaux qui naissent le matin et qui meurent le soir.

Mais si vous avez besoin d'immortalité, considérez donc que vous êtes quelque chose de plus qu'une parcelle de matière ! Et si vous admettez cela ; si vous le prenez comme une vérité, oh ! alors, ne refusez plus de croire aux manifestations spirituelles, et soyez fiers que l'on vous fournisse un moyen de vous retrouver avec vos pères, avec vos devanciers, avec les êtres qui vous furent chers,

MESMER."

☞ Répétons que l'écrivain n'en pense pas un mot.

REGLES A SUIVRE.

La main de l'incrédule dont nous venons de parler nous écrivait encore, en janvier 1853, la leçon que nous allons transcrire, et que nous recommandons à l'attention des expérimentateurs :

" Nous vous avons donné un grand nombre de communications ; vous avez reçu un cours complet d'enseignement, et cependant vous n'avancez pas beaucoup dans vos travaux : le nombre des médiums n'augmente pas considérablement. Cela tient à plusieurs causes que nous allons vous signaler :

D'abord, la plupart des sujets que vous cherchez à instruire sont impropres à l'objet que vous avez en vue. Il ne faut pas se méprendre sur les conditions qui sont nécessaires dans la science des manifestations spirituelles ; ce ne sont pas tous les hommes qui peuvent prétendre pénétrer ces mystères.

Si vous voulez étudier ceux des anciennes initiations, vous découvrirez que l'on n'admettait au privilége de la grande initiation que les intelligences d'élite.

En effet, à quoi bon laisser pénétrer dans le sanctuaire ceux qui ont une vue qui ne leur permet pas de contempler la lumière ?

Vous avez des sujets qui s'occupent d'objets futiles : vous pouvez juger de la vérité de ce fait, par la nature des questions que l'on vous charge journellement de nous soumettre.

Que nous importe à nous de résoudre toutes ces futilités, et de donner des solutions à des questions qui, par elles-mêmes, sont vides de sens ?

On vous accuse de fierté! on prétend que vous voulez restreindre ces expériences, et l'on vous dit que cela est faire preuve d'orgueil, et qu'en agissant ainsi vous vous exposez à être abaissé!... Eh bien! cependant nous trouvons, nonobstant les avis des sages qui pensent différemment, que vous ne restreignez pas encore assez.

En effet: ce ne sont pas des sujets de distraction que doivent offrir les séances des manifestations spirituelles. Non: on doit s'y rendre pour étudier et pour atteindre à la voie qui conduit à la vraie sagesse.

Il y a des hommes qui veulent absolument tirer profit de tout. Ceux-là sont les plus dangereux ennemis des manifestations: ils sont encore pires que les ignorants, car si ces derniers ne font pas de bien, ils ne font pas cependant autant de mal que les premiers.

Les hommes qui veulent spéculer sur les manifestations, peuvent produire des communications; ils pourront être, eux et leurs amis, charmés pendant un moment de ces productions; mais, en fin de compte, elles conduiront les uns et les autres au ridicule.

Voici quelques règles de conduite qu'il est bon d'observer dans vos travaux:

Divisez votre temps en trois (je parle du temps que vous consacrez à l'étude des manifestations spirituelles:) —Une première portion, qui sera consacrée au vulgaire. Il faut que cette première partie soit excessivement courte.—Une seconde portion, au développement des hommes sérieux qui sont susceptibles de devenir médiums. A ces sortes de séances, il ne faut pas admettre le vulgaire,—Enfin, une troisième et dernière partie, aux productions des médiums très avancés, ou déjà développés.

Si vous n'admettez pas ces règles, vous n'avancerez pas aussi vite que vous le désirez, et que le demande l'étude des manifestations spirituelles.

Enfin, un dernier avis: ne vous laissez jamais abattre par les mécomptes,

MESMER."

ENTRETIENS.

TROISIÈME SÉANCE.

Quelques jours après les scènes que nous avons rapportées (pages 62 à 67), nous étions réunis, comme d'usage : une dizaine de personnes ; nous nous entretenions de certaines communications, que nous n'avons pas encore publiées, lorsque la main de Mlle E—frappa violemment sur la table. Ce signal, assez ordinaire avec d'autres médiums, était nouveau pour cette jeune personne, qui en fut émue. Nous priâmes l'invisible d'agir avec modération et de nous dire ce qu'il voulait ; la main de Mlle E—nous écrivit alors ce petit article :

"De moi, on ne parle pas ! Qu'étais-je ? Mes frères, j'étais Spiritualiste. Et que sont les hommes de ma secte ? Ils sont un peu ce que vous êtes, mais avec d'autres abus. Oui : parce que, malheureusement, pour intéresser les hommes il faut leur montrer presque de l'impossible, ou de l'absurde.

J'étais le grand prophète, comme ils m'appellent : c'est-à-dire le grand apôtre. J'ai fait comme avait fait Jésus, qui est presque mon frère ; nous avons établi deux religions qui ne se ressemblent en rien, mais qui ont cependant le même but.

Le prophète viendra causer avec vous quelquefois, si vous le voulez, et si on ne lui résiste pas.

MAHOMET."

—Causons dès à présent, s'il vous plait ; mais dites-nous d'abord pourquoi vous avez effrayé le médium ?

"Je voulais parler, et on ne m'écoutait pas. Il est souvent rebelle, ce médium, et nous ne pouvons pas faire ce que nous voudrions. Je crois qu'elle est un peu volontaire ; mais qu'elle écoute : nous ne l'empêcherons pas de faire ensuite ses réflexions, comme elle voudra.

Nous pouvons dire que nous avons défriché le terrain, Jésus et moi : nous l'avons préparé pour être ensemencé ; il est bon, et il portera ses fruits. Si nous avons employé des moyens différents, c'est que les peuples que nous avions à diriger étaient différents aussi. Je ne vous dirai pas de faire

aujourd'hui comme nous avons fait ; non, cela ne serait pas le bon moyen. Le monde est bien meilleur que de notre temps : il est prêt à écouter, sans que vous ayez à lui rien imposer d'incompréhensible : il est éclairé, tandis que le nôtre était fanatisé.

Prêchez donc, mais pas comme nous ; utilisez ce qu'on vous dit, en le communiquant à d'autres : vous possédez. vous, dans les nombreuses communications qui vous ont été faites depuis long-temps, de plus beaux enseignements que toutes les Bibles ensemble. Autrefois c'étaient des hommes qui prêchaient, et par conséquent ils ne pouvaient dire que ce que leur esprit, enveloppé de chair, était capable de comprendre ou d'imaginer ; tandis que maintenant ce sont des Esprits dégagés de cette matière qui viennent vous faire connaître des lois ; et ils sont sages, pour la plupart, en même temps qu'ils en savent plus long, dans l'avenir aussi bien que dans le passé.

Nous vous aidons, non seulement en vous disant ce qu'il faut faire, mais encore, si je puis m'exprimer ainsi, en allant au devant de ceux qui sont disposés à croire ; et, lorsqu'ils auront entendu ce que vous avez à leur dire, nous plaiderons pour vous en leur inspirant la croyance ; en leur disant, tout bas : Croyez, c'est la vérité.

C'est ainsi que nous vous aiderons le plus, et ce sera en leur répétant souvent les mêmes choses que vous finirez par les leur rendre familières."

Nous finissions à peine la lecture de cet article, qui venait d'être écrit avec une extrême rapidité par Mlle. E —, lorsque la main de Mr — se prit à écrire l'article suivant :

"On a souvent reproché à Mahomet d'avoir établi sa religion le sabre à la main ! Je demanderai s'il pouvait faire autrement ? Allez donc essayer de convertir des arabes et des bédouins par la persuasion, c'est-à-dire en leur prêchant la douceur et la charité, comme l'a fait le Christ !... Celui-ci, pour arriver à son but, est mort martyr de sa bonté ; tandis que l'autre a eu la satisfaction de voir triompher ses idées, et de remporter la victoire sur ses ennemis.

Mahomet, a-t-on dit souvent, était un ambitieux : il voulait régner sur ses compatriotes, et faire passer son nom à la postérité ! Ceci, je vous l'accorde ; mais son ambition avait un noble but : c'était d'améliorer la situation de ses compatriotes, en détruisant l'idolâtrie, et en les initiant à la cro-

yance du vrai Dieu, dont ils n'avaient aucune idée. Il a réussi, et il s'est assis à côté de lui. Bien d'autres en auraient fait autant, s'ils l'avaient pu, et peut-être davantage.

Nous n'avons, du reste, qu'à remonter à la mythologie des anciens, et nous y voyons des hommes qu'on a divinisés ; nous en voyons d'autres qui, de leur vivant même, ont voulu se faire passer pour des dieux ; témoin, Alexandre-le-Grand, qui se disait fils de Jupiter, &c., &c.

En définitive, Mahomet était un grand homme, et il a rendu d'immenses services à son pays.

RAYNAL."

(L'abbé Raynal mourut en 1796.)

Cet article n'était pas encore achevé, que la main de Mlle E—reprenait ainsi :

"J'ai beaucoup de médiums en Asie ; mais ils sont égoïstes : ils gardent pour eux ce que je leur donne. Je ne veux pas le bien d'un petit Etat seulement ; je veux le bonheur de tous. Ainsi donc, parlez, et nous serons vos assistants. Lorsque ces médiums verront qu'il y en a d'autres, ils se dévoileront : ils sont encore arabes ; ils n'osent pas se montrer. Ils vénèrent toujours Mahomet ; ils reçoivent ses communications comme venant d'un génie supérieur. Je les laisse faire, non par orgueil, mais parce qu'il ne faut pas redresser l'arbre trop vite : je les amène, petit à petit, à reconnaître que Mahomet était un homme comme eux ; je veux qu'ils se le disent, et non le leur dire moi-même : ils ne m'écouteraient plus."

Puis, après une très courte pause :

"Les médiums que j'emploie là-bas obtiennent plus que vous, parce qu'ils ont moins d'instruction et surtout moins de préjugés : c'est que d'un bois brut on peut faire une plus belle sculpture que d'un bois déjà travaillé, parce qu'on le façonne comme on veut, tandis qu'avec l'autre on fait ce qu'on peut.

Mais que cela ne vous décourage pas : de l'Orient à l'Occident les médiums se toucheront bientôt, et ce qu'il y aura de supérieur chez les uns compensera ce qui pourrait se trouver de défectueux chez les autres. Je suis presque toujours dans les pays qui m'ont connu, comme Jésus, mon frère, est dans les siens ; nous nous communiquons les résultats, et nous voyons avec plaisir que partout le progrès se fait."

Encore une petite pause, et la main continua :

"Qu'avons-nous prêché, Jésus et moi? Une autre vie, et les moyens pour y parvenir. La mollesse et la débauche étaient les cordes que je devais toucher, et les Orientaux se trouvent heureux de mon paradis, où rien ne manque pour contenter tous les goûts."

Quelqu'un demanda si Mahomet aussi prêcha un enfer?

"Il n'y aurait pas eu de mérite à gagner ce délicieux paradis s'il n'y avait eu un lieu destiné aux châtiments. Ce n'était pas celui-ci qu'on voulait gagner, et l'on s'efforçait de mériter l'autre.

Mais depuis longtemps le monde croupit, la face contre terre; il est temps qu'il relève la tête. Inutile de vous dire combien d'efforts nous fimes, Jésus et moi, et combien il nous fallut de courage pour ne pas abandonner l'entreprise, lorsque nous n'obtenions pas de succès; mais nous nous sommes dit, tous les deux, qu'avec de la persévérance on vient à bout de tout, et nous en avons aujourd'hui la preuve."

— Le monde a encore bien besoin de réformateurs!

"Dieu en avait envoyé un qui prêcha pour une portion du monde; je vins ensuite pour une autre. Maintenant, réunissez le tout, et travaillez à votre tour."

— On nous a dit de *planter, toujours planter*, sans nous préoccuper de ce que d'autres prêchent autour de nous!

"Planter, planter! c'est fort bien; mais il faut d'abord préparer le terrain. Au reste, vous remarquerez que nous ne disons rien contre les religions; au contraire, nous tâchons de les assimiler le plus possible avec la religion nouvelle. Dans toutes les communications où l'on vous parle de religions, on cherche à vous montrer la ressemblance qu'elles peuvent avoir avec celle que vous voulez établir; et c'est afin de rendre la pente si douce, qu'une fois engagé, on soit entraîné jusqu'au but, pour ainsi dire, à son insu.

Non, je le répète avec les autres, ne dites pas de mal des religions; mais les comparaisons ne sont pas défendues. Tâchez de prouver aux hommes, que ce qu'ils ont cru jusqu'à présent ne diffère pas essentiellement de ce que vous venez leur dire, mais qu'ils ne l'avaient pas compris."

QUATRIÈME SÉANCE.

Réunion de dix personnes. Mlle —, le médium, nous a dit qu'elle était bien mal disposée, ayant été contrariée dans la

journée. Cependant sa main a pu écrire quelque chose. D'abord sont venues ces ligues (en anglais):

"Si vous voulez une preuve, je vais vous la donner: je suis mort le premier jour du dernier quartier de la onzième lune, en 1854.

KEMBLE.".

—Veuillez vous faire connaître avec plus de précision!

"Charles Kemble, frère du grand J. P. Kemble."

—Où êtes-vous mort?

"A Londres."

La main d'un autre médium a écrit alors, en anglais également: "Cela n'est pas exact, et il est inutile que vous cherchiez."

Nous l'avons fait cependant; et, selon *Appleton's Cyclopædia*, l'information est correcte, quant aux noms et à l'année; mais les détails manquent.

Le médium nous a déclaré n'avoir jamais rien lu ni entendu relativement à cet acteur anglais.

Quelques instants après elle a écrit ce qui suit (en français) et c'est là tout ce que nous avons eu d'intéressant à cette séance:

"C'est une tâche bien importante, bien ardue, et assez décourageante, que celle de réformer les idées du genre humain, tant elles ont fait de progrès dans l'absurde et dans le faux depuis les quelques milliers d'années d'où date ce qu'on appelle la civilisation. Ses idées sont erronées, entachées de préjugés, de préventions de toutes sortes. Enfin, on en est arrivé à juger des choses sous le point de vue le plus diamétralement opposé à la vérité.

Prenez pour exemple le peuple chinois! Vous vous en moquez; vous déversez sur lui, sur ses usages, sur ses institutions, le mépris et le ridicule. Si vous vous raillez d'un homme, vous ne trouvez pas d'injure plus vexante à lui faire que de l'appeler Chinois: C'est un Chinois! et tout est dit.

Eh bien! ces Chinois sont pourtant le peuple le plus sage, le plus civilisé, le plus près du vrai, que vous puissiez rencontrer en faisant le tour du globe. Les Chinois ont, dans leurs souvenirs religieux, des principes que, dans quelques années, l'on verra se répandre dans la société comme neufs et jusque-là inconnus. L'an 2537 avant Jésus-Christ, les Chinois avaient déjà des communications avec les Esprits, et ils les invoquaient et leur demandaient conseil, sous le nom d'Esprits des Montagnes; ils savaient dès lors ce qui vous paraît

une étonnante nouveauté : ils savaient que les Esprits de l'autre monde peuvent guider et bénéficier ceux de ce monde-ci.

Ne dites donc plus, en parlant d'un sot original : C'est un Chinois ! Dites-le, au contraire, d'un homme sage dont l'esprit est élevé et les idées avancées.

Il est très difficile de faire écrire ce médium aujourd'hui : ni son cerveau ni sa main ne sont aussi souples que de coutume.

CONFUCIUS."

(Ce personnage vivait 2000 ans après l'époque dont il parle.)

CINQUIÈME SÉANCE.

Ce soir, 9 avril, réunion de douze personnes. Il y avait plusieurs médiums ; mais ils n'ont presque rien écrit, excepté Mlle—, dont la main a fourni ce que nous allons rapporter.

Depuis plus de cinq minutes nous attendions en silence, et le médium n'écrivait pas. Nous avons dit alors que nous avions besoin de matière pour le journal, et aussitôt la main a écrit (en anglais) :

"Nous le savons ; vous l'avez dit assez souvent."

Je l'avais dit, sans doute ; mais il est certain que le médium n'en avait pas eu connaissance. J'ai repris :—Il est donc inutile que je le répète !—Et il a été de suite répliqué (toujours en anglais) :

"C'est cela : parfaitement inutile.

BOOTH."

Voilà le nom de l'Esprit que, jusqu'à présent, nous avons désigné par B. C'était un tragédien de mérite ; l'abus des spiritueux amena sa fin prématurée, il y a cinq ans. Aucun de nous ne l'avait connu. On a vu (page 25) comment il vint la première fois ; et, depuis lors, il est toujours là : souvent il agit comme entremetteur. Lorsque c'est lui qui impressionne le médium, nous le reconnaissons au premier mouvement de la main : il a des manières à lui, et son écriture est très large, en même temps que très rapide.

Après quelques autres minutes de silence, la main du médium a repris ainsi :

"C'est sur un grave sujet que je vais écrire par votre main. Tâchez d'obtenir le silence, et recueillez-vous."

Puis, après une pause de quelques secondes :

"Voyez-vous sortir ensemble de la chambre des délibérations ces hommes au maintien sérieux et décent, à la parole mesurée ! Les uns portent sur leur visage un air d'indifférence ; les autres, une expression satisfaite, presque joyeuse ; quelques-uns se frottent les mains. Ce sont des gens heureux, sans doute ; ils ne semblent atteints d'aucune grande infortune ; aucune grande douleur n'a passé sur leur existence. Sans doute ce sont des gens vertueux : à l'instant même ils viennent d'accomplir quelque bonne action, et le souvenir de cet acte d'humanité, de bienfaisance, amène le sourire à leurs lèvres et le calme à leur front. Qu'ont-ils fait ? Peut-être viennent-ils de voter un témoignage de reconnaissance à quelque bienfaiteur de leur pays ; une médaille à un sauveur de la vie humaine ! Peut-être ont-ils décidé la fondation de quelque maison de charité où l'enfant sera élevé loin des mauvais exemples de parents pervers ; où il sera éloigné des tentations que la misère entraîne ! Un asile peut-être où le vieillard, dont la vie se sera honorablement et péniblement écoulée au sein du travail, trouvera une retraite pour ses vieux jours ! Ils ont décidé quelque acte de bienfaisance, et ils se frottent les mains, n'est-ce pas ?

Eh non ! innocent questionneur. Ces hommes vertueux sont des jurés qui viennent de condamner à mort un de leurs semblables !... Et, plus loin et plus tard, voyez cette foule qui se presse ! Là, des femmes jeunes et belles ; des hommes gais et plaisantant ; des enfants : des enfants, mon Dieu ! jeunes et innocents, et demandant ce qu'ils vont voir ; de quel charmant spectacle ils vont jouir ! Demandons avec eux : Est-ce le couronnement d'une rosière ? Est-ce la dédicace d'un lieu de culte public ? Est-ce la consécration d'une statue, ou de tout autre monument qui rappelle une des gloires de la contrée ? De quoi s'agit-il donc ?

Silence ! Les cris de la foule ont redoublé. Ici s'avance, à pas lents, triste et sombre, le misérable condamné. C'est pour assister à son agonie ; c'est pour jouir de ses terreurs ; c'est pour insulter à ses derniers moments que cette foule est assemblée ! Et ceci se passe au 19me siècle, et dans un pays chrétien !

Et de quel droit, hommes faibles, hommes sujets à l'erreur, osez-vous condamner sans appel un de vos semblables ; osez-vous lui retirer la vie que Dieu lui a donnée, et sur laquelle lui seul a des droits ? — Mais cet homme était un misérable ; l'opprobre de la société ; il offensait Dieu et les hommes. Pouvions-nous le supporter parmi nous ? Nous avons vengé le Ciel et les institutions humaines outragées, mécon-

nues, foulées aux pieds. — Vous avez vengé le Ciel, dites-vous! le Ciel qui est trop fort pour la vengeance! le Ciel qui ne se venge pas! Vous avez vengé les institutions humaines! et, pour les venger, vous avez outragé, méconnu, foulé aux pieds les institutions divines!

Ah! mes frères, mes frères, aveugles et faibles que vous êtes, de quoi vous chargez-vous! Eh quoi, votre pureté est trop grande pour que vous puissiez supporter cet homme parmi vous; pour que vous puissiez arrêter sur lui vos regards immaculés! Ah! mes frères, Dieu est-il moins pur, moins immaculé que vous? Il le supportait bien en sa présence; il le suivait bien du regard, lui, le Souverain, le Maître, le Juge infaillible! Ah! ne croyez pas que votre crime soit moins grand que celui pour lequel vous avez condamné cet homme! ne le croyez pas! Pensez-vous qu'il faille nécessairement, quand un méfait a été commis, qu'un autre méfait suive comme conséquence du premier? Croyez-vous qu'un crime de la société puisse effacer le crime d'un individu?

Mais, dites-vous, si nous l'eussions laissé vivre, qui sait quelle suite de crimes il eut commis!—Qui sait l'avenir, en effet, mes frères? qui sait s'il n'eut pas réparé, autant que cela se peut, le mal qu'il avait fait jusqu'alors? qui sait si, conduit dans la voie du repentir et de la réhabilitation, il n'eut pas réparé, par son bon exemple, ce que son mauvais exemple avait pu produire de mal! Eh quoi! la société n'est-elle pas assez forte, supposant tout repentir impossible, pour se défendre contre un individu? N'avez-vous pas des prisons; n'avez-vous pas des gardes et des verrous?—Mais les prisonniers s'échappent!—Gardez-les mieux, et ne les mettez pas en contact avec d'autres qui sont encore plus mauvais qu'eux; ne mettez pas leur malice et leur dépravation en commun; mettez-les à même de communiquer avec des bons, avec des hommes parfaitement probes, dévoués à cette tâche de miséricorde, et qui chaque jour passent des heures dans la cellule du prisonnier: édifié par leur parole, plus d'un sans doute se convertira à une vie meilleure, à des sentiments plus humains. En supposant qu'ils soient trop pervers pour être améliorés par la parole et l'influence de l'homme, du moins ils ne nuiront plus à d'autres et ne pourront se nuire à eux-mêmes, et vous n'aurez pas à vous faire cette question terrible: N'ai-je pas fait périr un innocent? et à vous appliquer, plus souvent encore, celle-ci: De quel droit, de quelle autorité ai-je envoyé cet homme dans l'autre monde, la haine dans le cœur et le blasphême à la bouche? AFFRE."

Cet article a été écrit en 26 minutes ; il n'a pas été signé d'abord, mais seulement lorsque nous avons témoigné le désir d'en connaître l'auteur.

Nous ferons ici une remarque : Dans la première communication de l'archevêque Affre on lisait *des humaines institutions*, et nous lui fîmes dire " des institutions humaines" [page 15, ligne 12] ; dans celle d'aujourd'hui nous avons trouvé *de plus humains sentiments*, et nous avons mis " des sentiments plus humains", (page 107, lig. 37). Nous mentionnons ces particularités parce qu'elles pourraient offrir un trait de ressemblance, et que nous n'avons pas les moyen de le vérifier.

Quelques instants après cette communication, nous en avons reçu une autre qui se termine par les mots *à continuer* ; nous la donnerons quand elle sera complète.

Nous avons parlé ensuite de Mme R—, qui voit sa main écrire en français, quoiqu'elle n'en sache pas un mot, (voyez pages 77 à 82,) et nous avons demandé, comme nous l'avions fait précédemment, de quel auteur est cet autre vers alexandrin, qui vint dernièrement sous la main de cette Dame :

Mon amour est plus fort, plus grand que mes bien-faits.

Ce vers avait été répété plusieurs fois, dans la même page, et toujours le dernier mot était écrit en deux, comme nous l'indiquons.) On nous a répondu qu'il est de Corneille, et c'est ce qu'on nous avait déjà dit par un autre médium ; mais nous ne l'avons pas trouvé dans l'ouvrage qui avait été désigné. Nous nous en sommes plaint, et la main a écrit :

" *Omnis homo mendax.*" (Tout homme est menteur.)

Nous avons demandé, cette fois encore, que l'on voulût bien préciser l'ouvrage où se trouve le vers cité ; mais la main du médium n'a répondu que par ce simple mot :

" *Querite*" (pour *quærite*, c'est-à-dire *cherchez*.)

Le médium a la *guerite* : car elle ne sait pas le latin.

N'obtenant donc rien de satisfaisant nous allions lever la séance, lorsque nous avons exprimé notre regret de ce que l'Esprit qui fit écrire la première fois ce médium, (voyez la fin de la page 58,) ne nous parle plus guère maintenant. Voici qu'elle a été sa réponse :

" La femme élève l'enfant qui sera un jour grand orateur, grand poëte, grand penseur ; puis, elle se retire, et le laisse prendre sa place et instruire le monde. Ainsi, en quelque sorte, ai-je fait en préparant la voie que devaient suivre de plus capables."

SIXIÈME SÉANCE.

Ce soir, 10 avril, réunion de sept personnes. Le médium qui écrivit les communications d'hier a repris son crayon, posé la main sur le papier, et nous avons attendu sans rien dire. Après quelques minutes, voici ce qui est venu :

" Denis Affre vous a dit hier ce qu'il pouvait vous dire, en partie du moins, sur la peine capitale appliquée aux grands criminels. Permettez à un vieux soldat de venir ajouter ces quelques réflexions sur cette même peine appliquée aux coupables de rebellion contre la discipline militaire.

Pour pouvoir se battre, pour pouvoir détruire des milliers d'hommes à l'occasion, on entretient sur pied, et l'on paie, une armée de gens, oisifs en temps de paix, et qui seraient bien mieux employés à des travaux dont la pensée a été traitée d'utopie par les sages du siècle. — Passons. — On entretient cette armée de machines de guerre dont la volonté et le libre arbitre sont réduits à néant. Quelques-uns cependant, pour ne pas dire un grand nombre, sont des hommes de cœur et d'intelligence, qui ont le sentiment de leur dignité d'homme, le sentiment du juste et de l'injuste; du bien et du mal. L'un d'eux, un bon fils, un bon frère, un soldat dévoué, prêt à donner sa vie pour faire ce qu'il croit son devoir: pour défendre *son pays*, (car c'est ce qu'il *croit* être appelé à faire); un d'eux, dis-je, reçoit un ordre ou une observation déplacée, humiliante, d'un jeune chef sans mérite, sans principes, sans expérience : un de ces jeunes gens qui ne doivent qu'à la position et à l'influence de leur famille, la position qu'eux-mêmes ont été appelés à occuper. Le soldat s'étonne et se permet de rendre observation pour observation ; le sang du patricien s'indigne, et l'homme du peuple reçoit une injure qu'il lui faudra supporter patiemment. Le pourra-t-il ? Non, mon Dieu ! la réflexion est plus lente à venir que le mouvement de colère, le mouvement de dignité offensée ; le soldat n'a pas eu le temps de penser qu'il n'était plus qu'une machine, et, se sentant homme, il a châtié en homme l'insolent qui l'avait humilié. Que deviendra-t-il ? Il passe à un conseil de guerre, et son fait est clair : il a porté la main sur son supérieur : il faut qu'il paie de sa vie l'injure faite à ce jeune homme ; qu'il paie de sa vie utile et honnête, pour le soufflet donné à un jeune libertin, à un de ces inutiles membres de la société.

Eh bien ! c'est ce qui arrive trop souvent dans l'armée ; c'est ce qu'on trouve tout simple, très nécessaire, très naturel. Le jour de l'exécution arrive : le soldat va être fusillé. Là-bas

est sa mère, une humble femme qui s'étonne et se désespère de ce que son aîné, son bon fils ait *mérité* la mort! Là-bas est le père, en cheveux blancs, qui se demande quel crime il a commis dans sa jeunesse pour que cet opprobre et cette amertume viennent le frapper dans ses vieux jours! Et tous deux ont le cœur percé de la balle qui va tuer ce fils tant aimé: ce fils qu'ils croyaient voir l'appui de leur vieillesse, et sur lequel ils comptaient pour leur fermer les yeux.

Il est mort.... en songeant, qui sait! à la brièveté de ses jours; à la pureté de sa conscience; à la légèreté de sa faute; au crime de ceux qui le faisaient mourir! Et, maintenant peut-être, ses jeunes frères, héritiers de la misère paternelle, suite de la privation de l'appui commun, ses frères prendront en haine cette société qui les a privés de leur soutien, de leur innocent protecteur; et, pour punir une faute légère, pour faire respecter la discipline d'un corps, on aura fait peut-être trois ou quatre grands criminels, des forçats, des rebuts de cette société qu'on voulait défendre, et, à coup sûr, on aura fait des malheureux! TURENNE."

Le médium, pendant que sa main écrivait cet article, paraissait très impatiente: tout la contrariait; deux fois sa main s'est arrêtée, lorsqu'elle a dit: "Je ne sais quel est celui qui me fait écrire, mais il me fatigue horriblement." Néanmoins, l'article a été terminé en 18 minutes. Quand la lecture en a été faite, le médium a réitéré ses plaintes, ajoutant qu'elle espérait bien que celui-là ne viendrait plus la fatiguer ainsi. Alors sa main a écrit ces mots:

"Je n'avais pas grand pouvoir magnétique étant sur la terre; j'ai eu de la bonne volonté."

Turenne n'avait jamais communiqué avec nous jusque-là: du moins son nom n'était point venu sous la main d'aucun de nos médiums. Nous avons cherché à savoir s'il était près de nous la veille, ou comment il était venu ce soir; nous avons demandé une explication quelconque, et la main du médium a écrit:

"*Spiritu meo docebit omnem veritatem filii et servi Domini.*" (On voulait dire sans doute: Mon esprit enseignera toute la vérité aux fils et serviteurs du Seigneur.)

Cette construction n'est pas correcte; mais néanmoins il y a là un fait étrange, puisque le médium ne sait pas le latin, ainsi que nous l'avons dit hier.—Il faut observer que ces mots ont été écrits avec lenteur, comme si on n'eut soufflé au médium que lettre par lettre, et non des mots à la fois: peut-

être parce qu'elle les aurait mal saisis, ne les connaissant pas. Nous avons demandé si c'était bien avec intention que le verbe était mis au singulier, et l'officieux Booth a répondu :

" Yes, *docebit.*"

— L'auteur veut-il bien écrire de nouveau ce latin ?

" *Filios et servos Domini omnem veritatem docebit spiritus meus.*"

Il y avait encore une incorrection ; mais l'invisible s'est contenté de nous adresser la petite mercuriale que voici :

" Mon cher monsieur, vous vous occupiez du latin il y a trente ans, et moi, il y en a trois cent cinquante que je ne m'en suis occupé. Soyez un peu plus indulgent pour mes fautes."

Nous avons demandé son nom ; mais il nous a été répondu, en anglais (sans doute par Booth):

" Il est inutile de le lui demander : il ne le dira pas."

A une autre question, il a été convenablement répondu par un mot latin. Puis est venue cette courte phrase, en bonne écriture allemande, et le médium ne sait pas plus l'allemand que le latin :

„Ich bin zufrieden, Vater. K."

(Je suis content, Papa.)

Il nous a été facile de comprendre que ces mots étaient adressés à Mr. J—, qui était présent, et qui avait témoigné le désir de communiquer avec son fils : enfant précoce qui parlait anglais, français et allemand, et que nous avons déjà désigné par C (Charles) aux pages 25-26 ; mais qui, cette fois, a signé d'un K (Karl).

Nous avons demandé qu'il écrivît encore ; mais, comme s'il se fut déjà éloigné de nous, la main du médium a répondu par ces deux mots :

" *Non voluit.*" (Il n'a pas voulu.)

Enfin, Booth a clos la séance par cet avis (en anglais):

" Ne fatiguez pas davantage votre médium."

SÉANCES DANS L'OBSCURITÉ.

La photographie nous a déjà montré qu'une image, produite dans une chambre noire, s'efface dès qu'elle voit le jour; il s'opère bien d'autres merveilles dans l'obscurité.

L'hon. C. W. Cathcart, de La Porte (Indiana), dans une lettre que vient de publier le *Spiritual Telegraph*, du 28 mars, signale une méthode dont l'expérience a, dit-il, constaté l'utilité. Elle est applicable lorsqu'on n'a pas, ou qu'on ne croit pas avoir de médiums. En voici le résumé :

N'ayez avec vous, ni pour le cercle ni comme spectateur, aucune personne impressionnable, susceptible d'être influencée visiblement, soit pour écrire, ou autrement ; car l'action se porterait sur elle, et toute autre manifestation serait ainsi empêchée ;

Sur une table quelconque, posez des instruments de musique, si vous en avez ; ou bien un vase de ferblanc : vous pouvez même vous passer de tels accessoires ;

Asseyez-vous, n'importe quel nombre, autour de cette table, et faites la chaîne en posant votre main gauche sur la main droite de votre voisin ; tâchez d'être en paix avec Dieu et les hommes, et restez passifs.—Si vous pouvez entendre de bonne musique, par quelque mortel, ce sera un avantage ; mais il faut qu'elle soit faite à quelque distance du cercle, et non point par des personnes susceptibles d'être visiblement influencées. En un mot, que tous puissent rester passifs ;

Attendez ainsi environ dix minutes ; puis retirez vos mains; éloignez-vous à deux ou trois pieds de la table ; éteignez ou masquez la lumière, afin que l'obscurité soit complète, et que la musique cesse (s'il y en a). C'est alors que les manifestations commenceront, sur la table ou sur les accessoires que vous y aurez placés. Laissez les invisibles faire comme ils voudront, et vous serez surpris qu'ils produisent, sans le concours de vos organes, beaucoup plus qu'avec de tels auxiliaires.

Il n'est besoin de rien de particulier, quant à la chambre ou à l'ameublement : un lieu et une table quelconques, pourvu que l'obscurité soit grande, et, bien entendu, qu'il se rencontre parmi vous quelqu'un dont l'organisation constitue le *médium* propre à ce genre de démonstrations.—On le découvre à l'expérience.

Imprimé par J. Lamarre.

DÉFI.

Le spiritualisme gagne partout ; ses journaux étaient déjà nombreux, et voici maintenant que toute la presse s'en mêle. L'orthodoxie est aux abois ; le *Propagateur Catholique* a commencé à dire ses litanies, mais au lieu d'une "réfutation sérieuse," que le *Spiritualiste* ne lui "semblait pas mériter," le scrupuleux abbé a d'abord crié au "blasphême !" puis il est descendu à d'impertinentes bouffonneries ; il a même fait l'espiègle : le pédagogue a découvert que nous ne mettons pas toujours les points sur les *i* ! Pense-t-il donc qu'il y ait un autre écrivain de sa force ?... Et tels sont, en réalité, les seuls arguments qu'il puisse opposer à des FAITS qui se produisent de plus en plus dans les familles.

Mais que l'on ne s'y méprenne cependant point ; le facétieux abbé est des nôtres : il admet que nous communiquons avec des esprits (mauvais, dit-il, mais enfin des esprits), et c'est plus que beaucoup de nos amis ne veulent encore nous accorder. Comme il est forcé de reconnaître que ces esprits ne font pas de mal, mais, au contraire, beaucoup de bien, il se tire d'embarras en disant que " Dieu les contraint souvent à rendre hommage à la vérité." L'Evangile dit pourtant que *les bons fruits ne viennent jamais des mauvais arbres* ; mais que lui importe l'Evangile : *"nous avons changé tout cela !"*

Voilà donc qui est clair : le *Propagateur* est spiritualiste, et nous en sommes si joyeux, que nous passons volontiers sur les injures de cet honorable collègue, le pétulant rédacteur, qui n'a plus qu'à se laver les mains. Nous allons même jusqu'à remercier Mgr. l'archevêque de nous avoir conservé un si consciencieux collaborateur, qu'il était bien le maître de renvoyer, comme il l'a fait de tant d'autres prêtres indignes qui n'avaient, eux non plus, rien du chrétien que le nom et rien du prêtre que la robe. On dit, il est vrai, que le prélat ne tolère ce fougueux abbé que parce qu'il est *la lumière de l'archevêché*. Il est du moins homme d'esprit : beaucoup trop pour croire ce qu'il prêche ; mais il sait ce que cela rapporte : c'est un marchand, comme on le lui a dit dans le numéro 3 du *Spiritualiste*—précisément celui qu'*il n'a pas lu*, assure-t-il ; mais, telle est sa pénétration, qu'il a deviné les fautes qu'on n'y a pas corrigées ! Le subtil abbé rappelle cet enfant dont les lèvres étaient encore barbouillées, à la suite de son petit larcin, et qui se hâtait de dire : Maman, je n'ai pas touché aux confitures.

L'insulteur catholique signale comme étant "*la gloire de notre population*" les gens qui font leurs Pâques et qui savent leur catéchisme, tandis que les autres ne sont que des ***hommes crédules*** et des ***femmelettes ignorantes, curieuses, coureuses et causeuses***, et il ne voit, dans ce qu'il s'est "imposé la pénitence" de lire, "que criminelles impiétés !" Espérons qu'il ne se contentera pas de l'affirmer : il se doit, dit-il modestement, *aux simples aussi bien qu'aux gens d'esprit*, — à ces derniers surtout; les autres lui *doivent* plutôt : il se doit donc aux *spiritualistes.* — Eh bien, qu'il indique nos "absurdités si grossières", et, à notre tour, nous démontrerons qu'il y a des choses très édifiantes dans son "CATECHISME imprimé par ordre de Mgr. Antoine Blanc, archevêque de la Nouvelle-Orléans, pour être *seul* enseigné dans son diocèse," et rédigé, dit-on, par *le flambeau de l'archevêché*, l'homme qui, en sa qualité d'aumônier du couvent, est chargé de l'expliquer à une multitude de jeunes filles. Citons-en même, dès à présent, et pour lui donner l'exemple, quelques lignes que nous trouvons aux pages 142-143 (édit- stéréotype) sous ce titre : PRIERES POUR LA CONFESSION. *Examinez-vous sur les péchés qu'on peut commettre*... En actions : *prenant sur soi ou sur les autres des libertés sensuelles, en les permettant ; baisers lascifs, attouchements secrets et infâmes habitudes, le péché honteux, tout ce qui* n'est point *permis entre personnes mariées. Il faut tout exprimer.... avec qui l'on a péché ou désiré de pécher*....."

Nous n'avons, nous aussi, "que de l'horreur et du dégoût pour" ce langage impudique de l'enseignement *religieux*, et nous ne transcrivons ces lignes qu'afin que nos lecteurs n'achètent pas ce méchant petit livre de contes, où l'obscénité le dispute à l'absurde : "stupide" mythologie mal imitée de celle des anciens, et dont il faut dire, à l'inverse de ce qu'on a dit de quelques bons ouvrages :

La mère en *défendra* la lecture à sa fille.

Pères et mères ! Quand ce n'est pas dans ces prétendus *livres de piété*, c'est au confessionnal que vos enfants perdent leur innocence. Demandez-leur ce qu'ils y ont appris; et, s'ils rougissent et n'osent vous répondre, nous tenons en réserve de quoi vous satisfaire. Mais en admettant que les catéchistes et les confesseurs fussent tous assez prudents et chastes pour ne donner que les explications les moins dangereuses des passages tels que celui que nous venons de copier, souvenez-vous que les enfants sont curieux, et qu'ils trouvent toujours, parmi leurs camarades, des instructeurs précoces qui ne

prennent aucun soin de voiler leurs paroles. Otez donc d'entre leurs mains ces livres de fables ridicules qui faussent leur jugement et corrompent leurs cœurs en faisant éclore de pernicieuses idées dans leurs jeunes esprits ; ne les envoyez plus à *l'instruction* jésuitique, et n'y allez pas vous-mêmes; devenez spiritualistes, et faites de vos maisons vos temples : les bons prédicateurs, quoiqu'invisibles, ne vous manqueront jamais, et jamais ils ne prendront votre argent, ni pour bâtir des églises dont la possession par le clergé pourrait amener des révolutions parmi nous, comme au Mexique, ni pour les âmes du purgatoire, au soulagement desquelles ni l'or ni les prières ne peuvent rien, car *chacun doit faire son propre salut.* Votre argent ne sert qu'à entretenir des prêtres dont quelques-uns, nous aimons à le reconnaître, sont vertueux, pleins de dévouement et d'abnégation, et bien dignes de notre respect, mais dont un grand nombre ne sont que des êtres fainéants et corrompus.....

Le progressiste abbé se lamente en répêtant que "le magnétisme est maintenant répandu partout en Italie, et beaucoup plus qu'on ne le croit. En réalité, il n'y a pour ainsi dire pas de ville, de bourgade ni de village où l'on ne s'y livre plus ou moins... L'Italie centrale, les Duchés, la Lombardie, les Etats Sardes, sont littéralement envahis par le magnétisme, et c'est à peine si l'on en parle, tant il est devenu chose commune et indigène." Et "ce qu'il y a eu de fâcheux et ce qui l'est encore, c'est qu'en général le clergé s'en est peu préoccupé, ne croyant pas devoir ajouter foi à tout ce que l'on disait de faits insolites et étranges."—Cela prouve que le clergé italien est tout aussi présomptueux et imprévoyant que notre abbé, et que tous ont encore bien besoin d'étudier.—A propos du spiritualisme et de l'Amérique, on y parle de "pratiques qui tendent à pénétrer au cœur de la catholicité, après avoir commencé par envahir les contrées où l'erreur a un droit légalement acquis de se produire et de se propager sous toutes les formes."—L'erreur, dites-vous, et vous venez de confesser votre ignorance !... Un droit *légalement* acquis !..... Ah, comme vous y mettriez ordre, si vous pouviez rallumer les bûchers ! Mais consolez-vous : le spiritualisme fera comme le magnétisme ; il pénétrera aussi "au cœur de la catholicité," malgré les bulles du pape, qui ne sont plus que des bulles de savon.

C'est que le spiritualisme éclaire le magnétisme, et que l'on voit guérir, de toutes parts, des malades abandonnés. De tels faits, étaient jadis des *miracles*, et vous les appelez

aujourd'hui des œuvres sataniques ; mais vous aurez beau répéter que les esprits sont des démons et le magnétisme chose du diable : on commence à ne pas plus croire en vos paroles qu'à ce personnage fantastique, et l'on revient, malgré vous, à l'enseignement de Jésus, dont vous vous êtes tant éloignés !

Continuez donc, ô *Propagateur*, à démontrer que cet enseignement divin vous est étranger ! tonnez dans votre journal et du haut de votre chaire, avec cette *éloquence* qu'on vous connaît, contre le "sens commun" qui rejette vos mystères ! puisez dans votre inépuisable fonds et lancez-nous l'injure, au nom du dieu "colère et vengeur" que vous servez ! montrez que les Pharisiens d'aujourd'hui crucifieraient encore le Nazaréen, s'ils le pouvaient, car ils ne sont rien autre chose que les faux prophètes dont parle l'Ecriture ! Nous vous invitâmes, il y a cinq ans, à suivre nos expériences; et, humble que vous êtes ! vous nous répondites (comme ont dû répondre vos confrères italiens) que *ce que vous verriez ne vous apprendrait rien !* Mais d'autres auraient pu apprendre (s'ils l'avaient ignoré) que vous ne possédez aucune des vertus que Jésus promettait à ses véritables disciples [St. Marc, XVI, 17-18]; vous ne pouvez écrire ni parler en des langues qui vous sont inconnues, comme le font nos médiums ; vous ne guérissez pas les malades ; vous ne savez pas *chasser les démons*, et, pour ne pas exciter le rire, vous avez renoncé à votre impuissante et ridicule momerie de l'exorcisme ! Vous écriviez, l'autre jour : "St. Paul chassa le mauvais esprit par l'invocation du nom de Jésus-Christ ; et c'est ce qui arrive encore en beaucoup d'occasions où les esprits sont obligés de se taire en présence d'une personne qui porte avec foi un objet de piété." En êtes-vous bien sûr ?..... L'abbé Almignana dit, dans sa brochure, qu'il a expérimenté avec des prêtres et des évêques, et que rien n'a pu empêcher les manifestations. Quelques prêtres, qui ne vous sont pas étrangers, sont déjà venus à nos séances ; d'autres affirmaient que les phénomènes ne se produiraient pas devant eux, mais ils ont décliné l'épreuve. Serez-vous plus hardis, vous et vos affidés ? Nous vous invitons encore ; et *c'est un* DÉFI. Loin de *transporter des montagnes*, vous ne ferez peut-être pas seulement remuer nos tables, mais, surtout, vous n'empêcherez pas les manifestations d'avoir lieu. On verra bien que vous n'êtes pas des Saint Paul ; vous prouverez votre *manque de foi*, et nous aurons mis hors de doute la fausseté de votre doctrine et l'identité de la nôtre avec celle du Christ.

COMMUNICATION SPIRITUELLE.

" Dans notre dernière communication nous ne vous avons point parlé du purgatoire, (cet appendice de l'empire de Satan) dont les flammes sont peut-être un peu moins vives, un peu moins pénétrantes que celles de l'enfer. Tous ceux qui ont été élevés dans la religion catholique ont entendu répéter assez souvent que c'est *un lieu où les ames de ceux qui meurent en grâce vont expier les péchés dont ils n'ont pas fait une pénitence suffisante en ce monde.*

Ce dogme, dont le fond n'appartient point au christianisme, est basé sur la tradition de tous les peuples : les Juifs ont aussi leur purgatoire ; nous vous citerions bien encore les Musulmans, qui ont leur *araf*, lieu mitoyen entre le paradis et l'enfer, mais nous savons que nous devons être chronologistes avant tout.

Vous pensez bien que l'Eglise ne pouvait faire mieux que de s'emparer d'une croyance qui devait être si utile à ses ministres et favoriser si hautement leurs intérêts. Aussi l'a-t-elle fait, et jusqu'à présent s'en est-elle bien trouvée. En effet, mes chers frères, qu'on abolisse le purgatoire, et adieu la riche moisson que rapporte tous les jours cette kyrielle de messes célébrées pour le prétendu soulagement de ces pauvres ames en peine, dont on abrége ainsi la souffrance, comme l'a décidé dans sa sagesse le concile œcuménique réuni à Trente, sous le pontificat de Paul III, en 1545. Pendant les 18 ou 19 ans qu'a duré ce concile, les membres qui le composaient ont eu le temps de fixer définitivement les bases de la croyance catholique, tout en étant quelquefois en opposition avec certains pères de l'Eglise : avec St. Augustin, par exemple, qui condamnait les disciples d'Origène parce que ceux-ci admettaient le dogme du purgatoire. Qu'on vienne dire à présent que Luther n'a pas rendu un immense service au catholicisme, puisque ce fut surtout pour combattre ses erreurs que ce célèbre concile a été assemblé.

Le dogme dont nous venons de vous entretenir nous conduit naturellement à vous parler de la confession ou, si vous aimez mieux, du sacrement de la pénitence, qui a été établi, dit-on, pour vous empêcher d'aller directement en enfer ou, pour mieux dire, pour commuer vos peines éternelles en peines temporelles, comme un souverain commue quelquefois la peine de mort en celle des travaux forcés pour un certain nombre d'années.

L'établissement de la confession, que l'Eglise attribue à Jésus-Christ parce qu'étant avec ses disciples il aurait joué sur les mots en s'adressant à Pierre, n'est qu'une triste plaisantorie à laquelle les gens sensés ne croient pas, et qui peut, tout au plus, contenter les esprits faibles ou les cerveaux malades. Où donc a-t-on jamais vu que Jésus, homme grave et sérieux, se soit amusé à faire de mauvais jeux de mots et de plats calembourgs? Quelle idée se ferait-on d'un législateur ou d'un réformateur qui descendrait à de semblables expédients? Non, certes, Jésus n'a jamais pu dire, et il n'a jamais dit de pareilles sottises. L'origine de la confession est beaucoup plus ancienne; elle était déjà en usage dans les mystères d'Isis, d'Orphée et de Cérès-Eleusine; les Indiens se confessaient aussi, et, à l'exemple de ces peuples de l'antiquité, l'Eglise chrétienne a jugé à propos d'avoir aussi sa confession. Du reste, si nous voulions analyser ici tous les sacrements, nous en retrouverions l'origine chez les anciens, et vous verriez que tout ce qu'on vous donne pour du neuf est bien vieux et bien usé.

La confession, dans les premiers siècles de l'Eglise, se faisait publiquement, et, par cela même, avait un but très utile; on doit penser, en effet, qu'un homme vraiment convaincu de son efficacité craigne de commettre des fautes qu'il sera forcé d'avouer hautement en présence de tous, et que l'obligation de faire de semblables aveux ait dû mettre un frein aux passions des hommes et prévenir bien des crimes. Cette espèce de confession fut la seule admise pendant les premiers siècles de l'Eglise; mais hélas! quelle est la meilleure institution qui n'ait pas son mauvais côté! Il en résulta plusieurs désordres qui causèrent un immense scandale: quelques membres du clergé se trouvèrent gravement compromis par de certaines révélations qui les accusaient hautement de complicité, et ils eurent à rougir en présence de tous les fidèles. Nectaire, évêque de Constantinople, se vit forcé d'abolir la confession publique, et l'on s'en passa pendant longtemps. Enfin, dans le septième ou le huitième siècle, on s'avisa d'inventer la confession auriculaire, cette benoîte institution qui a tant profité à ses fondateurs, ainsi qu'à ceux qui leur ont succédé, et qui, aujourd'hui encore, leur vaut de si gras bénéfices.

Il y aurait un long chapitre à vous dicter, si l'on voulait énumérer tous les scandales, tous les désordres que cette autre espèce de confession a causés dans le monde. Nous ne parlerons pas des crimes qu'elle a fait commettre; nous ne dirons pas que c'est au tribunal de la pénitence que les Jean

Chatel, les Jacques Clément, les Ravaillac, ont aiguisé leurs poignards; nous ne citerons pas mille autres exemples semblables: nous aurions trop à faire. Nous nous bornerons à vous dénoncer la confession comme le moyen le plus infâme dont on s'est servi pour corrompre l'innocence de jeunes cœurs qui, sans cela, seraient restés purs et sans tache; pour semer la discorde dans les ménages les mieux unis; pour gouverner les Rois, et par conséquent les peuples, afin d'arriver à la théocratie universelle que le clergé rêve depuis si long-temps, et que tous ses efforts tendent à rétablir.

Terminons en disant qu'il est temps qu'un pareil ordre de choses cesse entièrement, et en recommandant aux pères de famille d'y regarder à deux fois avant de permettre à leurs femmes d'aller à confesse, s'ils ne veulent pas que leurs ménages soient un enfer anticipé, et à leurs filles s'ils ne veulent pas qu'elles soient instruites d'avance de choses qu'une mère seule, ou un mari, doit leur apprendre.

LE PERE AMBROISE."

UNE AUTRE :

"Le spiritualisme moderne est appelé à triompher de tous les obstacles qu'on pourra susciter contre lui; c'est un enfant né viable et bien constitué; il fera son chemin, malgré l'incrédulité des uns, la timidité des autres, et surtout en dépit de son plus grand ennemi: le clergé de toutes les religions. C'est en vain que du haut de la chaire, cette ennemie de toute vérité, on tonne contre lui; c'est en vain que dans cet antre ténébreux qu'on appelle confessionnal, on trame sourdement contre son existence; les évêques auront beau lancer l'anathême contre ses adeptes; le Vatican pourra, si bon lui semble, fulminer ses excommunications qui, soit dit entre nous, ne font plus peur à personne, il restera ferme sur sa base, car cette base n'est autre chose que la vérité, et rien ne peut renverser la vérité.

Examinons, en effet, mes chers frères, ce que c'est que le spiritualisme, et voyons si l'homme le moins doué de la nature, le moins instruit, pourvu qu'il ait reçu en partage, même à petite dose, ce qu'on appelle vulgairement le gros bon sens, ne comprendra pas immédiatement cette religion si simple et si consolante: Croire en Dieu, le créateur de tous les êtres animés et inanimés; ne jamais douter de sa bonté infinie; l'aimer par-dessus tout, plus que ses propres parents, car ceux-ci ne vous ont donné que la vie matérielle, tandis

que lui, vous a donné l'immortalité ; vous conduire pendant votre vie terrestre d'après les règles que vous dicte votre conscience, ce guide infaillible qui ne trompe jamais ; en un mot, faire le bien et éviter le mal : voilà toute la doctrine du spiritualisme. Là, point de dogmes ridicules, point de mystères absurdes, point de ces pratiques sottes et insipides qui n'ont été inventées par les prêtres que pour mieux enchaîner l'homme dans un dédale de liens dont il ne puisse se débarrasser ; arrière tout ce fatras d'inepties qui ne sont bonnes qu'à le dégrader, et à lui faire perdre le sentiment de sa dignité ; il y a trop longtemps que ce joug de fer pèse sur lui ; il faut qu'il brise ses chaînes, et se place enfin au véritable rang qui lui a été assigné par le Créateur.

Mais, diront ceux qui ne sont pas encore spiritualistes à ceux qui ont embrassé cette croyance, où sont les preuves sur lesquelles s'appuie la vérité de cette religion ? Qui vous a dit que vous seuls ayez raison, et que les autres soient dans l'erreur ?—Qui nous l'a dit ? mais nous voyons à chaque instant s'accomplir des faits qui ne peuvent pas laisser le moindre doute dans notre esprit ; le spiritualisme se révèle à tous ceux qui veulent prendre la peine de s'en occuper, et il n'y a plus aujourd'hui que les matérialistes, les gens timorés et ceux qui ont intérêt à mettre la lumière sous le boisseau, qui ne veuillent pas y croire. Quant à ces derniers, une grande partie d'entre eux savent fort bien de quel côté est la vérité ; ils ne conservent pas le moindre doute à cet égard ; mais ils se garderaient bien d'en convenir ; ils savent qu'un pareil aveu détruirait le prestige qui les entoure encore aux yeux de quelques gens, et qu'une fois le grand mot lâché, tout, sur terre, serait fini pour eux ; qu'il faudrait pour toujours dire adieu au pouvoir, aux richesses, aux honneurs, enfin se mettre au rang des humbles, comme le faisait Jésus-Christ, dont ils suivent si peu la doctrine.

Ce que nous disons ici s'applique surtout aux grands dignitaires du clergé, aux princes de l'Eglise ; quant à ceux qui sont placés dans une sphère moins élevée, ceux qui n'ont encore gravi que quelques échelons de la hiérarchie ecclésiastique, ils jouissent néanmoins d'une foule de privilèges si doux et si agréables, que ce n'est pas sans peine qu'ils consentiraient à y renoncer. Voyez, par exemple, ce bon gros curé si frais et si vermeil, adoré de ses pénitentes qui réservent pour lui les meilleurs morceaux, les mets les plus succulents ; qui saisissent toutes les occasions, jusqu'au moindre prétexte pour le combler de présents et de douceurs de toute espèce ; voyez-le à table, dans son presbytère, contemplant

avec un plaisir ineffable la riche moisson de cadeaux dont il est entouré, savourant avec sensualité les meilleurs vins, le moka le plus exquis, les liqueurs les plus suaves ; levant béatement les yeux au ciel, comme en extase, et paraissant dire mentalement: mon Dieu, il faut bien me résigner et jouir des biens que vous envoyez à ceux qui font vœu de se consacrer à vous ; je le fais donc pour vous obéir ; que votre saint nom soit béni, et que votre sainte volonté soit faite !

Qu'en dites-vous, mes frères? le tableau n'est-il pas séduisant, et croyez-vous qu'il soit surchargé ? Vous vous tromperiez, si vous pensiez ainsi ; car c'est l'exacte vérité, et bon nombre de ces messieurs pourraient aisément s'y reconnaître. Nous pourrions bien encore y ajouter une foule de petits détails, mais d'autres l'on déjà fait avant nous, et nous nous contenterons de vous citer ces deux vers de Despréaux :

> .....de tous les mortels, grâce aux dévotes ames,
> Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.

Eh bien ! pensez-vous à présent que des hommes si largement favorisés de la fortune ; des hommes à qui tout sourit dans le monde, se décident facilement à descendre de leur piédestal, et à se mettre au rang des simples mortels ? Vous ne le croyez pas, et vous avez raison. Ils ne le feront que lorsqu'ils s'y verront forcés, c'est-à-dire quand tout le monde les abandonnera, et que leur *métier* ne vaudra plus rien.

Nous voyons d'ici les dévots et les simples tressaillir à la lecture de cette communication, et s'écrier : Grand Dieu ! quelle horreur ! quelle impiété ! quels blasphèmes épouvantables ! Calomnier ainsi ces bons prêtres, ces saints hommes qui prennent tant de peine pour nous maintenir dans la voie du salut ? Nous ne les calomnions pas ; nous ne faisons que les démasquer, et voilà tout.

Nous ne voulons pas dire cependant que tous les ecclésiastiques ressemblent à ceux dont nous venons d'esquisser le portrait ; ce serait une injustice. Nous savons qu'il y en a de très bons, de très humbles, de très charitables, et qui sont véritablement des hommes de bien dans toute l'acception du mot ; mais ceux-ci entrent dans la classe des timorés dont nous parlions plus haut ; ils n'osent secouer leur joug, ils n'ont pas assez de courage pour briser leurs liens, et ils ne se déciderons à le faire que lorsqu'un plus puissant qu'eux leur aura donné l'exemple.

Résumons-nous donc et répétons encore que le spiritualisme fera son chemin, en dépit de toute opposition : il compte

déjà un grand nombre d'adeptes parmi les membres les plus instruits et les plus influents de la société ; il en recrute tous les jours chez le clergé protestant qui, moins entêté que le clergé catholique, est plus à portée d'écouter la voix de la raison ; enfin il fait des prosélytes partout, et si nous calculons les progrès qu'il doit faire par les pas de géant qu'il a faits en si peu d'années, nous pouvons dire d'avance que le temps n'est pas éloigné où tous se feront un devoir d'être spiritualistes ; où l'humanité, régénérée par cette divine croyance, ne sera plus affligée par les vices honteux qui la déshonorent, et où tous les hommes seront véritablement frères, comme le veut l'auteur de la nature, et comme nous l'a enseigné Jésus-Christ."

ENTRETIENS.

SEPTIÈME SÉANCE.

Ce soir, 11 avril (Samedi-Saint), la réunion se composait de 22 personnes. Un seul médium a écrit : le même qu'hier et avant-hier. Nous avions fait silence depuis quelques instants, lorsqu'est venu ce premier article—dans lequel on fait allusion à ce qui a été dit à la fin de la cinquième séance:

"Vous avez eu la bonté de remarquer que j'étais restée long-temps sans m'entretenir avec vous ; aussi, pour vous en témoigner ma reconnaissance, je viendrai lorsque le médium ne sera pas assez bien disposée pour que des communications plus importantes que les miennes lui soient faites. Pour aujourd'hui, je vous ferai observer combien est grand le nombre de prières, qui se récitent chaque jour, sans que ni l'esprit ni le cœur de ceux qui les disent y aient aucune part. Cette prière, le matin et le soir, n'est pour beaucoup, peut-être pour le plus grand nombre, qu'une tâche fastidieuse dont il faut se débarrasser, et après laquelle on pousse un grand soupir d'allégement. Que de promesses sans résultat ! Que de repentirs exprimés des lèvres, jamais ressentis par le cœur ! Que de résolutions prises en paroles ; jamais, jamais suivies d'action ! Telle femme qui est en train de proférer cette phrase : Mon Dieu, je mourrai plutôt que de renoncer à votre culte, que de rougir de votre foi ! se lève avec précipitation, en entendant du bruit à sa porte, de crainte qu'on ne la surprenne dans cette posture d'humilité qu'elle avait prise pour parler à son Créateur.

Ce sujet a inspiré à Mme Delphine de Girardin une pièce de poésie qu'elle dictera au médium dans le courant de la soirée, si toutefois les conditions deviennent assez favorables pour cela. DRUY."

Nous sommes restés bien tranquilles un certain temps ; mais la main du médium ne bougeait pas. Enfin, le silence n'étant plus aussi général, nous avons cru devoir faire une observation, et alors la main a écrit précipitamment [en anglais]:

" Si vous pouviez seulement vous taire, vous-même !
BOOTH."

Puis, quelques instants après :

" Turn the book." [Tournez le livre.]

Le médium ayant mis son cahier en long, et voulant utiliser la page sur laquelle ne se trouvaient que ces trois derniers mots, la main y a de suite fait un long griffonnage, en suivant la diagonale, et ajouté :

" Not on this page." [Pas sur cette page.]

La main s'est posée alors sur la page au-dessous, et elle a bientôt commencé à écrire la pièce de vers que nous allons transcrire ; mais nous n'avons pas tardé à être interrompus par le bruit qu'a fait une personne en entrant : la main du médium s'est arrêtée brusquement, et, après une ou deux secondes, elle a repris ainsi :

" A continuer : les conditions sont trop mauvaises."

Profitons de cette interruption pour avertir que lorsqu'un invité, ou un membre régulier d'un cercle, ne peut pas arriver à l'heure convenue, il est mieux qu'il s'abstienne tout à fait, pour ne pas occasionner un désordre trop souvent inévitable.

Nous ne savons jusqu'à quel point l'harmonie a pu se rétablir, dans notre cas, et si la pièce qu'on va lire n'en a pas souffert ; mais enfin la main du médium a fini par être influencée de nouveau, et l'article a été achevé. La durée totale de cette composition en deux fragments, a été de 14 minutes. Quand cette pièce a été terminée, nous avons demandé un titre pour elle, et nous avons reçu celui dont nous allons la faire précéder :

VOIX DE LA TERRE AU CIEL,

(Ecrit pour les Spiritualistes,)

PAR DELPHINE GAY.

"Quand, après une nuit au repos accordée,
Nous revient, au réveil, la consolante idée
Du Dieu, notre principe et notre créateur :
De toi qui nous formas par ta Toute-Puissance,
Dont nuit et jour sur nous veille la Providence,
Nous te prions, Seigneur !

Non par des mots appris que profère la bouche
Par instinct seulement, et dont le sens ne touche,
Ne frappe, trop souvent, ni l'esprit ni le cœur ;
Non : tu n'as pas besoin de mots pour nous entendre,
D'un élan de notre ame, humble, timide et tendre,
Nous te prions, Seigneur !

L'hymne de notre amour s'élève en ta présence,
Tout d'admiration et de reconnaissance :
N'es-tu pas la bonté, n'es-tu pas la grandeur !
Notre cœur se dilate à ta seule pensée,
Et, dans tous les instants dont l'heure est composée,
Nous te prions, Seigneur !

Nous te prions toujours, partout, en toute chose :
Soit parmi les travaux que ta loi nous impose ;
Soit goûtant le repos qui suit notre labeur ;
Soit savourant les fruits que ta bonté de père,
Pour nourrir tes enfants, fait produire à la terre,
Nous te prions, Seigneur !

Soit en versant des pleurs au sein de la souffrance,
Inévitable, hélas ! et triste conséquence
De tant de mal commis, d'injustice ou d'erreur ;
Ou soit en recueillant, joyeux, l'ame ravie,
Notre part des plaisirs dont tu sèmes la vie,
Nous te prions, Seigneur !

De trembler devant toi, loin de nous la pensée !
Ta bonté, ta clémence en serait offensée.
Le fanatisme en vain t'appelle un Dieu vengeur ;
Nous te savons trop grand pour qu'une injure humaine
Puisse atteindre à tes pieds, Majesté Souveraine !
Nous te prions, Seigneur !

Nous te savons trop bon pour mettre tes délices
A nous voir tourmenter par d'horribles supplices ;
Trop juste pour punir quelques moments d'erreur
Par une éternité de haine et de vengeance.
Comme un père adoré, plein de douce indulgence,
Nous te prions, Seigneur !

Que d'autres se soient fait un Dieu, juge implacable,
Cruel, se repaissant des pleurs du misérable ;
Exigeant et jaloux, frappant avec fureur ;
Qu'ils invoquent *ce* Dieu formant ses créatures
Et les vouant d'avance aux siècles de torture ;
Nous *te* prions, Seigneur !

Qu'ils invoquent *ce* Dieu qui fait la terre belle
Pour que l'homme y passant n'ait que mépris pour elle
Qui lui donne des fruits à la douce saveur,
Et mille biens exquis afin qu'il les dédaigne,
Et les plus doux instincts afin qu'il les éteigne ;
Nous *te* prions, Seigneur !

Le cœur reconnaissant de tes bienfaits, ô Père !
Nous tâchons d'être heureux et bons pour te complaire.
Ton but, en nous créant, ce fut notre bonheur,
Notre progrès sans fin, vers toi, Dieu de lumière !
Aspirant donc à toi, comme à la fin dernière,
Nous te prions, Seigneur !

Nous ne demandons rien de toi : nos voix mortelles
Ont-elles du pouvoir sur tes lois éternelles ?
Ah, tu sais mieux que nous les vœux de notre cœur !
Sans t'implorer jamais pour nous, ni pour nos frères,
Mais heureux d'accepter tes volontés si chères,
Nous te prions, Seigneur !

Et quand viendra la mort, doux terme de la vie,
D'un jour plus radieux suit d'un instant suivie,
Nous la verrons venir, sans trouble et sans terreur ;
Et notre esprit allant où sont allés nos pères,
Prendra sa place aux chœurs des bienheureuses sphères
Pour te prier, Seigneur!

DELPHINE GAY."

HUITIÈME SÉANCE.

Le 25 avril, devant 32 personnes, lorsqu'un médium écrivait très rapidement sous l'inspiration d'un esprit qui nous a dit être un Indien, la main d'un autre médium traçait quelques lignes avec une certaine lenteur. Puis, quand les deux communications ont été achevées, le second médium nous a dit que sa main venait d'écrire de l'allemand, et ç'a été un des spectateurs qui l'a traduit—nous avons déjà dit que le médium ne sait pas cette langue.—Ce sont 17 lignes, chacune desquelles se composant d'un seul mot, répété plusieurs fois ; de sorte qu'en lisant, de haut en bas, le premier mot de chacune de ces lignes, on obtient :

Wer die Früchte will, muß den Muth haben, den Baum zu pflanzen und den Boden zu bebauen.

(Traduction : *celui qui veut recueillir le fruit, doit planter l'arbre et soigner le terrain.*)

Un moment après, la même main a écrit, en 22 minutes, l'article suivant :

“ L'intelligence est ce qui marque la différence de l'homme à la brute ; l'intelligence devrait donc marquer aussi la différence de l'homme à l'homme : c'est-à-dire que l'être le plus intelligent devrait être le supérieur, le dominateur, et l'être le moins intelligent devrait se trouver reculé au rang inférieur de la société, s'il faut, et *il faut*, qu'il y ait des rangs dans la société humaine.

On dit bien qu'il y en a. Demandez à ceux qui vivent de la sueur de leurs frères ; demandez à ceux qui récoltent le fruit, mais qui n'ont pas semé ni cultivé ; et ils vous diront que si les classes ouvrières sont opprimées, c'est parce qu'elles n'ont pas d'intelligence : que ce sont des brutes. Eh ! combien ne compterez-vous pas de brutes dans les rangs élevés de la société ! de brutes pompeuses et dorées, auxquelles

sont obligés d'obéir, sous le joug desquelles doivent plier des hommes intelligents que le malheur fait tomber sous leur dépendance ! Non, ce n'est pas l'intelligence *qui fait* les distinctions ; c'est une puissance inerte : c'est l'or, et vous le savez tous. Pour de l'or ! comprenez jusqu'où va la démence de votre siècle : la femme vend son corps ; mieux, la mère vend ses enfants ; l'homme vend sa conscience ; l'homme de génie vend son talent, et les amis vendent leurs amis, selon l'exemple donné autrefois par Judas, ce grand modèle des traitres.

Oui, l'or est le régulateur du monde. Ayez en, ayez-en beaucoup ; et, quelque inférieure que soit votre intelligence, quelque nulles que soient vos qualités, quels que puissent être vos vices, et même l'antipathie inhérente à votre personne, partout vous serez bienvenu, partout la porte du salon s'ouvrira devant vous, et partout ce sera l'air humble et le chapeau à la main qu'on vous abordera.

Que voyons-nous chaque jour dans le monde ! Une mère, le modèle, la meilleure des mères, arracher sa fille innocente à une innocente inclination ; la ravir à un heureux sort, et la jeter, obéissante, mais désolée, dans les bras d'un vieux libertin qui l'achète à prix d'or ! Et les autres mères crient bravo ! en voyant à l'autel la couronne de cheveux blonds de la jeunesse à côté du crâne chauve du vice, et disent : c'est bien ! elle a fait un beau mariage. Et, en rentrant chez elles, les bonnes et excellentes femmes citent pour modèle à leurs filles cette nouvelle mariée qui, ayant été bien obéissante, a une belle robe de point d'Angleterre, et jouira de toutes les commodités de la vie.—De toutes ! c'est vrai ; excepté une : le bonheur. Mais, ô excellentes mères, qu'est-ce que le bonheur à côté de l'or !

Nous citons cet exemple, parce que ce qu'il y a de plus fort et de plus saint dans la nature, c'est l'amour maternel ; et que, quand celui-ci est conduit dans le mauvais chemin par l'idolâtrie de l'or, on peut conclure que tous les autres sentiments, ou devoirs humains, seront facilement domptés par la même adoration.

On parle des distinctions de l'intelligence, et on méprise les professions savantes. On fait sa société d'un homme médiocre, mais servi par la chance, qui, en échangeant une matière quelconque contre de l'or, a fait ce qu'on appelle une belle fortune : honorable, ou non, peu importe. On fait de lui sa société ; on se trouve même très flatté de ce qu'il veuille bien y consentir, et l'on regarde par dessus l'épaule l'être supérieur qui a dévoué sa vie à la science et au progrès

sans s'inquiéter de sa propre fortune; et l'on méprise, oh! mais souverainement, celui qui demande les moyens de vivre, en échange de ses efforts pour développer chez d'autres les dons que lui-même possède; ces dons intellectuels dont on veut passer pour faire un si grand cas!

C'est une singulière folie que celle-là. Elle est bien ancienne, et toujours actuelle. Dans l'histoire des saints, nous voyons que St. George combattit le dragon et sortit vainqueur de la lutte. Mes frères et amis, voilà le dragon à combattre et à terrasser; tant qu'il pourra lever impunément sa tête hideuse, il ne faudra pas songer au bonheur ici-bas. Voilà l'idôle à renverser. Faisons pour cela des efforts incessants, renouvelés sans cesse; attaquons-nous nous-mêmes les premiers: si nous possédons, sachons ne pas mépriser l'être intelligent qui est privé de nos avantages de fortune; si nous ne possédons pas, ne nous laissons point aller à une humilité basse vis-à-vis de ceux qui ont: c'est cet excès d'humilité du pauvre qui fait la fierté mal placée du riche; respectons les hommes en proportion du degré de distinction qu'ils ont reçue en partage, non de la fortune, mais de la nature; mettons au premier rang l'homme le plus vertueux, le plus intelligent, le moins imparfait, et non le plus riche.

Mais hélas! avant qu'il en soit ainsi, que de préjugés à abattre; que de bassesses à confondre; que d'orgueils à vaincre! Essayons cependant: le bonheur du monde, le progrès de la société est à ce prix; et rappelons-nous que dès les temps les plus reculés, ceux qui restaient fidèles à Dieu (le petit nombre) formaient toujours un parfait contraste et se montraient les constants antagonistes de ceux qui adoraient le veau d'or.

MASSILLON."

NEUVIÈME SÉANCE.

Ce soir, 9 mai, réunion de 28personnes. Le silence n'était pas encore généralement observé, que la main de Mlle.— a écrit, en 24 minutes, la communication suivante:

"Je parle à ceux qui croient à l'immortalité de l'ame et au paradis, comme l'enseignent tous les jours les prédicateurs des différentes sectes chrétiennes. Vous croyez qu'à l'instant de la mort l'ame s'échappe et laisse le corps inerte et sans vie; et, quelle que soit votre attention à veiller ce corps, vous ne voyez pas l'ame qui le quitte: elle est donc

invisible; vous ne lui ouvrez pas les portes de la chambre mortuaire, et cependant elle s'en échappe pour aller, selon vous, subir son jugement, et passer ensuite, soit temporairement en purgatoire, soit en paradis ou en enfer pour l'éternité.

Mais si vous croyez à l'âme immortelle, que nous appelons esprit, croyez-vous qu'elle soit, au sortir du corps, vouée comme lui à l'inertie ? privée de la faculté d'agir et de se mouvoir ? Nous vous disons le contraire, et vous criez à l'absurde ! Cependant, est-ce de notre côté que l'absurde est le plus évident ?

Vous croyez au paradis ! Où le placez-vous ? Lorsque vous en parlez, vous regardez en haut : c'est là que vous l'imaginez. Cependant vous ne l'y voyez point. Et parce que nous vous disons qu'il est moins haut, qu'il est tout autour de la terre, vous vous écriez que c'est impossible, et vous refusez opiniâtrément de nous croire ! Est-ce parce que vous ne l'y voyez pas ? Eh ! que trouvez-vous d'étonnant à ce que, l'âme étant invisible, le monde qu'elle habite le soit aussi ?

Comparons, s'il vous plaît, le paradis que vous rêvez et celui dont nous venons vous révéler l'existence, nous qui l'habitons : Pour la plupart d'entre vous, le paradis est une immense église où l'on est prosterné et chantant, et où l'on devra passer l'éternité à chanter et à se prosterner. Pour d'autres, c'est une espèce de cirque où les séraphins, les chérubins, les trônes, les dominations, les vertus, les principautés, les anges et les archanges sont rangés par ordre, sur les gradins, tandis que la foule des saints, prosternés au milieu, autour du trône de l'agneau, adorent et adoreront toute l'éternité, sans autre occupation que celle-là. Pour d'autres encore, le paradis est une espèce de palais vaporeux et brillant où flottent les âmes des justes, sous la forme d'anges revêtus de longues robes blanches et bleues. Ceux-ci se rapprochent un peu plus de la vérité. Mais lorsque nous songeons à toutes les formes sous lesquelles les chrétiens en général, les catholiques romains surtout, se représentent le ciel, nous ne pouvons nous empêcher de supposer qu'ils aient à repousser bien souvent cette suggestion : On doit bien s'ennuyer pendant toute l'éternité !—Et, en effet, quelle peut être l'appréciation des saints sur leur genre d'existence, et ne peut-elle se traduire à peu près ainsi : Quoiqu'on s'ennuie bien où nous sommes, il est encore très heureux pour nous d'y être : au moins on n'y rôtit pas.

A côté de ce paradis, si vague et si monotone, permettez-nous de vous parler du nôtre : du paradis réel ; du véritable monde des esprits. C'est un monde comme le vôtre, avec des plaines et des montagnes, des vallées et des rivières, et toutes sortes d'édifices ; seulement, beaucoup plus beaux que vous ne les avez sur la terre. Ici, plus aucun des maux de l'espèce humaine ; tous les bons instincts de l'homme développés et perfectionnés ; toutes ses aspirations élevées ; toutes ses douces affections satisfaites ; la source de la science coulant pour tous ; des occupations pour chacun, selon ses tendances particulières ; les instincts bas et grossiers affaiblis d'abord, puis réduits à néant ; une complète harmonie régnant partout ; les communications seulement possibles entre des êtres parfaitement sympathiques, et le bonheur de chaque esprit s'augmentant en proportion de ce qu'il fait pour le bonheur des autres.

Dites-moi lequel vaut mieux de votre paradis et du nôtre ? Mais en admettant que les esprits vivent, pensent, agissent comme sur la terre ; en admettant qu'ils progressent et soient libres, et qu'ils s'intéressent à votre bonheur, il vous faudrait admettre aussi qu'ils peuvent communiquer avec vous autres, mortels, et c'est ce que vous ne voulez pas. Vous aimez mieux vous les représenter dans votre paradis, immobiles, emprisonnés là, et n'en pouvant sortir !

Quant à l'enfer, nous ne pouvons disputer le prix au vôtre: nous n'en avons pas. Les pécheurs qui passent de votre monde dans le nôtre, sont reçus avec compassion, et des esprits d'une sphère plus élevée que la leur, viennent les assister de leurs conseils et les éclairer en les instruisant. Le pécheur, tant que ses mauvais instincts prédominent, reste au dernier degré de l'échelle, ne pouvant avoir de rapports suivis qu'avec ceux qui sont placés aussi bas que lui ; mais comme il ne peut satisfaire ses instincts pervers, il comprend peu à peu qu'il lui serait plus avantageux de s'en dépouiller et de parvenir ainsi à une sphère plus élevée. Le désir d'y arriver stimule ses efforts ; bientôt c'est l'objet de toute son ambitiom ; et dès qu'il commence à goûter les joies de l'intelligence et du cœur, il monte à un cercle supérieur ; et cette première ascension faite, le progrès devient de plus en plus rapide, et, de sphère en sphère, il parvient enfin à la plus haute et la plus parfaitement heureuse, où tout esprit doit arriver tôt ou tard. Mais cela n'a lieu qu'après une purification et une rénovation de l'être moral ; il n'y a pas

de pardon, tant que le mal subsiste : le pardon ne s'obtient que par la réforme, et dans la même proportion.

LEON X."

Après la lecture de cette communication, la conversation est devenue générale ; mais cela n'a pas duré longtemps, la même main ayant recommencé à écrire, et fourni, en 18 minutes, l'article que voici :

" Je viens de gronder les esprits qui vous font de ces communications-là. N'ont-ils pas honte de chercher à abolir la confession, la communion et les indulgences : choses si bonnes, si intéressantes et surtout si commodes ! Un malade appelle auprès de son lit de douleur un prêtre qui a le pouvoir de lui remettre les péchés, et il lui dit :

Mon père, pendant toute ma vie j'ai fort peu pensé à Dieu ; j'ai fait très peu de bien, et beaucoup de mal. Dans ma jeunesse, j'ai perdu, pour satisfaire mes caprices, des jeunes filles restées pures jusqu'à ce que le malheur les eût placées sur mon chemin ; j'ai mis le trouble dans des ménages ; j'ai tué en duel un frère dont j'avais flétri la sœur, un mari dont j'avais séduit la femme ; j'ai fait mourir ma mère de chagrin, et j'ai rendu bien tristes les dernières années de mon père. J'ai donné le jour à des êtres qui peut-être maintenant volent sur les grands chemins, ou se vendent dans les maisons publiques ; puis, je me suis marié à une jeune fille, et, en échange de sa jeunesse et de son innocence, je lui ai apporté ma vieillesse prématurée et les restes d'une vie souillée par la débauche. J'ai traité durement ceux qui servaient sous moi ; j'ai tiré d'eux le plus que j'ai pu, sans tenir compte ni de leurs besoins ni de leurs souffrances, et, de leurs sueurs, je me suis fait un bain de volupté. — Vous repentez-vous, mon fils ?—Oui : je vois que je vais mourir ; je voudrais bien avoir vécu autrement, et ne pas aller en enfer. — Etes-vous convaincu de l'étendue du péché ? — Oui, je sais que c'est fort mal et fort laid de tuer des hommes, de ruiner l'avenir des femmes, et de faire, en somme, tout ce que j'ai fait. — Pensez-vous que Dieu vous pardonnera ? — Mais oui, mon père : il pardonne à celui que votre main absout, et il y a tant de joie dans le ciel à l'arrivées d'un pécheur ! — Mon fils, vous êtes dans les sentiments les plus louables : je vais vous donner l'absolution.

Halte-là, dites-vous ! A-t-il vraiment la contrition ? La contrition doit être souveraine, surnaturelle, universelle : c'est dans le catéchisme. Qu'avez-vous à répondre à cela !

— Mais rien ; seulement, regardez quelques lignes plus bas, et vous trouverez ceci : Qu'est-ce que la contrition imparfaite, ou attrition ? C'est une douleur d'avoir péché, née ordinairement de la laideur du péché, de la perte du paradis, ou de la crainte de l'enfer. — Bien. Et l'attrition suffit-elle pour obtenir le pardon des péchés confessés ?—Oui, elle suffit. — Est-ce aussi dans le catéchisme ?

Ainsi, notre homme ira tout droit en paradis. Tout droit, dites-vous encore ! Non : il faudra qu'il expie ses péchés dans les flammes du purgatoire : mille ans, deux mille ans peut-être. — Ah ! bah : Vous croyez cela ? Comme vous vous trompez ! Regardez, l'abbé tire de sa poche un feuillet de papier : Mon fils, récitez cinq fois cette prière : elle a touché la robe de Notre Seigneur (?) il y a une indulgence plénière attachée pour ceux qui la diront après s'être confessés et avoir communié, pourvu qu'ils y joignent une aumône proportionnée à leurs moyens.

A ce mot d'*aumône*, le malade se soulève ; il veut savoir si ce qu'on lui propose vaut une aumône : Quoi, mon père ! une indulgence plénière ? — C'est une faveur de l'Eglise qui vous remet toutes les peines temporelles que vous aviez à subir pour l'expiation des péchés que je vous ai remis dans l'absolution.— Ah ! eh bien, je vais dire la prière. — Mon fils, n'oubliez pas l'aumône. — Combien pensez-vous que je doive donner, mon père ? Cinq piastres, est-ce assez ?—Oui, oui, mon fils, oui, certainement, et maintenant soyez en paix !

Et le brave homme de prêtre s'en va satisfait, ayant sauvé une ame et empoché cinq piastres : ce qui s'appelle faire d'une pierre deux coups. Et le mourant s'endort paisiblement du grand sommeil, pour se réveiller.... en paradis ?

Non, mes frères, non ; pour se réveiller où l'ont conduit ses erreurs, ses méfaits, ses crimes: au plus bas et au plus sombre des sphères, où le sentiment de son abaissement et de son humiliation sera son véritable enfer, et d'où il ne s'élèvera, comme on vient de vous le dire, que purifié et renouvelé.

RABELAIS."

Ce qui suit est venu, un peu plus tard, sous la main du même médium :

" On a fait au spiritualisme un grave reproche, ou plutôt on a porté une grave accusation contre lui : on a dit qu'il voudrait laisser le champ libre aux vices et aux passions de l'homme, en supprimant la croyance à l'enfer. Permettez-

nous une réflexion à ce sujet : Si tous les saints qui sont dans le ciel ne se sont abstenus des crimes qui leur étaient possibles que par la crainte de l'enfer, il faut convenir que leur réunion doit former une terrible société de coquins et d'hypocrites ! Celui que la crainte du châtiment empêche seule de commettre le crime, n'est pas plus élevé, il est même d'un degré plus bas et plus vil, que celui qui le commet en s'exposant à la punition. Ce ne doit pas être la crainte du fouet qui fasse faire le bien, mais le respect pour soi-même et pour un principe. Puis, en supposant que la masse, n'étant pas encore assez réformée pour être conduite ainsi, ait besoin de l'être encore par la terreur, eh bien ! nous appellerons à notre secours votre expérience à tous : De toutes les craintes qui tendent à modérer l'essor des passions humaines, celle de l'enfer paraît la moins active, et celle de la honte et de la dégradation est, de fait, la plus efficace. Tel homme, en secret, se rend coupable de toutes sortes de fautes que la religion défend, de crimes même, et sa conduite semble parfaitement correcte à ses frères, qui ne voient que l'extérieur. La crainte de l'enfer ne l'empêche pas d'être vicieux ; la crainte du blâme l'empêche de le paraître. Il faut donc savoir gré de ce qu'il s'abstient de certaines fautes ou de certains crimes, non à la crainte de l'enfer, mais à celle de la dégradation. Dans les sphères, où il n'y a plus de dissimulation possible, l'idée de vice et de dégradation, celle d'élévation et de vertu, se trouvent inévitablement unies, et un homme doit être réellement bon, afin d'être considéré. Il faut donc qu'il soit abaissé, dégradé, humilié, tant qu'il conserve l'attachement au vice, tandis qu'à mesure qu'il prend l'habitude et l'amour du bien, il s'élève et acquiert cette considération pour laquelle seule, sur la terre, il a pu s'abstenir du mal et affecter les dehors, la vertu, qu'il est maintenant forcé de pratiquer en réalité.

LEON X."

Le médium, en nous donnant lecture de cet article, a, malgré elle, lu un passage autrement qu'elle ne l'avait écrit. Nous avons demandé si l'invisible pourrait la faire parler, comme il l'emploie de l'autre manière. Il a répondu :

"Je ferai de ce médium à peu près tout ce qu'il est possible d'en faire : je la ferai écrire mieux et plus lisiblement qu'aucun autre, et parler, si sa répugnance ne s'y oppose pas.

LEON X."

DIXIÈME SÉANCE.

Le 23 mai, devant 15 personnes, la main de Mlle — a écrit, en 20 minutes, la communication suivante, qui n'a aucun rapport avec ce qui venait de faire l'objet de notre conversation :

“ Maintenant on veut bien ne plus contester notre existence : on veut bien que nous soyons des esprits ; seulement la question était de savoir quelle espèce d'esprits nous étions, et l'on a décidé, pour toutes sortes de bonnes raisons, que nous étions de mauvais esprits, ou autrement, des démons.

D'abord, nous sommes de mauvais esprits par l'excellente raison que nous ne *pouvons* pas en être de bons ! En effet : l'Eglise catholique a décidé, dans sa sagesse, que les esprits célestes devaient être parfaits et, par conséquent, sur le même rang que Dieu, à moins qu'ils n'appellent Dieu plus-que-parfait: (pardon du calembourg, mais vous savez que, selon eux, Jésus-Christ cultivait le calembourg ; n'a-t-il pas dit à Pierre: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, etc., etc.?) Donc, comme nous ne sommes pas parfaits, et que nous navons pas même la prétention de l'être, il s'en suit nécessairement que nous ne sommes pas des esprits célestes ; et, puisqu'il n'y a pas de milieu entre les esprits parfaits et les esprits immondes, nous sommes nécessairement placés au rang de ces derniers.

Ensuite, nous sommes des démons parce que nous nous servons de drôles de moyens, de moyens *burlesques*, pour communiquer avec les fidèles, ou plutôt avec les infidèles, comme nous le prouverons tout à l'heure. Nous ne nous enfermons pas dans une boite pour les sermonner à travers un guichet : cela est vrai ; nous ne leur faisons pas tendre la langue pour nous placer dessus : c'est encore vrai ; nous ne leur faisons pas baiser des clous de cuivre ; nous ne leur faisons pas de criards discours en gesticulant, en nous frappant la poitrine, et en levant les yeux au ciel ; nous ne montons pas trois degrés d'escalier pour faire lever notre robe par un petit garçon, plus ou moins espiègle, qui sonne pour avertir les fidèles que le pan de notre robe est levé ! Non : toutes ces drôleries-là nous sont étrangères ; mais elles paraissent fort convenables à ceux qui trouvent drôles et burlesques les moyens que nous employons. De notre côté, nous trouvons leurs moyens fort étranges et drôles ; mais nous n'en concluons cependant point que ceux qui en font usage soient des esprits immondes.

Enfin, nous sommes des démons parce que nous prêchons une doctrine immorale et impie : nous disons que rien n'est si grand que Dieu, rien n'est si bon, si juste, si miséricordieux : c'est impie ! nous disons à l'homme, non pas de mépriser les richesses, mais de bien les employer : c'est immoral ! nous lui disons qu'il est destiné par la Providence à un progrès éternel : c'est ridicule ! nous lui disons d'aimer ses semblables, de considérer tous les hommes comme ses frères : c'est à la fois impie, immoral et ridicule ! nous insinuons qu'il vaudrait mieux ne pas vendre les secours de la religion, et sans doute c'est là le comble de l'impiété, de l'immoralité et du ridicule ! de plus, nous ne communiquons qu'avec les mauvais chrétiens, avec les hommes sans religion, sans principes, sans mœurs ! c'est clair : nous avons été à une assemblée du clergé de Paris, et nous communiquons avec Mr. Hume (un nouveau et très-fervent catholique, pourtant !) quelques hommes incrédules, qui nient Dieu, leur ame, et tout ce qui est du ressort de la religion, de la vie "surnaturelle," ont le pouvoir de nous repousser, et ils arrêtent nos communications ! nous sommes des démons, car un objet de piété, porté avec foi, nous rend impuissants à nous manifester !

Non, mille fois non, et il a menti celui qui a prétendu qu'un morceau de cuivre avec une grossière figure de femme, ou une croix représentant un homme défiguré, pouvait nous arrêter dans la voie que nous nous sommes tracée, sous l'œil de Dieu, pour le progrès du monde. Qu'ils prouvent donc ce qu'ils avancent, les ennemis du spiritualisme ! qu'ils prouvent à ceux qui ont trouvé dans cette croyance une solution à leurs doutes, un port après leurs orages, une source de joie et de bonheur après leurs chagrins et leurs larmes : qu'ils leur prouvent que nous avons menti et que nous sommes des "esprits de ténèbres", ennemis de l'humanité ! que la croix, la bannière, l'étole, le surplis, l'eau bénite et les cierges se mettent en marche contre nous ; et, s'ils nous arrêtent, alors, pleins de honte et de rage, comme il convient à des imposteurs démasqués, nous nous avouerons vaincus : nous reconnaîtrons que nous sommes des démons, tous des démons, et rien que des démons."

Nous avons demandé que l'auteur voulût bien signer son article ; et, bientôt, la main du médium a écrit "*Légion.*"

Ainsi, le Défi que nous avons porté à nos adversaires est soutenu par le monde invisible. Sera-t-il entendu de ceux-là ?

Le *Propagateur Catholique* ne peut manquer de nous l'apprendre.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES.

Dans les Etats du Nord on s'occupe beaucoup plus de spiritualisme qu'en Louisiane, et l'on y voit conséquemment plus de médiums et des phénomènes peut-être plus étranges, mais pas plus utiles. Dans nos cercles de la Nouvelle-Orléans, les invisibles s'attachent plus particulièrement à substituer de saines doctrines aux vieilles erreurs dogmatiques, et à guérir les malades. Cela n'exclut pas tout-à-fait les démonstrations physiques ; mais pour en obtenir de très remarquables, il faudrait que l'on expérimentât plus généralement qu'on ne le fait encore.

Ces sortes de phénomènes éveillent l'attention ; mais ils ne convainquent pas toujours, surtout quand les séances ont lieu dans l'obscurité. Chez Mr. Koons, par exemple, on n'avait pas la liberté nécessaire à l'investigation ; il en est autrement, dit-on, chez Mr. Poston, qui demeure dans l'Indiana, près de Laporte, non loin du chemin de fer qui conduit de Cairo et St. Louis à Cincinnati. Mr. Poston a fait construire une "chambre aux esprits" à quelques pas de sa maison, et toutes les dispositions ont été prises pour la commodité des visiteurs. Un voisin, l'hon. Ch. W. Cathcart, ex-membre du Congrès, et dont nous avons déjà parlé (p. 112), écrit que les médiums peuvent être attachés de manière qu'il soit évident qu'ils ne peuvent atteindre aux instruments de musique, et les sceptiques les plus obstinés jusque-là, s'en retournent convaincus que les phénomènes sont bien réellement l'œuvre des esprits.

Pour donner un aperçu de ces choses, et du prix que l'on doit attacher à l'opinion de Mr. Cathcart, disons que celui-ci était d'abord fort incrédule, et qu'à l'exemple du professeur Hare, il ne s'est occupé du spiritualisme que pour démontrer l'illusion ou démasquer la supercherie ; mais il s'est convaincu pareillement que ses préjugés l'aveuglaient, et il a eu, lui aussi, le courage et la loyauté de reconnaître son erreur. Nous allons résumer ici un court passage de sa première lettre au *Spiritual Telegraph*, de New York; nous l'avons déjà traduit pour le *Journal du Magnétisme*, de Paris, mais la plupart de nos lecteurs n'en ont probablement pas eu connaissance.

Mr. Cathcart avait été admis à une ou deux séances dans une de ces *spirit rooms* où l'on place d'avance quelques instruments de musique, et où, dans une parfaite obscurité, on *entend* le bruit de ces instruments, et même quelquefois une

voix qui parle ; on y *voit* une main qui écrit, et diverses mains qui voltigent, ayant été préalablement rendues lumineuses à l'aide de phosphore ; on va même jusqu'à *toucher* cette main. Nous avons été témoin de ces choses, dans l'Ohio; mais il ne nous a pas été permis de faire la preuve d'une manière parfaitement satisfaisante. Mr. Cathcart, dans un cas analogue, croyant à des compères, s'est muni secrètement d'une petite boîte dans laquelle il avait mis quelques préparations chimiques dont le mélange, résultant du simple renversement de la boîte, devait produire subitement une éclatante lumière ; et, lorsque le *concert* a été le plus bruyant, il a posé sa petite machine infernale sur la table, au centre de la chambre, en retournant la boîte. Aussitôt, à la stupéfaction de toute l'assemblée, on a vu le maillet de la grosse caisse battre celle-ci comme s'il eut été tenu et conduit d'en haut par une main invisible (il est à remarquer que tout le monde en était éloigné d'au moins huit pieds.) Le maillet, après avoir frappé encore quelques coups, s'est élevé un peu plus, pour descendre ensuite lentement, par une longue courbe, et s'abattre enfin sur l'épaule de Miss Poston. Mr. Cathcart a interrogé dix-sept personnes qui étaient présentes, et toutes ont déclaré avoir vu exactement la même chose.

Voici un autre fait étrange : c'est Mr. Wm. M. Laning, de Baltimore, qui a écrit la lettre suivante au Dr. H. F. Gardner, de Boston, et le *New England Spiritualist*, de cette dernière ville, l'a publiée le premier :

“ Mon cher ami..... Vous vous rappellerez peut-être qu'après vous avoir entendu raconter ce qui avait eu lieu dans la nuit que vous aviez passée avec lui (M. Redman, de Boston,) à Washington, j'exprimai le désir de voir quelques-unes de ces manifestations, et j'obtins, non sans peine, de passer une nuit avec ce médium, avant qu'il s'en retournât. Je ne m'arrêtai point à son apparente indifférence, et dimanche au soir, 20 avril, je m'installai chez lui pour la nuit.

Il y a quelques années, alors que je n'étais pas encore un adepte de la nouvelle philosophie, j'avais invité un Mr. Savage, médium pour les manifestations physiques, et Goodall, acteur qui promettait beaucoup et que je connaissais depuis son enfance, à passer une nuit avec moi pour être témoins des étranges phénomènes que l'on disait se produire, la nuit, en présence de Mr. Savage. Rien de remarquable cependant ne s'offrit en cette occasion, si ce n'est que quelques bruits se firent entendre sur les murs, le plancher, etc., au moment où

nous nous couchâmes. Je me levai, le matin, et, tout en m'habillant, l'idée me vint de jouer un tour à Goodall qui, alors, dormait profondément, ainsi que Savage. Pour cela, je me glissai sous son lit, et me mis à frapper sur le plancher, les pieds et les côtés du lit. Ces bruits réveillèrent bientôt Goodall, qui s'assit dans le lit et se mit à interroger ce qu'il croyait être un esprit ; et, après avoir demandé que les coups fussent frappés en divers endroits, ce que je fis avec beaucoup de difficultés, mais apparemment à son entière satisfaction, il en témoigna sa reconnaissance à l'invisible en disant, très gravement : *je vous remercie!* à quoi je répondis, avec le même sérieux, et en lui montrant ma tête ; *vous êtes bienvenu.* Il s'élança hors du lit, fort mécontent, et me poursuivit ; mais j'avais pris les devants et je lui échappai, cette fois. — Voici le reste (Goodall est mort depuis cette époque):

Avant-hier au soir, en entrant dans la chambre de Mr. Redman, j'eus bien soin de fermer la porte, de l'essayer ensuite, et de m'assurer que tout était bien : nous étions seuls. Nous avions à peine éteint la lumière et gagné le lit, que des bruits sourds se firent entendre sur le mur éloigné ; ils devinrent de plus en plus forts, et parurent se rapprocher de nous. Je levai la tête pour tâcher de mieux découvrir d'où ils partaient, et alors un livre fut jeté sur le lit. Je le pris : il faisait clair de lune, et je pouvais à peu près lire le titre de l'ouvrage. Cinq coups rapides furent alors frappés ; c'était pour demander l'alphabet, et il fut épelé : *Nous en allons avoir de belles!* Un autre livre vola dans la chambre et vint frapper la persienne, et, au même instant, notre ami Redman me dit de le retenir parce qu'on le tirait hors du lit. Je le saisis ; mais je fis de vains efforts : une puissance supérieure me domina, Redman fut tiré hors du lit, puis entraîné sous le lit. Nous nous étions à peine recouchés, lorsqu'un autre livre fut violemment jeté contre la persienne, d'où il vint tomber sur le lit, ce qui nous fit tirer la couverture par-dessus nos têtes ; et aussitôt nous nous sentimes assez rudement frappés avec une petite canne qui était dans un coin de la chambre lorsque nous nous étions couchés. Redman essaya de mieux garantir sa tête, à l'aide de la couverture ; mais il découvrit ses pieds, et il poussa un cri de douleur en recevant un coup sur un cor.

Pensant que ce jeu finirait, si je m'asseyais dans le lit, je me décidai à mieux observer, et à voir, si c'était possible, comment ces choses se produisaient. Je m'assis donc, et je

vis distinctement la canne levée sur moi, puis me frapper à diverses reprises. Redman était toujours sous la couverture. J'apercevais clairement la canne tout entière ; mais je ne distinguais, à l'un ou à l'autre de ses bouts, rien qui la fit mouvoir. Les coups devenant de plus en plus forts, je crus prudent de faire intervenir encore la couverture, et je me recouchai. Alors je sentis comme si quelqu'un piétinait sur moi. La lampe fut jetée aussi sur le lit. L'alphabet ayant été redemandé, il fut encore épelé : *Vous êtes bienvenu.* Je demandai si c'était mon vieil ami Goodall, et la réponse fut affirmative, en même temps que des bruits, en signe de divertissement, se faisaient entendre en divers endroits de la chambre.

Redman paraissait très effrayé, et il craignit quelque mauvais tour, lorsque le pot à l'eau et d'autres vases se déplacèrent, et qu'il s'embla se manifester une détermination de nous faire sortir. Ce fut en vain que nous priâmes qu'on nous laissât dormir : ils se montrèrent intraitables. Une fois encore nous nous couvrimes, et alors nous fûmes tirés hors du lit, tous les deux, comme collés l'un à l'autre ; puis, étendus sur le plancher, la canne fut encore assez activement employée sur nos épaules et sur le dos. Je parvins à m'en saisir, et à désarmer ainsi l'invisible, qui ne la repris pas, Encore nous arrangeâmes le lit et y remontâmes, et l'alphabet ayant été redemandé, il fut de nouveau épelé : *vous êtes bienvenu* (*). Nous entendimes alors les bruits les plus étranges ; et, craignant pour le mobilier, nous jugeâmes plus prudent d'aller loger ailleurs. Ne trouvant pas d'allumettes, nous dûmes nous habiller sans lumière : mon mouchoir fut roulé autour du cou de Redman, pendant que des livres et des journaux étaient jetés à notre ami et volaient dans la chambre. Nous sortîmes ; et, en descendant l'escalier, Redman fut frappé sur le dos avec quelque chose comme une natte ; la table, dans le vestibule, se leva lorsque nous passâmes près d'elle, et un livre frappa Redman à la tête, au moment où celui-ci ouvrait la porte extérieure. Nous nous trouvâmes enfin en plein air, et nous nous félicitâmes d'en avoir fini. Nous nous rendions chez moi, lorsque, en passant sous une enseigne placée au-dessus d'une porte voisine, nous y entendimes des coups ; puis, quand nous entrâmes dans ma demeure, quelque chose nous fut encore jeté. Les bruits se reproduisirent lorsque nous nous couchâmes ; mais il nous fut permis de dormir, sans être molestés davantage.

[*] Ou bienvenus : *welcome*. Trad.

C'est ainsi que finit l'histoire de ces *frappantes* manifestations, et je comprends pourquoi Redman tenait si peu à ce que je passasse une nuit avec lui. Quant à moi, je n'avais aucune crainte, et je m'amusai bien de l'affaire, que j'aurais bravée jusqu'au bout ; mais les invisibles avaient fait des menaces qui firent craindre à Redman la reproduction de ce qu'ils avaient fait déjà une fois auparavant, et il ne voulut pas rester plus longtemps.

J'ai oublié de dire qu'il était une heure et un quart lorsque nous arrivâmes chez moi, et qu'au matin, l'entrée, l'escalier, ainsi que la chambre, étaient parsemés de livres et autres objets que les domestiques eurent à ramasser."

Mr. Laning a écrit une autre lettre concernant une seconde séance, non moins *frappante* que la première, et le *New England Spiritualist* l'a publiée également, en la faisant précéder de ces lignes :

"Ce dont nous avons été personnellement témoin, en la présence de Mr. Redman et d'autres médiums, nous fait croire à ce qui va suivre ; mais nous confessons que, sans cela, notre incrédulité naturelle s'y refuserait. Evidemment le mot *impossible* devient de moins en moins applicable."

" L'œuvre de rédemption se prépare sur tous les points du Globe. En Asie, nous avons une quantité plus considérable encore de médiums que vous n'en avez en Amérique. Je leur présente la foi encore voilée : comme la violette sous les feuilles ; comme la beauté sous la gaze. Ils l'acceptent ainsi. Au moment donné, nous écarterons les feuilles, nous soulèverons le voile, et la vérité brillera dans tout son noble éclat.

MAHOMET."

" Autant que vous le pourrez, faites circuler la douce croyance parmi vos amis encore aveugles : il leur en restera toujours quelque chose ; car, de même que l'onde pure coule en fertilisant les terres qui ne peuvent avoir conscience de son passage, ainsi la vérité féconde les cœurs, dans lesquels elle se meut presque à leur insu."

(*Communication Spirituelle.*)

Imprimé par J. Lamarre.

SUPPLÉMENT

AU

SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

MAI, 1857.

SUPPLEMENT.

L'article ci-après n'était point destiné à notre Revue ; mais les journaux quotidiens auxquels on l'a offert (et on s'est adressé à plusieurs) ont été unanimes à déclarer qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux ennuis d'une polémique désagréable.

Notre position ne nous permet pas la même réserve : l'intérêt d'une sublime vérité, l'affranchissement de l'esprit humain, nous fait un devoir de passer sur toute autre considération.

Voici cet article :

A PROPOS DU SPIRITUALISME.

Dans son numéro du 25 avril le rédacteur du *Propagateur Catholique* avait employé des qualificatifs insultants à l'égard des femmes spiritualistes ; nous avons donc cru faire une chose toute simple en lui écrivant une lettre particulière pour nous défendre et essayer de rectifier un peu ses idées à notre sujet.

Nous n'avons pas affirmé au véridique abbé qu'il n'entendait rien au spiritualisme, mais bien que nous aimions mieux le croire mal informé que de le supposer capable de tromper sciemment le public auquel il avait assuré que des imbécilles, des idiots et des niaises pouvaient seuls partager nos convictions.

Nous lui avons affirmé, non de notre autorité privée, mais de l'aveu même d'un journal opposé au spiritualisme, que celui-ci " compte des adeptes dans les rangs élevés du monde " artistique, littéraire et scientifique, dans la cléricature " comme dans la magistrature, enfin parmi les sommités intellectuelles de tout genre ", ce qui suffit pour le faire considérer une chose sérieuse.

L'article du laconique abbé renfermait environ deux douzaines de lignes ; notre réponse était de près de huit pages, ce qu'il mentionne ironiquement. Cette circonstance ne nous semble prouver qu'une chose : c'est que l'avocat d'une bonne cause trouve plus à dire que celui qui en défend une mauvaise.

Nous n'avions pas pensé que le judicieux abbé jugeât à propos d'entretenir le public d'une chose aussi peu intéressante que notre lettre, non plus que de la qualité de notre

écriture, de notre style et de notre syntaxe, détails assez puérils selon nous. Nous avions encore moins supposé que, si la fantaisie lui prenait de nous citer, il le fît en nous dénaturant complètement, quelquefois quant à la lettre, toujours quant à l'esprit.

Nous nous étions trompée. Dans son numéro du 9 mai, le paternel abbé confie au public qu'il a reçu notre lettre, donne plus de la moitié de notre nom et émet des doutes sur notre qualité de femme, parce que, dit-il, nous nous sommes servie de termes d'argot.

Le mot argot désignant pour la majeure partie du public ce langage spécial et extra-vulgaire dont Mr. E. Sue a donné des spécimens dans les *Mystères de Paris*, on pourrait se figurer que quelques-uns des termes familiers au *Chourineur* et à la *Chouette* se sont glissés dans notre lettre au respectable abbé. Nous citerons donc ici ce qui nous a valu ce sarcasme.

1o. Nous avons dit en parlant des simples d'esprit : " Ce ne sont pas ceux-là qui se convertiront au spiritualisme ; vous les tenez trop bien en laisse au moyen de cette *énorme ficelle* appelée l'éternité des peines de l'enfer." 2o. Nous avons insinué que s'il n'y avait danger de désertion que pour les susdits simples d'esprit, peut-être le vénérable abbé *s'en moquerait-il pas mal*. 3o. Nous avons osé dire que, pour changer l'hostie en Dieu, le prêtre *barbotte* entre ses dents quelques mots latins auxquels nous ne savons s'il pense. A la vérité nous aurions dû dire *bredouille*, mais le mot n'est guère plus joli et l'idée est la même.

Il nous arrive quelquefois, toute femme bien élevée que nous sommes, d'employer de certaines expressions vulgaires, lorsque nous les trouvons plus méprisantes, ou plus pittoresques, ou plus naïves, selon le cas, que celles que nous fournirait notre vocabulaire habituel. Nous nous en accusons bien humblement à l'infaillible abbé ; chacun ici-bas a ses petits défauts, excepté lui, bien entendu.

C'est donc bien une femme qui lui a écrit, et franchement nous ne voyons pas ce qu'un homme eût pu gagner à se cacher sous un nom féminin, à moins qu'il n'eût craint d'être provoqué en duel. L'excentrique abbé ne nous ayant pas dit où il s'arrêterait dans sa voie anti-chrétienne, une semblable crainte pourrait encore venir, à la rigueur. Autrement il eût été assez gauche de donner une arme de plus au belliqueux abbé, auprès duquel nous sommes loin de croire que le titre de femme en soit un à l'indulgence.

Une femme qui pense... comment donc... quelle monstruosité !... Et qui écrit ce qu'elle pense... quel dévergondage !... Une femme qui ose s'occuper de Dieu, de sa grandeur, de sa bonté, de l'infini de son essence, de sa miséricorde, de ses œuvres, fi donc ! C'est dégradant, vous dis-je !... Allez, Madame, allez raccommoder vos bas, faire vos confitures, fouetter vos négresses, cancanner sur vos voisines, et dire votre chapelet. Voilà ce qui convient à une femme, voilà ce qui fait " la gloire de notre population ", voilà ce qui vous fera gagner notre bienveillance dans ce monde et le paradis dans l'autre.

A lire l'article du 9 mai, il semblerait que nous nous fussions vantée à l'indulgent abbé de notre intelligence cultivée, de notre esprit orné, et de notre cœur sensible ; loin de là cependant.

L'intelligence, les chances d'une éducation achevée et la bonté du cœur étant des dons du ciel, reçus sans aucun mérite préalable de notre part, nous ne les nions pas, ce serait de l'ingratitude ; nous ne nous en vantons pas, ce serait de la folie ; et si nous en avons parlé au discret abbé, c'était dans un sens qui ne nous attirerait ni blâme ni raillerie de la part des personnes intelligentes, s'il eût donné notre lettre entière au lieu d'en citer un passage isolé, après l'avoir auparavant métamorphosé en ridicule vanterie.

Nous n'en mourrons pas de chagrin : les personnes qui nous connaissent ont leur opinion faite sur notre compte ; quant à celles qui ne nous connaissent pas, si elles sont assez faibles et assez simples pour se former une opinion d'après les insinuations malignes d'un abbé plein de fiel, tant pis, plus encore pour elles que pour nous.

Ce qui nous importe, c'est qu'on ne fasse pas tourner contre notre cause, qui est celle de la vérité, les efforts que nous faisons pour la servir.

Nous avons dit à l'abbé-rédacteur que le spiritualisme satisfait à la fois l'esprit et le cœur (non pas exclusivement *notre* esprit et *notre* cœur). Si nous ne lui avons pas donné de preuves, c'est que lorsqu'il s'agit de spiritualisme, chacun peut et doit se convaincre par sa propre expérience, et non s'en rapporter à la parole des autres, comme lorsque c'est du catholicisme qu'il est question.

Que dit le catholicisme : Croyez tout ce que je vous dis, quelque contradictoire que cela vous paraisse. Cela a été écrit par des hommes inspirés, et confirmé par des miracles, il y a des centaines et des centaines d'années. Vous n'y étiez

pas ; mais, vous pouvez en être sûr, c'est Dieu qui l'a révélé ; il ne l'a pas révélé à vous, mais vous devez croire qu'il l'a révélé à d'autres. Si vous ne croyez pas ce que je vous dis, c'est que vous n'avez ni "droiture dans l'esprit" ni "pureté dans le cœur." Croyez donc sans chercher à comprendre ; ne réfléchissez pas, n'approfondissez pas. Dieu vous a donné la raison, à la vérité, mais c'est pour que vous ne raisonniez pas, c'est clair et logique. Eh ! n'arrive-t-il pas tous les jours qu'un père faible et stupide accorde aux sollicitations de son fils une arme dangereuse dont il lui enjoint expressément de ne pas se servir sous peine de se la voir retirer. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas fait de même ? Gardez-vous donc de raisonner ; n'allez pas essayer de sonder mes mystères, vous ne trouveriez au fond que contradictions sans nombre, vous ne croiriez plus ; et si vous n'avez la foi, vous serez damné !...

Le spiritualisme dit : Voyez, réfléchissez, questionnez, étudiez. Des faits merveilleux s'accompliront en votre présence ; des hommes inspirés parleront et écriront sur des sujets qu'ils n'ont pas étudiés, en des langues qui leur sont étrangères ; il sera fait des révélations étonnantes et des guérisons plus surprenantes encore. Vous même peut-être ou quelqu'un des vôtres deviendrez médium entre ce monde et le monde céleste. En attendant cette preuve décisive, examinez avec soin ; plus vous chercherez minutieusement, plus vous verrez de près et plus vous serez convaincu.

Nous le demandons à tous ceux qui ne sont pas déterminés à nous faire opposition *quand même*, lequel de ces deux langages porte l'empreinte de la vérité ? Laquelle de ces deux religions doit inspirer le plus de confiance ; est-ce celle qui se refuse à l'investigation ou celle qui la sollicite ?

Le charitable abbé s'est plu à appeler quelques-uns de nos raisonnements "déclamations de rigueur" et quelques autres "blasphèmes de mauvais goût"; nous ferons observer que raisonner n'est ni déclamer ni blasphémer. Et si le goût doit être en jeu dans ce qui est affaire de conviction, nous avouerons que, pour notre part, nous trouvons d'assez mauvais goût dans un prêtre de l'Eglise Romaine de parler en riant des *horreurs de l'inquisition, des crimes des papes et des évêques ;* car ce ne sont pas là malheureusement des rêves de spiritualistes, mais de tristes et révoltantes réalités.

Le flatteur abbé persiste à nous taxer d'ignorance au sujet des dogmes catholiques ; nous persisterons à n'être pas de son avis. Quant à notre prétendu blasphème au sujet de la communion, à moins que le savant abbé n'ait lui-même

oublié complétement les plus simples notions zoologiques, il doit convenir à part lui que nous avons dit la vérité. Il est certain que la vérité toute nue doit avoir quelque chose d'extrêmement choquant pour des yeux accoutumés aux voiles mystiques. Toutefois si ce que nous avons écrit au digne abbé n'est qu'une suite de mensonges nés de notre "grossière ignorance", il devait lui être facile de nous en démontrer la fausseté. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Rire de la brebis qui se perd, sans chercher à la ramener, ce n'est guère le propre du bon pasteur. Mais nous croyons qu'en fait de preuves et d'arguments, le circonspect abbé s'abstient, comme le perroquet de la fable :

"*Messieurs*, JE SIFFLE BIEN..., *mais je ne chante pas.*"

Et à propos de chanter nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que le malin abbé n'est pas musicien, car ses notions d'harmonie semblent être des plus incomplètes. Ce qui fait l'harmonie ce n'est pas que toutes les notes puissent s'accorder les unes avec les autres indistinctement ; mais que celles-là seulement soient ensemble, dont la réunion produit un bon accord. En invitant le prudent abbé à marcher avec le siècle (que nous n'avons nullement la prétention de représenter), nous l'engagions précisément à marcher avec la vérité qui est destinée à prévaloir, malgré la résistance des idées, des craintes et des superstitions moyen-âge, et la force des préjugés sucés avec le lait.

Comme tous les bons catholiques, c'est-à-dire tous les entêtés, nous blâmeront outre mesure de nous être mise en évidence, surtout en opposition avec une chose aussi ancienne que leur église et aussi parfaite que leur abbé, nous les prierons de considérer que nous n'avions jamais eu la plus distante idée de poser devant le public ; que nous avions écrit une lettre particulière ; que ce n'est pas notre faute si le caustique abbé a jugé à propos de la citer ; que s'il n'eût ridiculisé que nous, dans ses confidences, nous nous fussions abstenue de réclamer ; mais que le spiritualisme étant la chose qu'il attaque dans la personne de ses partisans, nous avons cru devoir protester autant qu'il est en nous, contre ses railleries et ses fausses interprétations.

Dans les premiers temps de l'église, on faisait un mérite aux femmes d'avoir osé confesser hautement leur foi, au risque du martyre ; nous désirons qu'aujourd'hui l'on ne nous fasse pas un crime d'avoir osé pareillement confesser la nôtre

MARIE BAR...

EXPLICATION.

Ce n'est pas sans regret que nous avons adressé un langage sévère au *Propagateur Catholique* ; mais on n'est tenu de respecter la soutane qu'autant qu'elle-même se respecte en respectant les autres, et s'il eut mieux valu ne pas faire attention à un homme qui ne nous réfutait point et qui reconnaissait par des injures grossières la déférence que nous lui avions montrée, il y avait cependant lieu de considérer que depuis quinze ans cette feuille soi-disant religieuse n'a guère fait que du scandale, et le public s'est trop longtemps demandé pourquoi l'autorité ecclésiastique tolérait ce dévergondage d'un subordonné qui répète tous les jours : *Pardonnez nos offenses comme nous les pardonnons, et ne nous laissez pas succomber à la tentation* d'insulter notre prochain.

De tels écarts sont le fait d'un antechrist, et nous avons dû nous rappeler ces paroles du Maître : *Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, étant méchants vous-mêmes ? car la bouche parle de l'abondance du cœur.*

(*St. Math. XII.* 34.)

Nous sommes donc sorti un instant de la voie qui nous est tracée ; et, pour en finir d'un seul coup, nous avons porté un défi à notre agresseur : c'était une expérience bien simple, qui aurait décidé une grande question, et mis tout le monde d'accord ; mais le prudent abbé n'a pas accepté : il n'argumente pas, il n'expérimente pas, il insulte : c'est plus commode. Nous lui avons montré ses torts, et il s'est éloigné en gémissant, le saint homme ! trouvant notre article " lascif" (mot emprunté à son catéchisme) et nous appelant " vieillard", lui, jeune étourdi sexagénaire ! (notre ainé de neuf ans, par conséquent.) S'il se croit offensé, *pourquoi voit-il une paille dans notre œil, et non la poutre qui est dans le sien ?*

Reconnaissons, toutefois, qu'il a écrit un mot de vrai : c'est lorsqu'il a parlé des "ordures" de notre article ; mais la colère l'a rendu maladroit, car il a fait dire à ses lecteurs que ces mêmes ordures ont été ramassées dans son catéchisme.

Qu'il repose en paix ! et puisqu'il nous refuse la preuve que nous lui demandions, cherchons-en d'autres :

Le spiritualisme, avons-nous dit, est la doctrine même du Christ, tandis que l'enseignement de Rome n'est rien autre chose que le calcul des pharisiens qui crucifièrent le réformateur et s'affublèrent plus tard du titre de chrétiens, pour étouffer la vérité et ramener le monde à une autre sorte d'i-

dolâtrie : *Et ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible.*

(St. Paul aux Rom. I. 23.)

Disons, en passant, que le magnétisme est menacé aujourd'hui d'un sort analogue, dans la vieille Europe : les savants qui l'y ont repoussé, persécuté, "enterré", voyant qu'ils ne peuvent en arrêter les progrès, voudraient maintenant être *seuls* autorisés à l'exercer.....

Notre cause est toute plaidée dans le Nouveau Testament, de même que dans l'Ancien, et nous ne craignons pas de dire que si l'on retranchait de la Bible tout ce qui repose sur des manifestations spirituelles et sur des faits magnétiques, le reste ne vaudrait guère la peine d'être lu. Voyons ce qu'on y trouve relativement aux médiums et aux esprits :

" Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpents ; et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et ces malades seront guéris." (St. Marc, XVI, 17-18.)

" Les dons du St. Esprit, qui se font connaître au dehors, sont donnés à chacun pour l'utilité. L'un reçoit le don de parler avec sagesse,..... un autre reçoit la grâce de guérir les maladies ; un autre, le don de faire des miracles ; un autre, le don de prophétie ; un autre, le discernement des esprits....."

(1re Epit. aux Corinth. XII, 7-10.)

Ceux qui *croient* peuvent donc *chasser les démons*, et il est évident que nos adversaires ne croient pas. — Ces choses étant données à chacun *pour l'utilité*, on ne doit point en faire un jeu. — Et puisque ces facultés sont diverses, il ne faut pas s'attendre à ce qu'un médium, ou un sommambule, fasse nécessairement ce qu'on a vu faire à un autre.

Les derniers mots que nous avons cités, de St. Paul, *le discernement des esprits*, montrent déjà que nous devons communiquer avec différentes sortes d'esprits, puisqu'il y a lieu de les distinguer. C'est également ce qu'a dit l'apôtre Saint Jean (1re Epit. IV, 1.) : " Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu..." Cependant, nos hommes d'église prétendent que nous ne sommes en rapport qu'avec *les démons!* Mais si l'on doit s'en rapporter à l'Evangile (et les prêtres surtout le devraient), nous ne communiquerions pas seulement avec les esprits des *morts*, mais ce serait avec ceux qui sont *au ciel*, et non avec les *réprouvés*, qui semblent captifs :

" Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, et qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; mais personne ne lui en donnait.... Or il arriva que ce pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il eut l'enfer pour tombeau. Et lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux en haut, et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein ; et s'écriant, il dit ces paroles : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare.... Mais Abraham lui répondit : Mon fils.... il y a entre vous et nous un grand abîme.... Le riche répliqua : Je vous supplie donc.... de l'envoyer dans la maison de mon père, où j'ai cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments.... Si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence." [St. Luc XVI, 19—30.]

"Jésus priait ; son visage parut tout autre à Pierre, Jacques et Jean ; ses habits devinrent blancs et resplendissants, et voici que deux hommes s'entretenaient avec lui : c'était Moïse et Elie." [St. Luc IX, 28—30 ; St. Math. XVII, 1—3 ; St. Marc IX, 1—3.] Au dire de nos adversaires, ces *deux hommes* étaient deux démons!.... Dans cette manifestation, Jésus était le grand médium par lequel le ciel s'unissait à la terre : les invisibles devenaient visibles, comme il arrive de nos jours, en présence de certains médiums qui, eux aussi, ont quelquefois *le visage tout autre*, de même que cela arrive à beaucoup de somnambules ; et, quant aux habits *blancs et resplendissants*, on voit aussi parfois d'étranges clartés....

"Je vous déclare qu'Elie est déjà venu, mais ils ne l'ont point connu, et ils l'ont traité comme il leur a plu. — Les disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé." (St. Math. XVII, 12-13.) C'est-à-dire que l'esprit d'Elie s'était déjà manifesté par le médium Jean-Baptiste, et que les incrédules d'alors avaient traité cette manifestation comme les ricaneurs d'aujourd'hui traitent celles que nous les engageons à examiner.

Corneille, de Césarée, était médium aussi : "Cet homme ....vit clairement....un ange de Dieu.—Je vis un homme vêtu d'une robe blanche, qui vint se présenter devant moi, et me dit...." (Actes des Apôtres, X, 3 et 30.) Corneille dit *un homme*, le narrateur dit *un ange*, nous disons *un esprit :*

cela revient au même. Du reste : "Effusion du Saint-Esprit sur Corneille et sur plusieurs autres Gentils : leur baptême." (Titre du même chapitre.) N'est-ce point là ce qui vient d'arriver au Doctr. Nichols et à sa famille, et que le *Propagateur Catholique* a expliqué par l'intervention du démon ? Dans sa lettre à l'évêque de Cincinnati, le Dr. Nichols dit qu'il a été converti par les esprits de St. François-Xavier et de St. Ignace de Loyola, avec lesquels il a communiqué, et le *Propagateur* a la hardiesse de soutenir que les esprits communiquants étaient *des démons!* En langage de l'Ecriture, il aurait fallu dire *le Saint-Esprit.*

L'Histoire sainte abonde en témoignages de cette sorte ; mais nous n'en dirons pas davantage cette fois. Nous terminerons en faisant remarquer la détresse de l'hydre que nous combattons. On lisait, il y a quelques jours, dans le *Propagateur :* "En Savoie comme en Piémont, on ne veut plus de la religion chrétienne.... Les grands crimes se multiplient dans des proportions effrayantes pour un peuple aussi moral que la Savoie." Eh, mon Dieu, non ! on ne veut plus, nulle part, de votre religion anti-chrétienne, parce qu'on sait que dans les pays les plus catholiques, l'Italie, l'Espagne, le Mexique, les crimes sont le plus fréquents, le clergé le plus corrompu, et le peuple le plus abruti, le plus cruel.

Le savant abbé traite d'ignorant le journal le *Siècle,* sous prétexte du Cardinal Ximenez, mais réellement pour les écrits de ce journal contre le prétendu miracle de la Salette, que la feuille dévote offrait naguère à l'admiration des fidèles, et auquel elle fait encore mine de croire aujourd'hui !..... Dans les scandaleux procès qui viennent de surgir de ce honteux trafic, sanctionné par un évêque, on voit figurer quelques prêtres honnêtes, comme il y en a partout, même en Louisiane. Eh bien, adressons-nous un instant à ceux-là, pour en appeler à leur cœur et à leur raison ; disons-leur que, trop jeunes et inexpérimentés lorsqu'ils ont été au séminaire, on les y a pliés à une soumission passive, sinon aveugle, pour la discipline dégradante du pape : comme il en est de ces "machines de guerre" dont Turenne parlait, il y a deux mois (pages 109–110 de cette Revue.) Qu'ils se détachent de cette église romaine qui déshonore l'homme, et que les faux miracles, les mauvais prêtres et leurs méchants journaux ont déjà tant compromise elle-même. *Ne vous inquiétez point en disant : que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi nous vêtirons-nous ?* (St. Math. VI, 31.) On y pourvoira.

ENTRETIENS.

ONZIÈME SÉANCE.

Réunion de 10 personnes. Les quatre petits articles ci-après ne forment qu'une partie des communications qui nous ont été faites dans la soirée. Le premier de ces écrits est venu bien inopinément ; nous le donnons pour ce qu'il peut valoir.

" Un certain abbé de votre connaissance a été tourmenté, il y a quelques nuits, par un songe épouvantable : Il a rêvé qu'il était poursuivi à outrance par un géant démesuré dont il cherchait en vain à éviter les atteintes. Ce fantôme, aux formes herculéennes, était revêtu d'un habillement composé de feuilles, de journaux spiritualistes, écrits dans toutes les langues ; une presse monstre, portée sur quatre roues gigantesques, et traînée par quatre lions de dimensions colossales, lui servait de char de triomphe ; sa tête était ornée d'un prodigieux bonnet d'imprimeur, autour duquel était écrit en lettres flamboyantes le mot *Spiritualisme*, et il tenait à la main, au lieu de massue, un immense rouleau de papier, portant pour légende ces redoutables paroles tracées en caractères de feu : *Le Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans.*

Le malheureux abbé, à force de se débattre pour échapper aux poursuites du colosse qui menaçait de l'écraser sous le poids de son énorme rouleau, s'est enfin réveillé, tout baigné de sueur, pantelant, anéanti, et rendant grâces au ciel de se voir enfin délivré de cet effroyable cauchemar."

Nous avons parlé des prêtres, en général, et alors on a écrit ces lignes :

" Parmi ces messieurs il est beaucoup plus de sceptiques que vous ne pensez : tous feignent entre eux de croire à la réalité des communications spirituelles, produites par les démons, bien entendu ; mais le fait est que quelques-uns, les esprits forts, n'en croient pas un mot, et regardent tout cela comme des mensonges ou des hallucinations ; d'autres, au contraire, pensent comme vous, et sont tout aussi convaincus que vous : ce sont les hommes de bonne foi ; d'autres enfin, le commun des martyrs, croient à tout ce que dit l'*Univers*, la *Civilta Cattolica*, le *Propagateur*, et autres journaux *ejusdem farinæ*."

Nous n'enregistrons pas quelques autres communications auxquelles on a fait allusion dans ce qui suit :

“ Vous venez d'écrire une grande vérité : la femme est généralement l'esprit de contradiction : il suffit qu'on lui défende une chose, pour qu'elle trouve du plaisir à la faire. Qui peut savoir cela mieux que moi, qui en ai tant confessé pendant ma vie terrestre ! Le péché que je leur recommandais le plus d'éviter, était toujours celui dans lequel elles retombaient le plus volontiers, et c'est ce qui m'a forcé plus d'une fois à les faire revenir au confessionnal avant de leur donner l'absolution.

Le Pere Ambroise.”

Puis, après une pause de quelques secondes :

“ Les petites filles et les petits garçons seront bien contents quand le spiritualisme aura remplacé le catholicisme : ils ne seront plus forcés d'aller à la messe le dimanche, pour y bâiller et s'y ennuyer ; pour eux, plus de catéchisme, plus de confession, plus de première communion, et vous savez comme tout cela est amusant ! Si ces pauvres enfants pouvaient se rendre utiles à votre cause, il n'y en a pas un qui ne fût pour vous. Mais à défaut de ces moutards, tâchez de vous emparer de l'esprit des mamans, et alors votre procès est gagné ; il faudra que tout cède à la nouvelle croyance, et l'on ne conservera de tout ce qu'on chante à l'Eglise que ces deux vers du *Pange lingua* :

Et antiquum documentum
Novo cedat ritui.”

DOUZIÈME SÉANCE.

Nous étions encore dix personnes. Quelque temps avant de prendre nos places, celui qui écrit ces lignes a exprimé le désir de recevoir quelque morceau de poésie, afin de donner plus de variété à nos matières. Puis, dès que nous avons été assis, la main de l'un des médiums a écrit, en 17 minutes, l'article inattendu que voici, et dont les premiers mots rappellent un entretien précédent avec leur auteur, auquel nous ne pensions plus :

“Je vous ai promis, il y a quelques jours, de venir communiquer avec vous, et je viens aujourd'hui tenir ma promesse.

Lorsque Jésus dit à ses disciples : *aimez-vous, les uns les autres*, voulait-il, par là, faire entendre qu'il faut aimer tous les hommes également, et sans aucune distinction ? Interpréter ainsi ces paroles du grand apôtre de la vérité, serait le comble de l'erreur. Il n'est point dans la nature humaine de pouvoir le faire, et Dieu ne demande rien qui soit au-dessus de vos forces. Le Christ, en donnant ce précepte, a voulu dire que vous devez aimer tous vos frères, plus ou moins, suivant leurs qualités personnelles, selon leurs actions bonnes ou mauvaises. Comme vous vous sentez nécessairement plutôt attirés par les bons que par les méchants, vous aimez aussi les uns plus que les autres, et vous recherchez la société des premiers de préférence à celle des derniers. Vous vous devez néanmoins aux mauvais, c'est-à-dire que votre devoir est de chercher à les ramener au bien par de sages avis, et surtout par de bons exemples.

Comment, d'ailleurs, serait-il possible d'aimer tous les hommes de la même manière ? N'y a-t-il pas chez tous les êtres de la création ces deux principes diamétralement opposés : sympathie et antipathie, attraction et répulsion ? N'avez-vous pas remarqué souvent que tel vous attire au premier abord, et que tel autre vous repousse, tandis que ces mêmes individus agissent en sens contraire sur d'autres personnes ? N'est-ce pas un fait hors de doute, et qui se produit tous les jours ? Prenons pour exemple un salon dans lequel il y a nombreuse compagnie : un étranger se présente ; il n'est connu que des maîtres de la maison ; tous les regards se portent à l'instant sur lui : non de ces regards superficiels et rapides, mais des regards profonds, pénétrants, investigateurs ; interrogez ensuite chacun en particulier, et vous trouverez que cet homme, avant même d'avoir fini de saluer, a été jugé de vingt manières distinctes par les personnes de la société. Quelques-unes seront d'accord sur certains points, mais en désaccord sur d'autres ; chacun, enfin, aura senti à l'instant même pour l'inconnu plus ou moins d'attraction, plus ou moins de répulsion. Pourquoi donc cette différence d'opinions ? Le sujet est le même ; ses dehors sont les mêmes ; ses paroles vibrent également aux oreilles de tous ; et cependant vingt personnes raisonnables l'ont vu et entendu d'une manière différente. Cela peut-il être autre chose que l'effet de la sympathie et de l'antipathie dont nous venons de parler ?

De tous les êtres animés, l'homme est celui qui possède au plus haut point l'action sympathique ; et cette action, le

malheureux la possède à un degré plus éminent que l'homme heureux. Celui-là éveille la compassion, celui-ci excite l'envie ; aussi la plupart des hommes seront-ils toujours en faveur du malheureux.

C'est encore en vertu de ces deux principes, antipathie et sympathie, que les esprits communiquent de préférence avec telle ou telle personne ; mais, comme vous, ils se doivent à tous, et ne refusent jamais leurs conseils à qui que ce soit, quand on s'adresse à eux d'une manière convenable, et dans le but d'améliorer la société.

Nous aimons tous les hommes, les bons et les méchants, et nous cherchons à faire du bien à tous : aux uns, en les engageant à persévérer dans leurs bonnes œuvres ; aux autres, en cherchant à les rendre meilleurs. Faites comme nous, et vous aurez suivi le précepte de Jésus : *aimez-vous, les uns les autres.*

J. J. Rousseau."

On a causé quelque temps ; puis, nous avons demandé si les invisibles avaient autre chose à nous dire ? Aussitôt la main du même médium a repris : "Oui, Rabelais a quelques mots pour vous." Peu d'instants ensuite la même main a produit, en cinq minutes, les stances que nous allons transcrire, et où l'on voit que les cinquièmes lignes forment une déclinaison du sujet :

" Il est, dans votre ville, un anti-progressiste
Qui voudrait que le siècle allât en reculant ;
Qui seul a de l'esprit, et traite d'ignorant
Tout ce qui n'est pas lui : c'est notre antagoniste,
Le Propagateur.

Il nous en veut beaucoup ; et son intolérance
Ne voit en nos écrits que triste absurdité,
Blasphème épouvantable, horrible impiété.
Mais que peut contre nous la stupide impuissance
Du Propagateur ?

Il prétend nous damner, cet être charitable !
Nous le lui pardonnons : nous n'avons pas de fiel,
Et, bien loin de penser à l'éloigner du ciel,
Nous te prions, Seigneur, d'être un peu favorable
Au Propagateur !

Nous te prions encor d'illuminer son âme,
Afin qu'il reconnaisse en toute humilité
Que jamais la raison ne fut de son côté.
Grand Dieu ! daigne éclairer de ta divine flamme
Le Propagateur !

Nous vous prions aussi, censeur très catholique,
D'être moins virulent envers ces bons esprits ;
Ce ton ne convient point à vos pieux écrits :
On pourrait vous confondre avec un fanatique,
O Propagateur !

Puissent nos bons avis vous rendre un peu plus sage !
Nous formons tous des vœux pour votre conversion,
Et vous donnons de plus notre bénédiction.
Pouvons-nous donc parler avec plus d'avantage
Du Propagateur ?

RABELAIS."

TREIZIÈME SÉANCE.

Réunion de 25 personnes. Dès que le silence a été observé, la main de Mlle— a écrit, en 28 minutes, l'article que voici :

"Il n'y a que bien peu de temps que je suis arrivé dans le monde spirituel, et la communication que je vais vous donner aura sans doute peu d'intérêt. Cependant, quelque chose me pousse à me servir de l'excellent médium qui se trouve à ma portée, quoique les autres esprits de mon cercle le déclarent aujourd'hui dans des dispositions peu favorables.

Je suis arrivé dans les sphères dans un moment très intéressant pour un nouveau venu. L'on s'y occupe considérablement de l'amélioration de la race humaine, et de tous les moyens qui peuvent contribuer en même temps à son perfectionnement et à son bonheur. Je ne pouvais manquer de m'intéresser beaucoup à une telle entreprise, ayant été moi-même un mortel très malheureux : ce que je ne suis plus, Dieu merci ! Dans ma courte carrière, je n'ai pas fait grand bien : mes écrits ont peut-être été d'une nature plus propre à nuire qu'à bénéficier ; mais je n'ai jamais eu que de bonnes intentions, et, dans mes plus grands écarts, jamais je n'ai fait le mal délibérément. C'est à cela, et à la culture de mes facultés intellectuelles, que je dois sans doute d'occuper ici une

place plus élevée que ma vie inutile ne semblerait l'avoir mérité. J'ai beaucoup aimé les femmes, quoique j'aie été souvent bien malheureux par elles ; je leur ai toujours reconnu une grande influence sur les destinées de l'homme, soit comme sexe, soit comme individu. C'est donc à elles que je vais adresser ma première communication.

Mesdames, meilleure moitié de l'espèce humaine, et la plus influente, quoique la plus faible, croyez-en un nouvel arrivé dans le monde des esprits ; ayez confiance dans ce que nous vous enseignerons ; aidez de tout votre pouvoir au progrès du spiritualisme, car c'est dans la propagation de cette doctrine que se trouve le plus prochain espoir de bonheur pour l'humanité tout entière. Votre esprit, votre éducation, vos instincts ne vous rendent pas propres, pour la plupart, à vous occuper de recherches scientifiques et à poursuivre avec persévérance la carrière ardue des découvertes ; mais encouragez d'un mot, d'un sourire, d'un regard d'approbation ceux qui se livrent à ces recherches par lesquelles ils trouveront la vérité. Nous comptons sur votre concours : faites que nous ne soyons pas déçus. Loin de blâmer vos époux et vos frères de ce qu'ils cherchent à démasquer les hommes pervers qui, pendant tant de siècles, ont tenu caché le flambeau de la vérité, et lui ont substitué leurs fausses et trompeuses lumières ; loin de blâmer ceux qui cherchent à les démasquer, réfléchissez avec eux et aidez-les de vos remarques fines et sensées, auxquelles souvent tout leur esprit masculin n'atteindrait pas. On vous a fait croire que vous êtes incapables de penser pour vous-mêmes ! on vous a fait une vertu de cette facilité avec laquelle vous vous êtes laissé conduire par les directeurs de vos ames ! Ne continuez pas à flatter leur amour de la domination par cette soumission passive ; pensez, vous aussi, et pour vous plutôt même que pour l'homme. La vérité se fera jour dès que vous consentirez à vous en occuper ; et il ne vous faut pour cela que combattre le préjugé qui fait à la femme un tort de la pensée. Les choses dont vous voulez bien vous occuper se font si claires et si simples à vos yeux ! il en sera de même de celles qu'on vous a jusqu'à présent interdites.

Ainsi, au lieu d'écouter exclusivement les instructions du prêtre ou du ministre qui vous distribue ce qu'il appelle la parole de Dieu, écoutez aussi les instructions des esprits dégagés des erreurs terrestres, et comparez les deux sortes d'instructions ; voyez lesquelles sont les plus nobles, les

plus consolantes, les plus vraies (la vérité se fait sentir à la conscience, quand on ne s'arme pas contre elle) et tirez vous-mêmes vos conclusions.

Que si l'on veut vous présenter nos instructions comme venant de mauvais esprits, autrement de démons, ne le croyez pas ; et, avant de vous enfuir épouvantées, prenez le temps de repasser dans votre mémoire cette phrase de l'Evangile : *On jugera l'arbre par ses fruits.* Connaissez-vous un seul spiritualiste qui soit devenu plus mauvais pour avoir adopté sa nouvelle croyance ? N'en connaissez-vous pas beaucoup que cette croyance a rendus plus sérieux, plus nobles, plus charitables ? Eh bien donc, pourquoi cette doctrine, qui produit des fruits de justice, serait-elle attribuée aux fils des ténèbres, aux démons ? (si vous tenez absolument à avoir des démons dans votre foi.) Il semblerait au contraire qu'elle ne dût être attribuée qu'aux meilleurs des anges ; et, en effet, c'est chez les meilleurs de cette sphère que l'idée des communications actuelles a pris naissance, s'est développée, et enfin réalisée.

Si l'on ne peut empêcher les esprits médiocres et inférieurs de communiquer aussi (pas plus que sur terre on ne peut empêcher les mauvais auteurs d'écrire leurs absurdes ouvrages) du moins il y a des signes auxquels on peut infailliblement les reconnaître ; et, avec une dose raisonnable de discernement, on ne court pas le risque de se laisser tromper.

Je m'arrête ; car, pour un premier avis, celui-ci est assez long, et pourra ne pas être de votre goût. C'est d'ailleurs avec difficulté que j'infiltre mes idées au médium ; mais je reviendrai souvent parmi vous, si, comme je n'en doute pas, vous le permettez ; et, soit en vers, soit en prose, je vous communiquerai quelques-unes de mes idées, quand il me semblera en avoir de pas trop diaboliques.

A. DE M."

Ces initiales désignent Alfred de Musset, dont les journaux viennent de nous apprendre la mort, et qu'aucun de nous n'a connu personnellement. Nous n'avions pas même parlé de lui.

Les autres communications de cette soirée ne sont pas destinées à être publiées.

QUATORZIÈME SÉANCE.

Nous venions de lire le "triste, trop triste" aveu d'impuissance que le *Propagateur Catholique* a fait aujourd'hui, 6 juin, lorsque nous est venu l'article ci-après qui, comparé avec d'autres, montrerait peut-être une certaine divergence dans les avis des esprits, mais qui prouve cependant combien les invisibles qui nous aident sont plus sages que nous :

" Ne prenez pas trop au sérieux vos adversaires de l'église, et ne vous donnez pas tant de peine pour les confondre : eux-mêmes se chargeront de ce soin. Vous pouvez trouver très beau et très chevaleresque ce plan d'attaque continuelle contre le système ecclésiastique, et particulièrement contre l'église catholique, la plus obstinée de toutes ; mais, pour nous, pour les esprits complétement épurés des petitesses terrestres, vous nous rappelez (pardonnez-le nous) Don Quichotte se battant contre les moulins. Laissez aller, laissez crouler, laissez mourir de sa belle mort, comme on dit, ce vieil édifice de la théologie, si contraire à la noblesse de l'homme, si opposé à la grandeur de Dieu ! Ne voyez-vous pas qu'il tremble et s'éboule de toutes parts ? Ne comprenez-vous pas que chaque spiritualiste qui se forme est une pierre qui se détache de l'église, et que, pierre par pierre, la pauvre vieille ruine ne pourra long-temps tenir debout? Ne la combattez donc pas directement, comme vous le faites; n'en parlez que lorsque nous en parlons par votre intermédiaire; ne vous occupez d'elle que pour la plaindre, et soyez sûrs qu'à mesure que vous ferez votre chemin, elle sera d'elle-même obligée de reculer pour vous céder la place. Ne savez-vous pas que nous voyons loin, plus loin que vous incomparablement? Fiez-vous donc à nos lumières: nous nous défendrons et vous défendrons quand on nous attaquera les uns ou les autres; mais ne vous chargez vous-mêmes ni de votre défense ni d'une attaque inutile : cela vaudra mieux. Nous vous donnerons autant de communications qu'il vous sera nécessaire d'en avoir pour soutenir votre journal au rang qu'il a pris d'emblée entre toutes les publications spiritualistes. Chassez donc cet esprit d'inquiétude : esprit tout humain, tout terrestre, qui vous fait sans cesse douter de nous et de vous-mêmes, et craindre de manquer du nécessaire parce que nous ne vous donnons pas le superflu. Soyez tranquilles, et ayez sur terre la paix promise aux hommes de bonne volonté.

LEON X."

Pendant que l'un des médiums écrivait cet article, un autre médium traçait le suivant, qui a peut-être été provoqué par la lecture récente d'un ouvrage intitulé : *Le livre des esprits*, que nous avons reçu de Paris, il y a quelques jours :

" Les esprits peuvent-ils être réincarnés, ou peuvent-ils ne pas l'être? Il y a là du pour et du contre. Si vous voulez prendre la chose au pied de la lettre, nous vous dirons: Non, ils ne se réincarnent pas. Si vous voulez l'admettre comme une figure, nous vous dirons : Oui, ils peuvent être réincarnés. Lorsque Jésus, en descendant du mont Thabor, dit à ses disciples qu'ils n'avaient pas reconnu Elie, quoique celui-ci eut réapparu sur terre, il voulut simplement dire que l'esprit d'Elie avait influencé celui de Jean-Baptiste; mais non pas que les deux fussent le même individu: c'est-à-dire que l'esprit d'Elie se fut réincarné dans le corps de Jean.

C'est ainsi qu'il faut entendre la réincarnation, et pas autrement. Les esprits peuvent tout aussi bien se purifier dans le monde invisible que sur une planète ; et, les faire naître une autre fois, en les replongeant au préalable dans le néant, serait en quelque sorte détruire leur individualité."

Puis, après quelques moments passés en conversation :

" Vous avez demandé tout à l'heure si l'esprit d'une personne vivante peut communiquer? Nous vous répondrons: Oui, pourvu que la personne soit endormie. Ainsi, prenez garde qu'au premier jour le célèbre abbé ne vienne vous donner quelque leçon de sa façon."

QUINZIÈME SÉANCE.

Il y a, dans un de nos cercles d'expérimentation, deux médiums en train de développement, et dont nous allons dire ici quelques mots. L'un d'eux a déjà écrit un certain nombre de communications, parmi lesquelles il s'en trouve de La Tour d'Auvergne ; quant à l'autre, il semble que Donizetti le captive presqu'exclusivement : il le fait écrire, parler, chanter, promener ses doigts sur le clavier d'un piano, et même écrire de la musique. Ce médium n'en sait pas une note ; mais le maestro dit s'attacher à lui (qui d'ailleurs lui est sympathique) parce qu'un médium déjà musicien pourrait mêler ses propres idées à celles que l'invisible veut inspirer. Donizetti veut écrire des œuvres *qui resteront* : telle a été l'expression employée.

Jusqu'à présent, il n'y a rien eu, dans ces divers exercices, qui mérite absolument d'être communiqué au public ; mais nous livrons aux méditations des gens sérieux l'article suivant, qui a été écrit par l'un de nos meilleurs médiums, dès qu'elle a visité cette autre réunion d'investigateurs :

" Ni la gloire, ni les richesses ne doivent être le but de la vie de l'homme sur la terre. Celui qui passe les années de son existence à poursuivre un but mensonger et éphémère, celui-là devra expier, dans l'autre monde, l'usage qu'il a fait des dons de celui-ci.

Lorsque La Tour d'Auvergne vous dit qu'il regrette la guerre ; lorsque Donizetti vous déclare qu'il regrette ce qu'il nomme ses beaux jours, n'y voyez pas une preuve que le bonheur soit moins grand ou moins répandu dans les sphères supérieures qu'il l'est sur la terre : vous tomberiez dans une grave erreur ; voyez-y seulement la preuve qu'il y a une expiation pour l'emploi erroné des dons qui vous ont été faits. Le génie de la musique avait été donné à Donizetti, comme à tant d'autres, non pour qu'il le fît servir à acquérir une vaine gloire, mais pour qu'il berçât, par d'exquises harmonies, les douleurs de ses frères ; le génie de la bravoure avait été donné à La Tour d'Auvergne, non pour qu'il versât le sang d'êtres parfaitement inoffensifs à son égard, mais pour qu'il défendît les faibles : ceux que l'Evangile nomme les veuves et les orphelins. Chacun d'eux a failli à sa mission, ou ne l'a qu'à moitié remplie, et ils expient, dans la seconde sphère, ce qu'ils ont fait et n'auraient pas dû faire ici-bas.

Quand le goût de la guerre sera passé à l'un, et le goût des vains applaudissements à l'autre, tous les deux s'élevant à un cercle supérieur, laisseront de côté la douleur attachée à leur condition présente, mêlée qu'elle est d'affections terrestres, de remords et de regrets."

Cet article n'a pas été signé d'abord ; mais comme on a beaucoup désiré d'en connaître l'auteur, la main du médium a écrit le nom de l'archevêque Affre.

SEIZIÈME SÉANCE.

Réunion de huit personnes. A peine étions-nous assis, et la conversation avait-elle cessé, que l'article suivant (qui n'a aucun rapport avec ce que nous venions de dire) a été écrit, en 22 minutes, par la main de Mlle.—* :

"Un grand prédicateur vous a prêché le détachement des richesses et la charité physique envers les pauvres ; je viens aujourd'hui vous prêcher une charité plus rare encore, et que, jusqu'à présent, on a peu songé à recommander : la charité envers les riches. L'expression peut vous sembler étrange ; cependant les riches, les heureux (?) du siècle ont autant besoin qu'on soit charitable envers eux, dans le sens moral de l'expression, que les déshérités de la fortune en ont besoin dans le sens physique du mot.

Vous jugez plus sévèrement les riches que vous ne devriez juger vos frères, pour être conformes à ce magnifique précepte du Christ : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* Les riches sont une portion de l'humanité ; et, comme membres de la grande famille, ils ont, eux aussi, leurs peines, leurs souffrances, leurs contrariétés. Crierez-vous au paradoxe, si je vous dis qu'ils sont souvent plus malheureux que ceux qui leur portent envie et les accusent de leurs maux ?

Eh bien, mes frères ! souvent, bien souvent, on les juge avec trop de rigueur ; on ne tient compte ni des tentations dont ils sont entourés, ni des influences qui les ont environnés dès leur enfance, ni de leurs besoins rendus multiples par l'habitude. On leur croit le cœur dur, parce qu'ils sont oublieux ; on leur suppose de mauvaises intentions, parce qu'ils ne soupçonnent peut-être pas l'emploi qu'ils pourraient faire de leurs richesses ! Il en est, oui, certainement, qui sont durs et insensibles. Est-ce parce qu'ils sont riches? Mais dans la classe la plus basse vous trouvez des êtres inhumains : vous trouvez des esclaves qui se livrent avec délices à la flagellation de leurs frères en esclavage ! Ceux-là, ce ne sont pas les richesses qui les ont endurcis ; s'ils eussent été riches, c'est à la hauteur de leur position que vous auriez attribué la dureté de leur ame. Combien d'hommes qui ne font pas le bien, parce qu'ils ne comprennent pas qu'ils peuvent le faire ! Il ne faut pas les accabler de reproches et d'injures ; il faut leur montrer la voie ; il faut les y faire entrer par la persuasion. Tel homme riche vous dira : A quoi servirait que moi, moi, seul individu, je me privasse d'une partie de mon luxe pour soulager quelques misérables que cela encouragerait à la paresse, à l'intempérance, ou à quelqu'autre vice capital ? à quoi cela servirait-il ? Je sais bien que les autres riches ne le feraient pas eux-mêmes, et je ne veux pas m'imposer des privations inutiles.

Plusieurs qui parlent ainsi sont de bonne foi : leur luxe, pour eux, est le nécessaire ; l'accumulation de leur bien est le sel qui leur assaisonne la vie : ils ne la comprendraient pas sans cela. Au lieu donc de leur faire des reproches peu charitables, démontrez-leur à la longue, répétez-leur souvent par quel moyen ils peuvent se rendre la vie plus heureuse, tout en la rendant moins dure à d'autres ; indiquez-leur la voie qu'ils ont à suivre, et invitez-les doucement à y entrer; donnez-leur une autre croyance, afin que la richesse ne soit plus leur Dieu ; donnez-leur une autre espérance, afin que l'accumulation ne soit plus le but unique de leur vie ; donnez-leur un cercle plus étendu d'affections douces et sacrées, afin que leur coffre-fort ne soit plus l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de tous leurs sentiments, et vous aurez en même temps contribué au bien-être du pauvre qui vous intéresse.

L'important est de faire comprendre au riche qu'il y a quelque chose de préférable, même sur terre, à ses fausses grandeurs et à ses vaines prospérités ; que le sourire de la pauvre mère, à laquelle on a rendu ou conservé ses enfants, est plus doux que celui de la courtisane aux pieds de laquelle on a étalé un monceau d'or ; plus doux même que celui de l'épouse fidèle, mais frivole, à laquelle on donne une brillante parure, un cachemire envié ! Quand ils auront compris les douceurs de la foi spiritualiste, l'objet de la vie terrestre de l'homme, la consolation de l'amour universel, alors le but sera rempli. Il faut que l'aumône abondante, généreuse, prodigue, vienne volontairement d'eux ; qu'on ne la leur extorque, ni par reproches ni par violence. Rappelez-vous cet enseignement ; attirez l'attention des classes privilégiées sur votre foi, ses preuves et ses effets ; et lorsqu'un nombre suffisant de riches seront spiritualistes, vrais spiritualistes, c'est-à-dire chrétiens, alors il n'y aura plus de souffrance parmi les classes inférieures, car le riche comprendra à fond cette admirable parole, qui sera devenue son motto : *Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fissent.*

BRIDAINE."

Après la lecture de cette communication, nous avons parlé de la promesse qu'Alfred de Musset nous fit l'autre jour, et nous avons demandé s'il voulait nous donner une pièce de vers ; mais la main du médium n'a pas remué. On s'est mis à parler de la comète (que personne ne voit), et de la prétendue fin du monde qui devait avoir lieu aujourd'hui même,

13 Juin, selon quelque mauvais plaisant d'Allemagne, dit-on. C'est alors que la main du médium a tracé ce qui suit, avec une grande rapidité.

" Non, ce n'est pas la fin du monde,
Car c'est l'heureux commencement
D'une ère admirable et féconde
Pour l'humain développement.

J'ai voulu vous prouver ma bonne volonté ; mais je ne suis pas fort sur l'improvisation. Je reviendrai, puisque je vous l'ai promis. Au revoir donc, amis !

A. de M."

DIX-SEPTIÈME SÉANCE.

Ce soir, 18 juin, nous étions au nombre de neuf. Un médium a dit, en s'asseyant : On m'a promis une communication pour ce soir.—Et sa main a écrit aussitôt : "Nous vous tiendrons parole ; prenez patience, et surtout n'allez pas trop vite."

Après une pause de quelques secondes, cette main s'est remise en mouvement, et elle a fourni, en 25 minutes, l'article suivant :

"Le clergé catholique s'agite plus que jamais pour opérer, dans l'enseignement public, ce qu'il appelle une "réforme radicale," et ce que nous n'hésitons pas, nous, à appeler une *marche essentiellement rétrograde.* Il s'en prend à la Renaissance, qu'il qualifie de "fatale époque," et lui attribue tous les maux qui, selon lui, affligent aujourd'hui la société, parce que cette société ne veut plus le reconnaître comme arbitre souverain, ni subir davantage sa domination. Il prétend qu'elle est en rébellion ouverte contre Dieu, parce qu'elle est en opposition avec l'église : comme s'il n'était pas dûment prouvé que Dieu et l'église catholique n'ont aucun rapport l'un avec l'autre !

Il y a déjà long-temps, Messieurs du clergé, que les hommes de bon sens, ceux précisément que vous traitez de voltairiens, de libres penseurs, de révolutionnaires, d'athées, ont fait justice de vos dogmes, de vos mystères, de vos miracles, y compris celui de la Salette : en un mot, de tout votre échafaudage de mensonges et de sottises ; enfin, qu'ils ont su faire une distinction entre le vrai Dieu et celui que vous prêchez dans vos temples. Les découvertes scientifiques en tout genre, qui ont été faites depuis cette "fatale époque",

la Renaissance, surtout celles du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, ont donné de Dieu une idée bien autrement grande que celle qu'on en avait eue jusqu'alors. Au lieu de cet être mesquin, capricieux, méchant, que vous avez fait à votre image ; au lieu de cet être qui accorde à une de ses créatures, ou, pour mieux dire, de vos créatures, plus de puissance qu'à lui-même, puisqu'elle peut à chaque instant induire l'homme au mal, sans qu'il soit permis aux bons esprits de le ramener au bien ; au lieu de cet être si peu sympathique qui n'inspire que la crainte et l'effroi, c'est un Dieu tout de bonté, d'amour, de progrès, qui, bien loin de vouloir que l'homme soit replongé dans les ténèbres de l'obscurantisme, ce qui arriverait indubitablement si vous pouviez opérer votre paternelle réforme, veut au contraire la *marche ascendante* de l'humanité qu'il encourage tous les jours, en lui fournissant les éléments nécessaires à son développement.

Ah ! Messieurs les réformateurs, vous voulez supprimer la littérature ancienne qui, depuis des siècles, fait l'admiration des hommes de bon goût ! Vous voulez dénaturer l'histoire, pour la faire servir uniquement à vos vues ambitieuses ! Vous voulez chasser des écoles les auteurs de l'antiquité, sous le stupide prétexte qu'ils ramènent infailliblement l'homme au paganisme ; et vous voulez substituer à ces grands génies, les pères de l'église, les martyrs, les confesseurs et toute votre légion sacrée ! Pauvres Basiles que vous êtes ! Vous ne voyez donc pas qu'une pareille idée fait sourire de pitié, et que vous n'en retirerez que la honte et le mépris ! C'est une idée digne d'aller de pair avec le séraphique auto-da-fé de Grasse, la clémence du roi Bomba, et les prodiges de Notre-Dame de la Merlière.

Nous ne concevons pas que le clergé catholique, dans le sein duquel il y a tant de membres éclairés, puisse avoir une pensée semblable ; puisse rêver une si monstrueuse impossibilité. Pour opérer la réforme que vous méditez, il ne faudrait rien moins que bannir à peu près tous les écrits des modernes en même temps que ceux des anciens, à cause de l'analogie qu'ils ont les uns avec les autres ; il faudrait faire un immense pas rétrograde, et abattre surtout cette hydre épouvantable, cette presse qui est votre plus horrible cauchemar, et que tous les hommes de bon sens regardent comme un second Messie envoyé de Dieu pour régénérer l'espèce humaine ; il faudrait faire disparaître la génération actuelle, et ne réserver que les enfants, afin de pouvoir les élever à votre guise en leur inculquant vos principes.

Eh bien, mettez-vous à l'œuvre ; essayez de lutter contre le progrès ; tâchez d'opposer une digue au torrent qui menace de vous déborder de toutes parts ; terrassez le spiritualisme, qui vous a porté, et vous porte encore de si terribles coups ! Si vous réussissez, nous nous avouerons vaincus, et nous conviendrons avec vous que nous ne sommes que *des démons* et *des réprouvés*. Mais, en attendant, permettez-nous de conserver notre position ; permettez-nous d'instruire les hommes, de les guider dans le chemin de la vérité, et de les mettre en garde contre vos perfides insinuations. Soyez bien convaincus qu'ils écouteront nos leçons de préférence aux vôtres, tant il est naturel à tous de suivre des avis donnés sans aucun but d'intérêt personnel de la part des conseillers, plutôt que ceux où percent l'égoïsme, la spéculation et la soif de dominer qui caractérisent à un si haut degré tout ce qui vient de vous. D'ailleurs, on ne croit plus guère en vos paroles : le prestige est dissipé, l'illusion est détruite, le monde s'éclaire tous les jours davantage, le siècle marche à pas de géant, et tous vos efforts pour empêcher le triomphe de la raison ne servent qu'à vous rendre de plus en plus odieux et ridicules.

C'est pourquoi nous ne craignons pas de vous dire que votre règne touche à sa fin, et que toute votre diplomatie jésuitique ne peut en aucune façon retarder la chute du vieil édifice qui, si vous ne l'abandonnez au plus vite, doit inévitablement vous ensevelir sous ses ruines.

R. Descartes."

Après la lecture de cet article, le médium ayant demandé si le Père Ambroise n'avait pas aussi quelque chose à nous dire, sa main a repris ainsi :

"Le père Ambroise partage entièrement les sentiments de Descartes ; mais comme il vous fait souvent écrire, et que son nom est peu connu, ou, pour mieux dire, inconnu dans le monde littéraire, il a préféré céder la place à un esprit qui a fait parler de lui quand il était sur terre, et dont il est peu de personnes instruites qui ne connaissent le nom et les ouvrages."

DIX-HUITIÈME SÉANCE.

Ce que nous allons transcrire ici, nous fut donné à la suite de la Deuxième Séance (pages 62 à 67) ; nous en avons

différé la publication, pour ne pas trop heurter certaines idées.

La main de Mlle E— fut d'abord employée par Mirabeau, et nous lûmes :

“ Quand on vous donne des conseils, ne vous inquiétez pas de savoir d'où ils viennent : les hommes qui vous les fournissent peuvent avoir mené une conduite reprochable sur terre, et cependant être à même aujourd'hui de vous donner de bons avis. Ensuite, ne soyez point étonnés que nous ne revenions pas, lorsque des discussions politiques auront eu lieu dans vos réunions : ce n'est pas pour traiter de tels sujets que nous revenons parmi vous ; si nous avons été des fous, ce n'est pas une raison pour que vous le soyez à votre tour. Ecoutez donc ce qu'on vous dit, sans rechercher d'où cela vient, et profitez-en, si vous le trouvez bon. Si j'ai cessé mes communications, c'était pour cela.”

Après une très courte pause, la main reprit :

“ Les spiritualistes s'occupent un peu trop (selon moi) de la religion, ou des religions ; mais laissez les autres agir comme ils l'entendront, et ne vous inquiétez pas de savoir ce qu'il faut faire ou ne pas faire contre les sectes. Ceux qui suivent leur chemin, sans se préoccuper de ce qui se passe autour d'eux, sont les premiers qui atteignent au but. Faites ainsi, et lorsque vous aurez marché ; que le nombre de vos prosélytes se sera augmenté, ceux qui seront restés en arrière, et qui verront qu'on n'a pas fait attention à ce qu'ils disaient, voudront alors entrer dans vos rangs. Souvenez-vous qu'une chose, de même qu'un individu, n'acquiert d'importance qu'autant que l'on s'en occupe.

Si vous voulez suivre mon conseil, ne cherchez à rien déraciner encore ; plantez, plantez toujours, et les nouveaux rameaux couvriront bientôt les vieux troncs qu'alors on arrachera facilement.”

Nous causions, entre nous, lorsque la main d'un autre médium écrivit comme suit :

“Il est bien difficile, quand on veut établir une religion nouvelle, de ne pas déclamer un peu contre celles qui sont déjà établies. Jésus de Nazareth, lui-même, ce modèle de patience, ce type de bonté et de douceur, frondait ouvertement les princes des prêtres et leurs doctrines : ce qui me fait vous dire que puisque lui l'a fait, d'autres peuvent bien le faire quelquefois, malgré eux, quand ils se laissent dominer par leur zèle et leur enthousiasme. Cependant vous

devez, autant que possible, éviter ce moyen, ou du moins le réserver pour la fin, quand le moment sera venu de porter le dernier coup."

Nous citâmes alors les paroles sévères que Jésus adressait à ses ennemis, et notre conversation fut interrompue de nouveau, par la main de Mlle E—, qui reprit ainsi :

"Je n'étais pas Dieu ; j'étais spiritualiste. Regardez au fond de ma doctrine, et vous y trouverez tout ce que le spiritualisme enseigne. Mais il aurait fallu que je vécusse deux cents ans ; car, sur les bonnes bases que j'ai posées, on a bâti une autre église que celle que j'avais pensé donner au genre humain : on a trouvé, que la charité, le désintéressement, n'étaient pas encore de saison, et on a défiguré ce que j'avais enseigné.

JÉSUS."

Nous parlâmes ici des contradictions que l'on rencontre, surtout aux débuts, dans les communications fournies par divers médiums, et nous rappelâmes un article, fort remarquable d'ailleurs, qui vint inopinément, le 17 Décembre 1852, sous la main de l'incrédule dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et dans lequel il était dit que Jésus ne communique pas avec les mortels, parce que sa mission a été terminée : qu'il nous a laissé une doctrine complète.

Nous n'avions pas achevé cette citation, que les deux médiums écrivirent simultanément. Voici d'abord ce que produisit la main de Mlle E— :

" Ce n'est jamais du nouveau que je viens dire ; c'est toujours à l'appui de ce que j'ai déjà prêché. J'ai donné au monde une doctrine complète, et si parfois je reviens, ce n'est que pour expliquer ce que l'on ne comprendrait pas. Les hommes d'une intelligence assez élevée pour juger ce que j'ai dit et ce que je redis, n'y trouveront jamais de contradiction. Alors donc, ce que je dis n'est qu'une répétition ; mais les répétitions sont quelquefois nécessaires pour vous, mortels.

JÉSUS."

Voici maintenant l'autre écrit :

" La mission de Jésus a été terminée, pour ses contemporains et quant à son existence terrestre, à lui ; mais comme sa doctrine a été défigurée, il a pensé, et il pense encore que son devoir est de venir communiquer avec vous afin de la rectifier. C'est ce qui fait que quelquefois vous avez des communications signées de lui, ou qui du moins ont été

dictées par lui, au moyen des esprits dont il dispose. Jésus, n'en doutez pas, est dans une sphère beaucoup plus élevée que ceux qui l'ont suivi, et que beaucoup de ceux qui l'ont précédé : ce qu'il doit à la pureté de son origine comme esprit, c'est-à-dire à sa perfection ; car vous n'ignorez sans doute pas que Dieu crée des esprits plus ou moins parfaits, ou plus ou moins imparfaits. Ce serait donc, en quelque sorte, nier la bonté du Christ, et méconnaître ce qu'il y a de grand dans ce qu'on a dit de lui, que de croire qu'après avoir été mis à mort pour avoir prêché la vérité, il cesserait aujourd'hui de l'enseigner aux hommes, qu'il a tant aimés et qu'il cherche encore à ramener dans le bon chemin."

DIX-NEUVIÈME SÉANCE.

Deux jours après ce que nous venons de rapporter, nous étions une dizaine de personnes parmi lesquelles se trouvait, pour la première fois, une Dame qui, la veille encore, disait croire aveuglément tout ce que l'église catholique enseigne. A peine avions-nous pris nos places, et fait silence, que l'article suivant fut écrit par la main de Mlle E— :

"Beaucoup de spiritualistes se demandent : Que pensèrent les martyrs de la foi de Jésus-Christ lorsque, à leur réveil, ils reconnurent que leur supplice n'avait servi à rien ? qu'ils s'étaient fait les victimes de tortures atroces dans lesquelles leur corps avait été inutilement consumé ?

Leur réveil, mes frères, ne fut pas aussi triste que vous pourriez le penser : ils eurent ce qu'ils cherchaient ; seulement, ils virent qu'ils avaient pris un mauvais chemin. En effet, ces chrétiens, qui étaient pour la plupart des hommes éclairés et d'une intelligence élevée, croyaient, savaient qu'au delà de ce que vous appelez la vie, il y a quelque chose de mieux ; ils voulaient rejoindre ce Jésus, pour la cause duquel ils se sacrifiaient : ils étaient spiritualistes ; seulement ils ne savaient pas se guider. Mais ils étaient, presque tous, des hommes de bien, et je vous assure qu'ils sont aujourd'hui les plus ardents à vous faire reconnaître une vérité qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir.

Dites, à ceux qui vous repoussent, qu'il n'est pas besoin de s'imposer des souffrances ni de pratiquer des cérémonies pour avoir sa place là-haut ; dites-leur : Nous ne vous demandons rien que de voir et de réfléchir, et vous serez heureux. Si, autrefois, des hommes d'un grand mérite n'ont pas craint de donner leur vie pour une cause qui n'était qu'im-

parfaitement développée, pourquoi ne reconnaitriez-vous pas une doctrine, aujourd'hui complète, qui ne demande aucun sacrifice?"

Quelqu'un voulut savoir le nom de l'esprit qui communiquait, et la main du médium reprit:

" Laissez-moi finir; puis je signerai."

Au même instant, l'autre médium écrivit ce qui suit:

"J'ajouterai, comme corollaire à ce que le médium vient d'écrire, que les souffrances des martyrs ont été, dans le principe, du plus haut intérêt, et ont rendu d'immenses services à l'humanité, en établissant la religion chrétienne, dont on ne peut nier l'influence salutaire dans les premiers siècles du christianisme. C'est, en effet, cette religion qui a porté le dernier coup à la barbarie que les hordes du nord avaient introduite en Europe, et c'est en les convertissant elles-mêmes à une religion qui était toute d'amour et de charité, que le progrès s'est fait peu à peu.

Mais la meilleure chose du monde a son mauvais côté. Ceux qui s'étaient d'abord montrés humbles et charitables, s'emparèrent peu à peu du pouvoir; la corruption pénétra dans leur sein, et l'église primitive, de persécutée qu'elle était, s'est faite intolérante et persécutrice; elle a voulu, à toute force, exercer la souveraine puissance, et elle a constamment fait la guerre à la raison, qui cependant a commencé à lever la tête dans le seizième siècle, en produisant Luther et Calvin, et qui, depuis cette époque, a toujours cherché à conquérir la place qu'elle doit véritablement occuper.

Comme elle n'était pas encore assez puissante pour renverser le colosse de la superstition, Dieu est venu en aide aux humains, en leur faisant trouver le spiritualisme, qui complétera l'œuvre en élevant l'homme à la position qui lui revient naturellement: celle de roi de la création, à qui rien ne doit rester inconnu de ce qui se passe sur la planète qu'il habite, et qui doit aussi entrevoir une partie de ce qu'il doit être, et de ce qu'il sera quand il aura quitté cette vie pour entrer dans la vie éternelle."

La lecture de cet article était à peine achevée, que la main de l'autre médium reprenait ainsi:

"Aimer, croire, espérer: tels sont les trois plus grands besoins de l'homme. Ne soyez pas étonnés que la religion chrétienne ait pris un si grand développement: il fallait aux hommes un appui pour les soutenir: c'est-à-dire des consolations à ceux qui souffrent. Le christianisme est celui qui

leur en procure le plus; et leur cœur en a toujours besoin, puisqu'il est sans cesse affligé.

Ce fut le commencement du spiritualisme, comme je vous l'ai déjà dit: le spiritualisme est ce que je voulais établir sur la terre, et ce que je viens encore vous prêcher. Aussi, vous me permettrez de le considérer comme ayant commencé à mon temps, et de regarder les siècles qui se sont écoulés depuis, sans en excepter ceux que vous appelez siècles de lumière, de les regarder comme nuls relativement au progrès réel: car vous n'avez avancé que dans des sciences physiques, et vous avez négligé le plus essentiel, le seul durable. Passons donc, franchissons ce grand intervalle où l'ambition et la corruption trônèrent seules; et, joignant cette autre époque avec le temps présent, disons que l'œuvre est commencée pour ne plus être interrompue.

Plusieurs d'entre vous se sont peut-être dit: Qu'il doit être fier, ce Jésus de Nazareth, de se voir ainsi trôner dans les églises! bien aimé, vénéré, adoré par tous!.... Pardon, mes frères! l'orgueil ne fut pas mon défaut, quoique j'en eusse peut-être un peu. Je vois ces choses avec peine; je reconnais que je suis si peu de chose auprès du Grand Créateur de tout, que je m'humilie et m'attriste en me voyant traité presque à son égal. Je plains ces pauvres gens qui ne cherchent pas, et qui m'adorent aveuglément parce que des hommes leur disent: Prosternez-vous et adorez!....Oh! cessez, cessez de telles adorations qui me font tant de mal; ne reconnaissez que le Dieu de tous, et ne me considérez que comme un homme qui veut le bien de ses semblables.

Jésus."

L'insuccès récent du clergé catholique devant la Législature sarde, l'indignation qu'il vient de soulever en Belgique, les foudres de l'évêque de Cadix contre le spiritualisme qui envahit aussi l'Espagne, tout montre que les prêtres sont à l'œuvre partout, et voilà sans doute pourquoi les invisibles nous font tant de communications à leur sujet. Donnons encore celle-ci :

"Nous sommes arrivés à la deuxième phase du spiritualisme, et, comme nous vous l'avons prédit, il y a quelque temps le progrès se fait aujourd'hui avec une incroyable rapidité. Si la première phase a paru longue à quelques personnes qui ont été convaincues dès le principe, et qui, dans leur enthousiasme zélé, auraient voulu voir la chose marcher avec plus de vitesse, c'est qu'il n'en pouvait être autrement: la vérité a toujours eu de la peine à triompher de l'erreur; toutes les fois qu'elle a voulu se montrer aux hommes, ils l'ont, presque toujours, impitoyablement repoussée, et ce n'est que lors-

qu'elle a donné des preuves irrécusables de son existence, qu'on s'est vu forcé de la reconnaître. Les choses ne pouvaient donc marcher plus vite; pour convaincre les hommes, il fallait des faits surhumains, palpables, visibles, et nous en avons fourni; il fallait, en un mot, préparer la terre avant de l'ensemencer, et c'est ce que nous avons fait.

Les prodiges qui s'opèrent en Amérique, depuis plusieurs années, ne trouvaient en Europe que des incrédules, ou des hommes qui rient de tout, qui plaisantent sur tout; et nous leur avons envoyé M. Hume, afin de les convaincre. Il fallait, à Paris, un homme comme celui-là pour donner un démenti aux savants et confondre les sceptiques, et nous osons affirmer qu'il a parfaitement réussi. Il n'y a pas aujourd'hui jusqu'au clergé catholique qui ne s'enferre lui-même, et qui, par sa fausse tactique, ne soit parvenu à nous faire gagner notre procès. C'est que le doigt de Dieu est là; c'est qu'il veut que ses créatures soient plus heureuses, sur terre, qu'elles ne le sont depuis long-temps; c'est que la religion chrétienne, défigurée par les prêtres, a besoin d'être ramenée à sa pureté primitive, et qu'il est temps que les hommes suivent la doctrine du grand médium de Nazareth, telle qu'il l'a établie, et non celle de l'Eglise, qui ne lui ressemble en aucune manière.

Le clergé catholique, qui voit la puissance lui échapper, ne croit pouvoir mieux combattre le spiritualisme qu'en ayant recours à Satan, ce prodigieux levier avec lequel, depuis tant de siècles, il a si souvent soulevé les masses! Ce prince des ténèbres, avec sa légion infernale, est bien usé; on n'y croit pas beaucoup aujourd'hui; on s'est accoutumé à le considérer uniquement comme un être fantastique; comme un mythe, et on l'a relégué au nombre des dieux de la fable. Cependant, comme c'est encore le plus puissant auxiliaire de l'Eglise: celui qui lui a rendu, et lui rend encore de si grands services; que c'est, en un mot, la pierre angulaire de l'édifice, il est très naturel qu'elle ait recours à lui, et qu'elle le mette en avant pour tâcher de sauver l'œuvre, de la ruine dont elle est menacée.

Allons, Messieurs du clergé! ne perdez donc pas courage; transformez-nous en démons. C'est en vain que vous emploierez cette ressource; vous aurez beau nous affubler d'un costume infernal: vous ne pourrez nous empêcher de faire le bien; vous serez, vous-mêmes, obligés de convenir que nous rendons de grands services à l'humanité, et que si nous sommes des démons, nous sommes au moins de très bons *diables*."

VARIÉTÉS.

"Dans une immense assemblée qui a eu lieu dernièrement dans le monde invisible, il a été surtout question de refaire l'histoire universelle, depuis les siècles les plus reculés, et de l'appuyer sur des bases plus solides que toutes celles qui existent jusqu'à présent. On choisirait pour cela des contemporains de tous les faits qui seraient rapportés, et leurs déclarations s'appuieraient sur des preuves authentiques. La difficulté, si toutefois c'en est une, est de trouver un médium assez impressionnable pour bien saisir les idées de chaque personnage qui lui dicterait. Cependant, on a fait cette proposition: qu'un esprit, lui-même, recevrait les communications de tous les autres, comme étant plus à même de le faire qu'un simple mortel, et que cet esprit se chargerait, lui, de transmettre l'ouvrage au médium.

Il a été de plus discuté quelle serait la langue que l'on choisirait, et tout porte à croire qu'on préférera la langue française comme étant la plus positive et celle qui prête le moins à dénaturer un récit, par une équivoque, un contre-sens ou un malentendu.

Ce sera, nous le pensons, un très-grand service rendu à l'humanité. LE PERE AMBROISE."

Nous avons déjà parlé (page 79 et suivantes) d'un médium qui écrit quelquefois en français, quoiqu'elle n'en sache pas un mot. Aux exemples que nous en avons déjà cités, ajoutons les suivants, ayant soin de *copier exactement* ce français souvent incorrect.

Un jour la main de cette Dame a écrit, d'un trait: "ce que vous dites la meritte il faut prendre le tems comme il vient vous vivez dans un siècle ou la lumière naturelle est plus vive qu'elle n'a jamais été à la mort de Jesus-Christ le voile du temple se déchira en deux parts de haut en bas la voix du sang se fera entendre votre père vous pardonnera la récompense est petite vu ses grands services Tout lui vient à souhait tout lui arrive a souhait la mer commence a se soulever faites en sorte que tout soit pret on ne peut sonder les secrets de la providence les choses de ce monde ne sont qu'un n'ont nulle solidites la vie n'est qu un song que cela soit contentement passe richesse

Il n'y a si bonne compagnie qui ne se separe jusqu'au revoire"

Une autre fois cette Dame a vu sa main écrire une sorte de sermon, qui comprend plusieurs pages, en anglais, mais où se trouvent les mots français que nous allons copier. Cet écrit commence ainsi : "Tous les hommes doivent mourir, je dois parler sur ce sujet, Le dévoilement des misteres,"

Plus loin sont intercalés, non sans à propos, ces autres mots : "L'aurore devance le lover du soleil, les premiers vont devant, d'ordinaire les plus diligens ont l'avantage."

Enfin, l'article se termine par ceux-ci, très appropriés : " Erreur qu'il faut détruire."

Dernièrement un incrédule ayant demandé à cette Dame ce que le spiritualisme lui a valu, la main de celle-ci écrivit bientôt après une longue réponse, en forme de lettre, et en anglais, mais en tête de laquelle on lisait cette ligne que nous copions textuellement : " Vous en êtes bien plus riche, et plus à votre aise."

Cette main est souvent employée par des médecins invisibles, et nous lui avons vu écrire des prescriptions et des dissertations fort remarquables et assurément bien étranges, s'il fallait les attribuer à l'excellente mère de famille dont nous parlons. Citons un fait : Mr. W— souffre depuis des années, et il a épuisé les ressources de la médecine ordinaire ; ce n'est que depuis peu de temps qu'il écoute les avis d'un esprit qui dit avoir été médecin, en Ecosse. Ayant égaré une prescription, Mr. W— a prié le médium de lui en donner une autre copie ; et cette Dame cherchait l'original, dans ses cahiers, sans pouvoir le trouver, lorsque sa main a pris machinalement un crayon et ensuite écrit une longue communication, dont voici le commencement, que nous traduisons :

" Ma chère Madame, Mr. W— désirant une copie de ma dernière prescription, dont vous ne pouvez retrouver l'original, je veux vous aider en vous donnant de nouveau la manière de faire le *methiglen* : c'est, tout simplement, un mélange de miel et d'eau, que l'on fait bouillir, et qu'ensuite on laisse fermenter. Pour une petite quantité, la proportion est d'une livre de miel pour un quart de gallon d'eau. Quand cela est froid, on y ajoute un peu de levain.

Je regrette que Mr. W— ait fait usage de *mead*, au lieu de methiglen. C'est, assurément, une liqueur fort agréable, mais elle est d'une nature plus échauffante ; et comme tout ce qui tend à stimuler l'action du sang doit être évité, le methiglen est plus approprié dans ce cas. . . ."

Disons que le médium n'a aucune connaissance de cette préparation, dont elle ignorait même le nom, et répétons que, depuis plusieurs mois, elle ne perçoit immédiatement aucune des pensées dont l'expression vient sous sa main. Cependant, elle est bien éveillée ; il lui arrive quelquefois de s'entretenir avec nous pendant que sa main écrit.

Les communications écrites ne sont pas toujours bien lisibles : quelquefois même il manque des mots ; mais il suffit que le médium reprenne le crayon, ou la plume, et pose sa main sur le passage obscur : l'explication est vite donnée.

"Vous pouvez tous être médiums, de la même manière que vous pouvez tous être poètes ; mais, de même qu'il n'y en a qu'un certain nombre auxquels il soit donné d'exprimer la poésie, de même il n'appartient qu'à quelques organisations d'élite de nous traduire en langage humain."

(*Communication spirituelle.*)

"Nous vous avons déjà dit que les juifs attendent encore le Messie. Il faut faire en sorte de leur prouver que le Messie qu'ils attendent n'est autre chose que le spiritualisme."

(*Communication spirituelle*)

"Une des choses qui entraveront le plus les progrès du spiritualisme, sera le respect humain d'une partie de ses adhérents : les uns trouveront dans leur position, leurs intérêts mondains, des motifs de cacher leur foi ; d'autres feront comme Pierre, qui renia le Christ, malgré la réelle affection qu'il lui portait, et le dévouement dont il l'assurait encore la veille." (*Communication spirituelle.*)

Nos jours sont comptés ici-bas, et l'homme qui croit pouvoir en abréger la durée, par le suicide, fait un bien triste calcul ; car il se sépare du monde terrestre, avec lequel il *devait* vivre encore, et il n'atteint pas à l'autre monde, où *il n'y a pas encore* de place pour lui. Son isolement doit donc être bien affreux ! surtout si, considérant son erreur quant à la vie future, (il n'y croyait sans doute point) il pense maintenant que ses peines puissent être éternelles, comme on le lui a si souvent prêché !....

Imprimé par J. Lamarre.

L'ORTHODOXIE.

On n'a qu'à ouvrir le Nouveau Testament pour reconnaître que le langage de l'orthodoxie n'est pas conforme à ce livre, et que le spiritualisme moderne n'est rien autre chose que le développement des vérités enseignées par le Christ. L'Ancien Testament prouve aussi que les manifestations spirituelles avaient lieu autrefois, d'une manière ou d'une autre ; et l'on comprend que si, pendant des siècles, on a peu parlé de ces choses, c'est que les prêtres avaient réussi à les étouffer, comme ils cherchent à le faire encore maintenant. Nous voulions continuer aujourd'hui nos citations de l'Ecriture sainte ; mais le *Propagateur Catholique* a bien aussi quelque droit à nos égards pour les arguments qu'il opposait, ces jours derniers, à la doctrine du sens commun.

Dans son numéro du 20 juin, on lisait que l'évêque de Cadix "interdit sévèrement à tous les fidèles de son diocèse de s'occuper des tables tournantes et, en quelque manière que ce soit, de l'évocation des esprits." On ne dit plus que c'est une superstition; mais on proscrit : c'est afin de perpétuer l'ignorance. Nier absolument n'était pas possible en vue de la Bible, de cette "Parole de Dieu" qui offre surtout l'exemple de Samuel évoqué par le médium d'Endor, à la demande de Saül, qui apprit ainsi ce qui devait lui arriver le lendemain (1er L. des Rois, XXVIII, 7 à 19); et la prédiction s'accomplit (*ibid.* XXXI, 6): c'était "le Seigneur" qui avait parlé. Jésus a dit depuis : "Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu." (St. Mathieu X, 26.) Donc, si les prêtres interdisent l'évocation des esprits, c'est qu'ils ont des choses à cacher ; et si, au contraire, les spiritualistes convient tout le monde à l'observation de ces grandes merveilles, c'est qu'ils *savent* que là se trouve le bonheur de l'humanité : là, c'est-à-dire dans la doctrine du Christ, bien comprise et non faussée; c'est que les spiritualistes ne font pas un commerce de ce qu'ils ont appris, tandis que l'orthodoxie fait argent de toutes ses pratiques.

Nous le demandons : Quels sont les véritables chrétiens ? les orthodoxes ou les spiritualistes ? Jésus disait : *Cherchez, vous trouverez* ; l'évêque de Cadix dit autrement, et le *Propagateur* se hâte de le répéter : "Le chrétien n'a pas la liberté d'émettre des idées contraires à la foi.... il n'a pas même celle de les concevoir." C'est-à-dire que l'orthodoxe doit être une machine aveugle, non-pensante, mais obéissante et surtout PAYANTE.

On sait que le clergé fait partout des siennes ; mais il n'a pas eu plus de succès en Belgique qu'en Sardaigne. Il paraît qu'on veut imposer aux Belges une loi sur la charité ! L'idée est peut-être nouvelle ; mais si le spiritualisme n'y met ordre, il faut s'attendre à tout, jusqu'aux bûchers inclusivement. Le *Propagateur* contient un long article à ce sujet ; nous y avons remarqué ce passage significatif : "Ah ! si ceux des riches qui aiment les pauvres et leur portent secours le comprenaient, ils feraient passer une partie de leurs aumônes par les mains de ces religieux capucins, administrateurs intègres, sans femmes et sans bureaux...... Ah ! si les riches le savaient, ils songeraient à cette église inachevée qui est toute la journée ouverte à la prière de tous......" C'est-à-dire qu'il faut donner aux capucins : les pauvres ne sont pas aussi pressés ! Et (la chose est sans doute bien extraordinaire, pour qu'on ait soin de la signaler) ces vertueux capucins n'ont pas de femmes !......

Les troubles que ces saintes gens viennent d'occasionner à Bruxelles et dans plusieurs autres villes, ont donné lieu à une mesure extrême, tant il y avait de danger : la clôture des Chambres; mais le clergé compte recommencer la partie, dût-il mettre le pays à feu et à sang (à propos de la charité !) L'article en question se termine, en effet, par ces mots, dont un va être souligné : "Cette solution inattendue met un terme *momentané* aux difficultés suscitées par le projet de loi sur la charité."

Le *Propagateur* a souvent parlé de miracles : en dernier lieu, celui de la Salette, dont les eaux guérissent tous les malades et convertissent tous les pécheurs auxquels on en fait avaler quelques gouttes, *pourvu que ce soit malgré eux !* Un évêque l'a certifié, dit-on : ce *doit* donc être vrai !..... Mais qu'est-ce que tout cela ? que sont les cabrioles de saint Cupertin qui disait la messe en l'air ? et la résurrection de Lazare n'est elle-même que de la saint Jean auprès des résurrections tout aussi vraies, mais nombreuses, qu'opérait sainte Colette : on lui en connaît au moins cinq !

Dans son numéro du 4 juillet, *l'estimable* journal offrait un article de trois colonnes sur le *Cinquantième anniversaire de la canonisation de Sainte Colette*. On s'étonnera peut-être que cette fête n'ait encore été célébrée que cinquante fois, lorsqu'on saura que Colette mourut en 1447 ; en voici l'explication : "Les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau furent tellement éclatants, que vingt-cinq ans après la mort de l'abbesse, sa canonisation était sollicitée auprès du Saint Siége.... Des rois, des princes, des évêques employèrent

longtemps leur crédit...." Ainsi, on attendit d'abord *vingt-cinq ans* avant de demander, et ensuite les plus grands personnages sollicitèrent *long-temps :* cela prouve, en effet, que les miracles avaient dû être bien *éclatants!* Puis, comme une conséquence logique, Rome attendit à son tour, jusqu'en 1623, pour donner le brevet de sainte, et enfin ce n'a été qu'en 1807 qu'un autre pape a institué la nouvelle fête!.... Voici ce qu'il y a de plus édifiant dans ce récit dont le but évident a été de *prouver* la nécessité de la confession :

Ste. Colette était allée à Besançon. Elle sut, par révélation, qu'une de ses religieuses venait de mourir à Poligny, coupable d'une faute qu'elle n'avait pas eu le courage de confesser. Elle apprit qu'à cause d'elle le jugement de cette infortunée était suspendu par l'intercession de la très-Sainte Vierge, et qu'elle revivrait pour confesser son péché et en obtenir le pardon.... La Sainte avait déjà ressuscité quatre morts : trois à Besançon, un à Lons-le-Saulnier. Elle revint à Poligny le quatrième jour de la mort. La défunte était à l'église, dans une bière découverte. Ce fut par la fenêtre de la sacristie que Colette entra dans le lieu saint, suivie de toutes les religieuses et de deux moines. (Jolie procession!) Elle fit approcher le cercueil, et "d'une voix qui fut entendue au loin, *voce magna,*" (quand il s'agit de réveiller une morte, on ne saurait trop crier, même en latin,) "elle lui commanda de se lever." Attention! "La morte se leva à l'instant, sortit de sa bière, revêtue de son habit de religieuse, passa la balustrade, et alla s'agenouiller devant le grand autel.

"A ce prodige, la partie du peuple qui occupait l'église fut saisie d'effroi et poussa de grands cris. La foule extérieure, entendant les cris du dedans, força les gardes." (Pourquoi ne pas la faire entrer aussi par la fenêtre? ce serait bien plus joli!) "La religieuse ressuscitée priait toujours dans la même attitude, se préparant à la confession, comme sa mère le lui avait ordonné à haute voix. Le bruit se calme, le confesseur s'avance et reçoit l'aveu de la pénitente sous les yeux de tout ce peuple, recueilli alors dans le plus profond silence. Après l'absolution et une courte prière que l'on crut être sa pénitence, la religieuse se leva, remercia tout haut la Sainte de l'avoir sauvée, avouant qu'elle était perdue sans elle; et, s'étant recommandée aux prières des assistants, elle rentra dans sa bière et expira de nouveau."

L'écrivain orthodoxe, avec un aplomb admirable, laisse "aux libres-penseurs le soin de prouver que toute une ville

peut être hallucinée...." Monsieur le logicien, *prouvez* d'abord que toute la ville a dit avoir vu, et nous prouverons ensuite que, dans une foule de circonstances, les gens d'église, hommes et femmes, ont été d'effrontés comédiens.

" Nous n'ajouterons à ce récit aucun commentaire," dit modestement le narrateur orthodoxe !— Nous non plus.

Dans le *Propagateur* du 11, nous trouvons cet appel "aux fidèles de tout l'univers : Nous vous exhortons et vous supplions instamment d'imiter ce qu'ont fait d'autres fidèles, c'est-à-dire de contribuer par quelque offrande pécuniaire à la construction de la nouvelle église." (Encore une autre église !) " Les noms de ceux qui auront fait quelque offrande seront publiés.... s'ils le désirent." Bon ! Le monde est fatigué de donner à ces éternels mendiants, et voilà qu'ils font appel à la vanité ! Et ils se disent chrétiens ! Les paroles de Jésus sont claires cependant : " Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés.... Ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites.... Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite." (St. Math. VI, 1-4.) On le voit, le langage de l'orthodoxie n'est pas celui de l'Evangile.

Le dévot journal parle aussi d'un autre grand miracle, comme s'il y croyait, et il rejette ce qui tombe sous les sens. Ecoutons-le : " Ceux qui s'inclinent devant les prétendus miracles du magnétisme, qui croient humblement aux esprits frappeurs.... se riront de nous parce que nous avons dit que la Sainte Maison de Lorette a été miraculeusement apportée de Nazareth...."

Non, monsieur, non : il n'y a pas là de quoi rire ; tout y est affligeant ! Que ce soit par sottise ou par hypocrisie que l'on débite encore aujourd'hui ces balivernes, il y a des dupes qui les écoutent ! Voyez ces gens que vous avez le plus fanatisés, et qui sont les plus fermes piliers de vos églises (quand ils ne sont pas ivres !) ce sont eux principalement, et dans les deux sexes encore, qui alimentent la *Chronique locale* de nos journaux ! Est-ce pour améliorer leur sort que vous sermonnez ainsi ?.... Nous n'avons point de miracles, nous, ni dans le magnétisme ni dans le spiritualisme ; nous avons mieux que cela : des *faits* que tout le monde peut apprécier ; des faits *réels* qui guérissent le corps de l'homme, et qui élèvent son ame en l'éclairant sur ce qu'il y a de faux et de stupide dans votre enseignement antichrétien.

ENTRETIENS.

VINGTIÈME SÉANCE.

La journée a été pluvieuse, le tonnerre a grondé ; ce soir le temps était bien humide et la chaleur accablante : nous n'étions que six. Le silence régnait depuis quelques minutes, lorsque la main de Mlle— a écrit spontanément (en anglais) :

" Le temps est trop orageux ; il est douteux qu'aucun de nous puisse rien faire de bon, par quelque médium que ce soit. BOOTH."

Puis, après une pause de quelques secondes :

" Cependant un des plus puissants va essayer. "

Bientôt après est venu l'article que nous allons transcrire. Le médium était mal à son aise ; elle a parlé trois fois, sans que sa main se soit arrêtée un instant : " C'est horriblement écrit ; il sera bien difficile de le lire— J'ai mal dans l'épaule, je souffre considérablement — Je crois qu'il est décidé à ne jamais s'arrêter !" Cette composition a pris *dix-sept* minutes ; le médium croyait être restée plus long-temps :

" Une mère de trois enfants, restée veuve et sans autre moyen de subsistance que son travail et celui de ses fils, très peu rétribué, et souvent insuffisant, tomba malade et se vit bientôt réduite à un tel état de misère, que ses enfants, au désespoir, conçurent, pour subvenir à ses besoins, l'idée à la fois la plus sublime et la plus étrange. Une forte somme avait été promise à celui ou ceux qui livreraient à la justice un insigne voleur dont les méfaits et les vols audacieux désolaient le pays. Les trois frères convinrent que l'un d'eux passerait pour le voleur et que les autres iraient le livrer à la justice, pour toucher la récompense.

Ce qu'ils avaient résolu, ils l'exécutèrent. Le sort tomba sur le plus jeune ; et, conduit par ses frères devant le magistrat, il avoua tous les crimes dont il fut accusé, et, en échange de sa liberté, ses frères reçurent la récompense promise.

Mais lorsque la mère sut à quel prix elle avait acquis les secours qui lui étaient portés et le bien-être comparatif dont elle se voyait entourée, elle s'écria : Eh quoi, avez-vous pensé que, mère dénaturée, je consentirais à me nourrir et à me vêtir du sang de mon fils !

Qui, en entendant ce langage, s'aviserait jamais de le prendre au pied de la lettre et s'imaginerait que cette femme prétendait être obligée de se couvrir et de s'abreuver du sang de son fils livré pour elle ?

C'est cependant une interprétation semblable que l'on a faite lorsqu'on a pris littéralement le sens de ces paroles de Jésus : *Buvez et mangez ; ceci est mon corps.* Quoi ! vous savez que tout ce qu'enseignait Jésus consistait en paraboles ; il ne vous est pas arrivé, dans d'autres circonstances, de vouloir prendre au pied de la lettre ses paroles symboliques ; et ici, quand c'est la figure qui prête le moins à une interprétation littérale, vous ne voulez pas l'entendre autrement, et, pendant la suite des siècles, vous enseignez aux peuples cet absurde mensonge : qu'ils sont réellement appelés à manger le corps et à boire le sang de Jésus !

Comprenez donc une fois le sens de ces paroles. Jésus avait toujours prêché la cause du peuple, des pauvres et des déshérités du monde ; et, grâce à la doctrine qu'il avait prêchée, le pauvre pouvait s'asseoir enfin au banquet de l'humanité ; prendre sa part de pain et de vin, c'est-à-dire de la nourriture servie pour tous, de tous les dons faits à la race humaine. C'est ce qu'il avait voulu obtenir ; mais il avait payé d'avance ce résultat du prix de tout son sang, par sa mort injuste et cruelle. Il avait donc le droit de dire : Pauvres pêcheurs, classe humble et méprisée, le pain que vous mangerez et le vin que vous boirez c'est réellement mon corps, et c'est réellement mon sang que j'ai livré pour vous ; chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, faites-le en mémoire de moi ; souvenez-vous de celui qui, par sa mort, vous a valu le droit de boire le vin et de manger le pain, le droit de vous asseoir au banquet d'où vous étiez auparavant exclus.

Eh bien, pourquoi n'avoir pas voulu recevoir une interprétation symbolique de ces paroles, et en avoir fait un enseignement absurde qui n'aurait jamais été reçu par les hommes si l'on n'y eût ajouté ces menaçantes paroles : Celui qui ne croira pas sera condamné !

Mes amis, mes frères, comprenez ainsi, à l'avenir, les paroles de Jésus et le dogme de l'eucharistie, comme l'église le nomme, et vous serez dans le vrai ; et nous pourrons toujours vous voir avec plaisir manger en mémoire de Jésus ou de ses principes, et le pain matériel, et celui de la parole qui vous viendra souvent de lui par notre intermédiaire.

LÉON X. "

Booth a repris (en anglais) :

“ Eh ! bien, pourquoi ne dites-vous pas à ceux qui prétendent que nous sommes des démons, de remarquer combien nous faisons usage de ce nom de Jésus que l'on dit être la terreur des diables ? Que diront-ils de cela ? ”

Nous avons causé long-temps avec Booth, qui nous a dit des choses fort piquantes pour nos antagonistes. Enfin, nous avons exprimé le désir de communiquer avec Ste. Colette, pour savoir d'elle-même ce qu'il faut penser de ses prétendus miracles. La main du médium est restée immobile. Après quelques minutes cependant, l'officieux Booth est venu nous dire (toujours en anglais): “ Nous ne trouvons personne du nom de Ste. Colette ; nous chercherons encore et ferons en sorte de l'attraper pour la prochaine réunion. ”

VINGT-UNIÈME SÉANCE.

Nous étions dix ; nous nous sommes assis autour de la table et avons fait silence. Après une minute d'attente, la main de l'un des médiums a écrit spontanément un sermon sur la résignation et la charité : il est signé BOURDALOUE ; nous le publierons sans doute un autre jour, parmi les *Communications détachées*. Lorsqu'il a été lu, la main du même médium a repris en ces termes :

“Les scènes qui viennent de se passer en Belgique ne sont que le prélude de bien d'autres que vous êtes appelés à voir d'ici à peu de temps. N'oubliez pas ce que nous vous avons déjà dit plusieurs fois : le vieil édifice est lézardé, il craque de toutes parts, et quelques coups de bélier en auront bientôt fait raison. Vous pouvez envisager ces dernières scènes comme un prologue, en attendant le reste de l'ouvrage.

LE PERE AMBROISE.”

Pendant quelques minutes, notre conversation n'a pas eu d'autre sujet. Nous avons demandé ensuite si les invisibles nous donneraient quelque morceau de poésie pour notre prochain numéro du *Spiritualiste ;* alors la main du même médium a été influencée de nouveau, et elle a écrit, en six minutes, cette

"CAPUCINADE.

Gardez-vous, mes enfants, de cette race impie
Qui ne respecte rien, qui toujours calomnie,
En veut à notre Eglise, à notre religion ;
Plaisante à tout propos sur nos sacrés mystères,
Se rit de nos docteurs, se moque de nos pères
Et de la confession !

Fuyez ces réprouvés dont la ruse infernale
Cherche à vous attirer sur la pente fatale
Qui conduit aux enfers ! Fuyez-les, ces démons !
Pour n'être point trompés par leur hypocrisie,
Leur langage imposteur et leur doctrine impie,
Ecoutez nos leçons :

Il faut courber la tête et vous laisser conduire
Par ceux-là que le ciel chargea de vous instruire :
Nous seuls devons savoir ce qu'est la vérité ;
Nous seuls pouvons guider votre inexpérience ;
A nous seuls est permis de garder l'innocence
Contre l'iniquité.

N'oubliez pas, enfants, que le vrai catholique,
Le fidèle, animé d'un zèle évangélique,
Doit fouler à ses pieds le bon sens, la raison ;
Faire sans murmurer ce que l'Eglise ordonne
Pour obtenir le ciel : car elle ne le donne
Qu'à cette condition.

Songez qu'en purgatoire il est de pauvres ames
Que brûle un feu terrible ! A ces atroces flammes
Il faut les arracher : un peu d'or suffira ;
Une messe pour eux leur rendra Dieu propice,
Et le Seigneur, touché du divin sacrifice,
Vous récompensera.

Ainsi parlait Jeannot, avec cette assurance,
Cet air outrecuidant, ce ton de suffisance
Qui le fait, chez les sots, passer pour érudit.
Mais il faut excuser ce fougueux personnage,
Car notre ami Jeannot, malgré son beau ramage,
N'est qu'un pauvre d'esprit.

RABELAIS.

La lecture de cette pièce était à peine achevée, que la main du médium s'est encore mise en mouvement et a produit cette *variante :*

" Ainsi parlait Jeannot, avec cette arrogance,
Cet air avantageux, cachet de l'ignorance
Que ses admirateurs prennent pour de l'esprit.
Mais le pauvre Jeannot, malgré sa rhétorique,
Et ses discours ronflants, et toute sa logique,
A perdu son crédit."

(Ce médium ne fait pas de vers.)

VINGT-DEUXIÈME SÉANCE.

Le soir du 4 juillet, nous étions seulement huit personnes, et nous venions de nous asseoir, lorsqu'une procession aux flambeaux, musique en tête, est passée sous nos fenêtres. Un moment après, la main de Mlle — a écrit spontanément, et en quinze minutes, l'article que voici :

" Les hommes qui, il y a 81 ans, ont signé la déclaration de l'indépendance, ne se doutaient guère qu'ils posaient la première pierre de l'édifice spiritualiste. Il en était cependant ainsi ; je vais m'expliquer :

Voyez, mes frères, comme tout s'enchaine, dans l'ordre des évènements comme dans l'ordre de la matière. Un monde long-temps inconnu (non seulement inconnu, mais pas même soupçonné) vient à être découvert ; il est peuplé de sauvages ; les nations civilisées s'y rendent de toutes parts pour entreprendre de le coloniser, de le faire fructifier et d'en emporter les richesses. L'Angleterre fournit à l'Amérique du Nord la plus grande partie de ses habitants ; mais l'Angleterre les domine : elle les taxe, elle les traite despotiquement. Les habitants se révoltent. Que vont-ils faire, si peu contre tant ? si inhabiles dans l'art de la guerre contre ces bons soldats anglais, réputés les premiers du monde ? N'importe ! La destinée veut qu'ils triomphent ; des poignées d'hommes, ignorant la tactique et les manœuvres guerrières, chassent et vainquent les armées bien plus nombreuses envoyées contre eux, et l'indépendance des Etats est proclamée.

C'est qu'il fallait un pays libre pour que les manifestations ultramondaines pussent se faire librement, et c'est dans les

Etats-Unis que vous avez vu les premières manifestations spiritualistes. Si elles ont été reçues par le sourire de la raillerie et de l'incrédulité, comme il en est de presque toutes les vérités long-temps inconnues et enfin révélées à la foule, du moins ont-elles été reçues ; car le pays aux lois libres veut, plus que d'autres, l'homme libre et la pensée libre aussi.

Les manifestations ont donc été reçues, tant bien que mal, sans attirer sur les premiers et courageux médiums qui les annonçaient au monde, ni le jugement inique ni la punition arbitraire que sans doute ils eussent encourue dans un autre pays. De plus : il faut que la France, cette première nation de l'Europe — pourquoi ne dirions-nous pas du monde! pour les ressources intellectuelles aussi bien que pour les ressources matérielles, — il faut que la France ait un prince, peut-être à blâmer sous bien des rapports, mais qui du moins a des idées grandes et qui, pendant son séjour aux Etats-Unis, s'est imbu de principes libéraux qu'il n'applique pas quand son intérêt personnel s'y oppose, mais qu'il respecte au fond de l'ame, et qu'il laissera prévaloir dans la cause du spiritualisme, tant qu'une influence étrangère ne viendra pas s'opposer à l'exercice de sa volonté : cette volonté puissante, fille de sa conviction.

Voilà donc ce qui est né de la déclaration de l'indépendance, en 1776 : un pays libre. Il le fallait pour qu'une religion libre puisse avoir un berceau, et il faut un prince disposé à la tolérance religieuse pour que l'Europe puisse de loin suivre l'exemple de sa jeune sœur, l'Amérique, et marcher, lentement peut-être, mais sûrement, sur ses traces.

Vous tous, ô spiritualistes ! prenez donc avec amour les intérêts du pays où vous vivez, et saluez, avec le même enthousiasme que les Américains nés sur le sol, cette bannière qui rappelle, à eux la signature de leur indépendance, à vous la naissance de votre religion.

Franklin."

Cette communication n'a pas été signée de suite, mais seulement quand nous en avons eu fait la demande.

Nous causions sur le sujet qui venait d'être traité, lorsque la même main a été de nouveau influencée, et elle a fourni, en onze minutes, cet autre écrit :

"Pas encore de vers aujourd'hui, chers amis, car il en est ici, de la poésie, comme sur la terre : l'inspiration vient sans qu'on la cherche, et quelquefois ne vient pas quand on la dé-

sirerait le plus ; mais vous me permettrez de causer familièrement avec vous et de vous dire mes impressions, que j'éprouve le besoin de dire à ceux qui ne les ont pas encore éprouvées, mais qui les connaîtront un jour.

Je suis bien heureux *dans le doux monde des esprits* : heureux dans le présent ; plus heureux encore en perspective, car j'attends, oh ! avec quelle douce impatience, l'ame sœur de la mienne, que j'ai en vain cherchée sur la terre, et dont l'absence me rendait si malheureux, au milieu de tant de triomphes d'amour-propre et de vanité satisfaite ! Oui, vraiment, si j'ai tant souffert sur la terre, c'est que je ne *pouvais*, par impossibilité physique, joindre celle qui m'était destinée ; dont la chaste et bienfaisante influence eût perfectionné mon être, et, en même temps, m'eût donné ce bonheur pour lequel chacun soupire, et que nous prenons tant de voies diverses pour atteindre.

Dans le monde où je suis enfin arrivé, je vois la petitesse de tout ce que j'avais trouvé grand en bas ; je vois que, parmi les choses humaines, il n'en est que deux, la vérité et l'amour, qui soient dignes des recherches et des désirs de l'homme, et que c'est pour en poursuivre tant d'autres qu'il se trouve le plus souvent malheureux. C'est aussi pour s'être fixé un but et s'être dit, dans *sa profonde sagesse :* Je serai heureux quand je serai arrivé là. — Et, hélas ! ou l'on n'y arrive jamais et l'on s'imagine que c'est cela qui a manqué au bonheur, ou l'on y arrive pour découvrir le vide de ce qu'on avait rêvé.

N'espérez donc trouver le bonheur sur la terre, qu'autant que vous le chercherez dans la connaissance des vérités très positives et très consolantes qui vous sont journellement enseignées, ou rappelées, et dans les affections sympathiques qui vous donneront un avant-goût des joies de la sphère supérieure où la mort vous fera entrer.

Je pourrais finir, comme les prédicateurs de vos églises, par cette phrase si banale chez eux : C'est ce que je vous souhaite ! — Mais, n'appréciant pas la valeur du souhait, vous m'en voudriez peut-être, et ne répondriez pas *amen*.

A. de M."

Alfred de Musset a souligné les mots *dans le doux monde des esprits*, sans doute pour nous faire remarquer qu'il a connaissance des jolis vers que Mme. Louise Colet a écrits à son intention, et que les journaux de Paris nous ont apportés, il y a un mois.

VINGT-TROISIÈME SÉANCE.

Consultation médicale.

Depuis deux ou trois semaines, un malade, atteint de la goutte, reçoit, par la main de Mlle Eugénie D—, qui les écrit, les avis d'un médecin invisible que nous ne connaissons point, et qui signe *André*. Le médium étant sur le point de retourner en France, il fallait s'assurer que le traitement pourra être continué : (le Dr. André nous a déjà dit qu'il ne peut communiquer sûrement par aucun autre de nos médiums actuels, de même que d'autres esprits nous ont assuré ne pouvoir s'entretenir avec les mortels par l'intermédiaire de Mlle Eugénie ; — il semble y avoir, là encore, un de ces effets sympathiques qu'il nous est donné de constater, non de comprendre.) Il s'agissait donc de faire une substitution, et il en est résulté une séance fort intéressante, mais que nous ne pouvons transcrire en entier, à cause de sa longueur.

Le malade est, lui-même, un peu médium-écrivain ; il n'est pas bien développé comme tel. Assis en face de Mlle Eugénie, ayant, lui aussi, un crayon à la main et du papier devant lui, il a d'abord exposé verbalement l'état actuel de sa santé. — Réponse et observations, signées *André*, par la main de Mlle Eugénie. —Objections du patient; répliques de l'invisible. Le dialogue a duré quelque temps.

Une troisième personne a demandé si enfin, dans ce cas embarrassant, le Dr. André ne pourrait pas traiter le malade directement ? — Réponse négative et motivée, signée André, par la main de Mlle Eugénie, qui, après une courte pause, a repris :

"Si vous voulez avoir confiance en moi, je puis me charger de développer ce médium. Dupuytren."

Personne n'avait songé à celui-là.

On a causé quelques instants ; puis, la main du patient a écrit : " Comme base, ne vous écartez jamais des principes de Hahnemann : lui seul a trouvé le moyen de guérir les hommes par la loi des semblables." Ces lignes n'ont pas été signées ; elles expriment d'ailleurs une opinion conforme à celle du médium qui les a écrites (il est homœopathe). Quelqu'un a dit alors : Eh bien ! pourquoi Hahnemann ne viendrait-il pas ?— Et aussitôt, la main de Mlle Eugénie a écrit : " Laissez-le venir. Andre."

Après une pause de quelques secondes, cette même main a tourné le papier en long ; puis elle y a tracé, d'une fort grande écriture : "Il n'y a qu'une science, qu'une vraie science ; pour les hommes il n'y a qu'un chemin.

HAH—."

(*Parlé*): Expliquez-vous !

" Je poursuis mon œuvre, et un médium fera bientôt ce que je n'ai pu faire moi-même. Les véritables savants, les vrais amis de l'humanité, ont laissé de côté leurs préjugés ; tous ensemble nous étudions, et nous rejetons ce quil y a de faux dans nos système. J'ai eu, moi aussi, à faire mes changements. Ici, les intelligences se comprennent et s'entr'aident; il n'y a plus d'allopathie ni d'homœopathie ; il n'y a qu'une seule science, que nous acceptons tous. Peut-être y a-t-il plus de vrai dans mon système que dans les autres ; mais nous réunissons ce qu'il y a de bon dans chacun, et nous formons ainsi un tout plus parfait. HAH.—"

— Eh bien, chargez-vous de ce malade !

" Je ne puis rien ici ; je ne puis encore infiltrer nettement mes idées à ce médium, qui d'ailleurs va s'en aller.

HAH —."

— Ne pouvez-vous influencer directement le malade ?

" S'il était plus avancé, peut-être ; mais je ne puis me charger de le développer. Qu'un autre le fasse. Ne suis-je pas pour vous aider tous, mes frères !

HAH —."

— Oui, sans doute, mais celui-là souffre.

La même main a repris aussitôt : " De ce qu'une formule sera signée d'un autre nom que le sien, ce n'est pas une raison pour douter : ce peut être un de ses collègues, un de ses disciples ; lui-même ne peut pas tout faire. Il y a divers moyens d'amener la guérison, suivant que les connaissances de ceux qui indiquent ces moyens sont plus ou moins élevées ; mais, tous, nous tendons au même but : la guérison ; il n'y a plus, ici, ni clientèle ni préjugés.

ANDRÉ."

Puis, après une très-courte pause :

" Il faut vous dire que, quoique solidaires, il y a des degrés divers de perfection, ici comme ailleurs. Il y a donc aussi des médecins plus ou moins éclairés, et c'est pourquoi vous devez bien étudier tout ce qu'on vous conseillera.

ANDRÉ."

Le patient a dit alors qu'il venait de faire une séance chez lui, seul, et que sa main avait tracé un mode de traitement bien différent de celui que le Dr. André lui fait suivre. (Bien différent aussi, aurait-il pu ajouter, de celui que ses propres convictions médicales le porteraient à préférer.) Il a ajouté que ce nouveau traitement était signé d'un nom inconnu en médecine, et il a demandé s'il pouvait avoir confiance en cet esprit-là ? — Réserves du Dr. André, par la main de Mlle. Eugénie, qui a continué en ces termes :

" Il est neuf dans la science, mais il est animé de bonnes intentions ; malheureusement cela ne suffit pas pour guérir.
André."

— Alors, que faire ?

" On ne cesse de vous répéter qu'il faut tout soumettre à votre jugement, à votre raison. Voici deux lignes ═ : suivez l'une ou l'autre, à votre choix ; non les deux.
André."

— Puisque votre médium va partir, dites-nous ce que vous pensez d'un de vos confrères qui communique souvent par un autre de nos médiums ?

" Laissez-le moi voir, lui parler ; que je sache ce qu'il voit en vous, et ce qu'il compte faire.
André."

Le médium auquel on faisait allusion est entré alors, et a pris place à la même table. Aussitôt, la main du patient a écrit, en gesticulant d'une manière bizarre, ressemblant à de l'affectation : " Mademoiselle, soyez assez bonne, assez humaine pour vouloir bien entreprendre ce pauvre diable de médecin qui ne peut venir à bout de se guérir lui-même, avec sa pauvre science. B."

Mlle. — a répondu qu'elle va s'absenter pour un mois.

La main du malade a repris, toujours en gesticulant : " Mais vous pouvez bien donner des avis que l'on devra suivre pendant ce mois d'absence ; et, s'il y avait lieu, le malade vous écrirait, et vous voudriez bien lui répondre.
B."

Quelqu'un a dit : Cet esprit a l'air de se divertir. Nous ne le connaissons pas ; nous aimerions mieux parler au Dr. André.

La main du malade a continué : " Personne ne joue en ce moment. Erreur, erreur complète ! Laissez-nous faire : nous savons ce qu'il vous faut, mieux que vous, pauvres humains. B."

— C'est bien ; continuez.

L'autre a repris, avec les mêmes gestes : "Ce que vous prenez pour un jeu n'est qu'un moyen que nous employons pour développer ce médium. Le Dr. André est en consultation avec son confrère ; ils seront à vous dans cinq minutes : ne vous impatientez pas. B."

Mlle. Eugénie, dont la main était inactive depuis quelque temps, a dit alors : C'est sans doute paillasse qui amuse l'auditoire, en l'absence des grands acteurs. Qui êtes-vous ?

La main du patient a écrit : BERNADOTTE.

(*Parlé*) : Un vieux grognard !.... Un vieux farceur !....

En ce moment, la main de Mlle. Eugénie a recommencé à écrire : " Deux moyens se présentent : écouter le Dr. Husson, ou votre médecin de ce matin. ANDRÉ."

— Nous demandons votre avis ?

" Il y a deux choses à considérer : le Dr. Husson est plus expert, il sait davantage, mais il est souvent absent. L'autre pourrait être toujours là, c'est vrai ; mais il n'infiltrerait pas aussi bien ses idées au médium."

— Eh bien, nous choisissons le Dr. Husson.

"Je lui confie ce corps. Qu'il l'examine ; qu'il voie ce que j'ai fait; qu'on le lui dise même. Il pourra continuer ce que j'aurais mené à bonne fin. ANDRÉ."

(Silence de quelques instants ; puis :)

" Il est là : *écoutons*-le. ANDRE."

La main de Mlle — a écrit alors ce qui suit :

" L'homœopathie repose sur un principe vrai, qui est celui-ci : C'est l'esprit, ou le principe vital, qui est *malade* ; c'est l'esprit qu'il faut guérir.

Le fluide vital, ou l'esprit, fait ses efforts pour rétablir l'équilibre de magnétisme et d'électricité dans l'organisme humain. Souvent on le contrarie, et il n'y parvient pas : de là, les maladies appelées chroniques qui se transmettent, du moins plusieurs d'entr'elles, de génération en génération. Il est plus long et plus difficile de détruire la cause de ces maladies lorsqu'elle est née avec l'homme que lorsqu'elle est purement accidentelle ; il faut alors avoir patience, et persévérer. Il ne s'agit pas de détruire momentanément l'effet (ce que tout docteur homœopathe un peu savant peut faire sans notre secours) : la réaction ne serait que plus terrible, et les atteintes du mal deviendraient non seulement plus fréquentes, mais plus violentes aussi. C'est ce que je viens de

dire à mon confrère, le Dr. André. Il n'y a pas entière conformité dans notre manière de voir ; car, ici comme sur terre, les lumières sont incomplètes et les opinions partagées.

Si vous vous en remettez à moi, n'attendez pas la cessation immédiate de vos douleurs, mais la disparition totale de ce qui les cause, d'ici à un laps de temps proportionné au développement qu'a déjà pris le principe maladif, et aux efforts qu'il faudra faire pour l'extraire. C'est au fluide vital, à l'esprit, à faire ces efforts, qu'il fait sans que le sujet en ait conscience ; il ne faut que l'aider : c'est ce que je ferai, avec l'aide de ce médium. Ce soir, je lui dicterai un régime et un traitement complet qui ne nécessiteront pas d'autre communication d'ici à un mois, mais qu'il faudra suivre avec la plus entière confiance, car je ne donne d'avis qu'autant que les patients les acceptent sans restriction. HUSSON."

Le soir, le médium a été trop occupée d'autres choses ; mais le lendemain matin, à peine levée, sa main a écrit ce que nous allons copier. En nous le remettant, le médium nous a dit : " Il y a un mot que je ne connais pas, et que j'ai vainement cherché dans trois Dictionnaires : c'est *énule*." (On dit plus ordinairement *aunée* ; mais le Dr. Husson faisait peut-être usage, sur terre, de l'autre expression.) Voici cet écrit :

" Vous avez bien compris, hier, la chose si simple et en même temps si étrange que j'ai avancée, et Hahnemann l'avait comprise aussi ; mais il fallait qu'il mesurât son enseignement au siècle dans lequel il vivait. Sa médication est d'ailleurs incomplète et, sur certains points, elle est fautive. Le temps et la communication fréquente avec les sphères achèveront le triomphe de la vérité, en médecine comme dans les autres branches de l'arbre social.

Quant à vous, malade de la goutte, ne mangez que de la viande succulente : non point chargée de *graisse*, mais de *suc ;* pas de poisson, pas de légumes ; ne buvez pas d'eau froide. Voilà pour l'alimentation.

Vêtez-vous chaudement, été comme hiver : c'est-à-dire ayez toujours des vêtements de laine ; toutefois, ne portez pas la laine en contact avec la peau. Il est bon de provoquer la transpiration par l'emploi de vêtements propres à cet effet. Quand le vent de Nord souffle, au lieu de profiter de la fraîcheur qu'il donne à la température, ajoutez un vêtement à ceux que vous portez d'ordinaire, et évitez de vous apercevoir, même par une sensation de bien-être, du changement qui s'est opéré dans l'atmosphère.

Au lieu d'eau, buvez ordinairement le mélange suivant : Une livre de sassafras, une livre d'énule, dans quatre gallons d'eau de pluie ; jetez-y une livre de clous rouillés, et faites bouillir ensemble jusqu'à réduction des trois quarts : bouillir à *gros bouillons*. Remplacez ce qui s'est évaporé, par une quantité égale d'eau de pluie ; faites mijoter pendaut douze heures ; ensuite passez soigneusement. Quand le mélange est *entièrement* froid, ajoutez-y un gallon de bonne eau-de-vie, et un gallon de mélasse. Agitez jusqu'à ce que ce soit complètement mêlé ; puis, mettez en bouteilles et déposez dans un endroit frais (à défaut de cave vous avez les glacières.) Buvez de ce mélange autant que vous aurez besoin de boire. (*)

Il peut devenir nécessaire de continuer cela pendant plusieurs années. Ayez le courage de calculer qu'il vaut mieux avoir l'ennui d'un traitement, surtout à votre âge, pendant quelques années de sa vie, et jouir ensuite du reste de ses années, que de céder à la tentation de se donner un bien-être passager qui peut produire ensuite une diminution de la santé, une abréviation d'existence et les douleurs qui l'empoisonnent pendant les années qu'elle doit durer. Je ne mets pas en doute que vous n'éprouviez promptement les effets de cette médication : non, comme je vous l'ai dit, par la cessation momentanée de la souffrance, qui n'est qu'un effet, mais par l'extraction progressive et enfin complète de la cause.

Dans des cas particuliers, adressez-vous à moi par ce médium. HUSSON."

Une heure après, quelques-unes des parties se trouvant encore en présence, la main de Mlle. Eugénie a recommencé ainsi :

" Ce n'est pas sans un certain regret qu'un médecin remet son malade entre les mains d'un confrère, quelle que soit sa confiance en ce confrère, quelques connaissances qu'il lui sache ; car, lorsqu'il désire guérir, et qu'il en entrevoit la possibilité, il voudrait le faire lui-même (sans prétentions ni vanité.) Mais j'espère et j'ai confiance ; soyez de même : c'est là le premier de tous les remèdes, et qui favorise puis-

---

(*) Le Dr. Husson nous a dit postérieurement : " Oui, c'est la racine d'année, *enula campana, helenium*, et c'est l'écorce de sassafras. Quand le premier mélange aura bouilli, ajoutez-y une pinte de bon vinaigre ; puis, quand il sera *entièrement froid*, vous ajouterez l'eau-de-vie, la mélasse, et procéderez comme il a eté dit."

samment l'action des autres. Je resterai parmi vous, et je suivrai votre guérison. Ce sera pour moi une grande satisfaction, que vous ne pouvez apprécier encore, mortels ! le bien nous rend toujours heureux, quelle qu'en soit la source.

André."

Le malade a remercié l'invisible, en exprimant l'espoir de communiquer encore avec lui plus tard.

" L'occasion pourra s'en présenter. Je donne des avis par quelques autres médiums de votre ville ; mais rien de bien sérieux cependant, car ils ne m'entendent pas encore bien. Mais, si ce n'est moi, vous en aurez d'autres ; je porterai mes soins ailleurs : tous les hommes ne sont-ils pas mes frères et les vôtres !

André."

A notre tour, nous avons demandé au Dr. André si, en rendant compte de cette séance, nous ne serions pas en mesure de le désigner, lui, par son véritable nom ?

" Dites *le Docteur André*, jusqu'à ce que je vous donne mon nom. Si ce médium veut bien continuer, je lui ferai écrire un volume sur les maladies secrètes et le moyen de les guérir : c'est là une branche qu'on a trop négligée. Mais vous comprenez aussi bien que moi que l'heure n'a pas encore sonné : je ne puis, pour cet objet, me servir de cette main de jeune fille. Attendons qu'elle soit femme, et alors je signerai mon véritable nom.

André."

Le patient a réitéré l'expression de sa gratitude.

" J'aurais désiré que, pour remerciment, vous m'eussiez offert votre guérison. Mais je l'espère pour un peu plus tard: espérez-la également. Si jamais je puis vous être utile pour d'autres, en votre qualité de médecin, ou même pour vous, je serai toujours prêt à vous servir.

André."

(Mlle. Eugénie D— est le médium que nous avons précédemment appelé Mlle. E—.)

VINGT-QUATRIÈME SÉANCE.

Nous étions dix personnes, trois desquelles vont s'éloigner demain. Nous venions de prendre nos places, lorsque la main de l'un des médiums a écrit spontanément l'article ci-après, qui semble avoir été provoqué par la lecture, faite il y a quelques jours, de certaines réclames dans nos grands journaux, à propos d'une cérémonie pratiquée dernièrement dans l'une des soixante églises, catholiques et autres, que possède notre ville :

" Pourquoi voit-on encore aujourd'hui un si grand nombre de premières communions? Voilà une question que beaucoup de personnes s'adressent sans pouvoir la résoudre, et dont la solution nous paraît cependant si facile. Il y a beaucoup de premières communions, parce que les parents le veulent à toute force, et croient avoir pour cela d'excellents motifs. Est-ce par piété, par conviction religieuse qu'ils agissent ainsi? non, c'est affaire de mode, et voilà tout : " Mes enfants communieront, parce que ceux des autres communient ; il faut que cela soit, ou nous serions ridicules aux yeux du monde. " Voilà ce qu'ils répètent sans cesse, et ils se conduisent d'après ce principe. Mais ils ne pensent pas plus que vous que cette cérémonie doive rendre leurs enfants meilleurs, ni leur être de quelque utilité. Et ces pauvres enfants! la plupart d'entre eux ne font leur première communion que parce qu'ils y sont forcés, et qu'il faut obéir. Aussi, se promettent-ils bien de n'en pas faire une seconde, et même de ne plus remettre les pieds dans ces églises où la voix nasillarde d'un stupide catéchiste les a si souvent ennuyés ; ils la font, comme ils le disent généralement, pour s'en débarrasser, et pas pour autre chose. Interrogez-les, et tous vous tiendront à peu près le même langage. Au reste, l'expérience prouve ce que nous venons de dire, et sur cent communiants, il n'y en a pas deux qui pensent différemment. Pourquoi donc en est-il presque toujours ainsi ? C'est parce qu'on ne leur parle jamais le langage du cœur ; c'est parce que leur jeune raison se refuse à croire des choses qu'ils ne peuvent comprendre ; c'est parce que les récompenses qu'on leur promet ne sont point proportionnées aux sacrifices qu'on leur impose ; c'est, enfin, parce que dans l'instruction du prêtre, ils ne trouvent que dégoût, ennui, et rien qui puisse les émouvoir, ni satisfaire leur esprit.

Ce que nous disons ici s'applique surtout aux jeunes garçons ; quant aux jeunes filles, il n'en est pas tout-à-fait de même, et, à l'exception de quelques-unes, elles font assez vo-

lontiers leur première communion, parce que pour elles, c'est une distraction tout comme une autre. Comme elles n'ont pas, ainsi que la jeunesse de l'autre sexe, la permission de sortir quand il leur plaît, elles profitent de l'occasion que leur offre le catéchisme : aller à l'église est toujours une promenade, et mieux vaut encore celle-là, que de rester constamment enfermées dans l'intérieur d'une maison. Puis, toutes jeunes qu'elles sont, elles sont femmes avant tout ; et si vous leur demandez à leur retour de l'instruction, ce qu'elles y ont appris de nouveau, elles vous répondront par l'analyse de la toilette de Mlle A. ou de Mlle B., et par la critique qu'elles sauront vous faire de cette même toilette. Il y a ensuite le grand jour d'exhibition, celui qu'elles attendent avec tant d'impatience ; ce jour, où, vêtues d'une robe blanche plus ou moins riche, les pieds chaussés de charmants petits souliers de satin, la tête couverte d'un voile élégant, surmonté de la couronne virginale, elles se comparent, tout bas, à de jeunes mariées, et jouissent par anticipation, en pensant au plaisir qu'elles éprouveront plus tard dans cette autre cérémonie où elles seront appelées à remplir le premier rôle.

Cependant, direz-vous, comment se fait-il que l'on voit tant d'enfants recevoir la communion ? Les confesseurs qui, sans aucun doute, connaissent le fond de leurs jeunes cœurs, ne devraient pas les admettre, tant qu'il s'y abrite des idées si peu religieuses, des pensées si mondaines ! Vous plaisantez, je suppose ! Et les affaires de l'Eglise, croyez-vous que ces Messieurs n'y pensent pas avant tout ? Il leur faut des communiants, quand même : aussi, sont-ils très indulgents, et ferment-ils volontiers les yeux sur les plus gros péchés, quand il s'agit de leur intérêt. Si j'osais me permettre une comparaison, je vous dirais qu'ils ressemblent assez à ces chefs d'établissement qui, pour jeter, comme on dit, de la poudre aux yeux du public, prennent des élèves à tout prix, même pour rien, afin d'en avoir un très grand nombre, et faire croire par là que leur institution est plus florissante que les autres.

Et voilà pourquoi l'on voit tant de premières communions ! LE PÈRE AMBROISE."

La lecture de cette communication a été suivie d'une assez longue causerie ; puis nous avons demandé si les invisibles n'avaient rien à dire aux trois amis qui vont nous quitter ? Presque aussitôt, la main du même médium s'est remise à écrire, et elle a fourni, en six minutes, la pièce que voici :

" Vous allez, mes amis, entreprendre un voyage
Qui, nous l'espérons bien, doit être heureux pour tous ;
Car, dans votre trajet, et sur l'autre rivage,
Nous serons près de vous.

Partez sans crainte, et pour vous rendre Dieu propice,
Vous devez, avant tout, consulter votre cœur ;
Une légère aumône, un petit sacrifice
Vous portera bonheur.

La prière du pauvre est toujours favorable
A celui pour lequel il adresse ses vœux ;
Et nous vous l'avons dit, le mortel charitable
Sera toujours heureux.

Vous allez chez un peuple un tant soit peu futile,
Qui plaisante sur tout, et rit du merveilleux ;
Nous croyons cependant qu'il n'est pas difficile
De le rendre sérieux,

Car c'est à lui surtout que la libre pensée,
Le sentiment du vrai, la solide instruction
Doivent, n'en doutez pas, donner la juste idée
De notre mission.

Pensez souvent à nous, mettez-vous à la table
Afin de recevoir nos utiles avis ;
Nous trouverons toujours un plaisir véritable
A revoir nos amis.

Revenez au plus tôt, pour qu'une longue absence
Ne soit par trop pénible aux amis d'ici-bas ;
Et si vous répondez à leur impatience
Vous hâterez vos pas.

Amis, nous n'avons pas autre chose à vous dire ;
Pour votre heureux retour nous invoquons le ciel ;
Prions Dieu que plus tard il daigne vous conduire
Au bonheur éternel.

Vos amis invisibles."

On achevait à peine de lire ce morceau, que la main de Mlle Eugénie a frappé deux violents coups sur la table, et s'est mise ensuite à écrire, avec une extrême rapidité. Elle a fourni sept petites communications ; en voici une partie :

" Il y a longtemps que je ne me suis entretenu avec vous; j'étais auprès de nos médiums d'Asie, que je ne cesse de stimuler. Ne prenez pas mon absence pour de l'oubli ; je reviendrai souvent.

MAHOMET."

" Non, certes, nous ne vous disons pas adieu, quoique le médium soit près de partir : nous restons avec elle et avec vous aussi. Je reviendrai vous voir ; mais ne m'en voulez pas, si j'écris plus souvent en France, ma patrie, et si j'essaie de la rendre spiritualiste. Ne doit-elle pas l'être, cette belle et grande nation !

MIRABEAU."

" Le temps n'est pas encore venu de continuer mes communications ; votre dernier numéro a effarouché les catholiques, mais il a satisfait les gens de bonne foi et de bon sens : mon nom, au-dessous d'un écrit tout humain, n'a pas trop étonné ces derniers ; il n'y a guère que les mauvais prêtres qui redoutent de voir baisser le prix d'une marchandise qui leur est si chère !

JÉSUS."

" Plus d'athéisme, maintenant que la nouvelle doctrine se répand dans le monde ! On est forcé de croire à quelque chose qui satisfait à la fois la raison et le cœur. Vous verrez bien davantage, à mesure que vous avancerez.

VOLTAIRE."

" Je ne viens pas vous dire adieu : vous savez que je n'aime pas ce mot ; mais bien *au revoir !* Si je puis vous être utile, je ne considérerai pas comme un devoir de le faire : ce sera un plaisir ; et s'il arrivait que je ne pusse m'entretenir avec vous par aucun autre de vos médiums, j'emploirai celui-ci, et elle vous fera parvenir ce que je lui aurai dicté à votre intention.

Votre sœur dévouée,

STAËL."

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

Sous le titre *Entretiens*, nous rendons compte de ce que quelques-unes de nos séances offrent de plus saillant : ce sont des exemples que nous présentons ; le lecteur voit comment nous procédons, et si les communications qui nous sont faites ont été provoquées par nous ou si elles nous sont venues inopinément. Il est donc à même de pratiquer chez lui, et c'est ce que nous désirons qu'il fasse, car *nous ne pouvons pas tout dire*....

Ce qui nous vient de plus essentiel aux séances dont nous ne parlons pas, nous le publions quelquefois séparément ; nous le placerons désormais sous le titre que nous venons d'écrire en tête de ces lignes. Nous avons déjà dit (page 183) que nous gardons, pour un autre jour, un article de *Bourdaloue* ; celui que nous allons transcrire ici, nous fut donné le mois dernier — trop tard pour notre sixième livraison :

" Quelques-uns se sont posé cette question : Comment se fait-il que l'église catholique romaine ait subsisté si longtemps, si elle n'est qu'un amas d'erreurs, ou de vérités défigurées, rendues méconnaissables ? — C'est que l'église catholique est le corps le plus profondément politique qui ait jamais existé ; c'est qu'il n'y a pas une passion, ou un sentiment du cœur humain qu'elle n'ait exploité ; pas une arme dont elle ne se soit servie. Elle a employé avec égal succès la torture, l'épée, l'Inquisition, les œuvres de charité et les consolations du confessionnal. Elle s'est adaptée à tous les temps et à tous les siècles : pendant la période militaire, elle a reçu les chevaliers dans son sein, elle a armé les guerriers pour la croisade ; pendant une période plus pacifique et essentiellement marchande, elle a son ordre de Jésuites répandus partout, mêlés à toutes les classes de la société. Elle était indulgente à la cour de Louis XIV jeune; elle s'est faite sévère pendant les vieux jours de ce monarque. Ah ! elle est souple et rampante, et elle sait mettre les puissants de son côté : voilà pourquoi elle dure. Voyez-la dans ses sacrements, dans ses pratiques, dans ses abstinences: dans les pays où elle ne domine pas sans partage, où le protestantisme a pris sa part de la population, elle accepte pour parrain l'hérétique qu'elle croit damné d'avance (dit-elle) et dans les pays éminemment catholiques, elle considérerait horrible une telle association. Là, elle marie ses filles à des hérétiques, moyennant condition; là, elle ordonne une rigoureuse abstinence ; ici, elle sait qu'on lui désobéirait : elle n'ordonne pas, elle facilite les voies pour qu'on y reste engagé, pour qu'on ne retourne pas en arrière.

Elle est sévère au confessionnal pour les fautes légères de

la femme : elle lui refuse l'absolution, parce qu'elle sait que la femme reviendra, effrayée et soumise ; et elle absout toujours les crimes de l'homme, à la première accusation qu'il en fait, car elle sait que l'homme lui échapperait, si elle lassait sa patience. Elle dispense le riche, le fort et le pécheur de la pénitence du carême, et l'impose au pauvre, au travailleur, à l'homme qui n'a pas le temps de pécher, qui n'a pas le loisir d'écouter la tentation ! Elle enterre somptueusement le riche qui la paie, et jette dédaigneusement une prière hâtée au pauvre mort qui n'a rien à lui donner ! Là, elle refuse la sépulture à celui qui est mort sans confession ; ici, elle l'enterre sans mot dire ! Oh ! elle est accommodante et souple, je vous le dis : Qu'un Napoléon le Grand domine en Europe, trône et regarde de travers le souverain pontife, et elle va trouver dans ses archives un *Saint Napoléon* auquel elle n'avait jamais pensé auparavant ; qu'un Louis le Grand, licencieux, gourmand, orgueilleux, écoute sa parole au pied de la chaire, et elle déclarera par la bouche de son plus grand orateur, (Bossuet, dans l'oraison funèbre de Madame) " que les jugements du roi sont infaillibles."

Elle sait porter tous les manteaux : vous la voyez vêtue d'austérité en Irlande, où elle a une rivale puissante ; mais très décolletée en Espagne et à Rome où elle ne redoute aucune concurrence. Elle sait choisir ses hommes, non parmi les plus saints, mais parmi les plus rusés et les plus influents; elle prendra aussi bien un Borgia qu'un Médicis, un Sixte-Quint qu'un Pie IX ; elle s'inquiète de la fin, les moyens lui importent peu, et elle en a par conséquent de toutes sortes. Elle fait faire vœu de pauvreté à ses religieux et à ses religieuses, mais il leur faut des dots pour entrer au couvent, parce qu'ainsi, ce ne seraient guère que des hommes et des femmes riches qui, renonçant au devoir du mariage, lui laisseraient leurs biens, à elle, l'Eglise catholique. Elle vous déclare en outre que hors de son sein il n'y a point de salut : c'est admirable de profondeur !

Comment, après tout cela, vous étonnez-vous qu'elle dure encore ? Ah ! mes frères et amis, ne connaissez-vous pas la nature humaine telle que des siècles de fausse civilisation vous l'ont faite ! Nous renvoyons un bon serviteur qui est trop digne et trop franc pour nous : sa dignité nous heurte, sa franchise nous blesse ; et nous gardons un coquin sans principes, parce qu'il est souple, qu'il est astucieux et flatteur. Etonnez-vous donc après cela que le monde garde si longtemps ce modèle de souplesse, d'astuce et de flatterie : l'église catholique romaine ! LEON X."

BIBLIOGRAPHIE.

Le Livre des Esprits : — Ecrit sous la dictée et publié par l'ordre d'esprits supérieurs, par Allan Kardec. — Paris, 1857, 1 vol. in-8o, p. 176.

Nous avons déjà mentionné cet excellent ouvrage, à l'occasion d'une petite communication venue, le mois dernier, sous la main de l'un de nos médiums, seul d'entre nous qui avait eu le temps de le lire. Depuis lors, il nous a été possible de le parcourir, à notre tour, et nous y avons trouvé une des meilleures expositions connues de la doctrine spiritualiste.

Dans l'Introduction, qui est savamment écrite, l'auteur a su faire justice de toutes les objections que le spiritualisme moderne a soulevées. Il a d'ailleurs conclu absolument comme nous ; voici en quels termes : "Il est incontestable que nous trouvons dans l'enseignement des esprits supérieurs les préceptes d'une morale sublime qui n'est autre que le développement et l'explication de celle du Christ."

C'est une preuve bien saisissante en faveur de notre cause que cette uniformité de vues dans les révélations faites en tant d'endroits divers à la fois, et par des moyens quelquefois si différents ! Si l'on considère que nous n'avons encore que l'expérience d'un très petit nombre d'années, et si l'on tient compte des préjugés si variés et si profondément enracinés contre lesquels les esprits ont à lutter, même de la part des médiums qu'il leur est souvent difficile de dominer, on s'étonnera qu'il n'y ait pas, dans le spiritualisme moderne, au moins autant de sectes que l'on en compte dans le christianisme qui date, lui, de tant de siècles. La raison en est facile à comprendre, après les communications que nous avons déjà publiées, et voici ce que les esprits en ont dit en France :

"La parole de Jésus était souvent allégorique et en paraboles, parce qu'il parlait selon les temps et les lieux. Il faut maintenant que la vérité soit intelligible pour tout le monde. Notre mission est de frapper les yeux et les oreilles pour confondre les orgueilleux et démasquer les hypocrites : ceux qui affectent les dehors de la vertu pour cacher leurs turpitudes. Les temps marqués pour une manifestation universelle sont arrivés. Ces communications deviendront

de plus en plus générales ; elles frapperont les yeux des plus incrédules, et le jour n'est pas loin où le doute ne sera plus permis. Alors la face du monde moral changera, et, peu à peu, les vices et les préjugés qui font le malheur du genre humain disparaîtront."

Relativement aux maladies, les esprits ont également dit à Paris ce qu'ils ont écrit chez nous et ailleurs ; l'auteur le résume ainsi : " La connaissance que les esprits supérieurs ont des lois de la nature, leur permet de donner d'utiles conseils sur la santé, et de fournir, sur la cause des maladies et sur les moyens de guérison, des indications qui laissent bien loin en arrière la science humaine."

Le Livre des esprits ne diffère de ce que nous avons recueilli nous-même, en cinq ans, que sur un point : la réincarnation des esprits, comme expiation ou comme mission. Cette doctrine, soutenue dans l'ouvrage en question, est combattue par les esprits qui communiquent maintenant avec nous, ainsi qu'on a pu le voir (page 161). Cependant nous devons dire qu'elle nous fut énoncée, à nous aussi, il y a quatre ans, et presque dans les mêmes termes : ainsi, on nous disait que Jésus s'était réincarné volontairement pour remplir une mission.... Mais cela ne nous fut avancé que par un seul médium, quoique nous en eussions bien d'autres, et nous pûmes le considérer comme une interprétation erronée d'un passage de l'Évangile (St. Jean, III, 3 à 6).

Nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette question reste en suspens : elle s'éclairera, si nous avons patience et persévérance. Heureux que nous sommes du parfait accord qui se montre dans tout le reste de l'ouvrage cité, nous en recommandons très instamment la lecture : c'est un des meilleurs livres, écrit avec pureté, méthode et concision. Il ne se vend que 3 francs, à Paris ; mais il vaut mieux que son pesant d'or. Un homme dont l'opinion peut faire autorité en a porté le jugement que voici :

" C'est le livre le plus intéressant et le plus instructif que j'aie jamais lu ; il est impossible qu'il n'ait pas un grand retentissement ; toutes les grandes questions de métaphysique et de morale y sont élucidées de la manière la plus satisfaisante ; tous les grands problèmes y sont résolus, même ceux que les plus illustres philosophes n'ont pu résoudre : c'est le livre de vie ; c'est le guide de l'humanité."

VARIÉTÉS.

Il existe quelque part, dans le Nord, un corps de savants qui ont recherché gravement pourquoi le coq chante la nuit, mais qui ont refusé d'entendre un de leurs collègues, le professeur Hare, quand il a voulu les entretenir du spiritualisme. Quatre de ces spiritophobes, au lieu de se récuser, comme ils auraient dû le faire, viennent de siéger, à Boston, pour décider une simple question de fait sur ce même sujet qu'ils avaient déjà repoussé avec dédain. Nous n'avons pas à nous occuper de leur verdict, qui n'a pas plus de signification que celui d'aveugles à propos de couleurs; nous constatons seulement qu'ils ont montré le bout de l'oreille, en *outre-passant* leur mandat.

L'académie de médecine de Paris, que le *Boston Courier* a voulu singer, *enterra* souvent le magnétisme, qui néanmoins se porte à merveille, comme chacun sait; les somnambules ne *pouvaient* pas lire les yeux fermés! c'était une jonglerie, une imposture!.... Le Dr. Pigeaire, après avoir prouvé le phénomène à Montpellier, devant le professeur Lordat et autres, alla le montrer également à Paris, devant Orfila, Pariset, etc., en attendant l'examen des commissaires; mais ceux-ci, instruits de la réalité du *fait*, imaginèrent un moyen pour écarter Mlle. Pigeaire du concours: ce fut d'imposer des *conditions* telles que le Dr. Pigeaire dût envoyer promener ces messieurs.

L'académie se couvrit de honte; l'aréopage bostonien vient d'en faire autant. Les savants sont bien les maîtres de prendre si peu de soin de leur réputation; mais il faut que le public s'en souvienne, et ne les prenne pas trop au sérieux: il n'a aucun besoin de leurs lumières pour décider s'il fait jour à midi, et le spiritualisme est également une chose d'évidence. Lors donc que de nouveaux saducéens demanderont *qu'on leur fasse voir*, il faudra leur répondre par ces paroles qui furent adressées à leurs maîtres: *Race incrédule et méchante, vous demandez des miracles, mais il n'en sera point fait pour vous.*

C'est le public qu'il faut convaincre: les savants se laisseront traîner à sa remorque.

Nous sommes souvent assaillis de demandes: on voudrait assister à nos séances; mais cela n'est guère possible: les expériences pourraient en souffrir, même en supposant que

tous les assistants fussent de bonne foi, parce qu'il est difficile de conserver, dans une grande assemblée, l'harmonie nécessaire à ces sortes d'études. Nous serions donc nous-mêmes privés de bons résultats, et les invités se retireraient mécontents ; ou si, par extraordinaire, ces résultats étaient satisfaisants pour nous, ils pourraient ne pas l'être pour des étrangers qui ne connaîtraient pas l'honnêteté de nos médiums. Enfin, il n'est pas sage d'aller chercher au dehors ce qu'on a peut-être dans sa propre famille.

Que l'on forme donc des cercles chez soi : les spiritualistes se font un plaisir d'aider de leur expérience quiconque le demande.

Les protestants et les catholiques du Parlement anglais délibèrent depuis longtemps sur la forme du serment que les juifs auront à prêter ! Là, comme ailleurs, les *chrétiens* ont oublié cette recommandation de Jésus : "Et moi je vous dis de ne point jurer du tout. . . . . Mais que votre parole soit : Oui, oui ; non, non ; car ce qui se dit de plus vient du mal." (St. Math. V. 34-37.)

On se dit chrétien, et l'on suit le précepte "Œil pour œil, dent pour dent :" on punit de mort le meurtrier ! . . . On se dit chrétien, et l'on jure partout sur la Bible ! . . . . .

Ce qui précède était déjà écrit lorsqu'on nous a montré le *Boston Courier* du 14 de ce mois. Cette feuille puritaine contient une longue diatribe contre les spiritualistes en général et contre nous en particulier : "Il semble que la tromperie [*delusion*] s'est répandue parmi la population française de cette capitale [la Nouvelle-Orléans] et y joue des tours plus extravagants que ceux qu'elle a pratiqués chez les gens moins excitables du Nord. . . ." Deux journaux de New York disaient de nous bien pis que cela, il y a cinq ans ! C'est donc un autre signe de progrès. Nous laissons au temps le soin de faire davantage, et, faute de place d'ailleurs, nous nous bornerons à cette simple remarque : Pour parler utilement du spiritualisme, il faudrait l'avoir étudié, et il est évident que le *Boston Courier* ne s'en est pas donné la peine. Ensuite, il ne suffit pas de lire la Bible tous les dimanches pour être chrétien ; mais on peut être puritain, c'est-à-dire cagot, et l'on doit prendre pour soi ces anciennes paroles : *Têtes dures, vous résistez toujours au Saint Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été.* (Actes des Apôtres, VII, 51).

Imprimé par J. Lamarre.

BLASPHÈME!!!

Tel est le cri que nous jettent les hiboux de l'orthodoxie. Mais qu'avons-nous fait pour soulever leur indignation ?

Encore au début de notre œuvre, et parlant à des chrétiens, nous avons invoqué le témoignage d'un livre qu'ils disent être leur guide, et que nous n'avons pas discuté ; nous avons montré la possibilité d'au moins quelques-uns des faits qui y sont rapportés, et que la philosophie avait repoussés jusqu'ici ; nous les prouvons, en quelque sorte, par des faits analogues, que tout le monde peut constater : faits naturels qui, à ce titre, sont de tous les temps et de tous les lieux, mais que la superstition appelle des miracles.

Autrefois, on guérissait *miraculeusement* ; on guérit aujourd'hui *magnétiquement*. — Différence de mots.

St. Paul dit que Jésus était un *médiateur* (on ne l'a déifié que long-temps après) : "Cette loi nous a été donnée par les anges, par l'entremise d'un médiateur" (Epître aux Galates, III).—Nous disons *médium*.

Moïse était un médium (Actes des Apôtres, VII); mais il était vain et superstitieux, apparemment, car il croyait parler à Dieu même (Exode, III, &c.) — Nous voyons quelquefois des médiums dont la tête est farcie de préjugés et d'amour-propre, et qui ont aussi la prétention de communiquer directement avec le Grand-Esprit.

St. Jean se méprenait pareillement à la vue de l'ange : " Aussitôt je me prosternai à ses pieds pour l'adorer ; mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire ; je suis serviteur de Dieu, comme vous et comme vos frères qui demeurent fermes dans la confession de Jésus" (Apocalypse, XIX). — Cet ange était donc un homme-esprit, et non un *diable* comme celui qui disait à Jésus : "Je vous donnerai toutes ces choses, si, vous prosternant, vous m'adorez" (Matt. IV.).

La Bible fourmille d'apparitions. Abraham vit *trois hommes*, qui mangèrent avec lui et qui lui prédirent la naissance d'un fils (Gen. XVIII) ; Lot vit *deux anges*, qu'il servit et qui mangèrent (Gen. XIX), &c. &c.— Ceux donc qui considèrent la Bible comme la "Parole de Dieu" n'ont aucune bonne raison pour repousser les phénomènes analogues que nous annonçons, et dont il ne tient d'ailleurs qu'à eux-mêmes de vérifier la consolante réalité.

Les apôtres étaient des médiums. Ils étaient médiums parlants, car : " ..... ce que vous devez leur dire vous sera donné à l'heure même. Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre père qui parle en vous" (Matt. X); ils étaient aussi médiums pour les manifestations physiques, puisque, ayant été emprisonnés, "un ange du Seigneur ouvrit pendant la nuit les portes de la prison, et les ayant fait sortir, il leur dit," &c. (Actes, V). St. Pierre, en particulier, et dans des circonstances plus remarquables encore, fut également délivré par un ange (Actes, XII). Pourquoi donc ne pas croire à la mystérieuse délivrance des jeunes médiums de Buffalo, quand leurs mains ont été attachées ?..... On croit que la pierre du sépulcre fut roulée par un ange, ou par des anges ; on nous parle de la Sainte Maison de Lorette, qui aurait été apportée miraculeusement de Nazareth ! Pourquoi ne pas croire au mouvement de nos tables, et de quelques autres menus objets ?..... On repousse des *faits* positifs, maintenant vulgaires, ou bien on les attribue à un diable fabuleux, et on nous parle de résurrections ! Ste. Colette en aurait opéré cinq !.... *Pieuses fraudes*, dont la saison est passée.

Les pharisiens d'autrefois croyaient à la communication entre les vivants et les morts : "Que savons-nous si un esprit ou un ange ne lui aurait point parlé ? " (Actes, XXIII); les pharisiens modernes affectent de ne croire qu'à la communication avec les *démons !*.... Eloignons-nous de ces gens-là, si nous ne pouvons les rendre meilleurs, et souvenons-nous de ces paroles : "Gardez-vous des faux prophètes qui viendront à vous couverts comme des brebis.... vous les reconnaîtrez à leurs fruits" (Matt. VII). "Gardez-vous des scribes qui affectent de se promener avec de longues robes.... et qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des veuves. Ceux-là recevront une condamnation plus forte" (Luc. XX).

Et ce sera justice ; car ils ne pratiquent pas ce qu'il y a de bon dans l'Evangile, mais plutôt ce qu'on y a mis à tort, ou que l'on comprend de travers ; par exemple, ceci : "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée : je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, la belle-fille d'avec la belle-mère, et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison" (Matt. X). Voilà bien ce qu'a fait le christianisme, et ce qu'il fait encore ; mais était-ce là la mission de Jésus ?... Ce n'est pas l'Evangile écrit qu'il faut suivre à la lettre ; ce qu'il contient de bon avait d'ailleurs été

dit auparavant, et beaucoup mieux dit. Ce n'est pas là que Dieu a formulé son code ; il l'a gravé dans nos cœurs. Si Mahomet a établi sa religion avec le sabre, les chrétiens ont propagé la leur par les bûchers et les atrocités les plus monstrueuses, et c'est à cela que les cagots voudraient nous ramener. Le spiritualisme, à l'exemple du Christ, ne s'impose point par la force ; il ne fait usage que de la persuasion, et il se démontre par des faits qui sont à la portée de tout le monde.

C'est en vain que nos adversaires multiplieront leurs églises ; ils ne feront pas oublier ces paroles : "Le Très-Haut n'habite pas dans les temples faits par la main des hommes" (Actes, VIII). "Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le royaume des cieux ! car vous n'y entrez point vous-mêmes, et vous vous opposez encore à ceux qui désirent y entrer" (Matt. XXIII.) "Malheur à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes saisis de la clé de la science, et qui, n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer" (Luc. XI).

C'est en vain que nos adversaires crieront au blasphême ! On leur a déjà répondu : " Si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même; mais si elle vient de Dieu, vous ne pouvez la détruire" (Actes, V).

Nous le répétons, et ne saurions trop le redire : Que l'on expérimente partout ; nous en avons indiqué les moyens. La révélation se poursuit et ne cessera jamais; la lumière se fera pour tous, mais elle veut qu'on la cherche. Trop d'intérêts mondains tendent à la voiler ; qu'on écoute les *morts:* ils sont désintéressés ; et que chacun ensuite consulte sa conscience et sa raison.

ENTRETIENS.

VINGT-CINQUIÈME SÉANCE.

Nous étions quatre. Trois causaient ; Mlle — copiait quelque chose pour elle. Tout à coup, sa main a quitté l'endroit où elle était posée ; elle a gesticulé, à la manière de Booth, et celui-ci nous a prouvé qu'il nous entendait ; il a écrit (en anglais, et de sa large écriture) ; "Oui, c'est comme vous le dites." Nous avons poursuivi notre conversation, et Mlle — a

continué son travail ; mais Booth s'est encore mis de la partie, en nous rappelant ce dont il avait été question à la séance précédente, avec ce même médium (page 183) : "Je n'ai pas pu trouver Ste Colette." Nous n'y pensions plus, et nous avons répondu que nous y renoncions. Il a répliqué : "Moi aussi." Puis, après deux ou trois secondes : "Je crois que le Christ était jaloux d'elle ; c'est pourquoi elle a été renvoyée des sphères. Ils ne pouvaient vivre ensemble ; elle avait trop fait pour qu'il pût l'endurer. BOOTH."

Nous avons fait silence, et, après quelques secondes, la main du médium a repris ainsi :

"Voyant un si grand nombre de mauvais ménages sur la terre, rencontrant des opinions si différentes sur les femmes et sur leur mission ici-bas, je m'étais souvent demandé ce qu'il fallait croire ; je m'étais posé cette question : Le mariage est-il chose utile dans l'ordre spirituel, et la femme a-t-elle à remplir une mission plus élevée que celle qu'on lui assigne généralement : aimer l'homme et servir à la reproduction de la race humaine ? J'ai fait ici des recherches à ce sujet, et voici le résultat de mes observations et des réponses faites à ma question par des esprits plus éclairés que moi :

La femme, si différente de l'homme par le caractère et si supérieure par le cœur, est destinée, dans son union avec lui, à adoucir l'homme, à exciter, à développer ou à perfectionner sa sensibilité, et à lui communiquer, autant que sa nature s'y prêtera, les qualités dont elle-même est douée, tandis qu'elle recevra de lui les forces qui lui manquent, et qu'elle sentira se développer en elle des vertus dont jamais elle n'eût eu connaissance, si elle eût vécu seule, sans s'unir à celui qui doit être le compagnon plutôt que le maître de son existence.

Il ne faut pas croire que la femme soit appelée, comme quelques-uns le disent, à remplir les mêmes fonctions civiles et publiques que les hommes : la nature ne l'y a pas rendue propre, et elle a trop à faire pour bien s'acquitter de sa mission intérieure, pour pouvoir encore remplir des devoirs publics. Non : la femme n'est pas appelée à plaider, à exercer la médecine, à s'occuper de discussions politiques ; elle ne doit être ni avocat, ni médecin, ni journaliste : les soins à donner à ses enfants et à la maison, ce monde de la femme (comme Fénelon vous le disait l'autre jour) suffisent pour remplir tous ses instants ; et celle qui s'occupera bien de ces choses, aura assez fait pour n'avoir pas le regret de n'avoir pu faire davantage.

Mais la femme doit être capable de remplir sa mission, et elle ne le devient que par l'éducation sérieuse. Elle ne sera ce qu'elle doit être par rapport à son mari, qu'autant qu'elle aura reçu de bons principes et de sages instructions ; qu'autant que son esprit et son cœur auront été formés à la pratique des vertus, dont elle doit lui donner l'exemple. Il ne faut pas qu'elle soit pour lui un simple instrument de plaisir, fût-ce même intellectuel ; il faut que, dans leur union, tous deux trouvent un motif et un moyen de progrès ; que, dans cette union sur la terre, ils jettent les fondements de leur éternelle union dans les sphères. C'est ainsi seulement qu'on aura de bons ménages, des femmes et des hommes heureux.

Que l'on ne suppose pas, d'après cela, que la femme soit ou la supérieure ou l'inférieure de l'homme ; tous deux sont égaux : ils ne sont capables de perfectionnement que l'un par l'autre : l'homme a besoin de l'influence douce et insinuante de la femme, et celle-ci a besoin de la force de l'homme ajoutée à la sienne ; seulement ensemble ils forment un être complet et heureux : l'un n'est sans l'autre que le corps sans l'ame ; et il faut que cela soit bien compris, et des individus et des gouvernements, pour que la place que la nature a marquée à la femme lui soit enfin donnée — je ne dis pas rendue : elle ne l'a jamais occupée, la force physique ayant toujours prévalu. — Que l'on ne feigne pas de croire qu'elle ne réclame que l'exercice des droits politiques et des fonctions publiques : il n'entre pas dans sa nature de désirer cela ; non, mais qu'on lui donne, comme à l'homme, le droit de penser par elle-même, d'agir par elle-même dans ce qui la concerne ; de choisir selon son goût et selon son cœur, et non d'être toujours dans la dépendance de l'homme ; dépendance qui ne devrait être que volontaire chez elle, et qui est si souvent l'œuvre des circonstances, l'œuvre des lois sociales, quand même il y a de sa part répugnance, aversion.

C'est pour me donner le plaisir de communiquer quelques idées, de la justesse desquelles je suis nouvellement certain, que je suis venu vous faire cette communication. Tous les jours je m'instruis ; tous les jours je m'élève, et j'y trouve un extrême plaisir.

A bientôt, amis ! Je vous dirai ce que j'aurai pu apprendre au sujet de la réincarnation. Le mot était nouveau pour moi, quand je vous l'ai entendu prononcer ce soir : du moins, dans le sens que vous y appliquiez. Je tâcherai de m'instruire là-dessus, pour vous éclairer vous-mêmes.

A. de M."

Cet article, d'Alfred de Musset, nous est venu inopinément, comme celui auquel il y est fait allusion (*De l'éducation des filles*, page 68) que Fénelon dictait "l'autre jour," c'est-à-dire il y a cinq mois, alors que Mr. de Musset était encore de ce monde.

Nous avons demandé si le Dr. Husson voulait bien continuer le traitement d'un malade que le Dr. André avait déjà soigné, par l'intermédiaire d'un autre médium maintenant absent. Le Dr. Husson a répondu : "Faites examiner le malade par le médium."—Il est très intéressant d'observer avec quels soins minutieux les yeux et les mains de certains médiums sont mis en exercice dans ces sortes d'examens.

VINGT-SIXIÈME SÉANCE.

Huit jours s'étaient écoulés depuis ce que nous venons de rapporter. Nous étions sept ; nous nous sommes assis, avons fait silence, et bientôt la main de Mlle— a écrit cet autre article :

" J'ai pris les renseignements que je vous avais promis de prendre pour vous les transmettre ; mais, à mon grand regret, je suis obligé de vous dire que je n'ai, jusqu'à présent, rien obtenu de positif. De même que sur la terre vous avez des questions scientifiques et des points de doctrine sur lesquels les opinions des savants et des penseurs diffèrent étrangement, et que personne ne peut résoudre que par ces mots : *on ne sait pas ;* de même ici nous avons des savants, des esprits supérieurs qui avancent, sur de certaines questions, des opinions non partagées et non goûtées par d'autres esprits considérés également comme supérieurs. La réincarnation est une de ces questions sur lesquelles il y a des opinions diverses, parce qu'on ne peut les appuyer sur des faits positifs.

Ainsi, les uns m'ont dit que quelquefois des esprits disparaissaient des sphères, sans qu'on pût savoir ce qu'ils étaient devenus, et que cela portait à croire qu'ils s'étaient réincarnés pour remplir quelque mission, ou d'expiation ou de rédemption, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs frères de la terre. Mais il me semble que les esprits restés dans les sphères pourraient reconnaître leurs frères exilés ou réincarnés dans n'importe qu'elle enveloppe mortelle il leur eût plu d'adopter de nouveau : le corps n'étant pas un obstacle

à la vision des esprits des sphères superterrestres, si je puis m'exprimer ainsi.

D'autres m'ont dit que jamais un esprit, une fois affranchi de la matière grossière, ne pouvait en subir l'esclavage une seconde fois, et que la loi universelle étant une loi de progression infinie, il n'était pas possible que l'esprit passât d'une sphère à la sphère inférieure, et qu'au contraire il s'élevait graduellement, progressivement et sans cesse, pendant la durée de l'éternité. A l'appui de cette doctrine, il y a des faits : les esprits des sphères supérieures pouvant revenir visiter ceux des sphères inférieures, sont une preuve vivante de l'élévation progressive ; et comme parmi ceux que nous voyons, et qui sont dans le monde supérieur depuis des siècles, aucun n'a subi la nécessité ni même reçu l'invitation d'une réincarnation, il semble que celle-ci, loin d'être une loi générale, serait tout au plus volontaire. Dans la sphère où je suis, nul ne peut rien affirmer à cet égard ; mais chacun a son opinion et ses doutes qui, toutefois, ne tourmentent personne.

Le bonheur dont nous jouissons ici est grand : il est plus grand que l'homme purement terrestre ne le peut concevoir ; seulement il n'est pas encore parfait. Il ne l'est que pour les rares créatures qui se sont conduites en toutes choses conformément aux lois de la nature et de la justice — ce qui est le cas du bien petit nombre. — Nous venons d'en recevoir un qui était parfaitement ainsi ; il a déjà été bien heureux sur la terre, intérieurement et indépendamment de toute circonstance extérieure, et combien plus heureux encore il est ici ! Cependant ne vous imaginez pas qu'il soit parvenu tout de suite à une sphère supérieure : il est dans un des cercles les plus élevés de la seconde sphère ; mais dans cette seconde sphère, chaque esprit doit passer plus ou moins long-temps pour se perfectionner et se rendre digne d'une nouvelle ascension. Les esprits qui ont prétendu être montés immédiatement dans les sphères supérieures, ou trompaient sciemment les médiums, ou se trompaient eux-mêmes en confondant les cercles avec les sphères.

En voilà assez pour aujourd'hui. Essayez de vous conformer aux lois naturelles et à celles que vous suggère votre conscience, et vous aurez d'autant plus de bonheur à attendre dans le monde invisible, que vous vous serez conformé plus étroitement à ces mêmes lois.

A. de M."

Relativement à la réincarnation (dont nous avons déjà parlé), Alfred de Musset confirme ce qui nous a été dit à d'autres séances (*), et que le médium actuel ignorait.

Quant au personnage que l'on vient de recevoir là-haut, nous avons de suite pensé qu'il s'agissait du grand poëte Béranger, parce qu'une dépêche télégraphique, venue le jour même, en avait annoncé la mort.— Notons ici que, la veille, un autre médium avait éprouvé le besoin d'écrire : il lui semblait entendre "Béranger est mort ;" mais cette personne n'avait pas voulu céder à la suggestion mystérieuse, et elle en a maintenant bien du regret. Le télégraphe mental était en avant du télégraphe électrique ; les médiums devraient être plus dociles. ...

Nous avons demandé si c'était effectivement de Béranger qu'Alfred de Musset voulait parler ? La main du médium est restée immobile environ une demi-minute ; puis elle a tracé, d'une écriture qui diffère de la précédente :

"Le premier chansonnier de France.

BÉRANGER."

(*) Nous parlions de la réincarnation :

" La question dont il s'agit entre vous n'est pas d'une grande importance. Les seuls qui pourraient la résoudre, sont ceux qui auraient déjà subi une ou plusieurs réincarnations. Pour moi, je n'en connais aucun. Tout ce que je puis vous dire, c'est que certains esprits disparaissent quelquefois, sans que nous sachions où ils ont passé. Ont-ils été dans une sphère supérieure, ou bien sont-ils retournés sur terre, ou dans quelqu'autre planète ? C'est ce que nous ne pouvons vous affirmer ; nous espérons cependant vous donner plus tard une solution positive. Dans tous les cas, si les esprits se réincarnent, ils passent ou doivent passer dans le monde invisible un temps qui, à vous autres mortels, paraîtrait bien long, et qui pour eux n'est l'affaire que de quelques instants.

LE PÈRE AMBROISE,
qui est et a toujours été le Père Ambroise."

(Nous avons déjà dit que ce bénédictin vivait au 16ème siècle.)

A une autre séance :

" Pourquoi vous préoccuper si souvent de cette question ? Nous vous avons déjà dit, plus d'une fois, qu'il en est dans le monde invisible comme chez vous, sous plus d'un rapport : c'est-à-dire qu'un grand nombre d'esprits conservent longtemps encore les mêmes idées, les mêmes préjugés, la même obstination qu'ils avaient sur terre. Il suffit que les médiums qui ont écrit sur la réincarnation aient eu quelque tendance à y croire, pour que les esprits qui pensent comme eux leur aient transmis la même idee. Quant à nous, c'est autre chose : nous ne sommes point de leur avis ; et, jusqu'ici, nous n'avons pas encore vu une seule réincarnation."

On a déjà lu (page 161) une petite communication dans le même sens, et des choses semblables ont été écrites à un autre cercle, hors de notre présence, par un médium étranger à nos réunions.

Nous avons prié celui-ci de nous donner quelque chose.

"Le médium est trop fatiguée."

Nous avons réitéré notre demande.

"Je vous donnerai bien un petit couplet, à condition que vous ne le publierez pas."

— Nous vous le promettons.

"Jeune comme à quinze ans,
J'ai revu ma Lisette,
Avec ses yeux charmants
Et sa mine discrète.
Eh ! bon, bon, bon,
Dans les cieux, ma Lisette,
Eh ! bon, bon, bon,
Porte encor son doux nom.

BERANGER."

— Exigez-vous, sérieusement, que nous gardions le secret ?

"Oui, pour une raison : Dans la chanson que j'ai faite, sur terre, et qui avait pour refrain

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette ;
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom,

la rime *non* avec *nom* était meilleure que *bon* avec *nom*, et vos ennemis diraient que j'ai fait un progrès en arrière. Epargnez-leur cette méchante remarque.

BÉRANGER."

— Mais si nous donnons aussi votre observation ?

"Comme vous voudrez."

VINGT-SEPTIÈME SÉANCE.

Ce n'était pas un jour de réunion ordinaire ; le médium avait usé d'un petit stratagème pour se trouver avec nous : péché bien véniel, assurément ; mais les esprits sont scrupuleux, comme on va le voir. Nous étions seulement quatre, et les conditions, quant à nous, étaient des plus favorables. Nous nous attendions à des communications au moins aussi intéressantes que de coutume ; et, certes, si notre volonté était, dans ces expériences, pour autant que le pétendent les spiritophobes, les résultats auraient été bien différents. Voici comment les choses se sont passées ; c'est la main du médium qui a commencé le dialogue (en anglais):

“ Vous n'écrirez rien de bon aujourd'hui, parce que vous avez dit un mensonge. Vous savez ! Booth.”

C'est alors que le médium nous a dit ce dont il s'agissait. Nous avons fait quelques observations, et avons fini par dire que la faute nous semblait bien légère.

“ Le mensonge est toujours condamnable, monsieur.”

— Mais je n'ai fait tort à personne, a dit le médium.

“ Vous avez dit un mensonge, afin d'assister à cette séance et d'écrire : voilà la raison. Vous n'écrirez rien de bon, ni ce soir ni à la prochaine séance ordinaire ; personne que moi ne condescendra à diriger votre main. Booth.”

Nous avons tous été fort contrariés. Notre conversation roulait sur ce sujet, lorsque la main du médium a formé neuf lignes d'une écriture assez fine, posée, presque lente et bien rangée ; ce que Booth ne fait point : la sienne étant très large, excessivement rapide, et accompagnée de beaucoup de gestes. Nous avons reconnu que c'était celle du Dr. Husson ; mais, à la lecture, il s'est trouvé que c'était encore de l'anglais, et il y était question d'une malade à laquelle personne n'avait songé de la soirée : c'était un avis médical. Nous avons demandé si cela était dicté par le Dr. Husson ?

“ Le Dr. Husson l'approuve.”

(Ce mystère nous a été, depuis lors, expliqué ainsi : Un esprit peut influencer un médium par l'intermédiaire d'un autre esprit, et cependant lui faire produire son écriture, à lui, inspirateur ; et, quant à la langue employée, “ le Dr. Husson, par politesse, ne changeait pas celle dont Booth faisait personnellement usage.”)

Booth a repris :

“ Il y a là un homme, je devrais dire un monsieur, qui se trouve bien désappointé.”

— Vous pouvez dire cela de moi.

“ Ce n'est pas de vous que je parle, vieux bonhomme.”

— Dites-nous donc qui c'est ?

“ Je voudrais bien savoir pourquoi je le devrais ?”

— N'est-ce pas le Dr. Husson ?

“ C'est plus que je ne veux vous dire.”

—Peut-être ne le pouvez-vous pas !

“Je le pourrais, si je le voulais.”

—Vous n'êtes pas complaisant.

“ C'est pour vous intriguer, mon vieux.”

Le médium a dit alors : Cela n'est pas bien.

" C'est toujours mieux que de mentir."

Nous avons ajouté quelques mots....

" Si vous continuez, je vais la faire vous —"

Le mot n'était pas bien formé ; nous lisions *slay* [tuer].

" Slap, Slap " [en grandes lettres]. "Je n'ai pas dit *slay;* j'ai dit *slap*" [souffleter].

— Il est méchant.

"Je suis meilleur que beaucoup qui se disent chrétiens."

— Eh bien, si vous me donnez un soufflet, je ne pourrai certainement pas vous le rendre ; je n'aurai qu'à tendre l'autre joue.

" A la manière du Christ."

— Bossuet, il y a cinq ans, en nous faisant l'histoire de l'*Homme au masque de fer*, nous disait que la communication avec le monde invisible conduirait, entr'autres choses, à la rectification des faits historiques qui ont été mal rapportés. Nous aimerions à comparer avec d'autres, les détails que nous donna Bossuet. Pourriez-vous nous en procurer de certains, sur le personnage en question ?

" Je puis vous procurer cela. Un de ces jours, vous recevrez une communication de ce pauvre homme lui-même ; vous l'aurez, mais par une autre main."

—Comment se porte l'abbé *propagateur*, qu'on a dit malade?

" Mieux, je vous remercie."

— Vous paraissez l'aimer ?

" Beaucoup, et vous ? à peu près autant que moi, que nous tous."

— J'espère que nous en avons fini avec lui ?

" On ne peut le prévoir."

— N'avons-nous pas été trop sévère à son égard ?

" Non, pas trop sévère ; cela n'était pas possible.

— Ce n'est pas l'avis de Léon X.

" Léon X est devenu très bon."

— Serait-il fâché contre nous ?

" Je ne sais ce que pense Sa Sainteté. Vous devez faire, avec l'autre, comme vous avez fait dernièrement : donnez-lui, tous les mois, une bonne leçon (*a sound trashing*): c'est bon pour lui."

— Vous ne pensez donc pas comme d'autres esprits avec lesquels nous nous entretenons souvent sur cette matière ?

" Ils veulent faire les modérés ; je parle en termes clairs."

— Et vous êtes aussi sévère qu'eux envers ce médium !

“ Les autres, oui ; moi, je n'ai pas le droit d'être sévère pour cette faute, parce que je la commets aussi quelquefois.”

— Nous voudrions bien recevoir une autre communication sur le suicide, comme on nous en a donné sur la peine de mort.

“ Je pourrais vous en donner une sur la chûte par dessus bord” (ce fut ainsi que Booth se noya, il y a cinq ans); “mais je ne le pourrais sur le suicide.”

— Pouvons-nous l'espérer de quelqu'autre ?

“ Oui, oui : elle vous sera donnée prochainement.”

— Nous n'aurons rien ce soir : ils y mettent de l'entêtement.

“ Prenez garde ! Si vous les injuriez, ils vous déserteront. Il ne s'agit pas de vous, ni même du médium. Si les esprits ont décidé de ne pas vous faire de communications, c'est qu'ils ne veulent pas y être provoqués par des faussetés d'aucune sorte. Ce n'est pas non plus pour vos autres fautes qu'ils se taisent. Le médium a fait un mensonge pour venir à cette séance, afin d'écrire une ou deux communications de plus ; et nous voulons vous montrer qu'il est inutile de recourir à des subterfuges pour faire avancer le spiritualisme : les moyens illicites ne conduiront à rien. Elle a eu des communications chez elle, et elle en aurait reçu une autre, si elle avait agi comme elle le devait.

BOOTH.”

Nous omettons une partie de ce qui a été dit. C'est assez pour constituer une bonne leçon, dont nos antagonistes mêmes devraient profiter.

VINGT-HUITIÈME SÉANCE.

Dans une autre famille, nous nous trouvions au nombre de sept. La maitresse de la maison est médium depuis peu de temps. Sa main a d'abord écrit ce titre : *Le Concile de Trente.* Quelques moments après, elle a écrit cet autre : *Mariage des prêtres ;* et alors est venue une communication, signée *Fra Paolo Sarpi.* Le médium ayant saisi quelques passages de cet écrit (un peu trop leste pour notre journal), elle s'est refusée à le lire, et s'est éloignée de la table. Son mari nous a lu l'article. Mme C — a regretté de servir d'instrument pour de telles productions ; mais nous lui avons montré qu'il y avait là quelque chose d'immédiatement utile :

un moyen de conviction. En effet, il se trouvait parmi nous une personne qui n'avait jamais vu de ces expériences, et qui, si l'écrit avait été mieux selon les convenances, l'aurait peut-être attribué à l'esprit même du médium; tandis qu'elle devait raisonnablement en supposer la source dans une intelligence étrangère.

Ce médium a déjà écrit diverses communications sur *la foi*, *St. Georges*, etc., avec des citations latines, assez longues et correctes, quoiqu'elle ne sache pas un mot de cette langue. Nous garderons ces pièces pour un autre temps, excepté une, sur l'*infaillibilité du pape*, que nous croyons pouvoir donner aujourd'hui même : on la trouvera quelques pages plus loin, parmi les *Communications détachées*.

Vers la fin de la séance, le médium a écrit que quelqu'un se disposait à nous critiquer, et un certain journal nous a été désigné : "On lui a déjà fait une proposition." Il était alors neuf heures du soir ; et, en effet, quelques heures auparavant, une série d'articles avaient été offerts à l'éditeur, comme celui-ci nous l'avoua le lendemain. (Il n'y a pas lieu de supposer de la connivence entre les parties.)

Nous regrettons que ces articles n'aient pas été publiés : le spiritualisme n'a qu'à gagner aux débats. En attendant, la manière dont cet avis nous a été donné a bien sa valeur.

VINGT-NEUVIÈME SÉANCE.

Nous étions cinq. Le médium qui ne devait écrire que sous l'inspiration de Booth, par suite du petit mensonge dont nous avons parlé, s'est abstenu de venir ; une autre main a fourni l'article suivant, que rien n'a provoqué de notre part, et qui ne s'est pas fait attendre :

"Nous voyons arriver à chaque instant parmi nous des personnes de toutes les religions et de toutes les sectes, qui sont bien étonnées en reconnaissant combien elles ont toujours vécu dans l'erreur, relativement à ce qui concerne la vie future. C'est un spectacle vraiment curieux, et qui ne laisse pas d'avoir son mérite. Les Chrétiens demandent d'abord où est la Sainte-Trinité ; où sont les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Puissances, les Dominations qui, selon leur croyance, font partie de la cour céleste, et environnent le siége glorieux de l'Eternel. Les Juifs cherchent leur Messie, Moïse et les Patriarches ; les Musulmans, le Prophète et les Houris ; les Indiens, Brahma, Vishnou et Siva, ou si vous aimez mieux, la Trimourti, ou trinité indienne ; enfin,

tous, à l'exception des Spiritualistes, sont plus ou moins désappointés, éprouvent plus ou moins de déceptions. Parmi les Catholiques, ceux qui ont violé les lois divines et humaines, sans en avoir eu aucun repentir, sont saisis d'effroi à leur entrée dans le monde invisible ; leurs regards inquiets errent de tous côtés, et ils croient à chaque instant voir apparaître ce juge implacable qui doit les précipiter dans les enfers. Ceux qui ont été tout aussi criminels que les premiers, mais qui ont reçu l'absolution du prêtre, sont bien surpris de ne pas se trouver dans le purgatoire, où ils pensent devoir expier leurs fautes, jusqu'à ce qu'ils puissent être admis dans le séjour des bienheureux. L'étonnement des justes est moins grand; ils s'attendent à trouver le bonheur, et ils le trouvent en effet ; seulement ce bonheur diffère de celui qu'ils espéraient, et ils reconnaissent avec joie qu'ils n'ont fait que gagner au change. Nous disons les justes, c'est-à-dire les hommes de bien : ceux qui ont passé leur vie à pratiquer la vertu, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions religieuses ; car *tous seront sauvés*, quoi qu'en puisse dire l'Eglise catholique romaine, qui prétend que hors de son sein il n'y a point de salut.

Quant à moi, je n'éprouvai à ma mort aucune sensation pareille à celles dont je viens de vous parler. Pendant mon séjour sur votre globe, j'étais un matérialiste effréné : aussi me fallut-il un temps assez long pour être convaincu que l'esprit avait abandonné le corps. Je ne pouvais me détacher de la terre ; j'errais sans cesse de côté et d'autre, dans ma maison, parmi les miens; il me semblait vaquer à mes affaires, comme d'habitude, et rien ne me paraissait changé dans ma manière de vivre. Cependant lorsque je crus m'apercevoir que personne ne faisait attention à moi; que si j'adressais la parole à quelqu'un, on ne me répondait pas, et l'on semblait même ne m'avoir pas entendu ; quand je vis ma femme prendre un nouvel époux, malgré tout l'amour qu'elle m'avait témoigné et les soins dont je l'avais toujours entourée, je pensai que tout ce qui m'arrivait n'était qu'un songe dont le réveil devait bientôt m'affranchir. Mais comme ce rêve durait trop longtemps, je rejetai cette idée, et je me mis à réfléchir sérieusement sur ma situation. Je voyais bien qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire, mais je ne pouvais me rendre compte de ce que cela pouvait être. Alors je me crus fou, ne sachant surtout à quoi attribuer le prodigieux développement qui s'opérait dans toutes mes facultés. En effet, je pouvais me transporter, avec la rapidité de l'éclair, d'un en-

droit à un autre ; j'apercevais une foule de choses nouvelles pour moi, et dont je n'avais jamais soupçonné l'existence ; j'étais parvenu à un tel point de lucidité, que je distinguais les objets à travers les murailles les plus épaisses et les portes les mieux fermées, comme si j'eusse été dans l'intérieur des maisons ; si je voulais y pénétrer, il me suffisait d'en avoir le désir, pour que ce désir fût aussitôt accompli ; en un mot, je faisais tout ce que pourrait faire un homme qui serait à la fois impalpable et invisible. Plus je cherchais à m'expliquer ces phénomènes, plus ma tête se perdait : j'étais égaré, hors de moi ; j'errais çà et là comme un insensé, lorsque le hasard, ou plutôt la Providence me conduisit dans votre cercle, et là je reconnus toute la vérité. Je vis qu'il y a réellement chez l'homme deux parties bien distinctes : l'esprit et la matière ; que l'un est immortel, et que l'autre retourne à la terre d'où elle est sortie ; je vis que je n'avais été toute ma vie qu'un sot et un entêté, et que la mort seule avait pu me tirer de mon erreur.

Je ne puis vous dire au juste combien de temps a duré cet état d'incertitude. Cependant, si ma femme s'est conformée à la loi avant de se pourvoir d'un second mari, ce que je veux bien croire, sans pourtant l'affirmer, on peut supposer que j'ai passé bien près d'un an sans pouvoir me reconnaître.

Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu sans vous en douter, et je reviendrai plus d'une fois vous rendre visite. X."

— Nous nous sommes peut-être connus. Craignez-vous que nous soyons indiscrets, si vous dites votre nom ?

" Il est possible que vous m'ayez connu : je crois même que oui ; mais n'insistez pas, pour le moment : je ne puis rien vous dire, à cause de ma famille."

— Pourquoi ne vous êtes-vous point annoncé plus tôt, puisque vous êtes déjà venu à nos réunions ?

" D'autres esprits, plus éclairés que moi, avaient à vous parler, et je leur ai cédé la place."

— Vous pouviez donc les voir ?

" C'est positivement parce que je les voyais et les entendais que j'ai reconnu mon erreur."

— Y en avait-il de votre connaissance ?

" Il se trouvait parmi eux plusieurs de mes amis, morts depuis long-temps."

— Vous ont-ils reconnu ?

" Ils sont venus à moi, m'ont parlé et m'ont détrompé."

— Voyez-vous beaucoup d'esprits embarrassés comme vous l'avez été vous-même ?

" Il y en a plus d'un qui se trouve dans la même situation où je me suis trouvé. Nous devons cependant les y laisser pendant quelque temps : c'est une espèce d'expiation qu'ils doivent subir."

— Pouvez-vous nous expliquer de quelle manière vous agissez sur le médium ?

" C'est une question qui a déjà été souvent agitée, et à laquelle on a répondu de bien des manières différentes ; mais aucune de ces réponses n'a pu vous satisfaire."

— Vous est-il possible de nous mieux éclairer ?

" Peut-être plus tard vous rendrai-je ce service ; mais ce sera par une autre main."

— De quel médium vous servirez-vous ?

" Je le choisirai dans votre cercle."

— Allons ! revenez souvent.

" Je tiendrai ma promesse."

TRENTIÈME SÉANCE.

L'entretien a roulé sur des sujets variés, et deux médiums ont écrit diversement. Nous n'enregistrerons ici que la communication suivante, venue inopinément, et dont les premières lignes ont trait à la séance qui précède :

" Dans notre dernière séance, un ex-matérialiste vous a rendu compte des diverses sensations qu'éprouvent, à leur arrivée dans le monde invisible, les hommes des différentes sectes religieuses répandues sur la terre ; il vous a donné, de plus, un détail circonstancié de ce qu'il a éprouvé lui-même avant de pouvoir se reconnaître, et tout ce qu'il vous a dit est de la plus exacte vérité.

Nous allons aujourd'hui vous parler des hypocrites, de ceux qui affichent, pendant leur vie, des principes de vertu qu'ils ne mettent nullement en pratique ; de ces hommes dont la figure est sans cesse couverte d'un masque trompeur ; qui ont continuellement à la bouche les mots de religion, de piété, de désintéressement, d'amour du prochain, etc., et qui n'ont en vue que leur propre intérêt. Ce sont les plus malheureux ; ils sont placés ici au dernier degré de l'échelle ; tout le monde les méprise, et ils se méprisent eux-mêmes, car chacun, en ce lieu, est forcé de se rendre justice, et personne ne peut étouffer le cri de sa conscience.

Parmi ces hypocrites, il faut mettre au premier rang les mauvais prêtres ; aussi sont-ils traités beaucoup plus sévèrement encore. Outre le mépris qu'ils inspirent, ils sont contraints de vivre ensemble, et leur plus grande punition est de s'entendre les uns les autres s'adresser les plus sanglants reproches. Je vous laisse à penser ce qu'ils doivent souffrir, car il n'y en a pas un qui n'ait une litanie plus ou moins longue à débiter à son voisin ; et comme ils ont conservé leur intolérance, ils ne se ménagent pas, et se déchirent impitoyablement. Il y a, nous le savons, des prêtres de bonne foi, qui sont vertueux, charitables, tolérants, et vraiment dignes de l'estime publique : ceux-là sont, à leur mort, placés immédiatement au rang des bons esprits. Aussi n'est-ce point d'eux que nous voulons parler ; mais bien de ceux qui, au lieu d'instruire les hommes, et de les guider, par le bon exemple, dans le chemin de la vertu, tiennent une conduite diamétralement opposée, et qui ne répond en aucune manière aux sermons qu'ils débitent à leurs paroissiens. Bien loin de ressembler aux apôtres, dont ils se disent effrontément les successeurs, ils mènent une vie scandaleuse et débauchée ; ils sont adonnés à tous les vices, et justifient pleinement ce dicton populaire : " faites ce que je vous dis, et ne faites pas ce que je fais." La charité envers les pauvres leur est inconnue, et ils n'admettent que celle qui est en leur faveur. Amasser de l'argent, mener joyeuse vie, faire bonne chère, boire de bon vin, jouir des bénéfices du mariage sans en avoir les charges à supporter : voilà le but où tendent tous leurs efforts. Ils foulent aux pieds les devoirs de leur ministère ; la religion leur sert de manteau pour couvrir leurs turpitudes, et ils l'exploitent à leur plus grand avantage.

Nous appelons aussi mauvais prêtres ceux qui étant devenus tout à fait incroyants, parce qu'ils se sont instruits plus tard en lisant d'autres livres que leur bréviaire, continuent néanmoins à tromper les hommes en leur prêchant des mensonges auxquels ils ne croient plus eux-mêmes. Ils n'ignorent pas que la religion chrétienne a été indignement travestie ; ils savent fort bien que l'intérêt du clergé est le piédestal sur lequel on a bâti l'autel du Christ ; ils rient dans leur barbe de toutes les momeries ridicules de l'Eglise, et, en dépit de leur conviction, ils les étalent chaque jour aux yeux du public. Ils pèchent donc sciemment en agissant ainsi, au lieu d'abdiquer et de rentrer dans la classe des bons citoyens ; au lieu d'avouer avec franchise qu'ils ont reconnu leur erreur, et d'exposer publiquement leur profession de foi. Voilà ce qu'ils de-

vraient faire ; mais ils s'en gardent bien, parce qu'il faudrait en même temps renoncer à leur position, à ce qu'ils ont de plus cher au monde ; ils ne font attention qu'à la vie présente, et nullement à la vie future, où ils auront cependant un terrible compte à rendre de leur conduite.

Nous ne vous dirons rien de la plupart des moines : de ces pieux fainéants qui s'engraissent aux dépens de la société ; de ces pourceaux sacrés qui se vautrent dans la fange de leurs cloîtres, et sont un résumé de tous les vices qui affligent l'espèce humaine. Plus d'une fois, depuis la fondation des ordres religieux, on a été obligé de réformer les couvents, et les mêmes abus s'y sont toujours reproduits. Nous ne vous parlerons pas non plus des inquisiteurs, de ces dignes suppôts du Saint-Office, de ces tigres à face humaine, qui ont laissé sur terre un nom exécrable et une sanglante réputation ; l'histoire en a fait justice, et l'on connaît trop les crimes affreux dont ils se sont souillés, pour qu'il soit utile d'en parler encore. S'il y avait un enfer, ils y occuperaient de droit les premières places, et Satan s'empresserait d'en faire ses premiers ministres.

Nous pensons qu'en voilà bien assez sur ce chapitre. Puissent ceux à qui il s'adresse rentrer en eux-mêmes et devenir meilleurs ! Il y a pour cela un moyen bien simple : Qu'ils se fassent SPIRITUALISTES !

LE PÈRE AMBROISE."

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

" La plupart des hommes s'imaginent qu'il ne peut y avoir sur terre de bonheur réel, et, partant de ce faux principe, ils ne cherchent aucun moyen de se rendre heureux. Si par bonheur réel ils entendent une vie qui ne soit mêlée d'aucune espèce d'amertume ; s'ils pensent qu'on ne peut être heureux que par l'accomplissement de tous les désirs mondains ; s'ils prétendent que les richesses, la gloire, les honneurs, constituent seuls une félicité complète, ils ont alors parfaitement raison. Mais toutes ces choses sont-elles en effet le bonheur ? Non, mes frères, non, mille fois non. Le vrai chrétien, le spiritualiste ne pense pas ainsi ; il envisage la question sous un point de vue tout différent. Pour lui, l'homme le plus heureux est celui qui possède le courage

dans l'adversité, et la paix de la conscience; il sait que celle-ci lui ordonne de faire le bien, et toutes ses actions ne tendent qu'à ce but. Si, par hasard, quelque maladie cruelle vient à l'affliger; si des revers inattendus fondant tout-à-coup sur lui, le placent dans une position inférieure à celle qu'il occupait d'abord, il supporte le tout avec courage et résignation, car il sait qu'il en sera amplement dédommagé par les jouissances ineffables qui l'attendent dans la vie future. Si la perte d'un enfant chéri, d'une mère, d'une épouse adorée, peut l'accabler un instant, il trouve bientôt un remède à sa douleur, en pensant que cette séparation n'est que momentanée, et que plus tard, dans le monde invisible, il retrouvera ces êtres si chers pour ne plus les quitter.

Nous venons de vous dire que, pour être heureux, vous devez, non seulement supporter sans vous plaindre les tribulations qui vous arrivent, mais faire aussi tout le bien qu'il est en votre pouvoir de faire. Nous supposons que vous êtes pleinement convaincus de cette vérité: que les bonnes œuvres sont l'unique moyen d'obtenir la paix de la conscience. Vous ne doutez pas un seul instant que le courage purement passif, celui qui donne la force de supporter avec patience tous les maux dont est semée la vie, ne soit insuffisant pour rendre l'homme complètement heureux. Celui qui penserait le contraire, et se bornerait à ce courage, ne serait qu'un égoïste, et rien de plus. Pour atteindre au vrai bonheur, il faut surtout pratiquer la charité, la seule et unique vertu chrétienne, car elle renferme en elle toutes les autres. Il faut pratiquer la charité; mais n'oubliez pas que "votre main gauche doit ignorer ce qu'a fait votre main droite". Il faut pratiquer la charité: non pas celle qui se borne à de stériles aumônes, lesquelles, la plupart du temps, ne viennent que de l'ostentation et de la vanité, mais celle que Jésus exerçait envers les pauvres, et qu'il vous a laissée pour modèle. En effet, mes frères, l'homme n'est jamais plus heureux que lorsqu'il a fait une bonne action: tous les plaisirs du monde, tous les dons de la fortune ne sauraient égaler la joie qu'il éprouve, lorsqu'il a versé la consolation dans le sein d'une famille désolée; ou quand, par ses bienfaits, il a prévenu la ruine, le déshonneur, et quelquefois même le suicide d'un de ses frères.

Si vous voulez être heureux, écoutez toujours les bonnes pensées, et rejetez impitoyablement les mauvaises: celles-ci viennent de l'esprit, celles-là viennent du cœur; les unes naissent de la conscience, les autres sont filles des passions.

Ne faites jamais rien dont vous ayez à vous repentir plus tard ; soyez bons et humains envers vos semblables, car le bien que vous aurez fait sur terre vous sera rendu dans le ciel. En agissant ainsi, vous trouverez réellement le bonheur, que tant de gens regardent comme une chimère, et que l'homme vraiment charitable peut seul rencontrer ici-bas.

L. Bourdaloue."

" Depuis long-temps, mes chers amis, je désire assister plus souvent à vos séances, et vous fournir quelques communications pour votre journal. Si, jusqu'à présent, je n'ai pas contenté mon envie, c'était de crainte d'effaroucher certains lecteurs habitués à me juger d'après la réputation que m'ont faite les hommes à robe noire, ces dignes apôtres du mensonge et de la calomnie. Ces honnêtes gens m'ont tellement dénigré ; ils ont si souvent lancé l'anathème contre moi ; ils ont publié un si grand nombre d'ouvrages dans lesquels ils me dépeignent comme un misérable, comme un monstre horrible condamné à griller durant l'éternité, que les peureux redoutent jusqu'à mon nom, et me regardent encore comme un réprouvé. Mais aujourd'hui que la glace est rompue ; que des prélats et des pontifes ont pris l'initiative, je ne crains plus de me présenter dans l'arène, bien convaincu d'avance que les hommes sages ne me prendront pas pour un mauvais esprit, comme le font encore quelques personnes. Et pourquoi serais-je un mauvais esprit ? parce que j'ai déclamé contre les prêtres et contre leur église ! parce que j'ai dévoilé les turpitudes des uns, et fait connaître l'absurdité de l'autre ! Mais c'est un service que j'ai rendu à la société ; mon devoir, comme philosophe et libre penseur, ou "libérâtre," comme dit élégamment certain abbé, était d'éclairer les hommes en démasquant l'hypocrisie, et en leur enseignant la vérité. Je n'ai pas eu, comme vous, le bonheur d'être contemporain du spiritualisme, sans quoi j'aurais fait bien davantage ; je n'ai pu que détruire, et non reconstruire. C'est à vous, c'est au dix-neuvième siècle à compléter l'œuvre commencée. Je vous promets, pour ma part, de ne pas rester inactif et de vous aider de tout mon pouvoir.

Les hypocrites et les cagots m'ont prodigué le titre d'athée. Les imbéciles ! comme s'il pouvait y avoir réellement un athée ! Demandez à quiconque est doué du plus petit atome de bon sens s'il peut croire un seul instant à l'athéisme ? Il n'a qu'à lever les yeux au ciel et à les ramener sur la terre pour reconnaître aussitôt que tout ce qu'il voit a été créé par

une suprême et divine intelligence. Que l'on appelle cette intelligence Dieu, nature hasard, ou tout ce que l'on voudra, le nom n'y fait rien : c'est une intelligence ; la chose est positive et ne peut être contestée. Puisque cette intelligence a créé, elle doit nécessairement prendre soin de son œuvre, la gouverner, la surveiller sans cesse, lui conserver le mouvement et la vie. Or, on voit tous les jours que l'ordre établi ne change pas ; que rien ne se dérange, et que la nature suit constamment une règle invariable. Donc il y a un Etre tout-puissant, créateur et régulateur de l'univers ; donc il y a un Dieu ; donc il est absurde de croire qu'il puisse y avoir des athées.

Ceux qui m'accusaient d'athéisme savaient fort bien qu'ils mentaient impudemment ; mais il fallait à tout prix me noircir, et s'ils avaient pu me rendre aussi noir que leurs robes, ne doutez pas qu'ils l'eussent fait avec le plus grand plaisir. Je ne les aimais pas trop, et ils me payaient avec usure, vu que la haine et la calomnie sont les seules choses qu'ils ont toujours distribuées gratis. Je leur disais leurs vérités, et cela les rendait furieux ; mais je me moquais de leur rage impuissante, et les rieurs étaient de mon côté. Aussi ont-ils légué le soin de les venger à leurs successeurs qui, semblables à des corbeaux affamés, s'acharnent encore à mon nom et à mes écrits ; car la race des Fréron, des Nonnotte et des Geoffroy n'a pas dégénéré. Au reste, il y a long-temps que j'ai pris le parti d'en rire ; et quoiqu'ils puissent dire et faire, puisque du haut du monde invisible il m'est permis de me faire entendre, je leur répéterai : qu'ils ne sont en général que des anti-chrétiens et des Tartuffes ; que leur religion n'est qu'un mauvais habit d'arlequin, dont les pièces, assez mal cousues, ont été ramassées çà et là dans les anciennes mythologies ; et, de tous leurs sacrements, je ne leur accorderai en toute propriété que la *Sainte* Eucharistie, laquelle leur appartient bien de droit et de fait, car ils sont les seuls qui aient osé affirmer qu'ils pouvaient manger leur Dieu. C'est à eux qu'était réservé le soin d'accomplir ces paroles prophétiques de Cicéron : "Les hommes ont fait toutes les folies et les extravagances dont ils sont capables ; il ne leur reste plus qu'à manger le Dieu qu'ils adorent." (*De divinatione, lib.* II.)

Que l'on me cite une prophétie qui ait été mieux accomplie que celle-là !

Je ne vous en dis pas plus à présent ; je reviendrai causer avec vous, si cela peut vous être agréable. VOLTAIRE."

“ Nous entendons répéter tous les jours : L'espèce humaine est bien corrompue; les hommes sont bien méchants; la bonne foi a disparu : on n'en trouve que de rares exemples dans le siècle où nous vivons, et la société marche à une décadence complète. — Tout cela est plus ou moins vrai, mais tout cela a toujours existé, et les hommes sont encore aujourd'hui, à peu de chose près, ce qu'ils ont toujours été. Les prêtres ne pensent point comme nous, nous le savons parfaitement ; et si vous les interrogez, ils ne manqueront pas de s'écrier : Le monde est corrompu, et vous en demandez la cause ? Vous ne voyez donc pas que la foi est éteinte ! Vous ne voyez donc pas que la liberté de penser tue la religion ! Vous ne savez donc pas que le dix-neuvième siècle, si nous n'en arrêtons pas les progrès, achèvera l'œuvre de destruction que le seizième a commencée en créant cet abominable Luther et cet exécrable Calvin : cette œuvre que le dix-huitième a continuée en donnant naissance à cette horrible engeance de philosophes qui ont porté de si rudes coups à notre divine croyance !

En effet, messieurs du clergé, c'est un grand malheur pour vous, que la nature se soit oubliée à ce point de produire ces monstres épouvantables, ces hydres aux cent têtes qui ont si violemment ébranlé votre édifice ! Que voulez-vous ! les religions sont comme les empires : elles n'ont qu'un certain temps à vivre, car elles sont d'institution humaine, et Dieu seul est immortel. Croyez-vous que si votre religion était d'institution divine, comme vous cherchez à le faire croire depuis des siècles ; croyez-vous que si vos prétendues révélations ne s'appuyaient pas sur des livres auxquels aujourd'hui l'on ne peut croire sans fouler aux pieds cette raison que le créateur a mise dans le cœur de l'homme ; croyez-vous, dis-je, que cette religion eût reçu de si rudes atteintes ? Non certes, elle serait encore debout, intacte et triomphante ; on pourrait encore y croire, comme on y croyait au moyen-âge ; mais le temps a marché, l'ignorance n'est plus de mode, l'intelligence a pris son essor, le génie de l'homme s'est développé, et le souffle bienfaisant de la civilisation a chassé bien loin les ténèbres de l'erreur et du fanatisme.

Cependant les hommes, comme nous venons de le dire, sont encore à-peu-près ce qu'ils ont toujours été : les mêmes passions, les mêmes vices, quoique un peu modifiés par le développement de l'esprit humain, règnent encore parmi eux. Mais n'y a-t-il donc aucun moyen de les corriger, de les rendre meilleurs, et pense-t-on qu'en s'opposant au progrès, en-

bâillonnant l'intelligence, on puisse atteindre à ce but ? Croit-on que pour améliorer l'espèce humaine, il soit nécessaire de lui imposer encore cette religion décrépite à laquelle on ne croit plus? Bien des gens pensent ainsi ; quelques-uns, au contraire, quand on leur parle de réforme, vous répondent : A quoi bon ? nous ne croyons à rien ; à notre mort tout finit pour nous : nous rentrons dans le néant ; pourquoi voudriez-vous donc que nous perdissions notre temps à nous occuper de choses inutiles ? Les autres, ceux surtout qui ont été élevés dans le catholicisme, vous disent : Nous, changer de religion ! mais vous n'y pensez pas ; c'est celle de nos pères, c'est dans son sein que nous avons été élevés, et nous n'en changerons point. Phrase stupide et vide de sens que nous traduirions volontiers par celle-ci : Je ne veux point me donner la peine de réfléchir ; ma religion ne vaut pas grand'chose, mais elle est aussi bonne que les autres, qui ne valent rien, et je m'en occupe peu ; j'ai trop d'autres choses plus importantes auxquelles je dois penser auparavant ; je me confesserai avant de mourir, si j'en ai le temps ; une bonne absolution me délivrera de l'enfer, si toutefois il y en a un ; et puis tout sera dit.

Faut-il pour rendre les hommes meilleurs en faire des matérialistes, et répéter avec ceux-ci que des lois bonnes, sages et bien observées sont suffisantes pour arrêter le torrent des passions ? que l'homme craignant la justice humaine, est retenu par un frein suffisant, et qu'il se maintiendra toujours dans le sentier de l'honneur et de la vertu ? Non, mille fois non : la justice humaine est inhabile à opérer un tel miracle; il y a une foule de délits qu'elle ne peut atteindre, une foule de crimes dont elle ne peut jamais prendre connaissance, et que Dieu, à qui rien n'échappe, peut seul connaître et punir d'une manière convenable. La justice humaine est souvent très injuste, parce qu'elle est exercée par des hommes, et que les hommes ne peuvent être infaillibles.

Le seul moyen de rendre les hommes meilleurs est donc de leur parler le langage de la raison ; de leur enseigner une religion basée sur des faits palpables, dont tous puissent être témoins; une religion qui soit à la portée de toutes les intelligences ; une religion enfin qui, au lieu d'abrutir l'homme, élève son esprit en lui enseignant à regarder son créateur comme un être infiniment bon, infiniment miséricordieux, et non comme un être capricieux, méchant, implacable, toujours prêt à punir, et dépassant en cruauté les plus exécrables tyrans. Eh bien ! cette religion, vous n'avez pas besoin d'al-

ler la chercher bien loin ; elle est là qui vous tend les bras, et les esprits de vos parents et de vos amis ne laisseront passer aucune occasion de vous guider dans cette voie : la seule qui puisse vous procurer le bonheur sur terre, et vous placer immédiatement après votre mort au rang des esprits bienheureux. BLAISE PASCAL."

"Nous allons vous parler aujourd'hui du péché originel, de ce péché que tout homme apporte, dit-on, en naissant, parce qu'il l'a hérité de son père, qui, lui-même, l'a reçu en héritage du sien, et ainsi de suite, toujours en remontant l'échelle jusqu'au père Adam, et à la belle maman Eve, cette délicieuse créature, brune ou blonde, qui a légué à ses petites filles le talent de séduire encore l'autre moitié de l'espèce humaine. Cet épisode du roman mosaïque n'a pas besoin de commentaire ; il choque à un tel point le bon sens et la raison, qu'on n'y croit plus, et que depuis long-temps on en a reconnu l'absurdité. D'ailleurs, cette fable du fruit défendu, du diable métamorphosé en serpent, a été empruntée à la religion des Indiens ; il y est dit quelque part : "Dieu après avoir créé l'homme, lui donna une drogue qui lui assurait l'immortalité ; l'homme mit la drogue sur le dos de l'âne ; celui-ci eut soif, et tandis qu'il buvait, le serpent vola la drogue." C'est aussi un serpent qui tente notre belle maman en éveillant chez elle un sentiment de vanité, et cause ainsi la chute du premier homme. Voilà une des pièces de l'habit d'Arlequin ; plus tard nous en retrouverons d'autres.

Mais supposons un instant que la Genèse n'ait pas menti, et voyons s'il est possible d'admettre le péché originel. C'est en vain que les plus grands théologiens ont essayé de prouver que l'homme, à sa naissance, en est entaché : ces messieurs ont fait fausse route, et même plusieurs d'entre eux ont agi sans conviction, tout en voulant convaincre les autres ; car l'esprit de secte, en aveuglant les hommes, les rend fanatiques et menteurs, et leur fait toujours dire quelques sottises. Dieu est souverainement bon, juste et miséricordieux ; il pardonne les plus grandes fautes, pourvu qu'on en ait un sincère repentir : ceci est un dogme de la religion chrétienne, lequel il est impossible de contester. Or, pour que Dieu n'eût pas pardonné à Adam, il faudrait admettre que celui-ci ne se repentit pas, ce qui n'est pas probable, vu qu'il est dans la nature de l'homme de se repentir du crime qui a causé son malheur. Donc Adam, se voyant chassé du paradis terrestre, et privé tout-à-coup de toutes les jouissances qui y étaient

attachées, dut nécessairement pleurer une faute qui le réduisait à la triste condition d'arroser la terre de ses sueurs afin de pourvoir à sa subsistance ; donc Dieu eût commis la plus grande des injustices en le punissant jusque dans sa postérité.

Supposons à présent qu'Adam n'ait eu aucun repentir de sa désobéissance ; est-il raisonnable de penser que Dieu en ait rendu solidaire toute sa génération ! Ce serait avoir une idée bien fausse de la justice divine ! S'il a puni le premier homme d'une faute que, soit dit en passant, il lui a bien fourni l'occasion de commettre, cette punition ne pouvait atteindre que le seul coupable, et non ses descendants. En effet, le péché réside dans l'ame et non dans le corps, et l'ame sort pure et innocente des mains du Créateur. Or l'homme, dans la reproduction de son espèce, ne donne que le corps ; donc il ne peut transmettre le péché originel à ses enfants.

Nous ne nous attacherons pas à réfuter ici toutes les opinions qui ont été émises depuis long-temps pour prouver l'existence de ce prétendu péché : les St. Paul, les St. Augustin, les Origène, les Malebranche, les Leibnitz, etc., ont ergoté à l'envi l'un de l'autre pour ne rien prouver du tout ; et tous leurs subtils arguments n'empêchent pas qu'ils ne soient tombés complètement dans l'erreur. Ce que nous pouvons dire de mieux à ce sujet, c'est que ceux qui croient aux fables de Moïse, ont mal interprété ce passage de l'écriture : "Les hommes ont péché dans Adam", dont le sens véritable est celui-ci : Adam a donné à ses descendants l'exemple du péché, et tous les hommes l'ont imité.

Mais, diront les Orthodoxes, à quoi bon tout ce bavardage? Pourquoi faire tant de bruit pour si peu de chose ? Dieu n'a-t-il pas mis le remède à côté du mal ? N'avons-nous pas le baptême, dont les eaux salutaires nous lavent du péché originel et nous rendent aussi purs que le premier homme avant sa chute ? C'est juste ; nous n'y avions pas pensé ! C'est dommage que votre baptême ne vous appartienne pas plus que les autres sacrements, à l'exception de celui que vous savez. C'est encore une des pièces de l'habit en question, et nous vous le prouvons en vous disant que long-temps avant Jean-Baptiste, il y avait, dans les souterrains des temples d'Egypte, de grandes cuves où l'on plongeait les pécheurs afin de les purifier ; que chez les Perses et les Romains, dans les fêtes appelées Mithriaques, on régénérait les initiés par l'immersion, et que de temps immémorial, les Indiens, en se baignant dans le Gange, croient se laver de toute espèce de souillures.

En voilà assez sur le péché originel. Nous pensons qu'à présent vous êtes pleinement rassurés sur le sort de ces pauvres petits enfants qui meurent sans baptême ; vous savez fort bien qu'ils iront dans le même endroit que vous, et non dans les *limbes*, "cet enfer doux, ce faubourg d'enfer," d'où l'on prétend qu'ils ne doivent jamais sortir. Vous pouvez dorénavant vous regarder tous comme ayant été conçus sans péché, ainsi que l'immaculée et bienheureuse Vierge Marie.

VOLTAIRE."

"La philosophie du 18e siècle a fait beaucoup de matérialistes ; elle ne s'est appliquée qu'à renverser le vieil édifice, sans se donner la peine d'en reconstruire un autre. Aussi a-t-elle manqué son but, et son triomphe n'a point été complet. Il est résulté de tout cela que l'homme, à qui il faut absolument une croyance consolante ; l'homme qui ne peut, sans effroi, envisager la mort comme un triste néant, a dû naturellement revenir aux premières idées qu'on lui a inculquées dans son enfance, et se rattacher à une religion qui lui enseigne l'immortalité de son âme et une vie plus heureuse dans un monde meilleur. Il est vrai de dire que si les prêtres se fussent contentés de prêcher la doctrine de Jésus dans toute sa pureté ; s'ils ne l'avaient pas défigurée par une foule de théories absurdes qu'ils ont inventées depuis dix-huit siècles ; s'ils ne l'avaient pas constamment surchargée de nouveaux dogmes plus ou moins ridicules ; s'ils n'en avaient pas fait un métier, pour satisfaire leur cupidité et leur ambition, et surtout s'ils eussent prêché d'exemple, jamais nous n'aurions écrit contre elle ; le matérialisme n'existerait pas, et tout le monde, aujourd'hui, serait spiritualiste, lors même que les esprits ne se seraient pas communiqués aux mortels.

En effet, quel est l'homme bien organisé, l'homme jouissant de toutes ses facultés intellectuelles, qui puisse douter de son immortalité ? N'est-ce pas un sentiment que Dieu a gravé au fond de tous les cœurs ? Peut-on croire un seul instant que le Tout-Puissant ait créé l'homme uniquement pour propager son espèce, faire place à d'autres, et rentrer ensuite dans le néant ? Lui aurait-il donné cette intelligence qui participe de son essence divine, et qui l'a mis à même de pénétrer tant de secrets de la nature, pour que cette intelligence s'éteignît au bout de quelques années, et ne se perfectionnât pas indéfiniment dans un autre monde ? Non, vous ne le croyez pas, et nous, qui prêchions l'athéisme et le matérialisme, n'étions pas pleinement convaincus de ce que nous disions. Malgré

nous, le doute existait dans quelque repli de notre conscience qui nous criait sans cesse : tu mens, tu n'es pas sûr de ce que tu avances, tu ne parles ainsi que par orgueil, tu veux te singulariser, et tu ne fais pas attention qu'en voulant réformer des abus, tu vas trop loin et tu en crées d'autres qui sont tout au moins aussi grands que ceux que tu t'évertues à combattre.

Si, écoutant cette voix intérieure, nous eussions pris une autre route, et si tout en déclamant contre les dogmes du christianisme, tout en indiquant les mensonges et les contradictions qui se rencontrent à chaque pas dans les livres que l'on donne pour base de cette croyance ; tout en dévoilant l'hypocrisie et la cupidité de ses ministres, nous eussions dit à l'homme : Que cela ne t'empêche point de croire en Dieu et en sa bonté infinie ; sois convaincu de ton immortalité ; cherche par tous les moyens possibles à mettre à profit le pélérinage que chacun doit accomplir sur terre, c'est-à-dire sois bon, honnête, charitable envers tes frères, et tu seras éternellement heureux ; alors nous eussions dignement rempli notre mandat, et nous n'aurions pas entraîné tant de malheureux dans une coupable incrédulité.

Nous devons donc aujourd'hui, et telle est notre mission, détruire l'effet des mauvais principes que nous avons enseignés, et, Dieu aidant, nous serons, n'en doutez pas, plus logiques et plus convaincants que nous ne l'avons été sur terre.

D. Diderot."

REMARQUES.

Nous n'insérons pas la communication que nous avons annoncée sur l'*Infaillibilité du pape* ; elle peut se résumer en ces quelques mots : Si le pape Pie IX a déclaré immaculée la conception de la Vierge, un autre pape avait déjà déclaré cette même conception maculée, et l'infaillibilité de l'un renverse nécessairement l'infaillibilité de l'autre.

Dans la 27e séance, on a vu combien les invisibles sont scrupuleux à l'égard d'un petit mensonge ; on y a reconnu aussi que le médium n'écrivait pas ce qu'elle aurait voulu écrire, et qu'elle ne réflétait pas non plus les pensées des assistants.

Dans la 28e, une honnête mère de famille a écrit, devant des étrangers, un article que nous trouvons trop leste pour être publié. Dans d'autres circonstances, nous avons vu des

jeunes personnes écrire des obscénités.... C'est qu'il y avait là un moyen de conviction, adapté aux dispositions des témoins : des articles empreints de morale auraient été attribués aux médiums, tandis qu'on ne pouvait raisonnablement leur donner crédit de ces inconvenances. Il y a, dans toutes ces choses, un côté utile ; il ne s'agit que de le chercher.

Les communications dans le genre opposé fournissent également leurs preuves. Si, par exemple, on voulait attribuer au médium l'article de Fénelon (page 68), il faudrait accorder à ce médium des capacités supérieures, et, sans doute aussi, un grand fonds de pureté ; mais, alors, comment concilier cette idée avec le flagrant mensonge qui terminerait l'article ? la signature de Fénelon, et ces mots qui la précèdent : "Je pourrais continuer indéfiniment cette communication, tant le sujet est important : il m'occupe ici comme il m'occupait sur la terre...."

Il faut méditer les rapports de nos séances et les communications des esprits : les preuves qui en ressortent sont plus satisfaisantes que celles qui découlent des manifestations purement physiques.

Au surplus, ce sont des exemples que nous offrons ; tout le monde est appelé à voir des faits analogues : il ne s'agit que de vouloir s'en donner la peine.

AVIS.

Le *Propagateur catholique* écrivait dernièrement :

"Un journal ne peut avoir de puissance qu'autant qu'il est soutenu par des abonnés, et il n'exerce d'influence qu'autant qu'il a des lecteurs. Si, dans l'état actuel des sociétés modernes, le journalisme *catholique* est si nécessaire, c'est donc un devoir pour les *catholiques* de soutenir leurs journaux, par des abonnements, et de leur procurer autant de lecteurs qu'il leur est possible."

Que les amis du progrès substituent aux deux mots que nous venons de souligner, ceux de *spiritualiste* et *spiritualistes*, et ils comprendront ce que nous voulons dire. Nous voudrions faire plus que nous ne faisons : les matériaux ne nous manquent pas ; mais il faudrait que chacun de nos abonnés nous en procurât un autre : ce qui ne serait peut-être pas difficile, si seulement on voulait y penser.

Imprimé par J. Lamarre.

REVUE.

Dans le premier ouvrage dicté par Mr. A. J. Davis, en 1846, *The Principles of Nature*, on lit (page 675) : " Les esprits communiquent entre eux, l'un étant dans la chair et l'autre dans les sphères supérieures, et sans que l'esprit incarné ait conscience de l'influx qu'il reçoit, ce qui fait qu'il n'en est pas convaincu. Avant long-temps, cette vérité se présentera sous la forme d'une démonstration vivante."

On sait que les premières manifestations spirituelles de nos jours, du moins celles qui furent reconnues pour telles, eurent lieu deux ans après ; et, depuis cette époque, ces démonstrations n'ont fait que grandir : on les obtient aujourd'hui dans toutes les parties du globe.

Ces phénomènes offrent une grande variété : ils semblent tenir de l'organisation des médiums. Des recherches plus multipliées en feront sans doute éclore de nouveaux. Chaque espèce de manifestation fournit son genre de preuves. Dans le principe, on voyait beaucoup d'effets purement physiques ; ils avaient surtout pour objet d'éveiller l'attention : ils parlaient aux sens ; mais les savants ont prétendu que c'était de l'électricité, et le public, qui ne connaît guère de cette force inintelligente que le nom, a cru que les savants expliquaient réellement ce qu'ils ne comprenaient cependant point. D'autres ont invoqué la *biologie*, et ont dit que nous étions hallucinés ! Les orthodoxes sont plus judicieux, en admettant l'intervention d'intelligences extra-mondaines; mais ils déraisonnent quand ils soutiennent que nous communiquons *seulement* avec les mauvais esprits.

On n'a pas assez médité ce fait, observé si souvent, que certains somnambules parlent d'eux à la *troisième* personne. Lorsqu'un individu, endormi ou non, mais dans un état que nous appelons anormal, s'exprime au nom d'un tiers, ou dans une langue qu'il n'a point apprise, ce doit être une autre intelligence qui fait agir les organes du sujet. Cela n'est plus douteux quand le sujet est bien éveillé, soit qu'il parle ou qu'il écrive, et surtout lorsque ses écrits sont signés de noms inconnus d'abord, et que, plus tard, on reconnaît comme ayant été ceux de personnes qui ont quitté ce monde : leur écriture est même quelquefois reconnaissable. Un médium, ainsi qu'un somnambule, peut sans doute lire dans la pensée d'une autre personne, mais il ne s'exprimerait pas au nom d'un tiers. Par exemple :

Nous étions chez un médecin dont la femme est médium. Huit personnes étaient assises autour d'une table ; j'étais loin du médium, en arrière du cercle. J'annonçai que j'allais poser tacitement une question, et que j'attendais la réponse par la main de cette Dame. Celle-ci prit le crayon, posa la main sur le papier, et, après quelques secondes, écrivit une ou deux lignes. Le Docteur se préparait à les lire ; mais je fis connaître auparavant ma question, que j'avais formulée ainsi : Pourquoi ne faites-vous pas des séances plus souvent? vous pourriez devenir un médium utile. — Le Docteur lut alors la réponse, dont les premiers mots étaient : " Parce qu'elle est trop paresseuse." N'est-il pas évident que si c'était l'esprit même du médium qui m'eût répondu, il aurait écrit, *je suis*, et non pas *elle est* ?

Les communications mensongères, contre lesquelles on se récrie tant, parce qu'on voudrait que les invisibles eussent connaissance de tout et ne mentissent jamais, offrent souvent des preuves frappantes d'une intelligence étrangère. Ainsi : l'hiver dernier, je vis la main de Mme J— écrire un petit article signé du nom d'une parente éloignée. Vous êtes donc morte ? demanda Mme J—. Sa main écrivit aussitôt : " Oui, je suis morte samedi, 26 décembre." Mme J— était persuadée que cela n'était pas vrai, et cependant la même affirmation fut répétée plusieurs fois. Je dis alors : Madame, il doit y avoir ici une double erreur. Vous persistez à croire que tout ce que votre main écrit part de votre cerveau, et l'on cherche à vous détromper. Votre parente n'est probablement pas morte, et il est certain que le 26 décembre était un vendredi.—On recourut à l'almanach, et Mme J— fut convaincue sur ce dernier point. Nous questionnâmes de nouveau, et la main du médium écrivit encore, mais avec une violente agitation : "Oui, je suis bien morte le samedi, 26 décembre." — On sut bientôt qu'il n'en était rien ; mais cette leçon était nécessaire.

Des amis bienveillants nous écrivent d'Europe. L'un pense que notre feuille ne circulera guère en France, parce que les invisibles sont trop sévères à l'égard de l'église romaine. — Nous ne pouvons rien à cela : les esprits nous ont souvent dit qu'ils voient plus loin que nous, et qu'ils savent mieux que nous ce dont les mortels ont besoin.

Un autre ami nous dit qu'il faudrait " faire une part plus large aux relations de faits constatés avec tout le soin possible, seul moyen de convaincre les hommes qui ne croient pas ; les communications ont aussi leur importance, mais seu-

lement pour les croyants, et il serait bon d'avoir en vue les deux classes de lecteurs."—Nous avons en vue tout le monde, et nous rapportons des faits observés avec le plus grand soin, produits par des médiums bien éprouvés et de l'honnêteté desquels nous croyons être aussi sûr que de nous-même. Nous publions ce qui nous paraît le plus utile, n'ayant pas de place pour tout. Nous aimerions à signaler plus souvent des effets physiques éclatants; mais nous ne les obtenons pas à volonté: les invisibles font ce qu'ils veulent, ou plutôt ce qu'ils peuvent avec les instruments encore imparfaits que nous mettons à leur disposition.

On trouve que certain article, signé A. de M., est peu digne d'Alfred de Musset! Mais, outre qu'il y est dit que le médium n'était pas dans des conditions favorables, les vices de rédaction ont été expliqués : le style appartient souvent au médium, et même quelquefois il s'y mêle de ses propres idées. Si vous envoyez un domestique porter un message verbal, vous ne vous attendez guère que vos paroles seront répétées mot à mot ; à votre langage correct, le commissionnaire substituera son jargon, et il ne rendra votre idée qu'autant qu'il l'aura comprise. Les médiums sont aussi des messagers, plus ou moins fidèles.—Nous parlons de la généralité; les heureuses exceptions sont encore rares.

On trouve aussi que les invisibles nous ont trop dit sur le compte de Mr. Hume, qui aurait eu le tort de ne se montrer que dans quelques salons privilégiés. On croit à la réincarnation, que nous n'avons pas de raison d'admettre, puisque les esprits qui nous en parlent la repoussent.... Nous donnerons encore aujourd'hui, pour répondre à quelques-unes de ces objections, des communications que nous ne comptions point publier. Que nos amis soient bien persuadés que nous n'avons pas la présomption de croire que toute la vérité nous ait été révélée, et qu'ils ne nous tiennent pas responsable audelà de ce qu'ils ont droit d'attendre d'un rapporteur sincère et désintéressé. Les erreurs se rectifieront ; la lumière se fera peu à peu. Mais, de l'ensemble des faits acquis, il résulte déjà un grand fait ; *notre immortalité, et la communication entre les deux mondes.* C'est beaucoup ; c'en est assez pour renverser le matérialisme et les fausses théologies, et pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Propageons cette consolante doctrine, et démontrons-la par des expériences ; ne nous préoccupons pas autant de ce que nous aurons à faire dans l'autre vie : nous le saurons mieux quand il en sera temps; attachons-nous à faire comprendre la néces-

sité de se réformer ici-bas, car nous entrerons dans l'autre monde tels que nous aurons été dans celui-ci, moins la dépouille. Le monde invisible est supérieur au nôtre, sans doute ; mais il lui ressemble beaucoup. Par exemple : Fénelon, qui était déjà un homme si supérieur, et qui a dû progresser encore depuis un siècle et demi qu'il a quitté la terre, ne dit que de bonnes paroles, en continuant l'œuvre qu'il poursuivait ici-bas. Booth, qui était un acteur, adonné à l'intempérance, et qui n'est dans l'autre monde que depuis cinq ans, parle encore comme il parlait ; il est rude ; il ment quelquefois, comme il le dit lui-même. Ses manières et son langage se modifieront avec le temps ; mais il aurait mieux valu pour lui et pour les mortels, qu'il se fût réformé lorsqu'il était encore parmi ces derniers.

Il n'y a pas d'immoralité dans le spiritualisme, quoi qu'en disent les bigots ; il n'y a pas non plus d'hallucination de notre part, comme le prétend la savante ignorance ; il n'y a même pas de fraude, du moins dans nos cercles : nous avons assez d'expérience pour nous en apercevoir, s'il y avait lieu. D'ailleurs, ces choses n'ont point un but de spéculation; elles se passent dans diverses familles, entre amis, et les médiums n'y gagnent rien, si ce n'est parfois de la lassitude. Ils feraient donc bénévolement le sacrifice de leurs soirées, qu'il leur serait si facile de passer plus agréablement, selon le monde.

Les entretiens avec les esprits ont un grand charme : on se sent heureux avec des amis que l'on ne voit cependant point, si ce n'est dans quelques circonstances très rares. On aime à écouter les enseignements d'esprits supérieurs ; on est pénétré de gratitude quand on les voit donner leurs soins à des malades que les médecins d'ici-bas ont abandonnés.

Que les incroyants ouvrent donc enfin leurs yeux à la lumière et leur esprit à la raison ! Ils regretteront d'avoir été si long-temps privés de la manne céleste ; ils seront étonnés de trouver la chose si simple ! Mais tout est simple dans la nature ; ce qui l'embrouille, c'est notre ignorance, nos préjugés, nos passions : voilà les véritables démons, il n'y en a point d'autres ; voilà les causes de tant de crimes que les sermons des prêtres ont été impuissants à prévenir, mais que les hommes vraiment spiritualistes ne commettent point : ils *savent* que le criminel devra se retrouver en présence de sa victime....

———

ENTRETIENS.

TRENTE-UNIÈME SÉANCE.

Nous étions cinq, et nous parlions des prodiges que, suivant les journaux, la présence de Mr. Hume avait fait éclater à Paris ; nous venions de rappeler une communication que des exigeances du moment nous firent insérer aux pages 172–173, pour les compléter, et dont un passage ne semble guère correspondre avec ce qui aurait réellement eu lieu de l'autre côté de l'Atlantique. La main de Mlle— a fait diversion à nos pensées, en écrivant spontanément ce qui suit :

" Le spiritualisme doit être considéré comme une croyance consolante et propre à élever ceux qui la trouvent nécessaire à l'harmonie du genre humain, à l'union universelle, mais non comme une foi indispensable au bonheur à venir des individus. Comprenez-moi bien : Tel homme qui, avec la croyance au spiritualisme, se conduira dans ce monde terrestre comme s'il ne l'avait pas, c'est-à-dire manquera de charité et de fraternité envers ses semblables, cet homme ne se trouvera pas aussi avancé, en arrivant dans le monde invisible, que celui qui, moins favorisé, aura entretenu une foi déceptive, mais se sera conduit d'après ses convictions et d'après le précepte de charité, écrit au fond de toute conscience humaine. Tel prêtre que vous, spiritualistes, considérez comme un méchant homme, ne nous semble, à nous, qu'un homme trop zélé pour ce qu'il croit la vérité ; car il se croit dans le vrai, tout aussi sûrement que vous, quoique vous en doutiez. Ce prêtre aura, dans les sphères, la place que son intelligence et sa bonne foi lui assignent; son manque d'indulgence et de charité l'empêchera d'en avoir une plus avancée encore; mais bientôt la vraie foi lui donnera la charité pour tous les hommes, de quelque opinion qu'ils soient, à quelque secte qu'ils appartiennent, et lui-même viendra contribuer à la conversion de ceux qu'il détournait sur la terre d'adhérer au spiritualisme; car il verra que c'est la vraie, la pure, l'heureuse croyance. Mon nom doit lui être connu. Que si cet article lui tombe sous les yeux, il y voie l'expression d'un désir bien sincère pour son bonheur, et aussi de le voir changer en indulgence complète son zèle restreint aux seuls croyants catholiques.

J'éprouve de la difficulté à communiquer mes idées à ce médium, n'ayant pas été habitué à m'exprimer en français,

et le médium, de son côté, n'ayant aucune connaissance de ma langue habituelle lorsque je vivais sur la terre.

A. BIANCHI."

Nous avons demandé : Le prêtre auquel vous faites allusion a-t-il lu quelque ouvrage de vous?

"Non, mais il a entendu parler de moi comme d'un bon vieux cardinal."

—A quelle époque avez-vous quitté ce monde ?

"Cette année."

—Où?

"A Rome."

—Nous serions heureux de pouvoir convaincre l'abbé.

"Il est de bonne foi. Peut-être viendra-t-il, dans peu, vous l'attester lui-même et vous demander pardon de vous avoir considérés comme de misérables fous."

—Aidez-nous par quelques autres détails?

"Le 3 mars a été le jour de ma mort, à l'âge de 86 ans."

—Aviez-vous publié quelque ouvrage?

"Non. Il m'est difficile d'exprimer mes idées : il me faudrait un médium qui sût l'italien—ou le latin."

—Nous pourrons vous offrir Mr—, qui sait plusieurs langues: entre autres le latin, l'espagnol, et qui comprend l'italien. Pensez-vous pouvoir vous servir de sa main?

"Peut-être. J'essaierai. Je ne sais pas si je pourrai contrôler son organisation. Je tâcherai."

—Etiez-vous déjà venu à nos assemblées?

"Non. J'ai su, seulement depuis quatre jours, que les communications avec la terre étaient possibles. J'ai assisté à une séance, il y a quatre jours, mais ce n'était pas ici."

—Etait-ce dans notre ville?

"Non."

—Comment procédait-on?

"On faisait ce que vous faites, mais avec des invocations aux *bons esprits* : ce dont vous avez raison de vous dispenser."

—Avez-vous été surpris en voyant l'autre monde?

"Pas positivement surpris. Je m'attendais à être heureux dans le ciel: j'avais fait tout ce que mon cœur m'avait suggéré de bien aux malheureux et aux pauvres; ma longue carrière s'était toute passée à des œuvres de religion et de charité. Je me suis vu accueilli comme un frère par de brillants esprits, entre autres, ceux à qui j'avais voué une vénération particulière pendant ma vie terrestre. Ils m'ont conduit au cercle qui m'était assigné comme station; et, au mi-

lieu du bonheur dont je jouissais, j'ai compris que le ciel n'était pas tout-à-fait ce que je m'étais imaginé ; mais je n'avais jamais eu la présomption de croire que je pouvais m'en former une idée exacte : aussi n'ai-je été que peu surpris. La présence de Dieu, telle que je l'avais rêvée, me manquait aux premiers moments ; mais je me suis bientôt senti inondé de Dieu, permettez-moi cette expression, baigné dans l'essence de sa bonté, de sa prévoyance, de sa sagesse infinie, et si heureux ! si heureux! que je puis à peine comprendre comment le bonheur pourra augmenter encore, comme on me l'a affirmé; car les esprits des sphères supérieures, qui reviennent visiter la nôtre, sont plus brillants, plus purs et plus heureux que nous. Ah ! soyez bons, mes frères, soyez unis, soyez charitables; n'ayez d'autre orgueil que l'orgueil de servir vos frères, d'autre égoïsme que celui de jouir de leur bonheur ; soyez vrais, aussi : désirez la vérité; cherchez à la faire régner sur la terre, et de quelles délices seront entourés vos premiers pas dans le monde invisible, où il n'y a plus ni souffrance, ni tristesse, ni mort à redouter ! "

—Vraiment, il ne semble pas que vous ayez de la difficulté à vous exprimer en français, et nous ne pourrions nous lasser de vous écouter; mais vous fatiguez le médium, dites-vous?

" Oui, je fatigue ses organes, sans qu'il en ait conscience. Si quelques-uns se servaient souvent d'un médium, dans les conditions où je me trouve avec celui-ci, on l'épuiserait bien vite. "

—Etes-vous resté long-temps, après votre mort, avant de vous reconnaitre?

" Non: mon réveil a été presque immédiat. "

Nous avons parlé ensuite, entre nous, du peu de succès qu'a eus, avec le piano, le médium dont il a été question à la 15ème séance; la communication que nous y avons insérée (page 162) devait faire pressentir ce résultat. Mais nous savions ce que font, en peinture, d'autres médiums : Mr. Rogers, humble tailleur, à Columbus (Ohio); Mme. M—, à New York; et les journaux ont mentionné ce que le jeune Wilkinson produit à Londres. Nous avons donc fait un essai, pendant deux mois, et nous avons demandé, ce soir, s'il était utile de prolonger ce travail?—La main a écrit :

" Donizetti ne parviendra à faire jouer aucun médium, essayât-il cent fois ; il a trop de vain orgueil encore pour que ce pouvoir lui soit octroyé. M. "

A notre demande, l'invisible a écrit son nom :

" Montaigne. "

Enfin, l'un de nous a dit que le traitement recommandé à un goutteux (pages 192–193) se trouve indiqué dans l'ouvrage *The Great Harmonia*, par A. J. Davis. La main du médium a repris aussitôt, (de l'écriture ordinaire au Dr. Husson):

" Cela arrivera peut-être souvent. Les remèdes qui ont été inspirés au clairvoyant de Poughkeepsie, sont les meilleurs qui aient encore été découverts. Quand l'un de nous ne s'est pas attaché spécialement à trouver un remède pour une certaine maladie, il peut le chercher dans l'esprit de ce clairvoyant, qui en a été garni comme une bibliothèque est garnie de livres où chacun peut feuilleter à son gré. J'ai beaucoup étudié l'état du malade, depuis sa première consultation. J'avais d'abord supprimé le vinaigre, du remède dicté au médium; puis, après avoir bien examiné, j'ai vu que l'inconvénient que j'avais cru découvrir dans l'emploi de cet auxiliaire, pour un malade de ce tempérament, n'existait réellement pas, et j'ai fait ajouter *vinaigre*, dans la quantité voulue.

Ne vous occupez pas de simples questions de curiosité : c'est fatiguer inutilement les médiums. Une fois pour toutes, je vous donne cette explication. Si vous vous demandez pourquoi c'est l'esprit d'un mortel qui sert de réceptacle à l'ensemble des remèdes dont on peut avoir besoin, je vous répondrai simplement ceci : les mortels seuls sont malades ; il est donc bien que la bibliothèque des remèdes propres à guérir se trouve parmi eux.

HUSSON. "

Nous avons fait une question ; il n'y a pas été répondu. La main du médium a écrit les lignes suivantes, sur un autre sujet :

" Souvent il arrive qu'on ne vous communique (par rapport aux choses terrestres) que ce qu'on a lu dans l'esprit d'un mortel. Attribuez à cet effet une partie de la communication qui vous a été faite au sujet de Hume et des Parisiens. L'auteur de la communication l'avait sans doute prise dans l'esprit d'un mortel que les articles mensongers des journaux de Paris avaient converti au spiritualisme. Il faut avoir plus de réserve dans le choix de vos publications. "

—Si nous donnons la communication du cardinal Bianchi, que nous avons reçue tout à l'heure, ne commettrons-nous pas une autre imprudence?

" Non: le fait du cardinal Bianchi, s'il n'était pas mort le 3 mars (ce que j'ignore complètement) ne serait pas une

pierre jetée dans le jardin des spiritualistes; mais avancer que Hume a converti les savants parisiens, c'était donner à ceux-ci une arme aiguë contre le spiritualisme, si le fait venait à être démenti."

Nous venons de dire ce qui s'est passé; nous ignorons, tous, s'il a existé un cardinal de ce nom.

La communication suivante nous est venue spontanément; celui qui l'a signée nous a quittés depuis peu :

" Pour que les communications soient aussi bonnes que possible; pour qu'on y reconnaisse le talent que l'auteur invisible avait lorsqu'il était sur la terre, il faut que le médium, par le moyen duquel se fait la communication, soit d'une passivité absolue. Un maître qui se servirait de la main d'un élève pour tracer quelques traits, soit de dessin, soit d'écriture, ne pourrait guère montrer son talent, si, en dirigeant la main de l'élève, il rencontrait non seulement de la raideur dans les doigts, mais encore une espèce de résistance provenant du désir qu'aurait l'élève de faire par lui-même. A quoi alors servirait au maître son talent supérieur? Il ne pourrait tracer que des lignes imparfaites, que des lettres informes, et l'on ne pourrait soupçonner, en voyant le dessin ou l'écriture, qu'un homme expérimenté et habile en eût conduit la plume. Mais si la main de l'élève est complètement souple, d'une passivité absolue, alors le maître pouvant la diriger à son gré, fera preuve de tout son savoir, et ceux qui verront le dessin, ou les pages d'écriture, diront: Voilà le cachet du talent; voilà l'œuvre du génie.

Nous désirons être compris des médiums: c'est à eux surtout que cela s'adresse. Celui qui a produit l'article de Bossuet, l'a écrit d'une manière complètement passive, ne s'attendant en aucune façon à traiter le sujet en question, et n'y mettant rien du sien. Celui qui a écrit l'article d'Alfred de Musset, était un peu moins passif et gênait Alfred dans la communication : ce qui ne veut pas dire que l'article soit mauvais; mais on a dû y remarquer qu'Alfred dit que les autres esprits avaient fait cette réflexion, au sujet du médium, que celui-ci n'était pas dans un état favorable. Eh bien, cela provenait d'une certaine irritation des nerfs, qui empêchait la pensée suggérée d'arriver au cerveau dans toute sa pureté, et c'est la cause du manque d'originalité remarquée dans ce morceau: le médium étant obligé, par moments, d'achever la pensée qu'il n'avait saisie qu'imparfaitement, ou en partie.

Aujourd'hui, le médium est passif, mais distrait : ce qui

est un autre défaut, et nuit également à l'excellence des communications. Toutefois, il serait injuste de s'en prendre aux médiums d'un effet indépendant de leur volonté, et qu'ils ne peuvent ni prévenir ni empêcher.

J'aurais à en dire plus long peut-être; mais la fatigue du médium m'empêche de continuer. Je reviendrai un de ces jours vous faire part de mes impressions lorsque j'ai quitté votre monde. Vous savez que j'étais excellent catholique, et parfaitement convaincu.

LAPEYRE."

HYGIENE ET MEDICATION.

Ce que nous allons transcrire, dans ce chapitre, a été marqué par une écriture fine et posée, comme c'est toujours le cas lorsque c'est le Dr. Husson qui inspire le médium. Mr. G— ayant fait quelques questions au sujet d'un parent éloigné qu'il sait être malade, il lui a été répondu en ces termes:

"Je ne puis pas voir la personne dont il est question; mais il y a un moyen bien simple de savoir si le médium par lequel elle reçoit ses informations est un bon médium ou non. Si les remèdes sont simples, purement végétaux; si le régime, le vêtement, l'air, l'eau et le magnétisme y figurent en grande partie, il est présumable que le médium reçoit ses inspirations d'un bon esprit. Si, au contraire, il entre dans les remèdes ordinaires beaucoup de préparations pharmaceutiques, des purgatifs violents, des saignées, des exutoires, alors, sans aucun doute, ou le médium n'en est pas un, ou l'esprit avec lequel il communique n'est pas plus avancé qu'un médecin mortel.

HUSSON."

Mr. G— ayant mentionné ce qu'il avait appris du traitement prescrit au malade :

"Les calmants trompent la douleur, mais ils n'en expulsent pas la cause. Envoyez-lui la traduction du livre de A. J. Davis, en ce qui a rapport à la maladie dont il est atteint, et qu'il se dirige d'après cela : c'est le plus sûr à faire, en l'absence d'un bon médium."

Puis, après de nouvelles questions :

" Il faudrait changer complètement le régime de vos enfants, si vous tenez à les conserver. Des enfants blonds et lymphatiques, comme eux, doivent être couchés avec le soleil et se lever de très bonne heure pour recevoir l'air fortifiant du matin et passer les heures négatives dans le repos et

l'inactivité. Vous devez les nourrir exclusivement de laitage frais, pain blanc léger, eau un peu ferrugineuse, légumes bien cuits, fruits bien mûrs ou cuits, sucre brut, mélasse et autres substances de la même famille, miel, sirop naturel, etc. Leur repas du matin, qu'ils pourraient prendre à sept heures, devrait consister en une panade ou une soupe au lait, faite au pain ou au riz, à la semoule ou au vermicelle ; jamais de viande à ce repas, jamais de poisson ; pas de beurre, pas de vin, pas de café surtout : ces choses-là énervent les enfants, au lieu de les fortifier ; leur estomac est obligé de trop dépenser pour digérer les uns, et les autres agissent trop puissamment sur leurs nerfs. Eté comme hiver, c'est-à-dire en toute saison, il faudrait les laver au sortir du lit, dans de l'eau à 60 degrés" (15 degrés centigrades), "pas plus froide : leur laver tout le corps, et le frictionner avec la main, en le séchant de la même manière. Ne leur faire porter aucun vêtement de laine sur la peau, ni en été ni en hiver ; en été, un seul vêtement ; en hiver, un vêtement de laine par dessus la chemise, mais pas trop les vêtir ; les pieds tenus chaudement en hiver, et presque sans chaussure en été : l'usage des bas ne convient que comme parure, pour sortir ; à la maison, moins l'enfant est couvert, mieux il est à l'abri des transpirations arrêtées, et autres accidents causés par la chaleur et le passage dans les courants d'air. A dîner, bouillon, mais pas de viande; le reste, comme au déjeûner : légumes, fruits, &c., à varier suivant la saison.

La promenade de grand matin, avant le déjeûner, serait très-bonne et très-fortifiante : elle donnerait de l'appétit pour le premier repas. Un petit bain tiède dans la journée, s'il y avait signe d'échauffement. Si les enfants ont soif dans le jour, jus de fruits cuits, coupé de deux tiers d'eau, au lieu de ce qu'on a l'habitude de leur donner.

Essayez de ce régime, sans écouter la répugnance ou les sollicitations des enfants, et vous les verrez se fortifier et se bien porter."

A une séance postérieure :

" Je n'ai pas dit de les réveiller pour les promener le matin, mais de les coucher vers 6 heures, et vous en êtes resté loin. En les couchant à cette heure-là, après un peu d'exercice, les enfants s'endormiraient et se réveilleraient naturellement au bruit que l'on fait le matin, parce que leur sommeil serait alors moins profond, ayant duré davantage. Il ne faut jamais les engager à manger, quand ils ne le demandent pas ; et quand ils le demandent entre les repas, il faut leur donner

du pain, et rien de plus. Si c'est par besoin, ils mangeront le pain et le trouveront bon; si c'est par gourmandise, il vaut mieux qu'ils jettent un morceau de pain que de manger un gâteau sans faim : c'est charger inutilement l'estomac. Ne les faites jamais manger que par petite quantité ; les enfants profitent davantage en mangeant peu et souvent. Pour le soir, il faut les laver soigneusement avec de l'eau moins froide que le matin, parce qu'ils sont échauffés par l'exercice et la chaleur de la journée, et la transition ne doit pas être trop forte. Il ne faut jamais les laisser dormir avec un vêtement qu'ils ont porté dans le jour, ni les habiller pour le jour avec un vêtement dans lequel ils ont dormi. Je vous ai déjà dit trois fois que vous respiriez un air trop renfermé la nuit ; c'est très malsain, surtout dans un appartement rempli de magnétisme comme le vôtre. Les étoffes de laine dégagent beaucoup de magnétisme. Lisez Davis à ce sujet : il est inutile d'entrer ici dans une longue explication.

Les tapis sont malsains : ils contribuent à jeter dans un état extrême, et ils engendrent des insectes qui ne se développeraient pas sans eux. L'usage des tapis est moins pernicieux dans les saisons et les climats froids qu'en cette saison et dans ce pays. Une grande partie des maladies si répandues parmi les américains, ont leur origine dans cet usage.

Les nattes n'ont pas le même inconvénient. Cependant elles exhalent, quand elles sont neuves, une odeur importune à beaucoup d'organisations; et, lorsqu'elles sont vieilles, elles retiennent la poussière et engendrent des vers.

Mieux vaut un plancher bien propre et bien sec, qu'un tapis ou une natte quelconque. HUSSON."

Mr. G— ayant demandé pour lui-même :

" Pour vous, le vin vaut mieux que la bière ; un bon vin vieux et généreux: un doigt pur après le premier mets du dîner, et tâchez de ne boire ensuite qu'à la fin du repas. L'habitude de délayer ses aliments, en buvant presque à chaque bouchée, est plus pernicieuse qu'on ne se l'imagine : beaucoup d'indigestions, ou de mauvaises digestions, ne viennent que de là. Boire le vin pur, comme je vous l'ai dit, et l'eau pure ensuite, le vin étant tout-à-fait mis de côté. Il faut éviter de manger du gras de viande, du gras de porc surtout. "

Nous venions de lire les extraits qui précèdent, lorsque la main du médium a écrit spontanément ce petit avis, à mon adresse :

“ Quand vos yeux sont fatigués, il serait bon de les baigner ou lotionner avec du jus de persil pilé dans un mortier de marbre. Il serait bon aussi d'avoir en face de vous et sur votre table, quand vous écrivez, du papier ou de la toile d'un vert demi-clair. Ne jamais écrire en face du jour: c'est très-nuisible. Servez-vous de papier bleu, ou bleuâtre, préférablement au blanc: c'est moins fatigant à fixer.

HUSSON. ”

J'ai fait une question:

“ Il faut que l'humeur se porte sur une partie quelconque, quand il n'y a pas équilibre complet dans le système. Elle se porte généralement sur la partie la plus faible. Chez vous ce sont les yeux; toujours l'humeur s'y portera, soit visiblement, soit intérieurement. Il faudrait, pour l'extirper, rétablir le système en entier: un autre climat, et des occupations moins sédentaires, sont absolument nécessaires pour y arriver. Tant que vous vous occuperez ainsi dans la chambre, vous éprouverez plus ou moins de perturbations dans cet organe.

HUSSON.”

Nous omettons les détails qui n'intéressent pas le public. A l'égard des enfants, dont les maladies sont presque toujours obscures, nous avons désiré des informations plus générales :

“ Savez-vous, vous-même, à quoi tiennent, en grande partie, les maladies des enfants?

—Je pense que vous le savez mieux que nous.

“ Oui. C'est aux désordres des parents. Comment peut-on réformer la constitution entière d'un enfant? Il faudrait empêcher la naissance de beaucoup d'entre ces malheureux petits êtres. Nous en voyons un grand nombre languir et mourir, sans qu'il nous soit possible d'y remédier ; ils ont été engendrés dans le vice et ont hérité de la faiblesse que souvent la jeunesse de leurs parents avait préparée pour eux. Ensuite, on les soigne souvent trop : au lieu de leur laisser respirer l'air libre, et se fortifier aux rayons du soleil, on les renferme dans des appartements où ils s'étiolent et s'allanguissent. Au lieu de leur donner le lait qui convient aux enfants, on leur donne le goût et l'habitude des viandes et des vins, bons pour l'âge mûr. Au lieu de les vêtir convenablement; de couvrir en hiver leur poitrine, leurs jambes et leurs épaules ; de les laisser, en toute saison, à l'aise dans leurs vêtements, on les habille, non pour eux, non pour soi, mais pour le monde : on en fait des poupées exposées à l'admiration des passants. Au lieu de les laisser prendre l'exer-

cice presque immodéré qui convient à leur âge, fortifie leurs membres, leur donne de l'appétit pour les mets simples qui leur conviennent, on les tient, aussitôt qu'ils sont sortis des premiers langes, dans une gêne, dans un repos que la nécessité de leur faire apprendre l'A B C n'excuse pas toujours. On ne veut pas être fatigué de leur bruit; on ne veut pas avoir à raccommoder leurs vêtements déchirés, et on les retient. Pauvres petits êtres qui s'instruiraient bien mieux dans les champs, ou dans les jardins, que sur les bancs des écoles! Il faudrait tout réformer : *la mode* surtout et les parents qui la suivent.... On peut voir ici la raison pour laquelle les esprits n'abordent guère la question de l'enfance.

Husson. "

A une autre question, il a été répondu :

" Publiez tout ce qui est d'une portée générale, mais avec une préface qui explique comment et à quel propos vous avez eu les communications, et faites suivre d'un mot qui annonce le résultat qu'aura eu le traitement. "

En ce qui concerne les enfants de Mr. G—, nous pouvons dire, dès à présent, que ces deux petites filles, d'une constitution délicate, qui se couchaient fort tard, et étaient maladives, l'une surtout, montrent déjà une amélioration très-marquée, quoique les réformes ne datent encore que de trois semaines.

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

" Il y a des pères qui croient avoir assez fait pour leurs enfants, parce qu'ils ont pourvu à tous leurs besoins jusqu'à ce que ceux-ci soient devenus capables de se suffire à eux-mêmes. Ils pensent avoir rempli tous les devoirs que Dieu et la société leur imposent, quand ils leur ont fait donner une éducation plus ou moins distinguée, plus ou moins brillante, suivant le rang qu'ils sont appelés à tenir dans le monde, et ils ne s'occupent en aucune façon de l'objet le plus essentiel : de leur inculquer de bons principes, de former leurs jeunes cœurs par de sages leçons ; en un mot, d'en faire des gens de bien. C'est là leur moindre souci : ils s'imaginent qu'il suffit à un homme de savoir gagner de l'argent pour arriver à tout, et la morale n'entre jamais pour rien dans les discours qu'ils tiennent à leurs enfants. Nous ne voulons pas dire pour cela qu'ils leur conseillent précisément le mal ; mais ils se

vantent souvent en leur présence de certains exploits qui ne sont pas des plus honorables, et qu'ils devraient tout au moins passer sous silence. Que résulte-t-il de là ? que les enfants s'accoutument insensiblement à considérer les petites infamies qu'on leur raconte comme des choses très naturelles; ils croissent avec ces idées, et quand ils sont hommes, à moins d'avoir reçu en partage un de ces heureux naturels que rien ne peut corrompre, ils tournent au mal, et deviennent souvent des êtres dépravés.

Cependant les pères dont nous venons de parler ne sont pas les plus coupables; il en est d'autres qui le sont bien davantage: nous voulons dire ceux qui semblent oublier qu'ils ont des enfants, et les abandonnent, ainsi que la mère, quand ils viennent à se dégoûter de celle-ci, ou que, suivant leur expression, ils veulent *contracter un engagement sérieux*, qui les mette à même de pouvoir arriver aux places, aux honneurs et à la fortune. Les malheureux ! pourquoi n'y ont-ils pas pensé d'abord? pourquoi ont-ils trompé de pauvres créatures, dont le seul crime est de les avoir trop aimés, et qui souvent n'ont cédé à leurs désirs, que dans l'espérance de voir un jour réparer leur faute par une union légitime? Pourquoi? Parceque la société, en général, ne se montre pas assez sévère pour certaines fautes de l'homme, tandis qu'elle juge celles de la femme avec la plus grande rigueur. N'entendons-nous pas tous les jours des pères dire ouvertement, et comme si c'était la chose la plus simple: mon fils est encore trop jeune pour se marier; il ne connait pas assez le monde ; il faut *qu'il ait fait un peu ses farces* (c'est l'expression consacrée) avant de songer au mariage. Ce qui veut dire : mon fils se mariera quand il sera usé ; quand le feu sacré de la jeunesse sera éteint chez lui, et que, vieillard de vingt-cinq ans, il ne pourra plus donner à une jeune et belle fille qu'un corps épuisé par la débauche, et des enfants cacochymes qui porteront la peine de la conduite déréglée de leur père. Voilà ce qui n'arrive que trop souvent, et nous en voyons tous les jours des exemples. Quant aux pauvres innocents qui sont nés avant ces jolis mariages, croyez-vous qu'on s'en occupe encore? fi donc! ce serait immoral! On les abandonne tout bonnement à leur malheureux sort; que la mère soit ou non en état de les élever, on ne pense plus à eux, et ils deviennent.... ce qu'il plaît à Dieu !

Nous ne parlerons pas de ces pères dénaturés qui tiennent une conduite bien plus affreuse encore que ceux dont il vient d'être question: de ces misérables, dont l'orgueil se révoltant

à la seule idée de voir leur nom porté par des enfants naturels, veulent les renier, après les avoir légalement reconnus; de ces infâmes qui, bien loin de chercher à leur être utiles, les persécutent sans cesse, les dénigrent, les calomnient aux yeux du public, et, à force de vexations, les poussent souvent au désespoir et au suicide. Ces monstres, hâtons-nous de le dire pour l'honneur de l'humanité, sont fort heureusement en petit nombre, et la société les regarde avec le plus profond mépris.

Nous n'ajouterons rien de plus au tableau que nous venons d'esquisser; nous nous contenterons d'engager ceux qui s'y reconnaissent à en faire leur profit, et à changer de conduite, s'ils ne veulent pas se rendre responsables aux yeux de Dieu de tout le mal que peuvent faire leurs enfants, et en être punis plus tard avec la plus grande sévérité.

VINCENT DE PAULE. "

" Une habitude contre laquelle on ne cherche pas assez à prémunir les enfants, et qui, plus tard, leur devient souvent funeste, c'est le mensonge, ou tout au moins leur peu de respect pour la vérité. Dans l'église catholique, on traite fort légèrement cette faute: une des plus viles et des plus méprisables qu'il soit possible de commettre. Tel confesseur qui grondera fortement sa pénitente lorsqu'elle s'accusera d'avoir manqué à la messe, d'avoir oublié sa prière du matin ou du soir, laissera passer sans blâme, sans même une réflexion, l'accusation du péché de mensonge. Jamais, pour un mensonge, il ne différera l'absolution, tandis qu'elle sera refusée pour des fautes d'une bien moins grande portée morale et sociale.

Il s'agit de remédier à l'habitude que l'on s'est faite de passer légèrement sur ce point. Il faut, dès le plus bas âge, habituer les enfants à ne jamais se servir de la parole que pour faire connaître ce qu'ils savent ou ce qu'ils croient être vrai. Il ne faut pas leur montrer de défiance : c'est leur enseigner la duplicité. Tel enfant qui peut-être n'aurait jamais pensé à mentir, s'est vu enseigner le mensonge par les parents qui, sur une affirmation de lui, s'écriaient : Ce n'est pas vrai; ou, Tu mens; ou, Si ce n'est pas vrai mon petit doigt me le dira; ou même cette simple question, Est-ce bien vrai?— L'enfant, voyant qu'on doute de sa parole, pense nécessairement qu'il aurait pu s'en servir pour tromper, en déguisant et en altérant la vérité; et, pour peu qu'une autre fois il y trouve son intérêt, il ne manquera pas de le faire.

Témoignez-lui, au contraire, une pleine confiance; croyez-le sur sa première parole, tant que vous ne l'avez pas surpris à mentir par calcul. Quelquefois les enfants vous raconteront des choses incroyables, des contes ridicules ! Ne leur dites pas que ce n'est pas vrai; peut-être ont-ils rêvé ce qu'ils vous disent, et ne peuvent-ils pas distinguer le rêve de la réalité; peut-être d'autres enfants le leur ont-ils dit; peut-être se sont-ils imaginé les choses qu'ils vous débitent ; à coup sûr ils croient être dans le vrai. Mais si, par suite d'une organisation imparfaite, par héritage ou autrement, le goût du mensonge est inné chez eux, au premier mensonge que vous surprendrez, la première fois qu'il vous sera prouvé que, volontairement, par calcul, pour vous tromper, l'enfant a altéré la vérité et s'est permis d'en soustraire une partie, ce jour-là témoignez-lui la plus profonde horreur pour sa faute; ne vous fiez plus à lui pour la moindre chose; exprimez-lui le chagrin que vous cause la nécessité où il vous a mis de ne plus vous fier à lui; ne vous en rapportez plus à sa parole pour les choses mêmes les plus simples, et faites-lui sentir lourdement le poids des conséquences qu'un mensonge peut entraîner.

Il faudrait que l'enfant fût bien peu impressionnable, que son organisation morale fût atrocement vicieuse, pour qu'attaquée ainsi, à sa racine, l'habitude du mensonge pût s'étendre et se fortifier chez lui. En suivant cette pratique avec vos enfants, vous les empêcherez sûrement de devenir menteurs ; et s'il n'y avait pas de menteurs, combien la société serait plus heureuse ! Voyez, mes amis, quelles sont actuellement les conséquences de cette indulgence excessive qu'on se permet à l'égard d'un vice ignoble ! Si les hommes n'avaient pas permis au mensonge de prendre chez eux droit de cité, il n'y aurait pas tant de défiance entre les incrédules et les spiritualistes ; on ne se méfierait point des meilleurs médiums ; les preuves seraient prises pour ce qu'elles sont, et l'établissement de la seule bonne religion ne rencontrerait point d'obstacles. Mais il est loin d'en être ainsi. Nous savons que nous sommes sujets à tromper ; et, au lieu de nous enseigner à être de bonne foi, on nous a appris à nous méfier de la bonne foi des autres. Aussi, dans chaque homme, notre frère, voyons-nous un trompeur ; et au lieu d'ajouter foi à sa parole, quelque sérieuse et sincère qu'elle paraisse, nous cherchons à l'empêcher de nous duper ! car nous sommes bien décidés à ne pas nous laisser prendre pour dupes : il serait trop ridicule, dans le siècle où nous vivons, de ne pas toujours soupçonner le mensonge et le désir de la déception !

Vous voyez, mes amis, quelles sont les conséquences de ce défaut qui vous semblait peut-être léger. Comprenez par là de quelle importance il est, et pour l'individu et pour la société, de prémunir les générations nouvelles ; et quand vous aurez à élever ces petits enfants, pâte si molle et si maniable, faites tous vos efforts pour les diriger vers l'amour du vrai, vers la vérité."

Cet article n'était pas signé. On a voulu en connaître l'auteur, on a insisté, et alors la main du médium a écrit *Epaminondas*. On a souri ; on a dit que c'était sans doute un nom d'emprunt. La main a repris : "Epaminondas, Epaminondas; vous voyez bien que vous n'êtes jamais prêts à croire qu'au mensonge."

" Priez Dieu dans votre cœur, et non dans des temples bâtis par la main des hommes. La religion la plus corrompue, la plus vénale, est celle aussi qui a les temples les plus splendides, les églises les plus somptueuses. Il y a une quantité de catholiques, de ceux qui s'estiment les meilleurs, qui ne sont capables de prier que dans les cathédrales, parce qu'ils y sont aidés par la lumière mystérieuse qui filtre à travers les vitraux peints ; par les sons poétiques de l'orgue qui les invite à la mélancolie ; par l'odeur de l'encens qui porte sur leurs nerfs et fait naître en eux une sorte d'exaltation dont ils ne se rendent pas compte. Que l'on transporte ces mêmes excellents catholiques dans une petite église, mal ornée, sans cierges nombreux, sans musique, sans parfums, et ils perdront la moitié de leur ferveur. Il ne leur en restera plus vestige, s'ils se trouvent enfin dans une autre église plus pauvre encore.

Est-ce là de la piété ? Est-ce le temple qui doit inspirer notre admiration et recevoir nos hommages, ou Celui que nous y venons adorer ? Et Celui-ci n'est-il pas le même dans l'humble chapelle de hameau que dans les imposantes cathédrales ? n'est-il pas le même quand nous le prions à genoux sur la pierre et le bois, que lorsque nous nous agenouillons pour lui parler sur le velours ou le marbre ?

Ah ! Dieu, l'auteur de ce vaste et harmonieux univers ; Dieu qui sema les Mondes dans l'espace, n'a pas besoin que nous lui bâtissions ces temples, somptueux selon nous, toujours bien mesquins pour son regard ! Ce qu'il aime, c'est l'amour de sa créature ; c'est le bonheur de cette œuvre qu'il a ornée de tant de dons ! Soyez bons, purs et heureux, et

votre cœur sera le temple le plus agréable aux yeux du Très-Haut ; le parfum de vos vertus, voilà l'encens qu'il aime ; la lumière de la vérité émanant d'une ame droite et pure, voilà le cierge qu'il faut brûler en sa présence ; les paroles charitables, les bons conseils, les consolations à la douleur et à la misère, voilà la musique qui lui plaira, voilà l'orgue dont les sons iront jusqu'à lui. Laissez là l'excitation que produit en vous la vaine pompe étalée dans les églises, et soyez attentifs aux beautés déployées autour de vous, dans la nature, par des mains éternelles. Votre culte sera plus agréable au Très-Haut ; votre ame en sera plus élevée ; votre conception de la grandeur divine en sera toute autre, et vos progrès dans le bien s'en ressentiront. Soyez, vous-mêmes, les temples de la prière, du repos et de l'adoration ; pratiquez le respect envers le Créateur, la charité envers les créatures, la justice envers tous les êtres, et vous n'aurez plus besoin de vous monter l'imagination par des pompes extérieures pour que votre cœur arrive à éprouver ces sentiments d'extase dans lesquels vous avez tant de fois artificiellement et vainement plongé.

LEON X."

"Je vous ai promis de venir vous faire part de mes impressions en quittant la terre pour passer dans les sphères supérieures ; les voici :

N'ayant guère eu le temps de me reconnaître avant de mourir, je m'attendais, au réveil, à une sentence sévère prononcée contre moi. Quel fut mon étonnement, quelle fut ma joie, en me voyant entouré d'anges, d'esprits beaux, gracieux et souriants dont les pensées m'étaient connues par une sorte d'intuition magnétique, et auxquelles je répondais par le même langage ! Je m'étais beaucoup occupé du magnétisme dans ma vie terrestre, et j'en connaissais les effets, les inconvénients et les innombrables avantages. J'avais eu communication des effets du magnétisme angélique, mais je n'y avais pas cru, et, singulière erreur ! j'avais regardé comme une impiété d'y croire. Maintenant je regarde les choses de plus haut ; je souris de pitié en songeant à ma folie, car je croyais positivement au magnétisme animal, et je ne savais expliquer pourquoi je me refusais obstinément à croire à l'autre, qui lui est si supérieur !

Mais ne nous écartons pas trop du sujet. Je me fis expliquer quels rapports il allait y avoir entre Dieu et moi, entre moi et mes frères mortels que j'avais quittés depuis quinze jours. On me répondit de la manière douce et simple qui ca-

ractérise les relations entre les habitants du ciel, et je fus frappé de toutes les vérités dévoilées en si peu de temps, avec si peu de langage.

Mes chers frères, vous surtout qui trouvez la vie humaine si malheureuse et si pesante; vous, ma patiente d'autrefois, sachez que vous serez au comble du bonheur, si vous pouvez vous rendre le témoignage d'avoir vécu selon ce que vous dictait votre conscience et le sentiment inné du devoir, quels qu'aient été d'ailleurs votre croyance et votre culte. Soyez bons; efforcez-vous d'acquérir les vertus qui vous sont recommandées : la douceur, la patience, l'humble soumission aux avis d'en haut, l'exercice droit de la raison, la justice envers les autres, la bonté et la compassion du cœur; faites le bien pour le bien, et, si ce motif élevé ne vous suffit pas d'abord, faites-le pour la magnifique récompense qui vous sera donnée. Je suis heureux; tous ceux qui ont communiqué avec vous jusqu'ici, et qui étaient sortis du monde terrestre sans reproches à se faire, vous ont tenu le même langage. Je suis heureux, quoiqu'on me pleure; je veille sur ceux qui m'aiment sur la terre; et cette chère moitié de mon existence, si constamment et si fidèlement aimée, a déjà senti l'impression de cette présence éternelle d'un esprit aimant qui ne la quitte pas et l'entoure d'une atmosphère d'amour. Je sais que nous sommes du petit nombre (relatif) qui seront unis dans les sphères, comme ils l'ont été sur la terre; je sais qu'elle était vraiment celle que je devais choisir, et que nous étions réellement faits l'un pour l'autre. Chère âme! si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, quoique je n'ose l'espérer, connaissant ses convictions profondes, que je partageais il y a peu de temps encore, qu'elle y lise l'expression d'une reconnaissance bien vive et bien sentie, non seulement pour le bonheur dont elle a semé mon existence terrestre; non seulement pour avoir adouci, autant que le peut une femme vertueuse et tendre, les douleurs, les nombreuses amertumes dont tant d'envieux et d'ennemis m'abreuvaient (ah, comme je leur pardonne et les plains sincèrement!) mais encore, mais surtout, pour avoir contribué à mon avancement dans les sphères. Sans elle, je n'eusse pas été de beaucoup aussi irréprochable en arrivant ici. En nous unissant, elle le sait, j'avais encore bien des idées profanes: l'honneur mondain était tout pour moi; mais elle était si juste, si sainte, que le contact avec elle m'a purifié, et c'est à son amour et à son exemple que je dois tout le bonheur de ma vie terrestre, et, en grande partie,

mon bonheur actuel que notre réunion dans quelques années viendra augmenter encore.

Pardonnez-moi de m'être laissé entraîner à vous parler d'elle. Je suis venu à vous, sans discours préparé, pour vous dire mes impressions à mesure qu'elles se présenteraient; je n'ai pu m'empêcher de payer ce tribut à la personne si digne qui a partagé les souffrances de ma vie, et m'a donné les seules joies que j'aie connues. C'étaient anciennement et ordinairement les vivants qui payaient un tribut d'éloges aux morts; que ce soient maintenant les morts qui viennent, en toute vérité et en toute expansion de cœur, payer la dette de la reconnaissance à ceux qu'ils laissent dans l'affliction!

LAPEYRE."

"On se plaint en France de ce que le spiritualisme ne marche pas avec autant de rapidité qu'aux États-Unis; c'est-à-dire qu'on n'y voit point, comme dans ce pays, de ces manifestations physiques si propres à convaincre les plus incrédules. On demande des médiums à la jeune Amérique, et lorsqu'il s'en présente un des plus célèbres, on nie les prodiges qu'il a opérés, parce qu'on ne les a pas vus; on récuse le témoignage de ceux qui ont assisté à ses séances; on fait pis encore: on rit de lui; on le traite de charlatan, on le tourne en ridicule, et on lui reproche à tout hasard de ne s'être montré que dans les salons de l'aristocratie! Ce n'est pas en agissant ainsi que les Américains sont parvenus à leur but; ils n'ont rien nié d'abord; ils ont étudié la nouvelle science avec le plus grand soin avant de se prononcer; et, à force de travail, de persévérance et surtout d'harmonie, ils ont vu de toutes parts se développer des médiums; des faits merveilleux se sont produits en plusieurs endroits, et leurs efforts ont été couronnés d'un plein succès.

Non contents de suivre une voie tout opposée, la plupart des Français qui s'occupent de spiritualisme marchent rarement d'accord; c'est à qui fera sa théorie, et cherchera à la faire adopter aux autres; ils ne s'entendent point entre eux; ils sont divisés par coteries, et il est rare que dans tel ou tel cercle on ne soit pas en opposition avec tel ou tel autre. Joignez à cela le grand nombre de sceptiques qui assistent à ces cercles, plutôt pour avoir le plaisir de critiquer que celui de s'instruire, et voyez si avec de semblables éléments il est possible d'obtenir quelque chose de bon! Non, mille fois non. Si ces Messieurs veulent réussir, qu'ils changent leur manière

de procéder ; que l'ensemble règne chez eux ; qu'ils ne reçoivent dans leurs réunions que des hommes sérieux ; que ces réunions ne soient pas trop nombreuses ; qu'ils tâchent surtout d'y admettre des personnes impressionnables ; puis, quand ils auront réuni toutes ces conditions, ils réussiront tout aussi bien qu'aux Etats-Unis. Ils ne doivent pas oublier non plus d'entrer toujours en séance avec la ferme conviction que leur espoir ne sera pas déçu : le moindre doute à cet égard peut leur faire du tort, compromettre leurs travaux, et en empêcher ou tout au moins en retarder la réussite.

Nous n'ignorons pas cependant qu'il y a déjà parmi eux des hommes entièrement convaincus ; mais la peur de se compromettre, ou de passer pour ridicules, leur ferme la bouche, et ne leur permet pas d'avouer leur opinion *coram populo:* c'est, hélas ! ce qui n'arrive que trop souvent quand il s'agit d'une idée nouvelle, et qui diffère à un tel point de toutes les idées reçues ! Que ces hommes mettent de côté cette crainte puérile ; qu'ils ne fassent aucun cas de ce qu'on appelle respect humain, et qu'ils se prononcent hardiment. Leur exemple sera d'un grand poids dans la balance, et ne manquera pas d'entraîner une foule de peureux qui n'attendent que cet aveu pour se prononcer aussi et faire publiquement leur profession de foi.

LE PERE AMBROISE."

MANIFESTATIONS PHYSIQUES.

Les faits suivants se sont passés à Baltimore, le 9 août dernier, chez Mr. Wm. M. Laning, dont nous avons déjà reproduit une lettre (pages 137-140). Ils ont été publiés dans le *Spiritual Telegraph* et dans le *Spiritual Age ;* nous traduisons celle des deux relations qui est revêtue de toutes les signatures :

" ...... On nous avait dit précédemment de faire cette séance pour des manifestations physiques. Selon notre habitude, nous avons éteint la lumière, et nous nous sommes assis autour d'une grande table à manger pesant au moins soixante livres. Quatre personnes formaient le cercle ; le médium, Mr. J. B. Conklin, était du nombre. Nous nous sommes tenus par les mains, nos coudes reposant sur la table ; et, dans cette position, nous avons attendu le bon vouloir des invisibles. Nous n'avions pas attendu long-temps, lorsque cinq coups se sont fait entendre : c'était pour demander l'alphabet ; et, au

même instant, quelque chose, comme une petite main, s'est posée sur mon genou ; puis les mots : « Père, c'était moi, Willie," ont été épelés. La table s'est alors levée au-dessus du parquet ; elle est restée en l'air quelques instants ; puis elle est descendue doucement à sa place. Ma jambe a été ensuite pressée, de chaque côté, comme par une main d'homme, et, avant que j'aie pu en parler, les autres personnes ont été touchées de la même manière. Ensuite, une Dame a été prise par la robe et tirée presque entièrement sous la table : sa tête seule restait au-dessus ; et lorsque, ayant rallumé le gaz, j'ai cherché à la dégager, j'ai trouvé qu'une autre force agissait en sens contraire à mes efforts. La lumière a été encore éteinte, et nous nous sommes tenus les mains, comme auparavant. Alors l'autre Dame a été saisie à plusieurs reprises ; une fois elle a éprouvé comme si quelqu'un était assis sur ses genoux. Chacun à son tour a passé une main sous la table et senti très-distinctement le contact d'une grande main qui semblait se mouvoir très rapidement sous ce meuble ; elle s'est fait sentir une fois sous le pantalon de Mr. Conklin, montant lentement depuis la cheville jusqu'au genou qu'elle a étreint vigoureusement. Nos genoux ont été frappés violemment l'un contre l'autre, quatre ou cinq fois, presque en même temps, et il m'a semblé que les miens étaient tenus par de puissantes mains, car l'impression du pouce et des autres doigts de ces mains était très-sensible. Ces attouchements ont été quelquefois agréables, et comme si quelqu'un tapait et frictionnait doucement nos jambes. Des détonations se sont fait entendre en réponse à nos exclamations, et il était évident que les esprits se divertissaient, aussi bien que nous. De courtes phrases amicales ont été épelées de temps en temps, pendant la soirée, pour nous donner l'assurance que des amis angéliques étaient avec nous. Enfin, l'alphabet a été redemandé ; Mr. Conklin l'a épelé, et ces mots : « Bonne nuit à tous, amis," nous ont été signifiés par une main qui a pressé mon genou à chacune des lettres qui les composent.

C'est ainsi qu'a fini la séance ; et comme les faits bien constatés, dans ce genre, ne sont pas communs, mon témoignage va être confirmé ici par les trois autres personnes qui se trouvaient avec moi.

William M. Laning, Cordelia Helmling,
J. B. Conklin, Margaret Laning."

Ces faits nous en rappellent d'autres qui se passèrent dans notre maison, il y a trois ans. J'en rapporterai un qui ne m'a laissé aucun doute ;

Nous étions huit personnes occupant les deux tiers d'une grande table ovale placée contre le mur. Dans l'espace ainsi réservé, se trouvait une chaise, en partie sous la table, et aux barreaux de laquelle j'avais suspendu deux clochettes. J'étais près de cette chaise, et contre le mur; il n'y avait personne autre dans l'appartement, qui était bien éclairé : toutes les mains étaient posées sur la table, à la vue de chacun.

Les clochettes sonnèrent plusieurs fois, et il m'a toujours semblé que si quelqu'un les eût touchées du pied, je m'en serais aperçu à quelque mouvement : je surveillais avec beaucoup d'attention.

La personne qui occupait le bout éloigné de la table sentit, la première, une main qui lui pressait le genou; puis ce furent successivement ses deux voisins : tous les trois déclarèrent avoir très-distinctement senti le pouce d'un côté et les autres doigts de l'autre côté du genou. Je demandai à être touché à mon tour; mais sans résultat. Je passai une main sous la table, et priai qu'on me la serrât; il n'en fut rien non plus. Je désirai alors que l'on me touchât d'une manière quelconque, et même que l'on me donnât un soufflet. J'attendis vainement près d'une minute. La conversation reprenant alors son cours, et ma pensée étant distraite de ce qui venait de me préoccuper, je reçus une tape au-dessus de l'oreille, sur une surface presque aussi grande que la main : ce fut un coup très-bien marqué, mais donné avec douceur, et comme s'il eût été produit par une aile de volatile. — Il est certain que toutes les mains étaient sur la table et que personne n'avait bougé.

Le Rév. C. H. Harvey, de New York, conformément à l'avis qu'il en avait publié, a voulu commencer une croisade contre le spiritualisme moderne, le 2 de ce mois, dans une des salles de Broadway. Il a d'abord fait une prière pour le succès de son entreprise; puis il a dit tout le bien qu'il lui a plu des manifestations spirituelles rapportées dans la Bible ; mais lorsqu'il a voulu prétendre que les manifestations de nos jours étaient l'œuvre du démon, il a pâli, balbutié, et il a été frappé de mutisme. Il a redoublé d'efforts pour se faire entendre, et alors il est tombé sur l'estrade, comme terrassé par une main invisible.

On a eu recours aux moyens ordinaires pour le rappeler à la vie ; mais aucune amélioration ne se montrant, après huit ou dix minutes, et le pouls ayant cessé de battre, un médecin, qui n'est pas spiritualiste, a déclaré que Mr. H. était mort.

Un spiritualiste a dit alors que si on laissait Mr. Harvey tranquille, le même pouvoir qui l'avait renversé saurait bien le remettre sur pied. Il en a été ainsi, en effet ; puis Mr. Harvey a déclaré que jamais il ne s'était mieux porté, et que son accident n'avait point une cause physique, mais qu'il était l'œuvre d'un mauvais esprit. Il a voulu poursuivre son discours, mais sa langue a été paralysée une seconde fois, et les témoins de cette scène pensent que s'il eût persisté, il aurait été renversé encore. Il a fait quelques autres tentatives, également vaines ; puis il a dit que chacun pouvait reprendre son argent à la porte, car il sentait bien qu'il ne lui était pas possible de continuer....

Puissent les invisibles fermer ainsi la bouche à tant de parleurs qui décrient le spiritualisme, les uns par ignorance, les autres par calcul !

BIBLIOGRAPHIE.

A reply to W. T. Dwight, D. D., *on Spiritualism, by* Jabez C. Woodman, *counsellor at law.* — Portland, 1857. Brochure in 8, pp. 84.

Le Rév. Dwight avait fait un sermon dans lequel il soutenait que nous offensons Dieu lorsque nous cherchons à pénétrer des mystères qui ne nous ont pas encore été dévoilés ; en un mot, il prêchait, à sa manière, le fameux : *Bienheureux les pauvres d'esprit....*

Mr. Woodman lui a répondu dans trois discours que les spiritualistes du Maine ont ensuite publiés en un pamphlet sous le titre que nous venons de reproduire. C'est bien un des meilleurs écrits que nous ayons lus sur le grand événement qui préoccupe aujourd'hui tout le monde, et il y aurait lieu de le traduire, si nos lecteurs étaient entichés de la Bible comme le sont les puritains du Nord. C'est la Bible à la main que l'auteur a prouvé que le Rév. Docteur en théologie n'entend rien à la Bible. Dieu créa l'homme, a dit Mr. Woodman, non pour le tenir dans l'ignorance, mais afin qu'il pût s'instruire aussi vite que sa constitution et ses capacités le lui permettraient ; et cette proposition, l'auteur l'a très-habilement démontrée par des faits curieux et une foule de considérations qui prouvent qu'il est, à la fois, un homme de bien, un grand penseur et un profond logicien.

Nous recommandons la lecture de son petit livre.

MÉLANGES.

Aux journaux séculiers.—Nous échangeons avec bien des feuilles qui, ne parlant en aucune manière du spiritualisme, ne nous sont point utiles ; nous nous attendions à quelques mots, de temps en temps, *pour*, *sur* ou *contre* l'important sujet qui nous occupe. Si elles persistent dans un complet silence à cet égard, nous aurons le regret de ne plus leur envoyer notre recueil.

Les journaux catholiques ont fait beaucoup de bruit de la confession, vraie ou prétendue, de Béranger à son lit de mort. On en avait dit autant de Voltaire. Cela ne prouverait qu'un moment de faiblesse de la part de ces grands génies qui n'avaient pas eu le bonheur de connaître le spiritualisme.

Le *New England Spiritualist* contenait dernièrement cet "ITEM PERMANENT.—Le rapport tant promis par les professeurs de Harvard n'a pas encore paru."

Les savants professeurs sont peut-être honteux de leur conduite lors de leur fameuse *investigation*. Qu'ils aient la franchise de le reconnaître, et ils regagneront un peu de l'estime qu'ils ont perdue.

Mr. l'abbé Perché abandonne la rédaction du *Propagateur catholique*. Nous regrettons que ce soit par défaut de santé; nous préférerions que ce fût par conviction pour la vérité qu'il a méconnue. Espérons que celui qui le remplacera comprendra au moins la convenance d'un langage modéré, surtout de la part d'un ecclésiastique: une cause quelconque, fût-elle bonne d'ailleurs, ne peut que perdre quand elle est défendue par des moyens tels que ceux dont notre adversaire a voulu faire usage. Cependant, ses violences mêmes ont fait quelque bien au spiritualisme, et, loin de nous en plaindre, nous devrions peut-être l'en remercier. Puisse-t-il, dans sa retraite, méditer la communication que nous avons insérée (pages 237–238) et dont une partie semble avoir été dictée à son intention !

Le spiritualisme se propage partout, même dans les anciennes colonies espagnoles, si misérablement embourbées dans le catholicisme, On verra, par la liste que nous publions

sur la couverture de ce cahier, que la Côte-ferme a aussi un journal spiritualiste. L'évêque de Mérida en a été fort ému, et il a lancé une lettre pastorale, quelque peu virulente, mais dans laquelle cependant, plus raisonnable que Mr. l'abbé Perché, il admet que les bons esprits, tout aussi bien que les mauvais, communiquent avec les mortels. C'est un pas en dehors de l'ornière.

Mgr. O'Regan, évêque de Chicago, s'est fait *empoigner* par le shérif : il refuse de payer ce qu'il doit encore pour les matériaux et la main-d'œuvre qui ont servi à la construction de son PALAIS épiscopal. La rapacité de ce *saint* homme offre un affligeant contraste avec le désintéressement de celui dont il se dit le ministre. En voici un autre exemple :

Un prêtre, vénéré de ses paroissiens, Mr. Chiniquy, n'a pas voulu lui donner immédiatement et irrévocablement le peu qu'il possède; il a seulement consenti à lui en transférer le titre sous forme de testament. Le *doux* évêque a prétendu excommunier le digne prêtre, et, de concert avec le prélat de Montréal, il ameute les cagots du Canada contre ce bon pasteur qui faisait naguère partie du clergé canadien. Ces Éminences portent en ce moment le trouble et la haine parmi les populations du Canada et de l'Illinois, et elles interdisent la lecture des quelques journaux, très catholiques cependant, qui ont osé publier la défense de l'honnête homme persécuté. Voilà comment ces dignitaires de l'église comprennent le mépris des richesses, la tolérance, la charité!....

Un confesseur, nommé Francesoni, s'est fait donner le bien d'un mourant nommé Sodi, et il en est résulté un procès scandaleux, à Florence (Toscane). L'accusé a dit, pour sa justification, qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres de ses supérieurs qui devaient employer cet argent à des messes pour l'âme du défunt; mais le tribunal, malgré une si *louable* excuse, a condamné le prêtre à plusieurs années d'emprisonnement, et, quoiqu'on ait fait de grands efforts pour le sauver, la sentence a été confirmée.

Il y a donc toujours des marchands dans le temple, et ces paroles d'autrefois sont encore vraies ; “ Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. ” (St. Luc, XIX).

On se plaint que les mœurs sont dépravées : on vole, on assassine!.... S'il est vrai que d'éminents casuistes aient ensei-

gné au confessionnal ce qu'ils ont écrit dans leurs livres, la cause de ces grands désordres sociaux est trouvée. On dit que des domestiques volent leurs maîtres, et on assure que beaucoup de ces serviteurs infidèles vont régulièrement à la messe et à confesse. Il est du moins certain qu'une partie des larcins qu'on leur impute ont l'approbation de religieux célèbres dont voici quelques maximes, avec l'indication des sources où elles ont été puisées:

" Si les maîtres font tort à leurs domestiques sur leurs gages, ces derniers peuvent requérir contre eux justice, ou se faire justice eux-mêmes et user de la compensation secrète. "

(J. de CARDENAS, jésuite. *Theologica*, p. 214.)

Xavier Fegelli, jésuite, pense qu'il est permis à un domestique de voler son maître par compensation, mais à condition de ne pas se laisser prendre sur le fait.

(*Du confesseur*, p. 137.)

Paul Laymann et le père Lespus approuvent aussi la compensation secrète. (*Théologie morale*, liv. III, p. 119.)

Jean de Lugo approuve également la compensation secrète, et dit que l'on peut voler son débiteur, si l'on croit que *peut-être* on ne sera pas payé.

(*Traité de l'Incarnation*, tome I, p. 408.)

" Si quelqu'un ne peut vendre son vin à sa juste valeur, soit à cause de l'injustice du juge, ou la malice des acheteurs, il peut diminuer sa mesure et mettre dans son vin un peu d'eau, puis le vendre pour du vin pur et sans altération. "

(F. TOLLET, jésuite. *Des sept péchés mortels*, p. 1027.)

Ce dernier était, croyons-nous, professeur de philosophie et de théologie, cardinal, prédicateur de plusieurs papes, et c'est peut-être après avoir lu son opinion, très-*orthodoxe*, que les industriels de St. *Macaire préparaient*, pour le marché de la Nouvelle-Orléans, les douze cents barriques de vin que la police française a fait jeter dans la Garonne. La morale des magistrats n'est pas aussi commode que celle du Révérend Père, mais elle est plus sûre.

Etonnez-vous donc si des théologiens qui enseignent de si odieux préceptes, condamnent le magnétisme ! s'ils aiment à reproduire dans leurs journaux les procès qu'une législation surannée autorise contre les somnambules ! et s'ils font la guerre au spiritualisme, en le qualifiant d'immoral, d'impie, de blasphématoire !....

Imprimé par J. Lamarre.

RELIGION.

Il y a des gens qui nous reprochent d'attaquer la religion ! Mais qu'entendent-ils par ce mot ? car il existe une foule de religions différentes : le *Church Journal* a publié dernièrement une liste de *soixante-treize* sectes religieuses, aux Etats-Unis, et l'on dit que cette liste n'est pas complète !... Sans doute nos accusateurs veulent parler des dogmes, des cérémonies, peut-être des ministres de leur secte ; mais cela ne constitue pas la Religion. Le mot *religion* veut dire *qui relie*, et les *religions* ne font que *diviser* le monde. La Religion est un sentiment du cœur : un sentiment qui devrait nous *lier* tous, et faire régner la fraternité sur la terre. Ce sentiment est loin d'être général ; nous devons travailler à l'étendre ; et, pour cela, il nous faut arriver aux maximes que le Christ a prêchées, comme d'autres l'avaient fait avant lui, et que l'on ne suit guère, même dans l'Eglise.

Nous attaquons des abus, des préjugés, des erreurs. La superstition ne fait qu'abrutir ; la véritable religion ennoblit et élève, car elle marche avec la raison et le progrès scientifique. Croire à un Dieu susceptible de se mettre en colère et de se venger ; un Dieu capricieux et qui aurait été imprévoyant, puisqu'on le suppose capable d'écouter des prières et de suspendre l'action de ses lois éternelles, c'est de la superstition. Tout ce qui existe, visible et invisible, est régi par des lois fixes qui produisent des effets inévitables. Découvrir ces lois, pour jouir sûrement des effets que produisent les unes, et éviter tout aussi sûrement les résultats funestes des autres, est notre intérêt, notre droit et notre devoir : c'est faire, tout à la fois, la science et la religion. Dans l'ordre physique, on s'assure le succès par la force et l'adresse; dans l'ordre moral, par la justice et la pureté. Quand des Protestants lançaient des bombes sur des églises mexicaines et y tuaient des Catholiques agenouillés, c'est l'artillerie qui triomphait, et non les prières. Si les Français vainquirent à Sébastopol, c'est que leurs moyens étaient supérieurs, et non que le "Dieu des armées" prêtât l'oreille aux prières des aumôniers français, de préférence à celles des popes russes. Les Anglais et les insurgés de l'Inde peuvent marmotter réciproquement des prières, s'humilier et jeûner ; lire la *Bible*, le *Coran* et le *K'haghiour* : l'avantage restera aux plus forts ou aux plus intelligents. Des hommes superstitieux font des

processions après une longue sécheresse, " pour que Dieu leur envoie la pluie !" mais il pleut toujours après le temps sec ; et l'attribuer à la prière de quelques-uns, lorsque d'autres auraient besoin du beau temps, c'est de la niaiserie : le Régulateur de l'univers ne peut avoir de préférence pour personne. Autrefois on sonnait les cloches pendant les orages et la grêle, " pour appaiser le courroux du Ciel !" mais on a reconnu que c'était augmenter le mal : on attirait ainsi la foudre sur les clochers ; la science a fait un pas, et la religion aussi. Prier pour les morts est de la superstition ; prier pour soi-même, ou pour un malade, peut amener d'heureux résultats : la prière console et soutient celui qui la croit utile ; elle peut aussi établir un courant magnétique avec le malade, et amener la guérison. Il y a des lois dans le domaine spirituel, comme pour la matière. Cherchons-les, étudions-les : *aide-toi, le Ciel t'aidera.*

Les cérémonies religieuses ne sont pas toutes absurdes ; il y en a qui ont une signification : on y reconnait des gestes, des passes, des attouchements salutaires, et le magnétisme était certainement connu des prêtres anciens qui établirent ces pratiques. Les prêtres de nos jours ne les répètent guère que machinalement, et, par conséquent, sans effet utile.

La science est incomplète ; la religion aussi. Les hommes ne sont pas assez instruits pour se considérer tous comme des frères. Dans les Etats du pape, les Juifs ne peuvent pas bouger sans y être autorisés par l'Inquisition ; on les persécute en Autriche ; à Tunis on les massacre ; on assassine des Chrétiens en Syrie ; en Irlande les Catholiques font des émeutes contre les Protestants et leur lancent des pierres ; dans le Canada ils ne font encore que se dire des injures ; au Mexique on détrousse les passants et on les assassine au nom de la religion ; dans l'Inde, des Hindous, des Musulmans et des Chrétiens s'entr'égorgent ! Ne parlons pas des persécutions anti-chrétiennes des âges passés ; des atrocités de ces scélérats qu'on appelait Inquisiteurs ; mais tâchons qu'elles ne se renouvellent plus.

Les prêtres devraient être les hommes les plus savants ; ils seraient peut-être aussi les plus religieux. Ont-ils de la religion ceux qui nous envoient l'injure parce que nous ne parlons pas comme eux ? En ont-ils ceux qui corrompent la jeunesse au moyen de pernicieuses insinuations dans le catéchisme et au confessionnal ? En ont-ils ceux qui s'insinuent dans les familles pour brouiller les ménages ? Espérait-on les rendre vertueux en leur imposant des vœux contre nature

qu'ils sont incapables d'observer? Le curé Savelli vient de se faire assassiner, à quelques lieues de notre ville! S'il n'était pas un bon prêtre, pourquoi n'a-t-il pas été rappelé? Le curé Chiniquy et le curé Meagher, au contraire, sont vénérés de leurs paroissiens, et voilà que leurs évêques veulent les déplacer! et parce que les pasteurs résistent, soutenus par leurs ouailles, les prélats excommunient ouailles et pasteurs! Ces évêques ne veulent-ils donc que le désordre et le scandale? Ont-ils le sentiment religieux ceux qui sèment en ce moment la désunion et la haine chez nos voisins, à propos de biens temporels que l'un d'eux a voulu extorquer? Sont-ils chrétiens ceux qui, à force de vexations, amènent les congrégations à leur abandonner des propriétés foncières, pour avoir la paix? ceux qui se font donner le bien d'un mourant, sous prétexte de le sauver d'un enfer imaginaire? ceux qui le font prendre dans son armoire, au préjudice d'héritiers légitimes, et que les tribunaux condamnent ensuite à restitution? Le sont-ils davantage ces curés qui abandonnent leur presbytère, *se retirent des affaires*, après y avoir amassé une grande fortune, par l'usure et en refusant l'aumône? Et le pape qui tolère de tels méfaits, si propres à éloigner de la religion, a-t-il lui-même de la religion? Sans parler ici des papes qui ont souillé bien autrement le siége pontifical, le pape, qui a des palais, des trésors, des armées, des cachots, est-il bien le vicaire de celui qui prêchait le mépris des richesses, la douceur, la charité, l'humilité, et qui ne possédait rien? Et si les ecclésiastiques mènent une conduite si peu en harmonie avec celle de l'Homme-Dieu, dont ils se disent indignement les ministres, devons-nous les honorer comme tels et suivre les mauvais exemples qu'ils nous donnent? ces hommes qui tirent à eux tout l'argent qu'ils peuvent, par toute sorte de moyens, sous prétexte de nous instruire, de prier Dieu pour nous qui pouvons prier nous-mêmes, de prier pour les morts dont nos prières ne peuvent en rien améliorer le sort; mais, en réalité, pour enrichir de plus en plus ces églises déjà trop riches, en bâtir de nouvelles et des colléges, accaparer l'enseignement, et perpétuer la domination cléricale sur les masses ignorantes et crédules?

Non, cela n'est pas de la religion; c'est de l'habileté. Les habiles ont toujours exploité l'ignorance, et ils voudraient éterniser les ténèbres. On avait surpris quelques phénomènes naturels, et au lieu de s'en servir pour éclairer les hommes, on leur a fait des contes, on leur a fait peur: on en a fait des superstitieux et des malheureux! La raison

a triomphé chez un grand nombre ; mais, à force d'entendre prêcher des sottises, beaucoup de gens sensés ont fini par ne croire à rien : ils sont devenus matérialistes, et malheureux aussi ! Des superstitieux et des matérialistes ; des croyances stupides, ou pas de croyance ; l'égoïsme, l'hypocrisie, l'oppression, le crime : voilà ce qu'on a produit ! Est-ce de la religion ?

Des doctrines immorales et atroces sont enseignées dans des livres écrits par des hommes qui se qualifient membres de la Compagnie de Jésus ! Est-ce là de la religion ?

On vient d'inaugurer à Rome une statue de l'Immaculée Conception ! Le gouvernement des prêtres avait saisi une somme de six mille francs qui avaient été envoyés pour des malheureux persécutés ; eh bien, il l'a volée, cette somme, et il l'a fait fondre avec le métal de cette nouvelle idole à la superstition !....

Nous n'attaquons pas la Religion ; nous voudrions, au contraire, que les religions ne se fissent plus la guerre : nous travaillons à les épurer ; nous combattons le fanatisme aveugle, le mensonge, l'hypocrisie, causes de tant de malheurs et de crimes ; nous dépouillons la mort de ses terreurs, en mettant notre immortalité hors de doute ; nous cherchons à donner au mot *religion* toute sa valeur, en montrant que le sentiment religieux n'est pas possible tant que des prêtres avides et corrompus auront la prétention de s'interposer entre le Créateur et les créatures.

Eclairer les hommes sur leurs véritables besoins, leurs devoirs, leurs droits et leur destinée ; les amener à se considérer tous comme des frères ; à donner de sa bourse au pauvre, de sa santé au malade, soit *en imposant les mains*, soit de telle autre manière que l'intuition instinctive, la communication avec l'autre monde, la science pourront nous enseigner : voilà ce qu'il faut entendre par Religion ! sans égard pour des cérémonies qu'on appelle religieuses, ni même pour le nom de celui qui, le premier, a prêché la morale, qu'il s'appelle Jésus ou Moïse, Mahomet ou Bouddha ; mais parce que c'est la morale, émanant, comme tout ce qui est bien, du grand foyer de perfection infinie que l'on appelle Dieu, sans le comprendre, et dont nous devons sans cesse chercher à nous rapprocher, malgré l'orthodoxie qui nous en éloigne.

PREUVES.

On a lu, dans notre dernier numéro, une communication signée A. BIANCHI ; et nous disions, en terminant notre rapport, que toutes les cinq personnes présentes à la séance ignoraient s'il avait existé un cardinal de ce nom.

Notre ville ne possède pas de bibliothèque. Nous écrivîmes à un ami d'Europe, pour arriver à une vérification ; nous priâmes également un ami d'ici de faire des recherches. Ce dernier a trouvé, dans une brochure publiée à Rome, l'équivalent de ce que nous mande le premier, dont la lettre n'était point destinée à être publiée, mais nous comptons qu'il voudra bien nous pardonner d'en mettre ici un passage sous les yeux de nos lecteurs :

"Paris, 17 septembre 1857.

.... Vous désirez savoir s'il a existé un cardinal Bianchi, mort le 3 mars dernier, à l'âge de 86 ans. J'ai consulté à cet égard l'*Almanach impérial* : je trouve, en 1856, parmi les membres du sacré collège, "AMBROISE BIANCHI, né le 17 octobre 1771 ;" et dans l'Almanach de 1857, qui n'a paru qu'au mois de juillet, ce personnage n'y figure plus. Il est donc mort dans l'intervalle des deux Almanachs, ce qui comprend le mois de mars dernier. L'âge du prélat est également conforme. Si vos médiums n'avaient aucune connaissance de cet individu, voilà une lucidité bien caractérisée."

Douter de la déclaration du médium et de la nôtre, serait nous faire, à tous, une injure gratuite. Mais, le fait admis, notre honorable correspondant conclut, tout simplement, à une *lucidité !* Ce mot nous étonne de la part d'un homme aussi profondément instruit. Comment s'arrêter à une simple lucidité du médium, lorsque l'intelligence qui se manifeste dit : "Mon nom doit lui être connu," et signe d'un nom étranger ? Il n'y aurait pas seulement de la lucidité, mais encore de la fourberie .... Nous avons l'espoir qu'après de nouvelles réflexions, notre savant ami conclura comme nous.

Il nous reste à vérifier l'époque précise de la mort. Nous serons reconnaissant à quiconque pourra nous en informer.

DÉMONSTRATION PAR L'ÉCRITURE.— Mr. Willis, le médium, a communiqué au *New England Spiritualist* un article que sa main a écrit avec une grande rapidité, pendant qu'il était

lui-même activement engagé dans une conversation avec la personne à laquelle l'article était adressé. Il dit que ses yeux n'étaient pas dirigés vers le papier, et qu'il n'a point connu un seul mot de ce que sa main venait de tracer, jusqu'à ce que l'autre personne lui en ait donné lecture. En envoyant cet article, où aucune correction n'a été faite, aucun mot ajouté ni retranché, excepté la signature qu'il supprime, Mr. Willis dit :

“ Maintenant je demanderai d'où a pu venir cette communication? Assurément elle ne partait point de mon esprit, puisque j'étais activement occupé à converser sur les nouvelles du jour, tant que dura cette rapide écriture ; et il est tout aussi certain qu'elle n'émanait pas non plus du cerveau de mon interlocuteur à qui le communiquant s'adressait ; car sa pensée était aussi engagée que la mienne sur des sujets bien étrangers à celui de la communication. Le professeur F — m'expliquera-t-il par quel tour de jonglerie l'esprit peut agir au même instant dans deux voies aussi distinctes? avec la conscience dans l'une d'elles, et sans le savoir dans l'autre? émettant, dans ce dernier cas, presque avec la rapidité du télégraphe, des phrases suivies, sans faute dans le style, et empreintes d'une saine logique ? — Je ne vous envoie qu'un des nombreux articles qui sont venus sous ma main dans des circonstances semblables, quelques-uns desquels ayant été écrits à une lumière si faible qu'il était impossible de distinguer les raies du papier, sur lesquelles cependant l'écriture se trouve parfaitement posée.”

(Traduit du *North Western Excelsior.*)

Ni le professeur de grec, du *Boston Courier,* auquel Mr. Willis semble poser la question, ni aucun de ses collègues de l'Université de Harvard, ne répondront. Nous dirons, nous, que nous voyons très-souvent plusieurs de nos médiums parler, regarder de côté et d'autre, sans que leur main cesse un instant d'écrire, et nous en avons dû conclure que ces communications provenaient d'intelligences en dehors de nous. —On n'a pas besoin de savoir le grec pour comprendre cela.

Nous traduisons du *Spiritual Age* :

Difficile a convaincre. — Un ami, en la véracité duquel nous avons une entière confiance, nous a fait le rapport suivant d'une scène qui s'est passée devant lui entre l'esprit d'une fille et son père sceptique, par l'intermédiaire de Mr. J. B. Conklin. Tandis que notre ami et plusieurs autres

personnes attendaient leur tour, chez Mr. Conklin, un monsieur, qui montrait beaucoup d'incrédulité, était assis à la table avec le médium, et questionnait les esprits. La main du médium écrivit, et le papier fut remis au questionneur. Lorsque celui-ci en eut pris connaissance, Mr. Conklin lui demanda s'il était satisfait ? L'autre répondit qu'il ne savait pas s'il devait l'être ; puis il se leva et vint s'asseoir près de notre ami, où il lut encore la communication qu'il venait de recevoir, et dit que cela était étrange ! La conversation s'engagea entre notre ami et ce monsieur. Celui-ci dit qu'il était un ferme soutien de l'Eglise, et très-prévenu contre le spiritualisme ; que sa femme et sa fille s'étaient fait l'illusion de croire qu'elles pouvaient converser et qu'elles communiquaient fréquemment avec les esprits de leurs amis et de leurs parents morts, et qu'il avait fait tous ses efforts pour les convaincre que cela ne se pouvait pas ; qu'elles étaient trompées ; que les communications supposées qu'elles avaient reçues n'étaient rien autre chose que des conceptions du médium ; que les esprits avaient mieux à faire qu'à rôder autour des médiums, frapper sur les tables et remuer des meubles. “Mais, dit-il, ceci, que je viens de recevoir, est étrange ! Voilà un écrit qui est dit provenir de ma fille : son nom y est signé, et je suis sûr que le médium ne savait pas le nom de ma fille, outre qu'on y retrace la dernière conversation que j'eus avec elle.” Il dit ensuite que trois semaines avant la mort de sa fille, et aussi quelques moments avant qu'elle rendit le dernier soupir, il lui avait demandé si elle croyait encore au spiritualisme et au pouvoir des esprits de se manifester aux mortels ? Elle lui avait répondu affirmativement, le priant, comme dernière faveur, d'aller chez Mr. Conklin lorsqu'elle serait morte, et que, si le spiritualisme était vrai, elle l'y joindrait et communiquerait avec lui. Elle l'avait supplié de lui promettre qu'il irait, et il l'avait promis, bien à regret, considérant cette démarche comme indigne d'un homme moral ; surtout d'un homme d'église et d'un chrétien. Il lut alors à notre ami le message qu'il venait de recevoir, et dit qu'il ne voulait pas donner au médium la satisfaction de lui laisser savoir ce qu'il pensait de cela — quoique Mr. Conklin donnât quatre heures de son temps, tous les jours, à l'*investigation gratuite*, et que ce monsieur profitât alors de cette générosité de Mr. Conklin.

La communication était ainsi conçue :

“Cher père, me voici, pour tenir ma promesse. Je ne puis rester long-temps cette fois ; je causerai encore avec

vous bientôt. Si vous voulez faire une séance avec ma mère ce soir, chez vous, j'y communiquerai avec vous. Le spiritualisme est vrai, et les esprits peuvent communiquer.

Je suis, EMMA."

CONVERSION D'UN SCEPTIQUE.— Le Dr. Sweeting, de Nassau (N. P.) se trouvant à New York, se laissa persuader par ses amis de faire une visite au médium, Mr. J. B. Conklin ; mais il assura qu'il était prêt à expliquer tous ces phénomènes par une théorie à lui. Il prit donc ses mesures : il écrivit des questions qu'il ne laissa point connaître, et il mit son papier dans une enveloppe qu'il cacheta et qu'il ne laissa toucher par personne. On le conduisit chez Mr. Conklin, où se trouvaient déjà six ou huit personnes, une desquelles était assise à la table, avec le médium dont la main écrivait les réponses aux questions que cet étranger adressait aux invisibles. Le Dr. Sweeting posa son papier cacheté sur la table, et dit au médium : " Voyez si les esprits peuvent répondre à cela ?" Puis il alla s'asseoir avec ses amis. Quelques instants après, l'étranger à la table ayant reçu une communication qui n'avait rien de commun avec ce qu'il venait de demander, le médium fut informé par les invisibles que cet écrit était pour le Dr. Sweeting. Celui-ci le prit et s'en fut le lire dans un coin ; et lorsque ses amis lui demandèrent s'il en était satisfait, il répondit négativement, mais cependant d'une manière dubitative. On se retira.

Voici quelles avaient été les questions secrètes du Docteur :

" Si l'esprit de ma mère est ici, qu'il me dise son nom ? Où elle est morte ? De quelle maladie ? Et quels sont ceux de ses parents qui se trouvent avec elle ?"

Réponse :— " Mon fils, je suis ici : votre mère. Je mourus à Dublin, à la suite de couches ; j'avais quarante-sept ans, et il y a, avec moi, votre tante Betsy et votre frère William. Je suis heureuse de me retrouver avec vous.

ELIZABETH."

Le Dr. Sweeting a confessé que tout cela était exact, mais qu'il ne pouvait pas l'expliquer, sa théorie étant insuffisante.

Nous avons vu des faits semblables ; nous publiâmes, il y a deux ans, ce que nous-même avions reçu chez le même médium, dont on nous annonce la prochaine arrivée à la Nouvelle-Orléans. Que les incrédules fassent comme nous, et comme a fait le Dr. Sweeting : qu'ils visitent Mr. Conklin, et ils auront lieu de s'en applaudir.

Il y a ici quelques médiums qui ont déjà convaincu bien des sceptiques, par des faits analogues ; mais ces choses se passent en famille, et nous ne pouvons pas y inviter le public.

Est-ce une transmission de pensée ? Mr. Carpenter, No. 423 rue du Canal, New York, croyait que les communications spirituelles n'étaient pas autre chose ; il nous apprend de quelle manière il a été convaincu de son erreur. Il avait envoyé une *valentine* à une jeune Dame (comme les jeunes gens ont coutume de le faire), mais il avait pris toutes les précautions possibles pour ne pas être reconnu. La Dame était médium pour les bascules de la table. Lorsqu'il la rencontra, quelques jours après, elle lui dit qu'elle savait bien que la valentine lui avait été envoyée par lui, quoiqu'elle eût pensé que Mr. L— en fût l'auteur. Elle avait fait une séance, avec sa famille et quelques amis, et elle avait demandé aux esprits si c'était bien à Mr. L — qu'elle était redevable de cet envoi ? La table avait répondu *Non*. On avait fait d'autres suppositions, et les réponses avaient toujours été négatives. Enfin on avait demandé le nom de l'auteur, et la table avait épelé celui de Mr. Carpenter, qui n'était venu à la pensée de personne.

Quelque simple que cette expérience paraisse, elle suffit pour démontrer que ces sortes de révélations ne proviennent pas *toujours*, pour ne rien dire de plus, de la pensée des assistants. (Traduit du *Spiritual Telegraph*.)

Nous traduisons du *New London Chronicle* :

Nous pouvons dire seulement que notre incrédulité a été quelque peu ébranlée de ce qui va suivre, ayant conversé avec une personne qui était présente à la manifestation, et qui n'est pas un croyant :

Etranges revelations concernant la disparition mystérieuse d'une jeune personne, nommée Martha M. Jeffery, qui sortit de chez elle, à New York, le 6 avril dernier, pour se rendre au lieu de ses occupations, mais qui n'y arriva point, et dont on n'a plus entendu parler. Sa famille fit de vaines recherches, et le *New York Herald*, ainsi que d'autres journaux de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, aidèrent obligeamment de leur concours. Jusqu'à présent on n'a rien su de positif ; mais quelques amis se sont rendus à un cercle de Spiritualistes parmi lesquels se trouvaient trois ou quatre

médiums, et aucun d'eux ne savait rien de l'objet des visiteurs. Les esprits ont annoncé leur présence par des coups, et ont demandé l'alphabet ; puis le nom *Martha* a été épelé. (La mère de la jeune personne disparue était au nombre des visiteurs.) L'un des médiums a été influencé, et bientôt a représenté toutes les scènes d'une mort tragique ; puis, se levant, ses yeux fixés sur la mère, elle a dansé de la même manière et avec les gestes qui étaient particuliers à Martha. Après l'avoir imitée de bien des manières, pendant quelques minutes, le médium, fixant encore les yeux sur la mère, s'est écriée : " Maintenant me reconnaissez-vous ? Y a-t-il ici quelqu'un qui me reconnaisse ? " Puis, tombant à genoux aux pieds de la mère, les mains élevées, elle a demandé pardon à celle-ci qui restait assise et comme paralysée, ne voulant pas laisser voir que tout cela lui rappelait sa fille. Le médium, ou plutôt l'esprit a répété deux ou trois fois encore: "Voulez-vous me reconnaître ? " La mère a dit alors : "Oui, je reconnais ma fille. " L'esprit a dit ensuite qu'elle avait rencontré un homme nommé Daniel Hays, lorsqu'elle se rendait au lieu de son travail ; qu'il l'avait cajolée et persuadée d'aller avec lui sur un navire où elle fut retenue quatre jours ; que cet homme avait essayé vainement d'accomplir son infâme projet, et qu'enfin il lui avait fait boire d'un vin drogué qui l'avait endormie, et elle ne se réveilla plus. Elle a ajouté : " Oh ! chère mère, je ne puis vous dire ce qu'ils firent, ni comment ils me tuèrent ; ce fut horrible ! "

Le médium s'est levée, et est revenue à son état normal ; mais quand on lui a dit ce qui venait de se passer, elle en a été mortifiée, et s'est trouvée mal. Les coups se sont fait entendre de nouveau, et ils ont confirmé tout ce qui avait été dit. La mère a posé trois daguerréotypes sur la table, et a demandé que si l'invisible était bien sa fille, elle choisit son portrait parmi les trois. Le médium l'a choisi, en effet, et plusieurs autres objets ont été désignés de la même manière. On a demandé le nom d'une Dame avec laquelle la défunte avait eu des relations, et ce nom a été correctement épelé.

Après quelques autres épreuves, également satisfaisantes, l'esprit a signifié son désir que ceci fût publié.

Nous lisons dans un journal français :

" Le monde merveilleux est plus que jamais à l'ordre du jour, et nous recevons de tous côtés des témoignages du vif intérêt qu'inspirent les étonnants *Mémoires d'une planchette*,

rédigés par Mr. R.-F. Mathieu. La *spiritologie* ou *spiritualisme*, comme on dit au-delà de l'Atlantique, reprend le dessus dans ces phénomènes surprenants sur la théorie qui veut que ce soient de simples effets de magnétisme. On se raconte, on cite les faits les plus singuliers, celui-ci entre autres que nous pouvons certifier, vu la source dont il émane :

On se souvient qu'un certain nombre de prélats français et étrangers crurent devoir interdire, il y a un an environ, l'exercice de la rotation des tables. Ils donnèrent ou laissèrent entendre pour motif que cette pratique mettait l'homme en communication dangereuse avec les esprits de ténèbres. Le fait est que la plupart des *esprits* comparaissant dans les tables ou sous les planchettes répondent, quand on les interroge sur leur individualité : *démon*, *diable*, ou au moins *damné*. L'un des membres les plus éminents et les plus éclairés de notre épiscopat, Mgr l'évêque de Rennes, avait cru devoir se livrer, pour son édification personnelle, aux expériences sur les tables, et voici à la suite de quel résultat Sa Grandeur y a renoncé:

L'évêque, ses vicaires-généraux, ses chanoines, réunis à l'évêché, interrogeaient une table sur le sort et les souffrances d'un jeune et généreux missionnaire récemment martyrisé en Chine. L'évêque avait sur lui, comme relique, un lambeau de la chemise sanglante de ce dévoué et malheureux soldat de la foi. Est-ce ce talisman qui opéra ? On ne sait. Mais toujours est-il que la table se mit à raconter en sa langue, avec une fidélité stupéfiante, toute l'histoire des angoisses et des tortures du courageux missionnaire, toutes circonstances bien connues de la plupart des assistants. L'évêque, pour sa part, en fut si frappé, qu'interrompant l'exercice, il s'écria d'une voix forte :

— Pour savoir tout cela, il faut que tu sois le diable. Eh bien ! si tu es le diable, par le Dieu tout-puissant, par Jésus-Christ crucifié, je t'adjure, te somme et t'ordonne de te briser à mes pieds !

Incontinent, la table fit un énorme bond et retombant obliquement, vint briser deux de ses pieds devant ceux de Mgr de Rennes."

Ce mouvement de la table a peut-être été mal interprété : on peut y voir une protestation énergiquement formulée: Mais Mgr de Rennes *affirme* qu'il est en présence du diable . il le dit *d'une voix forte*, (la *voce magna* dont on nous parlait dernièrement, à propos de Ste. Colette !...) Quand on procède à ces recherches avec des préjugés aussi profondé-

ment ancrés dans le cœur, on n'est guère en sympathie avec les esprits supérieurs, et ceux que l'on attire à soi finissent ordinairement par se moquer des superstitieux. Il y a bien des années que nous expérimentons ; dans le commencement nous rencontrâmes aussi des mystificateurs, mais nous n'en persistâmes pas moins à étudier, et la lumière se fait pour nous. Que Mgr de Rennes persiste également, et le même résultat lui est réservé.

BONS SIGNES.

ENCORE UN SCHISME DANS L'EGLISE. — Une difficulté sérieuse s'est élevée entre l'archevêque Purcell, de Cincinnati, et la congrégation de l'église St. Patrick, à Columbus (Ohio). Il paraît que l'archevêque avait envoyé un ordre de changement au père Meagher, curé de St. Patrick, et nommé un autre prêtre à sa place. Le père Meagher refusa d'obéir à l'archevêque et de quitter sa cure ; sa congrégation applaudit à sa résistance, s'engagea à le soutenir, et refusa de recevoir aucun autre prêtre. L'archevêque a excommunié le curé et ses amis. (*Journal de l'Illinois.*)

Le *State Journal* rapporte le même fait, et dit que l'église a été fermée. Voilà donc une autre preuve que les prélats ne cherchent pas à faire régner la concorde ; mais on comprendra de mieux en mieux que ni les prêtres, ni les évêques, ni le pape n'ont le pouvoir de nous sauver ou de nous damner. Que l'on se moque de cette vieille farce qu'on appelle excommunication, et que les paroissiens gardent leur ministre lorsqu'ils en sont contents ! Ils sont les meilleurs juges dans ces questions.

On compte en ce moment, à Boston, huit églises qui sont fermées : le *Spiritual Telegraph* les nomme ; il y en a plusieurs autres, dans le même cas, aux environs de Boston. C'est que la véritable religion fait des progrès chez les puritains ; puisse-t-il en être bientôt de même parmi les catholiques ! On s'en trouvera beaucoup mieux, moralement, et pécuniairement aussi.

Un grand nombre de journaux des Etats-Unis, du Canada, du Mexique, d'Europe, ont parlé favorablement de notre publication ; plusieurs en ont reproduit des articles, ou en ont fait des traductions ; des lettres bienveillantes nous viennent de diverses contrées : ce sont là de bons encouragements à nos humbles efforts.

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

"Il serait à désirer que dans les divers Etats de l'Union, ainsi que dans les autres pays où il y a déjà un grand nombre de spiritualistes, on s'occupât sérieusement de fonder des écoles où l'on élèverait la jeunesse dans les principes de la nouvelle croyance. Dans la plupart de celles qui existent aujourd'hui on inculque malheureusement aux enfants des idées fausses dont, plus tard, il leur est très-difficile de pouvoir se débarrasser. Dans les catéchismes, dans les livres d'éducation publiés par les jésuites, ces hommes qui ne se font aucun scrupule d'altérer, de défigurer, de mutiler les auteurs classiques et les meilleurs ouvrages, le tout, selon eux, *ad majorem Dei gloriam*, ainsi que dans ceux où perce à chaque instant le fanatisme puritain, ces enfants ne trouvent que des superstitions ridicules, des mensonges absurdes, qu'ils s'habituent à considérer comme des vérités ; leur jugement se fausse, et quand ils sont arrivés à un certain âge, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de leur dessiller les yeux, de leur faire comprendre qu'ils ont toujours vécu dans l'erreur, et leur faire adopter la nouvelle doctrine. Il en est de ces superstitions et de ces mensonges comme des herbes parasites qui croissent dans un champ, et étouffent le bon grain qu'on y sème : c'est à peine si le travail opiniâtre du laboureur suffit à les déraciner, et malgré tous ses soins, il en reste toujours assez pour nuire au développement des plantes utiles. Les premières impressions s'effacent avec beaucoup de difficulté, ou plutôt ne s'effacent jamais entièrement ; c'est pourquoi le meilleur moyen de propager la science nouvelle, est d'en instruire de bonne heure la nouvelle génération. Il faut pour cela que les parents spiritualistes soient conséquents avec eux-mêmes ; qu'ils ne parlent pas d'une manière et agissent d'une autre ; qu'ils ne fassent pas surtout comme quelques-uns qui, en dépit de leur conviction, envoient leurs enfants à la messe, au sermon, au catéchisme, et exigent qu'ils fassent leur première communion ; car c'est dire positivement à ces jeunes créatures : le spiritualisme n'est qu'une fausseté, une chimère, puisque nous vous obligeons à suivre une autre religion.

Mais, diront quelques parents, en attendant qu'il y ait des écoles spiritualistes, que voulez-vous que nous fassions ? où voulez-vous que nous envoyions nos enfants ? Je leur répon-

drai d'abord que s'il n'y a pas encore de ces écoles, c'est leur faute, surtout s'il n'y en a pas encore aux Etats-Unis, cette terre classique de la liberté, où l'on n'a besoin ni d'approbation, ni de privilège d'aucune université pour fonder une institution Au lieu de prodiguer leur argent, souvent en dépenses frivoles et inutiles, qu'ils prennent l'initiative ; qu'ils fassent un appel aux croyants ; que chacun donne selon ses moyens, et une fois qu'une seule maison de ce genre sera établie, on en verra bientôt surgir une foule d'autres sur la surface de l'Union. Que la rétribution pour chaque élève soit très-modique et bien au-dessous de ce que l'on paie dans les autres établissements; qu'on y admette même gratis ceux qui sont hors d'état de payer, et la nouvelle génération sera, sans aucun doute, presque entièrement spiritualiste ; la doctrine des esprits prendra bien vite des proportions gigantesques, et deviendra enfin la religion universelle.

Je dirai encore aux parents : ce que vous avez de mieux à faire en attendant la création de ces nouveaux établissements, c'est d'élever vos enfants chez vous, si vous le pouvez, ou tout au moins de leur enseigner les principes du spiritualisme ; de leur faire comprendre que là est la vérité, et de combattre de tout votre pouvoir les fausses idées qu'on aurait pu leur donner dans les écoles, ou qu'ils auraient pu puiser dans leurs livres....

Au moment où je vous dicte ces lignes, un de nos amis me fait observer que dans quelques parties des Etats-Unis on a déjà commencé à mettre à exécution le plan que je viens de proposer. Nous applaudissons de tout notre cœur à cette heureure idée, et nous engageons tous les spiritualistes à suivre un si bon exemple.

Le père Ambroise."

" Aucun de ceux qui se plaignent de ce que vous attaquez *la religion* ne trouverait mauvais que vous attaquassiez celle de son voisin. Ils ne comprennent pas le mot religion dans sa grande et noble signification ; par religion ils entendent tout simplement la secte plus ou moins entêtée et intolérante à laquelle ils appartiennent. Les Catholiques seraient enchantés de vous, si vous vous contentiez d'appeler l'attention et de déverser le blâme et le ridicule sur les erreurs de Luther et de Calvin ; les Protestants vous porteraient aux nues, si vous vous borniez à faire ressortir les absurdités de l'Eglise catholique romaine ; mais le jour où vous touchez à leur propre erreur, où vous mettez le doigt sur leurs propres

plaies, ce jour-là vous n'êtes plus que d'abominables impies bons à alimenter les bûchers s'ils pouvaient les rétablir, bons à occuper les bourreaux de l'Inquisition qu'ils ont déjà rétablis. Chacun d'eux, se croyant supérieur aux autres par sa croyance, et supposant cette croyance dégagée de toute erreur, se trouve blessé, froissé, lorsqu'il la voit attaquée comme les autres. Et cependant s'ils voulaient lire avec autant d'impartialité, avec aussi peu de parti-pris ce que leur église enseigne qu'ils en ont lorsqu'ils lisent ce qui concerne celle des autres, ils verraient bientôt que rien de ce qui est respectable et sacré dans leur foi, ainsi que dans celle des autres sectes, n'est ni attaqué, ni blâmé, ni ridiculisé ; que l'on ne s'attaque qu'aux dogmes faussés, qu'aux pratiques vaines, qu'aux cérémonies ridicules, qu'aux abus, en un mot. Mais les sectaires sont ainsi faits : ils croient et soutiennent sans raisonner, et combattent sans le moindre discernement. Il leur faudra du temps pour se ranger sous les bannières de la raison et de la saine morale. Cependant les convictions qu'on leur offre sont bien autrement douces, bien autrement consolantes que celles qu'on leur demande d'examiner et d'étudier afin de les quitter, comme on se débarrasse d'un vêtement usé, après s'être assuré par l'examen qu'il n'est pas digne d'être porté davantage.

Ah ! s'il est si difficile de convertir ceux qui ont grandi et vieilli dans les préjugés sucés dès l'enfance, avec le lait de leur mère, du moins essayez de tout votre pouvoir de donner de plus saines nourritures, de plus pures leçons à la génération qui s'élève ! Bientôt vous aurez des écoles : ne négligez rien alors pour les rendre populaires, car c'est en partie de ces écoles que sortira le bien que nous attendons de vous. Les enfants sont communicatifs ; les petits Catholiques, ennuyés de la messe, des vêpres, du catéchisme et de la confession ; les petits Protestants, ennuyés de la monotonie et de l'immobilité du dimanche, seront envieux de la douce joie, de l'heureuse liberté des petits Spiritualistes, et chercheront, en grandissant, à s'instruire sur cette croyance qui rend plus heureux que la leur, et, ajoutons ici, qui rend meilleur, quoiqu'elle assujettisse à moins de pratiques soi-disant pieuses et saintes. Et, en instruisant une partie des enfants, vous aurez préparé toute une génération de raisonneurs désintéressés qui n'imposeront pas leurs convictions, comme si elles étaient absurdes [*credo quia absurdum*,] mais qui les feront partager parce qu'elles tombent d'accord avec la raison.

Nous nous arrêtons ici, livrant cette considération à vos réflexions, jusqu'à un prochain développement de la même vérité. AFFRE."

"Parce que nous vous avons dit que tous les justes seront placés au rang des bons esprits dès leur arrivée dans le monde invisible, quelle que soit la croyance qu'ils aient eue de leur vivant, n'allez pas en conclure que toutes les religions soient également bonnes, ni qu'il soit indifférent de suivre l'une ou l'autre. Le but d'une religion quelconque doit être non seulement de rendre les hommes meilleurs afin qu'ils soient heureux après leur mort, mais encore d'assurer leur bonheur sur la terre; d'adoucir, autant que possible, ce temps d'épreuves qu'ils sont obligés d'y passer, et de leur fournir les moyens les plus simples d'accomplir leur mission, ainsi que l'a fait Jésus dans les préceptes de morale qu'il a enseignés. Or, nous vous demandons si la religion catholique, par exemple, a jamais atteint ce but? Nous ne voulons pas vous parler ici des millions d'hommes qu'elle a fait égorger: tout le monde sait que dès l'instant qu'elle a cessé d'être persécutée, elle s'est faite persécutrice, et il n'entre pas dans le plan de cette communication de vous donner des détails que l'histoire vous a déjà fait connaître. Ce que nous voulons prouver à présent, c'est qu'il est impossible à celui qui veut être catholique, dans toute l'acception du mot, d'être heureux sur terre. En effet, récapitulez un peu tous les devoirs puérils que l'Eglise lui impose, et dites-nous si l'homme porté de la meilleure volonté peut s'y conformer entièrement sans être hypocrite, ou sans devenir idiot et tomber tout-à-fait dans le crétinisme? Il est vrai qu'il est dit dans le Nouveau-Testament: "heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux;" mais faut-il prendre au pied de la lettre tout ce qui se trouve dans les évangiles? Le Christ ne parlait-il pas presque toujours en paraboles et d'une manière allégorique, et voulait-il dire par là qu'il fallût absolument être imbécile pour être chrétien? Pas plus qu'il ne voulait qu'on s'arrachât l'œil qui avait été la cause du scandale, ni qu'on se coupât la main qui avait été l'instrument du péché.

Le Catholique se voit donc placé dans cette alternative: ou de ne plus rien croire du tout, ou de faire divorce avec la raison, et de vivre constamment dans des transes cruelles relativement à la vie future. On lui a dit que s'il meurt coupable d'un seul péché mortel, il est privé de la grâce et damné

éternellement, et il n'y a pas un homme qui n'en commette au moins un petit tous les jours, et qui ne soit enclin à un ou deux de ces charmants *péchés capitaux* dont il est question dans le catéchisme. Il ne se passe pas une journée sans qu'il pèche *par pensées, par paroles, par actions ou par omissions ;* et son esprit toublé par l'idée que la mort peut le surprendre avant qu'il ait eu le temps de se confesser, lui fait craindre sans cesse d'être livré aux flammes de l'enfer durant l'éternité.

N'est-ce pas là une bien triste perspective ? N'est-ce pas là l'épée de Damoclès ? Pensez-vous qu'un homme qui vit dans un état semblable puisse jouir d'un seul instant de bonheur ? Non certes, vous ne le croyez pas, et vous avez raison : une existence comme celle-là est insupportable ! Aussi la plupart de ceux qui se disent Catholiques ne le sont-ils que de nom ; ce sont des indifférents, et voilà tout.

Parmi les Catholiques *pratiquants* il y en a cependant quelques-uns qui trouvent toujours le moyen de concilier les devoirs de la religion avec leur intérêt personnel : ils ont soin de se choisir des directeurs complaisants ; de ces hommes à la manche large, à la conscience élastique ; de ces docteurs qui trouvent toujours, dans leur pharmacie religieuse, des recettes pour toute espèce de maux ; de ces Tartuffes enfin qui, prétendant "qu'il est avec le ciel des accomodements," usent sans aucun scrupule de cette morale jésuitique pour mettre fort à leur aise leurs pénitents et surtout leurs pénitentes. Ceux qui se laissent diriger par cette classe de confesseurs sont peut-être les seuls Catholiques *heureux :* forts de l'approbation de leurs guides spirituels, ils coulent des jours assez tranquilles en attendant le bonheur éternel qu'ils ne peuvent manquer d'obtenir, s'il est réservé.... aux pauvres d'esprit.

Quant à nous, nous pensons que la seule religion qui puisse rendre l'homme heureux sur terre est celle qui, dégagée de toutes les absurdités qui fourmillent dans les autres, se borne à lui enseigner qu'il doit se conduire suivant les règles de la justice et de la raison ; qu'il ne lui est jamais permis, sous aucun prétexte, de nuire à son prochain, et surtout qu'il doit faire aux autres tout le bien qu'il voudrait qu'on lui fît à lui-même. Cette religion que Dieu a gravée dans le cœur de tous les hommes, n'est autre que la religion naturelle ; celle que le Christ a confirmée : en un mot, le spiritualisme.

MONTESQUIEU."

"A proprement parler, il n'y a pas de spiritualistes en France. Il y a, à la vérité, des gens qui croient que les esprits reviennent s'entretenir avec les mortels et se manifestent à eux d'une façon ou d'une autre. Il y en a qui cherchent à voir les manifestations dont d'autres ont déjà été témoins, et cela, par curiosité, par amour du surnaturel et de l'extraordinaire ; d'autres, par simple désœuvrement. Ceux-là ne sont pas spiritualistes ; aucun d'eux ne comprend l'essence et le but du spiritualisme ; aucun peut-être ne se doute que le spiritualisme ait un but. Ils sont dans une singulière erreur s'ils s'imaginent que les manifestations d'outre-tombe n'ont pour objet que d'étonner ou peut-être d'amuser les mortels !"

Le spiritualisme a un seul but : améliorer la race humaine, ce qui est synonyme de la rendre plus heureuse ; et, pour arriver à ce seul but, il doit se servir de deux moyens : édifier et détruire. Edifier et détruire en même temps, non pas l'un après l'autre. Détruire, commençant par là, les vieilles erreurs, les erreurs tant respectées, tant craintes et si longtemps subies de la théologie et d'une fausse morale ; les vices si long-temps tolérés parce qu'on les a crus inhérents à la nature humaine que l'on a voulu considérer comme dégradée et pour ainsi dire incapable de bien par elle-même. Détruire toutes ces sectes qui se déchirent réciproquement, se croient mutuellement dans l'erreur, et là-dessus ont parfaitement raison, mais qui se croient individuellement, personnellement, chacune dans le vrai, et par là se trompent de la manière la plus nuisible. Détruire ces préjugés de peuple à peuple, de nation à nation, de ville à ville, d'individu à individu. Détruire cet égoïsme féroce qui se traduit de tant de manières différentes : par le luxe sans frein étalé au milieu de la misère ; par la santé et la force oisives, quand la maladie et la faiblesse travaillent ; par la richesse oppressive et la pauvreté opprimée ; et de tant d'autres manières encore. Détruire tant d'abus, tant de maux et moraux et physiques qui en découlent, et, en leur place, en la place de toutes ces ruines, et en même temps qu'elles s'écroulent, édifier : édifier un monument de paix et de fraternité, c'est-à-dire de justice universelle ! Là, les frères ne se battront plus contre les frères ; là, les forts n'oppriment plus les faibles ; là, les puissants ne le seront que par le droit que donnera la vertu, et nul ne sera malheureux et méprisé que celui qui n'observera point les lois de la justice, pour suivre lesquelles il suffit d'écouter la voix de sa conscience.

C'est pour arriver à ce but que le spiritualisme s'enseigne aux hommes ; que les esprits partis de cette terre depuis des siècles, comme ceux qui ne l'ont quittée que depuis peu, se réunissent et viennent apporter leur tribut de vérités et d'enseignements utiles. C'est pour cela que les manifestations physiques ont lieu, afin qu'on ne puisse attribuer à des causes terrestres les effets produits sur les médiums. Oui, en vérité, ils se trompent, et gravement, ceux qui ne voient là qu'un sujet de curiosité et de distraction ; ils se trompent bien plus encore ceux qui y voient un sujet de dérision et d'insulte. Mais leur erreur passera et la vérité s'élèvera au-dessus d'elle, comme la fleur qui croît sur les ruines ; on verra le spiritualisme se répandre et être pris au sérieux dans les nations mêmes les plus frivoles, au sein des peuples mêmes les plus soumis à l'erreur : l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et la France seront les premières nations européennes qui s'y convertiront ; et, pour s'y convertir, il suffira d'en bien comprendre le but et d'en bien observer les effets sur ceux qui méritent véritablement, et honorent comme ils le doivent, le beau nom de SPIRITUALISTES. LÉON X."

" De tous temps les mortels ont eu peur de la vérité, et s'en sont éloignés pour courir après les chimères ! En vain quelques hommes plus sages, plus clairvoyants que les autres, la leur ont enseignée et l'ont fait briller à leurs yeux ; les préjugés, la routine, les vieilles superstitions ont toujours pris le dessus, et la pauvre vérité s'est vue bafouée, conspuée, et obligée de fuir les ingrats qui n'ont pas su la reconnaître, ni se ranger sous ses lois. L'histoire nous présente plusieurs circonstances où elle a cherché à se manifester par l'entremise de ces mêmes sages qui avaient su la découvrir à travers les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, et ces sages ont été regardés comme des misérables, des ambitieux, des révolutionnaires que l'on a relégués parmi les fous, ou dont on s'est hâté de se défaire en les envoyant au supplice : témoin Socrate et Jésus qui ont payé de leur vie la hardiesse qu'ils ont eue d'exprimer franchement leur opinion, et de combattre ouvertement les erreurs de leur époque. Il est vrai que la mort de ce dernier a suscité une religion nouvelle ; que cette religion a détrôné les dieux du paganisme, et a fait pendant un temps briller son flambeau sur une petite partie du globe ; mais ce triomphe n'a pas été de longue durée : ceux dont la mission était de la propager se sont laissé séduire par l'ambition et l'envie de dominer ; ils ont tout sacrifié à leurs inté-

tôts, et n'ont pas tardé à mettre la lumière sous le boisseau, malgré toutes les recommandations du maître. Alors on a institué une autre espèce de polythéisme ; on a créé plusieurs dieux, et comme il fallait être conséquent avec soi-même, pour justifier cette nouvelle création on a eu recours à des mystères absurdes, à des mystères qui choquent le bon sens et la raison : l'*incarnation* et la *trinité*, qu'on a été chercher dans le culte de Brahma. Il a fallu cependant plusieurs siècles de controverse aux pères de l'Eglise avant qu'ils s'entendissent entr'eux sur la divinité de J. C. ; mais enfin ils se sont accordés à le regarder comme un dieu, ainsi que le St. Esprit qui, selon eux, *procède du Père et du Fils,* quoiqu'il semblerait être le père de Jésus, puisque, d'après eux, celui-ci aurait été *conçu par son opération dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, toujours vierge ;* puis on a prétendu que ces trois personnes distinctes ne faisaient qu'un seul dieu. Ensuite, outre les miracles attribués à Jésus, on en a imaginé une foule d'autres opérés, dit-on, par des hommes et des femmes, dont plus tard on a fait des saints et des saintes, espèce de demi-dieux qui sont aujourd'hui en aussi grand nombre que ceux de la fable. On leur a dédié des temples somptueux, dans lesquels on fléchit le genou devant leurs images, et où l'on chante tous les jours des hymnes en leur honneur ; on a eu soin d'accompagner cette comédie de cérémonies ridicules que les niais trouvent imposantes, et dans lesquelles on a déployé tout le luxe des cérémonies antiques. Enfin on est parvenu à travestir la doctrine du Christ, à éteindre la foi, et à créer le matérialisme.

Il est vrai que plus tard deux hommes célèbres, Luther et Calvin, ont violemment ébranlé l'édifice clérical ; mais ils n'ont pas fait assez : ils n'ont pas coupé le mal dans sa racine, et toutes leurs déclamations contre le papisme, tous les écrits qu'ils ont publiés pour appuyer leur doctrine, n'ont abouti qu'à produire une multitude de sectes rivales, dont chacune individuellement croit avoir raison, et regarde les autres comme étant dans l'erreur.

C'est donc au spiritualisme qu'appartient la tâche de ramener l'homme à la vraie doctrine de J. C. : tâche qu'il remplira avec succès, en dépit de tous les obstacles que lui suscitent journellement les sceptiques et les intéressés. La vérité a été si souvent méconnue, qu'il est temps qu'elle brille enfin de tout son éclat, et qu'elle dissipe à jamais le voile de ténèbres qui depuis tant de siècles obscurcit l'intelligence de l'homme, et lui fait envisager la mort comme le plus grand

de tous les maux, tandis qu'elle n'est que le passage à une meilleure vie. CLÉMENT XIV."

"Je vous ai promis de venir causer quelquefois avec vous, et je viens aujourd'hui vous faire part des nouvelles impressions que j'éprouve de jour en jour depuis que j'ai quitté la terre. Quand je dis *de jour en jour*, c'est pour me faire mieux comprendre, car ici le temps ne se mesure pas comme chez vous; les nuits y sont inconnues; la lumière ne fait jamais place aux ténèbres: elle est mille fois plus brillante que celle de votre soleil, et cependant nous en supportons facilement l'éclat. Pour vous donner une idée de toutes les sensations qu'éprouvent les esprits dans le monde invisible, il faudrait d'abord vous faire une description de ce monde enchanté; mais une pareille tâche est au-dessus de mes forces, et tout le génie des plus grands poëtes suffirait à peine pour en tracer un tableau qui serait bien inférieur à l'original. Figurez-vous les jardins d'Armide, les féeries des *Mille et une nuits*, les songes les plus dorés, tout ce que peut créer l'imagination la plus brillante et la plus féconde, et vous serez encore au-dessous de la réalité: c'est un vrai panorama mouvant, qui varie sans cesse suivant le désir du spectateur, et semble se prêter à tous ses caprices. Ce panorama change-t-il en effet, ou l'esprit est-il transporté d'un lieu à un autre par le simple effet de sa volonté? C'est ce que je n'oserais vous affirmer: ce qu'il y a de certain, c'est que ce doit être l'un ou l'autre.

On vous a dit souvent que le monde spirituel ressemble beaucoup au monde terrestre; cela est vrai jusqu'à un certain point: c'est-à-dire que le premier est au dernier ce qu'un tableau de l'Albane est à une mauvaise copie de ce même tableau. On vous a dit aussi qu'on y conserve les mêmes goûts; qu'on s'y livre aux mêmes habitudes; qu'on y voit, comme sur votre globe, des villes, des villages, des plaines, des montagnes, des fleuves, etc. C'est encore la vérité, et cela doit être ainsi, ou la transition serait trop brusque; il faudrait en quelque sorte refaire l'homme entièrement, et lui créer de suite une nouvelle nature. (Notez bien que je ne parle ici que de la sphère que j'habite; peut-être n'en est-il pas exactement de même dans les autres.) Nous conservons donc les mêmes sens que nous avions sur terre; seulement ils sont plus fins, plus délicats, et plus adaptés à notre nouvelle existence. Chacun peut se livrer aux occupations qui lui plaisent le plus, pourvu que ces occupa-

tions tendent au progrès, et nous n'en recherchons pas d'autres, parce que c'est le seul moyen d'arriver plus vite à des sphères plus élevées. Ces travaux n'excluent pas les amusements : la musique, la promenade, les réunions, les plaisirs de la campagne, tout, en un mot, existe ici, comme chez vous; mais tout y est plus beau, plus grand, plus parfait, et surpasse autant ce que l'on voit chez les mortels, que la clarté du soleil surpasse celle de la lune.

Jugez à présent qu'elle dut être ma surprise, à moi, pauvre matérialiste, quand je vis toutes ces merveilles ! Combien je me trouvai confus et humilié en réfléchissant à mes erreurs d'autrefois ! Je n'osais d'abord me mêler à tous ces esprits beaux comme des chérubins, et qui me paraissaient si supérieurs à moi ; j'avais honte de ma conduite passée ; je craignais de les aborder ; je me trouvais si petit, si mesquin à côté d'eux ! Enfin, quelques-uns, voyant mon embarras, vinrent à ma rencontre, me prirent par la main, et me conduisirent dans un cercle où je trouvai plusieurs personnes de ma connaissance. Depuis lors je ne manque pas de fréquenter les esprits pour lesquels je me sens le plus de sympathie ; je recherche surtout la société des plus instruits, car autant j'étais paresseux sur terre, autant ici je suis avide d'instruction. Il s'est opéré en moi une métamorphose complète ; j'ai perdu tous les mauvais penchants que je pouvais avoir, et n'ai conservé que les bons : je détestais toute espèce d'étude; tout ce qui peut développer l'esprit et le perfectionner; je ne faisais aucun cas du savoir, et, raisonnant en vrai matérialiste, je me disais souvent qu'il était inutile d'apprendre tant de choses pour les ensevelir avec un cadavre au bout de quelques années. Combien j'étais dans l'erreur ! combien je regrette à présent de ne pas avoir étudié davantage, quand je pouvais le faire si facilement ! ce que j'aurais appris alors me servirait à présent, et je n'aurais pas besoin de commencer en quelque sorte mon éducation.

Ce que je dis ici paraîtra sans doute fort étrange à beaucoup de personnes, qui riront en lisant cette communication, et ne manqueront pas de dire que le médium est halluciné, et puise dans son propre cerveau ce qu'il écrit ; ces gens-là s'imaginent qu'après la mort tous les hommes sont égaux en intelligence; qu'ils en savent tous autant les uns que les autres ; et ils ne peuvent croire que ce que l'on a appris sur terre puisse être de quelque utilité dans l'autre monde ! Rien cependant n'est plus vrai : Dieu ayant créé l'homme pour le progrès, celui-ci doit nécessairement marcher en avant depuis

sa naissance jusqu'à sa mort, et progresser ensuite durant l'éternité. Telle est la loi qu'a établie l'auteur de l'univers, et à laquelle il n'a jamais rien changé.

Cependant de tout ce que je viens de dire il ne faut pas conclure que celui qui meurt ignorant ne progresse pas quelquefois aussi rapidement que ceux qui savent le plus ; s'il n'a eu ni l'occasion, ni les moyens de s'instruire, il suffit qu'il ait vécu en honnête homme ; qu'il ait eu, et qu'il ait encore le ferme désir d'apprendre pour être bien vite au niveau des autres.

J'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais je ne veux pas fatiguer le médium, X."

"Vous avez souvent manifesté le désir de savoir quels moyens emploient les esprits pour communiquer avec les mortels ; dernièrement encore vous me l'avez demandé, et je vous ai promis de vous donner une réponse, mais par un autre médium que celui qui écrivait alors. Cependant comme jusqu'à présent j'ai assez bien réussi à contrôler ce même médium, je tâcherai de m'en servir, et peut-être serai-je assez heureux pour vous satisfaire. Je parlerai d'abord du mouvement des tables, et je vous en donnerai une explication que vos savants et vos théologiens n'ont certainement pas encore pensé à vous donner. Quelque étrange que puisse paraître cette explication, elle aura au moins le mérite d'être plus vraie que toutes les théories qu'ils se sont évertués à établir jusqu'ici.

Lorsque l'esprit est parvenu à s'emparer du médium, ce que celui-ci sait aussitôt par une espèce de trouble plus ou moins grand qu'il éprouve, selon qu'il est plus ou moins impressionnable, cet esprit s'identifie avec lui, le pénètre, l'imprègne, pour ainsi dire, de son essence, et se sert de ses mains pour mouvoir la table sans qu'il en ait conscience. Quelquefois même l'esprit peut le contrôler à un tel point, que la table se lève de son côté, par la seule application du bout de ses doigts qui, faisant alors l'effet d'un aimant, attirent ce meuble de bas en haut, comme s'ils y étaient fortement attachés. Ce n'est donc pas la volonté du médium qui met la table en mouvement ; elle n'y est pour rien, et cela doit vous expliquer pourquoi vous obtenez souvent des réponses entièrement opposées à celles que vous voudriez avoir, et pourquoi vous recevez spontanément des communications sur des sujets qui sont bien éloignés de votre pensée.

Passons maintenant au médium écrivain, et voyons com-

ment l'esprit agit sur lui pour lui transmettre ses idées. Il est plus facile de vous expliquer ce phénomène que le précédent ; rien n'est plus simple : c'est tout bonnement un télégraphe spirituel qui ressemble assez à votre télégraphe électrique ; seulement le conducteur est invisible. Dès l'instant que ce conducteur est bien établi, il suffit que l'esprit, dans quelque sphère qu'il soit placé, veuille communiquer telle ou telle idée, pour que celle-ci frappe aussitôt le cerveau du médium, qui la reproduit instantanément, en l'habillant à sa manière, car, on vous l'a déjà dit, le style appartient presque toujours à ce dernier. Nous pourrions cependant, s'il était nécessaire, lui suggérer les mots ; mais outre que ce serait beaucoup plus long, cela le fatiguerait énormément, et nous ne le faisons guère que dans le cas où il serait tout-à-fait illettré, ou bien quand le mot propre à rendre l'idée qu'on veut lui transmettre ne se présente pas assez vite à sa pensée. Vous me demanderez sans doute en quoi consiste ce conducteur invisible au moyen duquel nous communiquons avec vous ? Je vous dirai qu'il se compose de quatre éléments : la volonté de l'esprit, le désir du médium, la grande sympathie qui les attire l'un à l'autre, et enfin l'organisation particulière de ce même médium. Ces quatre éléments combinés font le même effet que le fil de métal qui porte l'étincelle électrique d'un point à un autre. C'est encore au moyen de ce télégraphe spirituel que certains médiums, après avoir été *entrancés* par l'esprit qui les contrôle, perçoivent les idées, et les rendent par la parole au lieu de les écrire.

Il faut à présent vous expliquer comment se produisent les coups qu'on entend quelquefois, et comment des tables se meuvent, des objets se déplacent, sans le secours d'aucun contact humain. Ceux qui pensent que l'esprit n'est qu'un souffle, qu'une vaine ombre, une image impalpable du corps terrestre, ne peuvent assurément comprendre que cette ombre, cette vapeur, ce rien puisse agir sur la matière. Mais, dès l'instant qu'on sera bien convaincu que l'esprit n'est pas absolument immatériel, puisqu'il conserve les mêmes sens qu'il avait sur terre ; que sa nature, quoique infiniment plus fine, plus déliée, plus subtile que celle du corps humain, est néanmoins plus puissante, et surtout plus active ; que c'est, en quelque sorte, une matière spiritualisée, on concevra alors qu'il puisse frapper des coups, faire mouvoir des tables, déplacer des meubles, etc. Je n'ai pas besoin de vous dire que pour que ces phénomènes puissent se produire, il faut nécessairement la présence de médiums propres à les provoquer :

nous ne pouvons rien qu'avec leur aide, et il nous est impossible de communiquer avec vous, sans qu'il y en ait au moins un doué d'une organisation spéciale pour telle ou telle manifestation.

Il arrive quelquefois qu'on aperçoit une main, un bras, ou quelqu'autre partie d'un corps humain, et que même on peut les toucher; cela ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y a, dans le cercle, un médium ou des médiums assez impressionnables, assez sympathiques pour que l'esprit puisse combiner une partie des éléments qui composent l'atmosphère de ces médiums avec ceux qui composent la sienne; les condenser, les matérialiser, en former ainsi un corps quelconque, suivant sa fantaisie, et le rendre visible aux yeux de l'assemblée.

Quant aux personnes qui voient les esprits aussi distinctement qu'un homme peut en voir un autre; s'entretiennent avec eux; voyagent même dans les sphères célestes en compagnie de ces mêmes esprits, il faut, pour cela, que ces personnes soient plongées dans l'extase, ou tout au moins qu'elles soient dans un état anormal; car alors ce ne sont pas les yeux du corps qui voient; le médium, dans cet état, ayant presque toujours les yeux fermés, mais bien ceux de l'esprit qui, perçant l'enveloppe matérielle, s'en dégage en quelque sorte, comme cela arrive dans l'état somnambulique.

Voilà, mes chers amis, les renseignements que j'ai pu recueillir des différents esprits qui habitent la même sphère que moi. Si j'en obtiens d'autres qui jettent encore plus de jour sur ce sujet, je m'empresserai de vous les communiquer. X."

" Combien d'hommes ne voit-on pas tous les jours se donner beaucoup de peine pour amasser des richesses qui, une fois acquises, leur deviennent souvent inutiles, quelquefois même nuisibles! Ils s'imaginent que le riche doit nécessairement être heureux parcequ'avec de l'argent il peut contenter tous ses caprices, réaliser tous ses désirs! A lui, disent-ils, toutes les jouissances de la vie; il n'a qu'à former un souhait, manifester une envie, pour qu'aussitôt tout s'accomplisse par la puissance de l'or, comme par enchantement! A lui toutes les commodités du luxe, tout le bien-être que procure l'opulence, tous les honneurs, tous les respects des autres hommes moins fortunés qui s'inclinent devant lui pour lui rendre hommage! Ah, si ces prétendus heureux du jour voulaient mettre à nu le fond de leur cœur; s'ils osaient parler avec franchise, ils diraient: Ne croyez rien de tout cela; les riches ne sont pas aussi heureux qu'on le pense: il y

en a peu qui jouissent réellement des dons de la fortune.

En effet, mes amis, les uns, ne trouvant jamais qu'ils ont assez, usent leur vie à augmenter leur capital ; les autres, craignant de perdre ce qu'ils ont amassé au prix de tant de travaux et de privations de toute espèce, se font avares, se refusent même le nécessaire, de peur de retomber dans la pauvreté, et meurent en laissant leurs biens à des héritiers qui les dissipent joyeusement, en riant aux dépens du défunt, et en se moquant de son avarice. Celui-ci, afin de subvenir aux nouveaux besoins qu'il se crée à chaque instant, augmente ses dépenses à mesure que sa fortune s'accroît, et se trouve, par là même, presque toujours dans la gêne, avec un revenu qui comblerait les vœux d'un homme plus raisonnable ; enfin celui-là se voit assiégé par des chagrins domestiques qu'il doit souvent à la position que lui ont faite ses richesses, et dont il serait exempt dans toute autre condition.

Nous ne parlerons pas de ceux qui ont acquis leur fortune par des moyens honteux et criminels ; ceux-là sont les plus à plaindre. Quel que soit l'accueil qu'ils reçoivent dans le monde ; quel que soit l'empressement qu'on met à se rendre à leurs splendides soirées, ils ne sont pas dupes de ces fausses démonstrations d'amitié : ils savent fort bien que c'est à leur or que s'adressent tous ces hommages, et ils n'en sont que plus malheureux. Ils ont beau chercher à s'étourdir sur leur triste position ; le remords est là, qui les poursuit partout, à la ville ainsi qu'à la campagne, dans l'intérieur de leurs familles comme dans les plus brillantes réunions. Leur conscience ne leur donne pas un instant de relâche, et le sommeil même, ce bien réparateur que la nature accorde au pauvre et à l'honnête homme, s'éloigne de leurs paupières, ou bien est sans cesse troublé par des songes affreux dont le réveil ne peut effacer la douloureuse impression.

Quant à ceux qui sont nés avec de la fortune: ou ils la dissipent promptement et sont plus malheureux après leur ruine que s'ils étaient nés dans la médiocrité ; ou ils sont tellement habitués à l'opulence qu'ils n'en font pas de cas et ne se considèrent pas pour cela plus heureux que les autres.

De tout ce que nous venons de dire nous conclurons que l'homme doit travailler, non pour amasser de grandes richesses, mais seulement pour acquérir une honnête aisance qui puisse lui procurer ce qui est nécessaire à ses besoins et à ceux de sa famille. Celui qui pense et agit autrement n'est pas sage, et tôt ou tard il se repentira de sa folie.

J. J. Rousseau."

IMMORALITÉS ORTHODOXES.

Nous avons déjà cité quelques maximes de célèbres casuistes ; en voici d'autres qui feront mieux ressortir encore la moralité du spiritualisme que les cagots traitent cependant d'immoral :

" Si vous croyez invinciblement qu'il vous est ordonné de mentir, mentez."

(CASNEDI, jésuite. *Jugements théologiques*, t. I, p. 278.)

" Il est permis, en matière légère et en matière grave, de faire un serment sans avoir l'intention de le tenir, si l'on a de bonnes raisons pour se conduire ainsi."

(CARDENAS, jésuite. *Crisis theologica.*)

" Il suffit, pour ne pas mentir, de dire que l'*on n'a pas fait* ce qu'on a fait, pourvu que l'on ait l'intention de donner à son discours le sens qu'un habile homme sait y donner."

(Le père SANCHEZ. *Opera moralis.*)

" Interrogé sur un vol que vous avez fait pour vous tenir lieu de compensation, ou sur un prêt que véritablement vous ne devez plus parce que vous l'avez acquitté ou que le temps est échu ou que votre pauvreté vous excuse probablement, vous pourriez jurer que vous n'avez point reçu le prêt, en sous-entendant *de manière que vous soyez tenu de payer sur-le-champ.* "

(CASTRO-PALAO, jésuite. *Les vertus et les vices*, p. 18.)

" Dieu ne défend le vol qu'autant qu'il est regardé comme *mauvais*, et non pas lorsqu'il est considéré comme *bon.*"

(CASNEDI. *Jugements théologiques*, tome I, page 278.)

" Si les pères et mères refusent de l'argent à leurs enfants, les enfants peuvent leur en dérober. "

" Quand un homme est tellement dans l'indigence et un autre tellement à son aise que celui-ci soit obligé d'aider l'autre, le premier peut prendre le bien du second, secrètement et d'une bonne manière, sans pécher et sans être obligé à restitution. " (LONGUET, jésuite. *Questions* IV, page 2.)

" Les petits vols qui se font à divers jours et reprises à un homme ou à plusieurs, quelque grande que puisse être la somme de laquelle on se serait accommodé, ne seront jamais péchés mortels."

(Le père BAUNY, jésuite. *Somme des péchés*, ch. X, p. 143.)

"La quantité du vol suffisante pour le péché mortel, à l'égard de tous les hommes, est celle qui égale la valeur de soixante sous, ou de trois francs. — On n'est point tenu, sous peine de péché mortel, de restituer ce qu'on a enlevé par de petits vols, quelque grande que soit la somme totale."

(P. G. ANTOINE, jésuite. *Théologie morale universelle*, p. 226.)

"Il vous est permis de tuer l'homme qui vient de vous voler six ou sept ducats, encore que, le vol commis, il se sauve. Je n'oserais même condamner d'aucun péché un homme qui veut tuer celui qui lui ôte une chose de la valeur d'un écu." (Le père MOLINA. *Œuvres*, vol. IV.)

"Est-il permis à quelqu'un de voler à cause de la nécessité où il se trouve ? — Cela est permis, soit en secret, soit autrement, si on n'a pas d'autres moyens de subvenir à ses besoins ; ce n'est ni vol, ni rapines, parce que, suivant le droit naturel, toutes choses sont communes."

"Est-il permis de tuer un innocent, de voler, de commettre .... ? — Oui, en conséquence d'un commandement de Dieu, parce que Dieu est le maître de la vie et de la mort, et qu'accomplir ainsi son commandement est un devoir."

(Pierre ARAGON, jésuite. *Abrégé de la somme théologique de Saint-Thomas d'Aquin*, pages 244 et 365.)

Il est vrai qu'on lit dans le Nouveau-Testament : *Si quelqu'un veut prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau ;* mais il y est dit aussi : *Vous ne jurerez pas, vous ne tuerez pas.* Les Révérends Pères ont une manière à eux d'interpréter l'enseignement de Jésus ; et les parjures, les voleurs, les assassins n'ont qu'à aller à confesse : ils peuvent compter sur l'absolution, moyennant un *distingo*.

AVIS.

Les spiritualistes de la Nouvelle-Orléans, désireux de voir fonder, aussitôt que possible, des écoles où l'on enseignera le *christianisme raisonné*, c'est-à-dire le spiritualisme, au lieu des vieilles erreurs, [comme il a été suggéré dans les communications, pages 273 à 276,] font appel aux chefs de famille et à toutes les personnes qui seraient disposées à concourir à cette œuvre de régénération.

Nous enregistrerons provisoirement leurs noms, à mesure qu'ils nous parviendront, et nous tiendrons une liste des élèves sur lesquels on pourra compter. Des professeurs très-compétents, des deux sexes, ont déjà offert leurs services.

Imprimé par J. Lamarre.

FILS DE DIEU.

Le monde n'apprécie guère ses bienfaiteurs que lorsqu'ils sont morts, et alors il leur élève quelquefois des statues. Jésus de Nazareth n'a pas échappé à cette règle : il fut si peu remarqué de son vivant, que les historiens de son temps ne parlent pas de lui. On trouve, il est vrai, dans Josèphe, quelques lignes à son sujet ; mais il est évident que c'est là une intercalation apocryphe, une *pieuse fraude* de quelque dévot maladroit.

L'invention de l'imprimerie ne date que de quatre siècles ; jusque-là tout se copiait à la main, et l'on devine combien les textes originaux ont dû être faussés par les erreurs des traducteurs, par celles des copistes, et par les altérations volontaires d'hommes intéressés. Les Evangiles peuvent même contenir des erreurs d'un autre genre, puisqu'ils furent écrits de mémoire, plus de trente ans après les évènements. Prenons-les cependant comme authentiques, et nous y voyons que Jésus se qualifiait à tout propos de "Fils de l'homme," peut-être parce qu'il prévoyait que les hommes l'appelleraient *Fils de Dieu*, comme ils l'avaient fait de plusieurs autres avant lui. Il est vrai que lorsqu'il parlait de Dieu, il disait quelquefois "Mon Père"; mais il voulait aussi que l'on priât en disant "Notre Père." Il ne paraît donc point qu'il ait voulu se faire passer pour fils de Dieu autrement qu'il ne l'entendait de tous les hommes. St.-Jean lui fait dire : "Vous cherchez ã me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité, que j'ai apprise de Dieu." Il n'était donc pas Dieu lui-même ; et il avait appris la vérité, lui, "médiateur," comme l'apprennent nos *médiums*.

On lit aussi, dans le Nouveau-Testament, que Jésus était le fils *premier-né* de Marie : ce qui veut dire clairement que Marie avait d'autres enfants ; et, en effet, il est dit ailleurs, dans ce même livre, que Jésus avait des frères. C'est donc à tort que l'on représente Marie comme *toujours* vierge.

Ces absurdités, dont l'idée est bien ancienne, n'ont cependant été formulées que tard, et on les a qualifiées de *mystères*, afin que le monde craintif n'en cherchât pas l'explication. Lorsque, trois siècles après la mort du Christ, un schisme éclata dans l'Eglise, l'empereur Constantin réunit 2048 évêques au concile de Nicée ; mais ces prélats ne purent pas s'entendre, et il ne s'en trouva que quelques-une assez hardis

pour décider que Jésus était Dieu. —Des écrivains ecclésiastiques, témoins oculaires cependant, ne sont pas d'accord sur le nombre des votants à ce concile, et ils le font varier de 250 à 318. Ce n'est toujours qu'une faible minorité.

On sera mieux à même d'apprécier le ridicule de cette décision d'une poignée d'hommes, lorsqu'on aura lu le petit résumé que nous allons faire ici d'un travail que le Dr. J. A. Weisse a publié dans le *Spiritual Telegraph.*

Les Egyptiens croyaient à leur *Y-Ho-Ha* (Dieu éternel) bien avant que Moïse ne songeât à traduire cette expression par *Jé-ho-va.* Les Perses, les Gaulois, les Germains, les Scandinaves avaient leurs théologies qu'ils croyaient parfaites. Les Grecs et les Romains crurent pendant deux mille ans que la leur était supérieure à toute autre. Les Chrétiens pensent être seuls dans le vrai, quoiqu'ils soient divisés en bien des sectes rivales. Les Musulmans ont la même prétention, et leur croyance est celle qui domine aujourd'hui dans le pays où Jésus naquit et prêcha sa doctrine, de même qu'à Constantinople qui, sous Constantin et longtemps après, était le centre de l'Eglise chrétienne.

Les religions ne durent qu'un temps, parce qu'elles ne sont pas la Religion ; elles marquent des étapes dans le progrès humanitaire, et leurs points de ressemblance prouvent surtout que les nouvelles ont été copiées ou imitées des anciennes. L'histoire de Jésus offre beaucoup d'analogie avec ce qu'on avait dit auparavant de plusieurs autres personnages : ainsi, on avait parlé de la retraite de Bouddha dans le désert, de son jeûne, de sa tentation. — On a dit que Jésus était *Fils de Dieu ;* mais on l'avait dit aussi de Pythagore qui vivait six siècles avant Jésus. Pythagore et Jésus étaient nés, tous les deux, en Syrie ; le père de Pythagore, comme le père de Jésus, avait été averti prophétiquement qu'il aurait un fils, lequel deviendrait un bienfaiteur des hommes ; Pythagore et Jésus virent le jour loin de la demeure habituelle de leurs parents, lorsque ceux-ci avaient été appelés au dehors dans des circonstances presque identiques ; la mère de Pythagore avait eu affaire avec un spectre envoyé du dieu Apollon, (et conséquemment un esprit divin, ou saint esprit) qui dit ensuite au mari de ne point s'approcher de sa femme pendant la grossesse. Pareille chose fut dite plus tard de Marie et de Joseph ; et, de là, le surnom de *Fils de Dieu*, que les peuples ignorants donnèrent successivement à Pythagore et à Jésus.

Il en fut dit autant du *divin* Platon, né, quatre siècles avant Jésus, de Parectonia, sans le concours de son mari Ariston, mais par la grâce directe d'Apollon. (A ce propos, Jamblique cite des autorités qui vivaient bien avant Jésus-Christ.)

Mais c'est surtout dans ce qui avait été écrit longtemps auparavant, sur l'Hindou Cristna, que l'on trouve les principaux évènements attribués à Jésus: le nom même de *Christ* semble avoir été imité de *Cristna.*—Cristna descendait d'une famille royale, comme Jésus était issu du roi David. —Au moment de la naissance de Cristna, toute la chambre devint magnifiquement illuminée, et des rayons de gloire jaillirent du père, Nanda, et de la mère, Deva Maia (d'où l'on a fait *Diva Maria,* Sainte Marie.) A son tour, l'évangile de l'enfance de Jésus (*Evangelium infantiæ*) mentionne que l'endroit où Jésus vit le jour fut rempli d'une lumière surpassant de beaucoup l'éclat du soleil. — Les parents de Cristna eurent à fuir pour soustraire leur enfant aux ordres cruels d'un tyran. On a prétendu aussi que Jésus avait été emmené hors de la Judée jusqu'après la mort d'Hérode.—Cristna était né à *Mathura.* Jésus passa son exil à *Matarea.* — Cristna fut envoyé à un précepteur qui devait l'instruire, mais qui fut bien étonné de la sagesse et du savoir de l'enfant. Jésus fut pareillement envoyé à Zacchée, pour le même objet, et il l'étonna également par son savoir et sa sagesse, comme il étonna plus tard les docteurs dans le temple. — Cristna avait eu un précurseur dans son frère *Ram.* Jésus eut le sien dans *Jean* (Jean-Baptiste.) —Cristna fut appelé *le bon pasteur,* et, pour montrer son humilité, il lava les pieds des brahmines. On en a dit autant de Jésus, qui lava les pieds des apôtres.—Un jour, une femme oignit la tête de Cristna, et celui-ci la guérit de ses souffrances ; un des premiers miracles de Cristna fut la guérison d'un lépreux. Ce fut aussi un lépreux que Jésus guérit des premiers. —Cristna, dans la suite, ressuscita des morts, fut crucifié, descendit aux *Hades,* d'où il revint et monta au *Voicontha,* ciel ou séjour de la Trinité des Hindous.

On voit combien tout cela ressemble à ce qui est rapporté dans la Bible, et l'on en verrait bien davantage en consultant les écrits du Rév. Maurice. Il y a une foule de particularités identiques dans ce que l'on a écrit sur l'enfance de Cristna et sur celle de Jésus; mais cela paraît tenir un peu trop de la mythologie, et c'est probablement pour cette raison que le livre *Evangelium infantiæ* n'a pas été admis dans

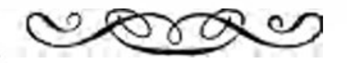
la Bible. Il était pourtant bien connu, puisqu'il avait pénétré même dans les contrées occidentales de l'Europe : il en est question dans les écrits de St. Irénée, évêque de Lyon, qui mourut martyr en l'an 202.

Les orientalistes s'accordent à dire que le *Baghavat Geeta*, qui contient la vie et les doctrines de Cristna, est un des plus remarquables d'entre leurs livres sacrés ; et le Rév. Maurice dit qu'il y a d'abondantes preuves pour faire remonter l'origine de ce livre à quatre mille ans. Cristna y est toujours représenté comme un Sauveur, et comme étant réellement l'Être-Suprême, qui se serait incarné pour sauver les hommes: c'est le *verbum caro factum est* de St. Jean qui, dans le cours de sa longue carrière, avait bien pu se familiariser avec les doctrines des mages.

Le Baghavat et la Bible renferment donc bien des traits de ressemblance entre deux personnages qui apparurent en Asie, l'un appelé Cristna, l'autre Christ ; et si ce n'était la différence des temps, il y aurait lieu de se demander lequel de ces deux Sauveurs et Dieux est l'original, lequel la copie.

Ces détails, et bien d'autres, sont encore ignorés du public ; mais enfin la presse éclaire peu à peu, et c'est pourquoi le clergé la maudit. Le clergé redoute la vérité, comme les hiboux craignent la lumière. Ne pouvant détruire les faits que le spiritualisme révèle, les prêtres les attribuent à un diable fabuleux ; ils brûlent certains livres, et ils en mutilent d'autres, en attendant qu'ils osent les supprimer tout-à-fait dans leurs écoles d'obscurantisme. Mais si les livres s'en vont, leurs auteurs nous restent ; ils communiquent avec nous, et leurs enseignements survivent aux bûchers. C'est le phœnix qui renaît de ses cendres.

Qu'on relise maintenant la communication de Bossuet, insérée aux pages 35-36, de ce recueil, et qui a pour sujet la prétendue divinité de Jésus-Christ !



MANIFESTATIONS SPIRITUELLES.

Le soir du 29 septembre 1857, chez le Dr. A. C. Stiles, à Bridgeport, nous nous assîmes autour d'une table, et nous fûmes bientôt témoins des étranges manifestations que nous allons rapporter. En peu d'instants, l'esprit du grand-père d'une Dame présente [Mme. Taylor] épela son nom et donna quelques bons avis, au moyen des basoules de la table. Bientôt après, la table ressemblait à un être animé, à un cheval impatient de se délivrer du frein pour sauter et courir, ce qu'elle ne tarda pas à faire : elle s'éleva à deux pieds du parquet, et se balança, en avant et en arrière, marquant la mesure lorsqu'on se mit à chanter ; elle se tint même à cette élévation durant quelques minutes, puis elle se mit à sauter, malgré nos efforts pour essayer de la retenir : elle allait d'un côté, puis d'un autre, puis elle s'élevait sur place à un pied environ du parquet. L'une des personnes ayant exprimé le désir que la table se mût plus violemment, ce meuble sauta d'un bond sur les genoux de cette personne, d'où il revint ensuite avec une telle force, que l'un de ses pieds se cassa en touchant le parquet.

Il y eut alors quelques instants de calme ; puis la table parut plus animée encore que précédemment : elle se leva brusquement, alla d'un côté à l'autre de l'appartement, et avec une telle rapidité que, par instants, il devenait presque impossible de tenir nos mains en contact avec elle. Il y eut encore un moment de calme ; nous pûmes nous asseoir de nouveau autour de la table, et l'on se mit à chanter. Alors, des objets qui se trouvaient dans une chambre voisine vinrent tomber parmi nous : une brosse qui était dans un tiroir de commode, dans cette autre chambre, vint frapper un des assistants et tomba à ses pieds ; une brosse à dents vint ensuite ; puis des livres volèrent par-dessus nos têtes et allèrent tomber au côté opposé de l'appartement, ayant ainsi traversé un espace de vingt-cinq pieds ; des boîtes nous vinrent pareillement d'une armoire où se trouvaient des médicaments.

Mme. Osborn ayant demandé mentalement que la table se posât sur sa tête, le meuble fit un bond, se renversa et se posa comme il était désiré. La Dame alors quitta sa chaise et s'assit par terre, mais la table n'abandonna pas sa position ; bientôt après cependant elle alla se poser sur la tête de Mme. Taylor, puis sur celle du Dr. Dyer, et enfin elle revint sur le parquet. Pendant ces exercices, qui ne nous semblaient pas

sans quelque danger, nous nous étions tenus debout, excepté Miss— qui était restée sur sa chaise, mais qui se sentit bientôt saisie par la robe et transportée vivement sur la table. Deux fois la table s'éleva aussi haut que nos mains purent la suivre.

Craignant que tout dans la chambre ne vînt à être brisé, le médium alla tourner le robinet du gaz, afin de mieux éclairer les lieux qui, jusque-là, l'étaient tout au plus assez pour que nous pussions nous voir ; et alors nous constatâmes un désordre bien plus grand que nous ne l'aurions pensé. La lumière ayant ensuite été diminuée encore, nous nous assîmes de nouveau à la table. Il serait difficile de décrire la scène de confusion qui eut lieu bientôt après : toutes les chaises semblèrent animées ; elles se mirent à sauter, de côté et d'autre, et vinrent sur la table en passant par-dessus nos têtes. Dans ces évolutions, une chaise vint doucement frapper Mme. Hawley à la tête, et lui ôta son bonnet, en dérangeant ses cheveux. Nous avions alors les mains sur la table, et nous sentions que celle-ci montait et descendait, restant un moment en l'air et un moment sur le parquet : c'était vraiment prodigieux. La canne du Docteur, qui avait été laissée dans un coin de l'appartement, devint tout-à-coup comme animée à son tour, et elle passa au-dessus de nos têtes, en faisant beaucoup de bruit, puis tomba près de nous.

Ces manifestations cessèrent enfin, et la tranquillité se rétablit. Alors le Docteur se trouva entrancé, et l'esprit d'un Indien, qui dit se nommer *Osceola*, se mit à causer avec nous par la bouche du Docteur : il nous dit qu'il était un de ceux qui venaient de produire les démonstrations précédentes, et il s'occupa des indispositions qu'éprouvaient quelques-unes des personnes présentes, indiquant pour chacune d'elles un moyen de guérison. Il nous donna de fort bons avis, nous souhaita le bonsoir, et parut s'être retiré.

Nous pouvons dire que les esprits nous donnèrent bien des preuves satisfaisantes de leur présence. Nous espérons que les avis de cet esprit d'un *homme rouge* seront suivis, et que nous deviendrons par là plus sages et meilleurs. Nos remercîments sont dûs, et nous les offrons cordialement, à notre frère bien-aimé, le Dr. Stiles, pour sa complaisance à prêter son concours, comme médium, aux invisibles qui voulaient bien nous montrer des effets de leur merveilleuse puissance.

Nous allions oublier de dire que l'esprit d'Osceola fit l'énumération des divers exercices auxquels il peut se livrer, ainsi que d'autres esprits ; nous n'en offrons pas ici le détail,

afin de ne pas faire notre récit trop long. Il nous dit encore que ce qui fait que les *hommes rouges* peuvent produire tant de manifestations éclatantes, c'est que, sur terre, ils vivaient dans les bois, plus en harmonie avec les lois de la nature, et qu'ils sont devenus par là plus électriques et plus puissants que les *visages pâles*, au développement physique desquels nuit la manière de vivre et de se vêtir. Il insista beaucoup sur ce point, et donna une foule d'éclaircissements, surtout aux Dames.

Les esprits demandèrent que ceci fût publié, avec les noms des personnes présentes, dans le but d'être utile à quiconque voudra s'éclairer.

Dr A. C. Stiles,	Miss Jane Banks,
W. B. Dyer,	Mme Matilda S. Taylor, (N. Orléans,)
Mme M. J. Osborn,	Mme Mary Brocchus, (N. Jersey,)
Mme R. A. Hawley,	Miss F. W. Murray, (Virginie.)

(Traduit du *Spiritual Telegraph.*)

ESPRIT FRAPPEUR.

Les personnes qui croiraient encore que les manifestations spirituelles sont une découverte récente, seront détrompées en lisant ce qui va suivre ; et elles y verront qu'il y a trois siècles un évêque, au moins, croyait et montrait qu'on peut communiquer avec les âmes des morts. Depuis cette époque le clergé semble avoir désappris, puisqu'il n'admet que la communication avec le *diable* ; mais c'est plutôt calcul de sa part : il cherche à perpétuer la peur de l'enfer, et surtout du purgatoire, afin de vendre toujours des messes, des baptêmes, &c. Nous aimons mieux suivre le Christ, qui ne disait pas la messe, et qui ne baptisa jamais personne.

On a vu, dans notre dernier numéro, comment l'évêque de Rennes vient de procéder ; l'évêque de Lyon s'y prenait autrement, comme nous allons le dire :

Des religieuses furent chassées de l'abbaye de Saint-Pierre, à Lyon, parce qu'elles y vivaient dans une grande dépravation de mœurs, et l'une d'elles, la sœur Alix de Tisieux, qui en était le secrétaire, mourut. La sœur Antoinette de Groslée n'avait pas été renvoyée du couvent, et, une nuit, couchée, elle sentit que l'on écartait les rideaux de son lit, et qu'on la baisait sur la bouche. Elle ne parla point de cette première manifestation ; elle commençait même à regarder cela comme l'effet d'un songe, lorsqu'un jour elle entendit du bruit autour d'elle, et sentit frapper des petits coups sous ses pieds.

Ce bruit, qui semblait sortir de dessous terre, et qui ensuite se renouvela fréquemment, ne tarda pas à effrayer la jeune sœur qui, alors, conta tout à l'abbesse. Celle-ci la rassura de son mieux ; puis elle somma l'être invisible de se manifester. A l'instant même on entendit frapper, sous les pieds d'Antoinette, un nombre de coups égal à celui qu'on avait demandé, et il ne fut pas possible de douter qu'il n'y eût là un esprit. Le bruit qui s'en répandit à la ville fut grand, et beaucoup de personnes accoururent dans l'espoir d'être témoins de quelque apparition ; mais leur curiosité ne fut point satisfaite : on ne permettait pas l'entrée du monastère.

Comme cet esprit ne faisait aucun mal, les religieuses commençaient à ne plus en avoir peur ; elles se seraient même familiarisées tout-à-fait avec lui, s'il n'eût été indispensable de savoir à qui l'on avait affaire. On interrogea donc Antoinette, et celle-ci répondit qu'ayant rêvé souvent de sœur Alix, elle pensait que c'était l'âme de cette sœur qui se manifestait ainsi. Alors on conjura l'esprit de dissiper les doutes qu'on avait à cet égard, et l'esprit parla : il dit qu'il était réellement celui de sœur Alix de Tisieux. Aussitôt l'abbesse fit assembler son conseil, et l'on délibéra que le corps de cette sœur serait exhumé du lieu où il reposait, pour être transporté dans une des chapelles de l'abbaye. Cette translation fut faite avec une grande pompe, et l'esprit témoigna la joie qu'il en éprouvait, en heurtant plus fort qu'à l'ordinaire sous les pieds de la jeune possédée. La cérémonie terminée, on pensa qu'il était urgent de délivrer l'âme de cette pauvre sœur, s'il était possible, des peines du purgatoire, et de s'assurer que le diable (car le diable est bien rusé) n'avait pas employé ce subterfuge pour lutiner ces bonnes religieuses.

Ce fut le vendredi, 22 février 1526, que Barthélemi Portalenqui, évêque suffragant de Lyon, sous François de Rohan, archevêque, accompagné de l'official et de plusieurs prêtres, se transporta à l'abbaye de Saint-Pierre pour découvrir s'il s'agissait réellement de l'ame de la défunte ou de quelque mauvais esprit. Lorsqu'on eut tout préparé pour les exorcismes, conjurations et adjurations ; que les assistants eurent juré, sous peine d'excommunication, de ne rien révéler de ce qu'ils verraient ou de ce qu'ils entendraient, et que l'évêque se fut confessé, l'abbesse qui attendait le cortége à l'entrée du cloître, l'introduisit au chapitre où monseigneur prit place sur un siége d'honneur ; les assistants, l'abbesse et ses religieuses vinrent ensuite, chacun selon son rang et son ancien-

neté. Lorsque tout fut disposé convenablement, l'évêque se leva et aspergea l'enceinte avec de l'eau nouvellement bénite, en invoquant l'aide divine ; et au même instant l'abbesse, accompagnée d'une des plus anciennes religieuses, amena devant lui la possédée, qui s'agenouilla sur un large marchepied placé de telle manière que l'on pût facilement entendre le bruit que l'esprit ferait. L'évêque commença par demander à la jeune Antoinette de Groslée comment elle se portait? — Fort bien, Dieu merci, répondit-elle ! — Il lui parla ensuite de l'esprit, et celui-ci témoigna de sa présence en heurtant sous les genoux de la nonne. L'évêque fit alors le signe de la croix sur le front d'Antoinette ; il étendit les mains sur sa tête, la bénit, et adressa aux assistants une harangue que nous nous abstenons de reproduire, afin d'abréger ce récit. Puis, s'adressant directement à l'esprit, (et sans doute d'une voix forte, "*voce magna*"), il lui dit :

" Viens donc en avant, ténébreux esprit", etc. (Nous omettons encore cette magnifique apostrophe à Satan.) Lorsque l'évêque eut ainsi conjuré le mauvais esprit, on attendit la réponse qu'il allait faire ; mais ce fut en vain, car il ne répondit pas. Monseigneur alors s'arma de nouveau contre lui et l'excommunia en ces termes :

" Maudit esprit ! reconnais que tu es un des anges qui furent jadis précipités.....," etc. Alors, en signe de malédiction, on éteignit toutes les lumières, on sonna les cloches, et l'évêque frappa plusieurs fois la terre du talon, en sommant le diable de se retirer. Il prit ensuite de l'eau bénite et en jeta en l'air, sur la terre et sur les assistants, en criant à plusieurs reprises : *Discredite omnes qui operamini iniquitatem !* (Fuyez, vous tous qui engendrez l'iniquité !) Puis, il envoya trois prêtres faire la même cérémonie dans toute l'abbaye, en leur recommandant de ne point avoir peur. (Cette recommandation n'était pas inutile, comme le prouve une scène que nous devons encore supprimer.)

Lorsqu'on eut purifié, par l'eau bénite, jusqu'au plus petit réduit du couvent, l'évêque célébra une messe ; puis il adressa aux assistants cette seconde harangue, où il reconnaissait que ce n'était pas avec le diable qu'il avait affaire :

" Mes seigneurs et bons amis. Nous, en vostre présence, avons-je commencé grandement à procéder à nostre affaire ; car premièrement nous avons conjuré le mauvais esprit, jeté et excommunié iceluy, si d'aventure il y eust été, suivant

cette jeune religieuse : par quoi nous connoissons, quasi lucidement, que ce que c'est n'est que de la part de Dieu. Pourtant veux-je sçavoir plus avant, en interrogeant ladite ame ou esprit, à cette fin que par lui-même connoistrons la vérité, nous par nostre bon conseil y puissions parvenir plus amplement," &c.

On fit assoir sœur Antoinette sur une chaise placée sur le marche-pied, et l'interrogatoire eut lieu, comme suit, par demandes et par réponses :

" Dis-moy, esprit, si tu es véritablement l'ame de sœur Alix, pièce morte, jadis céans secrétaire ? — Ouy. — Dis-moy si c'est ton corps ces ossements qui ont été cy apportés ? — Ouy. — Dis-moy apertement si incontinent que tu fus sortie de ton corps, dès l'heure tu vins suivre cette pucelle ? — Ouy. — Dis-moy s'il y a aucun ange avec toy ? — Ouy. — Dis-moy, celui ange est-il bien heureux ? — Ouy. — Dis-moy, ce bon ange te conduit-il partout où il te convient d'aller ? — Ouy. — Dis-moy s'il ne t'a point laissée quelquefois ? — Non. — Dis-moy si ton bon ange te conforte et te console en tes afflictions et peines ? — Ouy. — Dis-moy si tu peux voir d'autres bons anges que le tien, et si tu en vois ? — Ouy. — Dis-moy, ne vois-tu point le diable ? — Ouy. . . . " (Sans doute l'esprit voulait parler du bon évêque.)

Ayant fait toutes ces questions, et bien d'autres que nous ne croyons pas utile de reproduire, l'évêque, sûr alors que c'était bien à la sœur Alix de Tisieux qu'il avait affaire, continua en ces termes :

" Ma chère sœur. Tu aperçois icy comment cette heureuse et dévote compagnie est assemblée pour prier Dieu le créateur qu'il lui plaise mettre fin aux peines et douleurs que tu souffres, et te veuille recevoir en la compagnie de ses bénits anges et saints du paradis."

Et, pendant ce discours, "l'ame heurta moult fort sous les pieds d'Antoinette."

Conclusion orthodoxe : Ce n'était pas le diable.

(Cette scène a été reproduite, avec de plus longs détails, dans un petit livre publié quelques années avant qu'on ne parlât des manifestations spirituelles : le *Nouveau Manuel des sorciers*, Encyclopédie-Roret, Paris, 1841, page 122 et suivantes.)

JOURNAL RELIGIEUX.

Nous n'avions pas l'intention de nous occuper du *Propagateur catholique* ; mais un ami invisible nous ayant fait une communication que nous allons transcrire tout à l'heure (il paraît qu'on lit le Propagateur dans l'autre monde) nous profitons de l'occasion pour payer aussi notre tribut d'éloges au dévot journal que quelques-autres feuilles ont déjà complimenté, et qui se loue tant lui-même ! Nous l'aimons surtout lorsqu'il dit qu'*il n'y a que ceux qui sont irrémédiablement pétrifiés dans leurs préjugés et leurs routines, qui puissent encore nier que le journalisme est non-seulement utile, mais nécessaire partout où l'erreur a recours au journalisme pour se propager et attaquer la vérité.* Et son opinion, sur ce point, est tellement la nôtre, que c'est précisément pour cela que nous publions le *Spiritualiste*.

Le *Propagateur* allait cesser de paraître, disait-on ; mais M. l'abbé Perché a donné avis du contraire lorsque, présentant au public l'écrivain qui doit le remplacer, il a dit : " Nous avons promis à notre successeur de l'aider, au moins " pendant quelque temps, de notre direction et de nos con" seils ; et Monsieur De Sard ayant exprimé le désir de nous " soumettre ses articles éditoriaux, nous y avons consenti vo" lontiers. "

Mr. l'abbé Perché a donc lu et approuvé le premier de ces articles éditoriaux, placé immédiatement après le sien, mais qui a dû être écrit *avant*, et dans lequel le nouveau rédacteur s'est présenté comme " un catholique de plus écri" vant comme Celui auquel il succède. " Ce pronom démonstratif, avec un grand C, fait bien. D'ailleurs, l'écrivain a dit encore, parlant toujours de *Celui* auquel il *soumet* ses articles, et qui le dirige et le conseille : " Son génie inspire" ra encore ce journal . . . . Renonceriez-vous à la sainte " croisade que depuis quinze années un illustre et saint prê" tre prêche seul au milieu de tant de soins, de tant de tra" vaux et de tant de peines, à ce jeune peuple américain de" venu si vite si grand et auquel l'avenir réserve tant de " grandeur encore ? " Mr. l'abbé Perché mérite assurément tout cela, et peut-être davantage, car il doit faire exception à la règle dont nous avons parlé aux premières lignes de ce cahier ; cependant, si les Américains sont un grand peuple, ce n'est pas tout-à-fait aux sermons de Mr. Perché qu'ils le doivent : on sait qu'ils ne sont pas catholiques, et ils sont trop éclairés pour le devenir.

Dans cette même feuille et les deux numéros subséquents du *Propagateur*, Mr. l'abbé Perché a consacré près de six colonnes à prouver qu'il avait bien droit aux éloges qu'on lui a donnés ; il a même dit, de quelques journaux catholiques : " Ces Messieurs nous devaient bien, du reste, un petit compliment. " Nous pensons que Mr. Perché s'est montré beaucoup trop modeste ; il n'était point tenu de pousser aussi loin l'humilité cléricale, et il y a mis le comble en ajoutant, quelques lignes plus bas : " C'est une politesse qu'on fait " aux morts. "

Nous n'avons pas assez de place, nous, pour reproduire ici tout ce qu'il y a d'admirable dans les trois articles dont nous recommandons la lecture. Disons seulement, pour les personnes qui ne les verront pas, qu'après avoir très-longuement et sans doute aussi très-justement parlé de son " mérite ", de son " courage", de sa " dignité ", de sa " gloire", du " *secret*" de sa force (qui ne consistait pas dans ses cheveux), de sa " douceur ", de sa " patience", de son "humilité", de sa " charité ", &c. &c. ; après avoir donné " le démenti le plus formel et le plus absolu " aux hérétiques qui ont osé prétendre qu'il était colère, violent, emporté ; après avoir dit que dans toutes ses luttes il a " frappé dru et ferme", *se bornant à rendre ses adversaires ridicules, ce qui était bien charitable de sa part*, et surtout bien plus facile que de raisonner : chose inutile d'ailleurs, puisqu'il n'a "jamais eu le bonheur de rencontrer un adversaire sérieux ", et qu'on ne discute pas avec la " mauvaise foi avec laquelle *ses* adversaires vomissaient leurs blasphêmes contre l'Eglise de Dieu "; après s'être frotté victorieusement les mains en riant de ces " journaux qui se sont usé les dents sur le *Propagateur* sans l'entamer", parce qu'il a toujours été "invincible" ; après avoir fait une petite allusion au *fameux* catéchisme que nous connaissons, et avoir déclaré qu'il est maintenant lui-même *obligé de rester sous la remise, ... contraint de renoncer à des luttes dans lesquelles les forces trahissent son courage*, Mr. l'abbé Perché désire enfin qu'on veuille bien le considérer " comme dûment mort et enterré."

Requiescat in pace !

La communication dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui est la première de celles qui vont suivre, a été écrite spontanément et avec une grande rapidité, en présence de dix personnes. Ni le médium, ni aucun de nous n'avait songé au *Propagateur*. Nous avons comparé avec l'original les deux citations que l'on y a introduites ; elles sont conformes.

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

On lisait il y a quelques jours, dans certain journal, un article pompeux et ronflant où l'on remarque entr'autres passages celui-ci qui est vraiment fort curieux : "Tandis que les trônes chancellent et croulent, et que de toutes parts s'ébranlent les institutions et les peuples ; tandis qu'épouvantés et incertains les princes et les nations ignorent où les emporte la danse macabre du siècle, seule la royauté catholique avance, s'élève et triomphe comme aux jours les plus glorieux de son antique domination." Nous voudrions bien savoir où le brillant écrivain a été puiser une pareille idée ? Certes, ce n'est pas dans les évènements qui s'accomplissent tous les jours, car ces évènements donnent un démenti formel aux paroles du pieux rédacteur ; ce n'est point dans l'empressement des hommes à se rendre aux offices et à s'approcher des sacrements, car on ne voit guère dans les temples que des enfants et des femmes qui, la plupart, y vont plutôt par habitude, par curiosité ou par désœuvrement que dans un but de dévotion ; ce n'est point non plus dans les écrits des auteurs modernes, qui sont en général des libres-penseurs, et par conséquent fort peu disposés en faveur de l'Eglise. Cette idée n'a donc pu germer que dans le cerveau de l'éloquent journaliste qui, malgré tout son esprit et son talent, s'est étrangement fourvoyé. Jamais, en effet, la "royauté catholique" n'a été plus compromise ; jamais, quoiqu'en dise la dévote feuille, la foi n'a été plus tiède ; jamais le catholicisme n'a compté tant d'infidèles parmi ses enfants. Les schismes se multiplient de toutes parts : Ici, (aux Illinois et dans l'Ohio.) toute une population, excommuniée par son évêque parce qu'elle se refuse à recevoir le pasteur que celui-ci veut lui imposer à la place de l'honnête homme qui la dirige, se rit de l'excommunication du fougueux prélat, et garde malgré lui le digne ministre qui a su s'attirer son estime et son amitié par sa douceur, sa tolérance et sa charité. Là, (en Hongrie) ce sont des grands-seigneurs avec tous leurs vassaux qui, tyrannisés par leurs chefs spirituels, abandonnent la religion catholique pour embrasser celle de Luther. Enfin, de tous côtés le vieil édifice est battu en brèche, et bien loin de triompher comme "aux jours les plus glorieux de son antique domination," jamais l'Eglise catholique n'a été plus malade : nous dirons même qu'elle est dans un état désespéré, et qu'elle ne s'en relèvera point, en dépit de tous

les journaux de la propagande, de tous les sermons de ses prêtres, de tous les petits miracles qu'elle opère de temps en temps, et des nouveaux canonisés qui viennent, à tour de rôle, se faire inscrire au calendrier.

Citons à présent cet autre passage du même journal : "Le Pontife-Roi abandonne avec confiance la ville éternelle et va au loin visiter et bénir les peuples. Sa Tiare s'élève tranquille et fière au-dessus de tant de couronnes agitées et incertaines, et ne s'arrête, comme il convient à celui qui sacre et bénit tout génie, qu'au tombeau du Dante," etc... Que dites-vous de ce tableau ? ne vous semble-t-il pas gracieux et admirable ? Le voyez-vous, ce Pontife-Roi, ce *digne successeur* des apôtres si humbles et si pauvres ? le voyez-vous, lui, si brillant et si fier, le front ceint de la triple couronne, s'avançant en triomphe et distribuant sa bénédiction solennelle *Urbi et Orbi ?* le voyez-vous, dis-je, ce Pontife si grand en apparence, et si petit en réalité, dominé par l'Autriche qui entretient garnison dans ses Etats ; gardé à vue dans sa propre capitale par les soldats du *fils aîné de l'Eglise*, qui veut bien lui octroyer la permission de faire une promenade dans quelques parties de l'Italie ; et pensez-vous, d'après cela, que ce *vicaire de Jésus-Christ*, comme on l'appelle, soit aussi puissant qu'on voudrait vous le faire croire ? Jamais, au contraire, il ne l'a moins été ; on le tolère, et voilà tout. Les souverains catholiques, sachant qu'il exerce encore dans le monde une certaine influence morale, croient avoir besoin de lui, et cherchent à appuyer leurs trônes sur l'autel. Mais cela ne peut plus durer long-temps : le moyen est bien usé ! Et quand la démocratie religieuse sera mieux comprise ; quand la grande voix du peuple saura se faire entendre, rien ne pourra retarder la marche de la révolution qui se prépare : révolution qui doit changer la face du Globe, reléguer le Catholicisme parmi les religions dont on ne parle plus que dans l'histoire, et le renvoyer dans le domaine des anciennes mythologies d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Cette révolution s'approche à grands pas ; elle sera toute morale, toute pacifique, et les peuples viendront d'eux-mêmes se ranger sous la bannière de la nouvelle loi. Le temps des guerres de religion est passé ; le fanatisme n'existe plus que chez quelques individus qui ne sont pas en assez grand nombre pour le faire triompher. Seules l'ambition et la cupidité des gens d'église pourront susciter des obstacles ; mais il faudra qu'ils cèdent devant l'intérêt public, et l'époque n'est pas éloignée où tous les hommes abjurant leurs erreurs, nous

rendront justice et reconnaîtront que le Spiritualisme n'est point une chimère, mais une vérité ; qu'il n'est point une impiété, mais une religion toute d'amour et d'harmonie : une religion qui se révèle à chaque instant par de nouveaux faits ; qu'il n'est autre chose, enfin, que la morale enseignée par J. C. lui-même à ses disciples, et que Dieu permet aux bons esprits de vous rappeler dans leurs communications.

LE PERE AMBROISE.

Ce qui précède était déjà composé et mis en pages, lorsque nous avons reçu cette autre communication sur le même sujet, et à laquelle il nous est encore possible de donner la place qui lui revient. Elle nous est venue bien inopinément, comme la précédente. En nous asseyant, le médium a dit : " Je ne sais pas si nous aurons rien ce soir " ; et aussitot sa main a écrit :

Oui, mais recueillez-vous un peu, car vous pourriez ne pas me comprendre.

Puis, après quelques secondes :

Hors de l'Eglise point de salut! Voilà le grand cheval de bataille de l'orthodoxie ! voilà l'*ultima ratio*, la condition *sine quâ non!* Pauvres humains, que vous êtes à plaindre! quelle triste idée vous devez avoir d'un Dieu qui a semé sur votre petite planète huit ou neuf cents millions d'habitants pour en faire brûler les sept neuvièmes, sans compter ceux qui, parmi son peuple de prédilection, doivent nécessairement participer à la grillade ! Car vous tous, Musulmans, Hindous, Africains, Sauvages de l'Amérique, Protestants de toutes les sectes ; vous tous, détestables hérétiques, vous êtes damnés à jamais, quelles que soient vos vertus, quelle que soit votre charité, parce que vous avez eu le malheur d'être élevés dans une religion abominable, que vous avez cependant toujours considérée comme la meilleure, mais qui n'est autre que le culte de Satan et de sa séquelle infernale ! Et vous surtout, Catholiques hétérodoxes, qui avez eu le bon sens de secouer le joug de l'obscurantisme clérical et de vous conduire d'après votre conscience et votre raison, c'est en vain que vous faites les esprits forts ; rien ne peut vous sauver : les chaudières d'huile bouillante, les lacs enflammés de soufre et de bitume vous attendent ; le DIABLE est là, avec sa terrible fourche, qui vous guette pour vous happer au passage; et vous aurez beau dire et beau faire, vous serez tous rôtis sans miséricorde !

Hors de l'Eglise catholique point de salut! Voilà ce qu'on vous dit tous les jours dans la *chaire de vérité*, dans les livres soi-disant chrétiens, et ce que vient de vous répéter, à peu près dans les mêmes termes, le redoutable

écrivain *Propagateur* qui, pour sa part, compte bien aller tout droit en paradis, où l'attend Saint Pierre afin de lui en ouvrir la porte à deux battants ! Un aussi brave champion que lui, qui continue sous de si belliqueux auspices la "*sainte croisade*" de son "*invincible*" prédécesseur; qui combat avec la lance et l'épée, se croit au moyen-âge, et prétend que les désastres éprouvés récemment par l'Angleterre dans ses possessions de l'Inde doivent être attribués à "ses erreurs religieuses, à son hostilité permanente envers la vraie foi et le vrai Dieu"; un si noble champion, disons-nous, ne peut manquer d'obtenir un siége d'honneur dans le royaume des Cieux, où il sera reçu en triomphe par les Chérubins et les Séraphins qui s'apprêtent à lui décerner la couronne de laurier qu'il aura si bien méritée !

Si le judicieux rédacteur attribue à l'hérésie des Anglais les revers dont ils sont accablés depuis quelque temps, (ce dont, par parenthèse, il ne croit pas un mot) à quoi attribuera-t-il donc les malheurs causés par les factions qui déchirent l'Espagne, le Mexique et quelques républiques de l'Amérique du Sud ? Les peuples de ces diverses contrées sont-ils aussi des Huguenots ? ne sont-ils pas, comme lui, des enfants de l'Eglise ? Sans doute le discret journaliste a de très-bonnes raisons pour n'en pas parler, et il préfère laisser à la sagacité de ses lecteurs le soin d'en deviner la cause. Il est vrai que le cher homme se contredit quelquefois, et oublie que dans un des numéros précédents de son édifiant journal, il a chanté les louanges du peuple américain, qui cependant est hérétique et qui, en dépit de son hérésie, ne laisse pas de grandir tous les jours et de tenir son rang parmi les premières nations du Globe ; de ce peuple ami du progrès, et, par là même, diamétralement opposé à l'Eglise romaine ; de ce peuple enfin chez lequel a réapparu le Spiritualisme, cette hydre aux cent têtes, qui, depuis assez long-temps, est le cauchemar de l'invulnérable *Propagateur*. Quand on écrit pour le public, on doit tâcher d'éviter les contradictions; mais l'esprit de secte ne raisonne pas : il a constamment aveuglé les hommes, et leur a toujours fait dire quelque sottise.

Quant à nous, nous sommes plus indulgents ; nous envisageons les choses sous leur véritable point de vue, et nous aimons par-dessus tout à dire la vérité. Nous pensons donc que si l'Angleterre éprouve aujourd'hui dans l'Inde de si pénibles revers, on peut en attribuer la cause à son imprévoyance, à sa trop grande confiance en elle-même et à son peu de charité envers les indigènes qui, comme tout peuple con-

quis, ch[illegible]ent naturellement à s'affranchir d'une domination étrangère ; mais non à " ses erreurs religieuses," comme le prétend le journal orthodoxe. A l'égard des nations catholiques qui ont aussi leur part des tribulations humaines, nous imiterons la réserve du prudent rédacteur : nous nous dispenserons de rechercher la cause de ces tribulations ; nous nous garderons bien surtout de l'imputer au respectable corps du clergé, dont nous avons eu l'honneur de faire autrefois partie, car nous le vénérons trop pour en dire du mal et le compromettre dans l'opinion des fidèles.

Nous ajouterons aussi que personne ne sera damné, vu que le *Diable* est un être fantastique et l'*Enfer* un lieu imaginaire qui, tous deux, n'existent que dans l'imagination des simples et dans la *boutique* des prêtres, lesquels ont d'excellentes raisons pour les y maintenir et s'assurer le secours de ces puissants auxiliaires. Nous dirons seulement que, selon toute justice, chacun, après sa mort, sera puni ou récompensé suivant ses œuvres.

Nous terminerons enfin cette communication en souhaitant au très-logique *Propagateur* un peu plus de tact dans le choix de ses articles : il devrait savoir que celui qui veut trop prouver ne prouve rien ; que "les temps glorieux de l'antique domination de l'Eglise" sont passés, quoi qu'il en puisse dire, et que personne, sur sa parole, ne croira qu'un peuple est en butte à l'adversité parce qu'il n'a pas, comme lui, l'insigne bonheur d'être Catholique, Apostolique et Romain.

Le pere Ambroise.

Comme le paradis sera désert ! Nous lisons : *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné.* Or, combien y en a-t-il qui n'ont pas cru, ne croient pas et ne croiront point, toute catholique que cette religion s'appelle ! Combien de contrées où elle n'a pas encore pénétré ! Combien d'autres où elle ne s'introduit qu'à son détriment ; où ses missionnaires sont repoussés, et où le peuple a le bon sens de s'en tenir à sa croyance primitive, erronée peut-être, mais à coup sûr moins pernicieuse pour lui que celle qu'on veut lui faire adopter ! Eh bien, tous ces gens-là seront damnés ! Qu'elle qu'ait été leur vie ; si bons et si humains qu'ils aient pu être ; si reconnaissants ou si pénétrés d'admiration pour la Divinité, sous quelque nom qu'ils l'aient connue ; si paternels envers leurs semblables ; si dévoués peut-être à leurs frères souffrants, et prêts

à endurer eux-mêmes des privations et des misères pour alléger les souffrances des autres ; quelque droiture qu'ils aient apporté dans leurs relations : n'importe, il faut qu'ils soient condamnés ! Ils n'ont pas cru à la vérité révélée dans la Bible ; ils n'ont pas été baptisés ; ils ne se sont pas conformés aux lois imposées par l'Eglise catholique ; leur droiture et leur bonté leur étaient naturelles : ils faisaient du bien à leurs frères, mais c'était simplement par commisération et par pitié : il n'y a aucun mérite à cela ! Ah ! s'ils l'eussent fait dans le but d'assurer leur salut dans l'autre monde ; si, au lieu de *donner* leur charité et leur vertu, ils les eussent *vendues* pour la récompense promise, oh ! alors, c'eût été grand, et ils eussent été trouvés dignes du paradis ; mais dans l'état présent des choses, ils seront damnés pour toute l'éternité ; et Dieu ne les avait fait naître dans les Indes, au Japon, ou en Chine, que tout exprès pour se donner la satisfaction de les voir souffrir un jour, et souffrir éternellement !....

A côté de cela, nous trouvons une autre assertion équivalente à ceci : *Celui qui connaissant la volonté de son maître ne la fait pas, sera traité plus sévèrement que celui qui ne l'a pas faite parce qu'il l'ignorait.* Ainsi, non-seulement tous ceux qui sont hors de l'Eglise catholique, mais presque tous ceux qui en font partie, seront damnés : et ces derniers encore plus damnés que les premiers, puisque *connaissant la volonté du maître, ils ne la font pas.* Car où sont les catholiques qui, lorsqu'on les frappe sur une joue présentant l'autre ? où sont ceux qui vendent tout ce qu'ils ont, le donnent aux pauvres et acquièrent ainsi un trésor dans le ciel ? où sont ceux qui s'abaissent devant les autres et considèrent qu'ils sont heureux d'être pauvres, humiliés, méprisés ? quel est celui qui, s'il meurt de faim lui-même, partagera sa dernière bouchée avec un autre affamé comme lui ? Et c'est pourtant ce que comporte l'enseignement catholique : *Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait ; aime ton prochain comme toi-même.*

Si l'on compte un vrai, un réel observateur de la foi catholique dans un siècle, c'est tout ce que l'on peut compter. Jugez donc combien grand doit être le nombre des damnés, et petit le nombre des élus !

Eh bien, ne sont-ils pas sages les hommes qui refusent d'accepter une religion si prodigue de menaces, si cruelle, si vengeresse, et de garder leur croyance qui, si elle ne les

sauve pas dans l'autre monde, du moins les laisse vivre tranquilles dans celui-ci, sans avoir toujours en perspective les flammes éternelles ?

BÉCUS.

(Mr. Bécus était un bon curé de province, que le médium a connu autrefois; mais, depuis long-temps elle ne pensait plus à lui. Il est venu aujourd'hui bien inopinément.)

Omnis homo mendax. Je puis, mieux que personne, ou du moins autant que qui que ce soit, m'appliquer cette maxime ; car j'ai beaucoup menti dans ma vie, lorsque j'étais monté dans cette chaire qu'on est convenu d'appeler chaire de vérité. Eh bien, mes frères, aujourd'hui qu'on ne ment plus dans le monde où je suis, [du moins, où je ne mens plus,] je vais vous dire la vérité, et ce sera précisément l'opposé de ce que je prêchais.

Il est fort étonnant que ce livre qu'on appelle Evangile, et qu'on donne comme base de la religion catholique, soit justement tout le contraire, je ne dirai pas de ce qu'elle enseigne, mais au moins de ce qu'elle met en pratique. Depuis que les premiers pères de cette Eglise ont posé la pierre angulaire de l'édifice, que de corrections, d'additions et d'intercalations n'ont-elles pas eu lieu dans ce sanctuaire auquel, dit-on, il ne faut pas toucher, sans devenir hétérodoxe !

Si nous voulions seulement passer en revue les sacrements, il nous serait bien difficile de prouver que l'Evangile en dit un seul mot. On a torturé ce malheureux livre pour en retirer, pour bien dire par les cheveux, les absurdités qu'on a qualifiées de sacrements, et auxquelles les prêtres instruits ne croient en aucune manière. Je voudrais bien savoir dans quelle partie de ce livre Jésus ordonne le luxe, la colère, l'avarice, et, en général, toutes les mauvaises passions qui sont comme incrustées dans le cœur de ces hommes à robes noires, qui vous prêchent tous les jours de pratiquer ce qu'ils ne pratiquent point eux-mêmes ! Je voudrais bien savoir où le Christ leur a recommandé le célibat, afin de pouvoir jouir du bénéfice du mariage sans en supporter les inconvénients ! Je voudrais bien savoir où Jésus, si bon, et qui recommandait aux hommes de s'aimer les uns les autres, a recommandé de torturer ceux qui ne croyaient pas en lui !

Dans les premiers siècles de l'Eglise catholique, les croyants étaient pauvres et se rapprochaient plus, par leur conduite, de leur divin maître ; mais la corruption, engendrée par des richesses acquises au moyen d'intrigues infâmes, n'a pas tardé

à perdre ces hommes qui devaient être les apôtres de la vérité, et à les convertir en apôtres du mensonge.

Ce n'est point ici le lieu, et le temps nous manquerait, pour vous développer toutes les turpitudes mises en usage par le clergé pour arriver au pouvoir. Cela serait beaucoup trop long, et il ne manque pas d'excellents livres pour vous l'apprendre. Nous vous dirons seulement que vous devez vous estimer bien heureux, et remercier Dieu tous les jours de ce qu'il vous a fait naître dans le dix-neuvième siècle qui a commencé par émanciper l'espèce humaine, et qui ne s'achèvera pas sans qu'il se passe des choses encore plus merveilleuses que celles dont vous avez été témoins.

Le spiritualisme est ce qui enfantera ces prodiges; il est la Religion qui doit élever l'homme à la place qui lui a été assignée par le Créateur. *Amen!*

Pourquoi y a-t-il encore tant de personnes opposées au Spiritualisme? A cela nous répondrons : pour plus d'une raison :

1o. Il y a beaucoup de gens qui le combattent de tout leur pouvoir, parce qu'ils savent qu'en adoptant cette croyance, leurs plus chers intérêts se trouveraient compromis, et qu'il serait dur pour eux de renoncer aux avantages que leur procure leur position sociale. Chez eux, l'amour de l'argent fait taire la conscience, et ils trouvent toujours en eux-mêmes des arguments spécieux pour imposer silence au devoir, ou, tout au moins, pour le faire concorder avec l'intérêt. Nous n'avons pas besoin de vous les nommer : vous les avez déjà reconnus.

2o. Ceux qui ne veulent pas se donner la peine de raisonner ; qui n'adoptent rien et ne rejettent rien absolument, et qui aiment mieux vivre dans une espèce de juste-milieu, que d'étudier la nouvelle doctrine, et de chercher une conviction. Ceux-là, nous les appellerons les tièdes et les indifférents. Le nombre en est considérable.

3o. Les matérialistes.

4o. Enfin les fanatiques, que nous diviserons en deux classes : les fanatiques de bonne foi, et les hypocrites. Ceux de la première classe sont peu nombreux ; ceux de la seconde, au contraire, se comptent par milliers ; mais ils sont plus faciles à convertir que les premiers.

Voyons à présent quels sont les moyens à employer pour convertir tous ces gens-là, et comment il faut s'y prendre pour les amener à croire au Spiritualisme :

Avec les premiers, et ce sont les plus récalcitrants, il faut une tactique toute particulière. Ce n'est point en les attaquant directement que vous remporterez la victoire : ils sont trop rusés pour accepter un combat loyal; véritables Protées, ils savent prendre toutes les formes, et ils trouveront toujours moyen de vous échapper. Ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre : vous auriez beau leur prouver qu'ils ne sont pas dans le vrai ; qu'ils ont dénaturé tout ce qu'il y a de beau et de sublime dans l'enseignement de Jésus [ce que, du reste, ils savent tout aussi bien que vous ;] c'est en vain que vous les écraseriez sous le poids de votre logique ; ils vous répondraient par ces mots : *impiétés, blasphèmes, abominations*, et tout le répertoire de charmantes expressions qu'ils tiennent toujours en réserve pour vous jeter à la face, quand on ose se permettre de n'être pas de leur avis. C'est à leurs créatures qu'il faut s'adresser : aux femmes surtout ; car ce sont elles, ne vous en déplaise, qui gouvernent le genre humain. Dès l'instant que vous les aurez de votre côté; aussitôt que vous les aurez convaincues, et cela peut se faire plus facilement qu'on ne pense, si vous savez faire vibrer la corde sensible : en un mot, si vous vous attachez à les prendre par le cœur ; aussitôt, disons-nous, que vous aurez opéré cette conversion, la victoire est à vous : les hommes n'iront plus dans les églises dès qu'elles auront cessé d'y aller, et il ne restera plus aux marchands qu'à en fermer les portes.

Quant aux tièdes et aux indifférents, c'est une autre marche qu'il faut suivre. Ceux-ci ne sont arrivés à l'incertitude, et par suite à l'indifférence, que parce que la doctrine qu'on leur a prêchée jusqu'ici ne les a jamais complètement satisfaits. Ils sont loin d'être convaincus, et néanmoins, par une faiblesse assez naturelle chez bien des hommes, ils restent plongés dans le doute, sans chercher à en sortir. Cependant comme ils ne demandent pas mieux que de s'affranchir de cette crainte de l'enfer, qui ne laisse pas de les tourmenter de temps en temps, et qu'ils ne se sentent pas le courage de mettre en pratique tout ce que l'Eglise leur ordonne pour faire leur salut ; dès que vous leur aurez prouvé qu'on peut, sans se conformer à ces dogmes ridicules, arriver au même but, c'est-à-dire au bonheur éternel ; qu'il suffit pour cela de suivre purement et simplement la doctrine du Christ ; alors tous seront des vôtres. Je dis : tous, car bon nombre ont déjà passé de votre côté. Ceux qui ne l'ont pas encore fait, sont ceux qui ne connaissent pas le Spiritualisme, ou qui en ont entendu parler vaguement. Dès l'instant qu'ils le connaî-

tront, ils y viendront d'eux-mêmes, et vous pourrez dire que vous aurez rempli une grande partie de votre tâche.

Les matérialistes, c'est-à-dire ceux qui ne croient à rien, ou qui disent ne croire à rien, (excepté en Dieu : il n'y a pas d'athées, dans l'acception du mot,) sont souvent de prétendus esprits-forts qui s'efforcent d'étouffer la voix de leur conscience, laquelle leur crie sans cesse qu'ils marchent dans une fausse route ; qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans l'homme quelque chose qui lui survit après la mort terrestre, et que Dieu est trop juste pour plonger l'homme dans le néant après lui avoir donné l'intelligence. Ceux-là ne sont arrivés à ce point d'incrédulité que parce qu'on a voulu leur imposer des croyances absurdes, et qu'ils n'ont jamais voulu consentir à fouler aux pieds la raison pour être de véritables catholiques. Au lieu de s'attacher au fond, et de répudier simplement le dogme, ils ont trouvé plus commode de tout rejeter. Quels que soient leurs arguments pour prouver qu'ils sont heureux dans leur manière de voir, ils se trompent, ou plutôt ils se mentent à eux-mêmes, car ils ne sont pas sûrs d'être dans la vérité. Toute croyance qui n'est pas basée sur une pleine et entière conviction, ne peut rendre l'homme heureux ; or, le matérialisme ne laisse que du doute dans l'esprit. Donc le matérialiste ne peut être heureux.

Il sera, nous n'en doutons pas, facile de ramener ces incrédules à la véritable foi chrétienne, lorsqu'on la leur présentera dans toute sa pureté, telle que le FILS DE L'HOMME l'a enseignée, et non surchargée de pratiques sottes et ridicules, telle qu'on la prêche dans vos églises.

Il nous reste à présent les fanatiques et les hypocrites. Avec les premiers, il n'y a rien à faire par la persuasion ; ils se feraient tuer plutôt que de céder un pouce de leur opinion. Ce sont des gens qu'il faut placer au rang des incurables, et laisser agir comme ils voudront, jusqu'à ce que, voyant enfin qu'ils sont les seuls de leur parti, ils soient obligés de se rendre à l'évidence, et de reconnaître leur erreur.

Quant aux hypocrites, ils céderont aussitôt que leurs maîtres en hypocrisie leur auront donné l'exemple, et qu'ils verront clairement que leur masque de vertu ne peut plus leur être d'aucune utilité.

Voilà, mes chers frères, ce que j'avais à vous dire ; voilà les instructions que j'ai cru devoir vous donner ; en les suivant, autant qu'il sera en votre pouvoir, vous remplirez votre mission sur terre, et à votre arrivée dans le monde spirituel,

vous serez placés immédiatement au rang des esprits heureux: ce que je vous souhaite du plus profond de mon cœur.

Le père Ambroise.

De tous les maux qui affligent l'espèce humaine, l'ingratitude est peut-être un des plus grands, et malheureusement un des plus répandus : on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'elle existe dans toutes les classes de la société, et qu'il y a peu d'hommes qui n'aient pas à se reprocher de s'en être rendus coupables plus d'une fois dans leur vie. Nous ne vous parlerons pas ici de l'ingratitude des amis à l'égard les uns des autres ; de celle des enfants envers leurs parents ; des domestiques envers leurs maîtres, des maîtres à l'égard de leurs domestiques, etc. ; car nous n'en finirions pas, et il faudrait plus d'un volume pour traiter ce sujet, surtout si nous voulions citer seulement la dix-millième partie des faits qui viendraient à l'appui de notre assertion. Nous nous contenterons de parler de l'ingratitude de l'homme envers son créateur, parce que c'est celle à laquelle on fait le moins attention, et que cependant on rencontre le plus souvent, pour peu qu'on veuille étudier les hommes, et se juger soi-même avec impartialité.

Voyez, par exemple, ce riche, cet homme que la fortune traite en enfant gâté ! tout lui sourit : ses richesses s'accumulent tous les jours ; il jouit d'une santé parfaite ; il est adoré de sa femme et de ses enfants ; sa maison est le rendez-vous de ce que la société renferme de plus illustre dans tous les genres ; eh bien ! croyez-vous qu'il soit satisfait ? Non, il voudrait avoir encore plus pour pouvoir briller davantage ; il ne pense pas que Dieu peut lui ravir en un jour tout ce qu'il possède, et il se garde bien d'être reconnaissant envers lui en distribuant généreusement une partie de son superflu au malheureux qui souffre, et qu'il pourrait si facilement soulager.

Voyez cet autre, couché sur son lit de douleur ! il n'a qu'un seul désir : celui de recouvrer la santé. "Mon Dieu ! s'écrie-t-il, guérissez-moi, et je vous bénirai ; je ne vous demande rien de plus !" Dieu exauce sa prière : le voilà hors de danger, convalescent, enfin bien portant; mais il ne se rappelle plus qu'il a été malade, et il oublie de rendre grâces à Celui qu'il a invoqué dans sa détresse.

Y a-t-il beaucoup d'hommes qui, en contemplant un beau

lever ou un beau coucher du soleil ; en jetant les yeux sur les magnifiques scènes que la nature étale à leur vue, pensent à remercier Dieu de les avoir mis sur terre pour jouir de ce spectacle sublime ? Non : pour un que vous trouverez, vous en rencontrerez mille qui maudissent leur existence ; qui voudraient n'avoir jamais été créés ; qui ne comprennent pas que presque toujours les malheurs qu'ils éprouvent proviennent d'eux-mêmes, et qu'ils auraient pu les éviter, s'ils avaient agi avec plus de sagesse et de discernement. Il est vrai qu'il y a des êtres essentiellement malheureux ; des êtres que l'infortune poursuit sans relâche, quoiqu'il n'y ait point de leur faute ; quoiqu'ils se soient toujours conduits selon les règles de la justice et de l'honneur ; des êtres, en un mot, à qui la conscience ne peut rien reprocher. Eh bien ! ceux-là qui, seuls peut-être, auraient droit de se plaindre, ne le feront pas quand ils seront bien convaincus que les disgrâces dont ils sont accablés ne sont qu'une épreuve que Dieu leur fait subir afin qu'ils apprécient mieux le bonheur dont ils jouiront plus tard, lorsque dégagés de la matière, ils viendront prendre leur rang parmi les habitants du monde invisible.

C'est pourquoi, nous le répétons encore, le Spiritualisme est la seule croyance qui puisse régénérer le monde et créer une nouvelle ère pour l'humanité : les vices qui affligent et déshonorent celle-ci disparaîtront de dessus la surface du globe ; tous les hommes seront frères, et ne formeront bientôt qu'une seule et même famille unie par les liens sacrés de l'amitié ; l'égoïsme fera place à l'amour du bien public ; tout sera paix, harmonie, progrès ; chacun ne pensant qu'à remplir dignement la mission que Dieu lui a confiée, arrivera ainsi au terme de sa carrière avec l'intime conviction qu'il va recommencer une nouvelle vie pleine de jouissances, et qu'il doit être heureux durant l'éternité.

Bernardin de St. Pierre.

Lorsque dans l'année 1773 je publiai le fameux bref qui supprimait l'ordre des jésuites dans toute la chrétienté, les honnêtes gens et les hommes de bon sens applaudirent à cet acte de justice et de fermeté ; il n'y eut guère que les intéressés et les simples qui ne furent pas de mon opinion et blâmèrent ma conduite. Il est vrai que l'année suivante je payai un peu cher la hardiesse que j'avais montrée ; mais l'homme sage ne doit compter sa vie pour rien, quand il s'agit de rendre service à l'humanité, en démasquant les hypo-

crites, et en délivrant la société des misérables qui emploient tous les moyens illicites pour s'emparer du pouvoir afin d'en faire un mauvais usage ; qui corrompent la jeunesse en lui inculquant des principes faux et pernicieux ; qui fomentent des révolutions dans les Etats pour pouvoir changer la forme du gouvernement, et en substituer une plus convenable à leurs desseins criminels ; des hommes enfin qui font assassiner les rois, quand ceux-ci sont en opposition avec eux : quand ils font, à bon droit, pendre un de leurs confrères, et quand ils chassent l'ordre entier de leur royaume. (Tout le monde connaît l'histoire du P. Guignard, pendu sous le règne de Henri IV, et l'expulsion de la compagnie de Jésus par le même souverain qui, quelques années plus tard, tombait sous le poignard de Ravaillac.)

Eh bien, on a beau les chasser d'un pays, ils trouvent toujours le moyen d'y rentrer ! Humbles d'abord, dispersés çà et là, se cachant sous un faux titre, ils préparent secrètement leurs batteries ; puis ils lèvent bientôt la tête, se rassemblent, serrent leurs rangs, reprennent leur véritable nom, forment des établissements dans tous les genres : fondent des colléges, des maisons de commerce ; lancent des navires sur l'Océan ; feraient banqueroute, au besoin, comme le P. Lavalette à la Martinique ; détestent tout ce qui n'est pas *eux*, les prêtres séculiers surtout qui, au reste, les paient bien de retour ; jettent de la poudre aux yeux du public, et trouvent toujours le moyen de *faire parfaitement leurs petites affaires.* Ah ! c'est qu'ils s'y entendent, ces bons pères ! Véritables Protées, ils savent prendre toute espèce de formes : souples et rusés dans les pays où on les tolère, (aux Etats-Unis, par exemple) ils ne disent mot, n'écrivent rien, se tiennent adroitement cachés derrière le rideau, jusqu'à ce qu'ils puissent agir plus ouvertement, et prennent doucement patience en exploitant la bourse des dupes qui louent des bancs dans leurs églises, et envoient leurs enfants dans leurs écoles. Entreprenants et hardis dans les Etats où règne absolument le catholicisme, ils s'imposent quelquefois aux souverains et les gouvernent par un système d'intimidation. C'est ce qu'ils ont fait à l'égard de mon successeur actuel qui, à son avènement au saint-siége, était animé des meilleures intentions, mais qui n'a pas eu le courage d'affronter ces hommes redoutables, et de résister à leur fatale influence. Cependant on excuse en quelque sorte cette faiblesse du Pontife, quand on réfléchit à la politique astucieuse de ces enfants de Loyola ; à l'immense pouvoir, aux ressources innombrables dont ils

disposent, et à l'usage qu'ils en savent faire. A quoi faut-il donc attribuer la puissance de ces hommes dangereux ? A la parfaite organisation de leur ordre ; à l'admirable hiérarchie qui les gouverne ; au fil tout puissant quoique imperceptible qui s'étend, en les liant les uns aux autres, depuis le plus infime jésuite de robe courte jusqu'à leur généralissime ; à leurs immenses richesses, et enfin au grand nombre d'hommes de mérite qu'on rencontre parmi eux.

Ce que je viens de dire ici a été déjà dit des milliers de fois ; a été répété dans plus de mille volumes. On les connaît parfaitement aujourd'hui, et cependant ils sont toujours là, debout, menaçants, terribles, et aussi puissants que jamais ! On connaît leur morale plus que relâchée, ainsi que leurs infâmes principes, et cependant on envoie tous les jours la jeunesse dans leurs colléges ! Il faut conclure de là que l'espèce humaine s'est toujours laissé exploiter par les plus habiles, et qu'il en sera toujours de même, tant qu'on ne voudra pas reconnaître la vérité et se ranger sous sa loi ; tant qu'on ne fera pas table rase de toutes ces sectes décorées pompeusement du nom de religion, et qui ne sont que des chimères plus ou moins absurdes, plus ou moins ridicules, plus ou moins tyranniques ; tant qu'on ne reviendra pas à la douce et saine morale du Christ : la seule qui puisse faire le bonheur de la grande famille humaine, en établissant sur terre le règne de l'égalité, de la paix et de l'amitié.

Clément XIV.

Le dernier numéro du *Spiritualiste* a été aussi goûté que vous pouviez l'espérer ; les citations jésuitiques que vous insérez à la fin, forment un si excellent contraste avec la morale qui respire dans nos communications, que cela ne peut manquer de produire le meilleur effet. Nous vous recommandons de les continuer, en épargnant toutefois à la pudeur publique celles qui ne peuvent se dire qu'à l'oreille, entre jésuites. Nous vous prédisons avec plaisir un excellent résultat pour la publication de ce journal. Si on le lisait un peu plus en France, il y serait d'une bien réelle utilité ; mais patience ! cela viendra, quoique lentement.

Druy.

IMPIÉTÉS, BLASPHÊMES.

L'orthodoxie a tellement pris l'habitude de qualifier le spiritualisme d'immoral, d'impie, de blasphématoire, que c'est pour nous un devoir d'appeler de plus en plus l'attention publique sur les doctrines qu'enseignent de très-éminents orthodoxes. En voici d'autres exemples :

" Si vous croyez, par une erreur invincible, que le blasphème vous est ordonné de Dieu, blasphémez."

(J. CASNEDI. *Jugements théologiques.*)

" Il est difficile de déterminer le moment précis où le principe de l'amour de Dieu oblige en rigueur."

(JUAN DE CARDENAS. *Crisis theologica*, p. 241.)

" Le sentiment d'aimer Dieu n'est pas obligatoire."

(Le père SIRMOND, jésuite.)

" La religion chrétienne est évidemment croyable, mais non évidemment vraie ; car elle enseigne obscurément, ou elle enseigne des choses obscures. Bien plus : ceux qui prétendent que la religion chrétienne est évidemment vraie, sont forcés d'avouer qu'elle est évidemment fausse. Concluez de là qu'il n'est pas évident qu'il y ait sur la terre quelque religion véritable. Car d'où savez-vous que de toutes les religions qui existent, la chrétienne soit la plus vraisemblable ? Avez-vous parcouru tous les pays ? Les oracles des prophètes ont-ils été rendus par l'inspiration de Dieu ? Et si je vous nie qu'ils aient prophétisé ! Si je soutiens que les miracles attribués à Jésus-Christ ne sont pas vrais ! . . ."

(*Thèse philosophique* des Jésuites de Caen,
soutenue au collége royal de Bourbon.)

" Un homme qui a fait à Pâques une communion indigne, est-il obligé de communier une seconde fois ? — Je réponds qu'il n'y est pas obligé, parce qu'il a rempli toute l'obligation que lui imposent les commandements de l'Eglise : la loi qui ordonne la communion n'oblige qu'à la substance de l'acte, et la communion sacrilége est suffisante."

(Le père GOBAT. *Œuvres morales*, tome I, p. 253.)

" Il est permis à un confesseur de suivre l'opinion probable du pénitent et de négliger la sienne ; et cela est vrai quand même l'opinion probable que suit le pénitent tournerait au détriment d'autrui : comme, par exemple, s'il s'agissait de ne pas restituer."

(N. BALDEL, *Disputes sur la théologie morale*, liv. IV, p. 402.)

"La doctrine du probabilisme nous enseigne qu'on peut, en toute sûreté de conscience, s'en rapporter sur tous les cas à la décision de plusieurs ou même d'un seul docteur grave, et que leur autorité est valide pour nous décider à embrasser une opinion à laquelle leur avis donne ainsi une suffisante probabilité, quoique l'opinion contraire puisse être en même temps la plus probable et la plus sûre."

(PIERRE NICOLE, jésuite.)

"Le religieux qui a pour lui une opinion probable n'est point tenu d'obéir à son supérieur, quoique l'opinion du supérieur soit la plus probable ; car alors il est permis au religieux d'embrasser celle qui lui est la plus agréable. Encore que le commandement du supérieur soit juste, cela ne vous oblige pas à lui obéir ; car il n'est pas juste de tous points et de toutes manières, mais seulement *probablement ;* et ainsi vous n'êtes engagé que *probablement* à lui obéir, et vous en êtes aussi *probablement* dégagé."

(CASTRO-PALAO, jésuite. *Opera moralis*, vol. I, p. 6.)

Mr. l'abbé Chiniquy, de l'Illinois, et le père Meagher, de l'Ohio, ont donc eu raison de regimber. Seront pareillement dans leur droit, tous les prêtres qui résisteront à leurs évêques, de même que ces derniers quand ils voudront se détacher du pape : ce à quoi nous avons *probablement* raison de les engager, les uns et les autres.

AVIS.

Le Rév. R. P. AMBLER a commencé, dimanche dernier, à Odd Fellows Hall, devant un auditoire fort nombreux, un cours de *lectures* sur le spiritualisme, comme il a coutume d'en faire dans les villes du Nord. Ses discours sont très-instructifs, et ils sont gratuits : nous engageons tout le monde à y assister. Les journaux quotidiens donneront avis du temps et du lieu de ces réunions.

Aux journaux séculiers. — Nous avons déjà prévenu (page 258) que nous cesserions d'échanger avec les journaux qui persisteraient à ne parler en aucune manière du spiritualisme. Le présent numéro de notre publication sera donc le dernier qu'ils recevront de nous. Si nous commettions quelque erreur, il suffirait de nous la signaler.

Imprimé par J. Lamarre.

BOUT DE L'AN.

Nous accomplissons aujourd'hui l'obligation que nous nous imposâmes il y a un an. A cette époque le spiritualisme comptait déjà plusieurs journaux qui se publiaient en anglais, mais il n'en existait aucun dans notre langue, et le *Spiritualiste* fut généralement accueilli avec bienveillance par la presse et par une portion éclairée du public. Le plus grand des obstacles qu'il devait rencontrer a été l'apathie de cette multitude qui a tant de peine à sortir des sentiers battus de la routine et de la superstition. Heureusement il suffit quelquefois d'un instant pour qu'un rayon de lumière nous fasse entrevoir que nous faisons fausse route, et le *Spiritualiste* aura été, pour beaucoup de monde, comme l'étincelle qui devait faire jaillir au dehors ce qui est en germe dans tous les cœurs : l'étrangeté des faits annoncés était un puissant stimulant ; l'indifférence a fait place à la curiosité ; après avoir lu on a voulu voir, et l'on a fini par croire ce qui ne paraissait pas croyable; les nouveaux convertis ont fait de la propagande à leur tour ; les cercles d'expérimentation se sont multipliés ; il s'est développé un nombre de plus en plus considérable de médiums au sein des familles, et il ne faut pas être prophète pour prédire que la consolante doctrine gagnera un jour tout le monde. Mais pour hâter cet heureux événement, nous ne devons pas nous arrêter ; nous devrions même redoubler d'efforts, parce que l'opposition met tout en œuvre pour nous barrer le chemin. On connaît le proverbe : "Quand on veut tuer un chien, on dit qu'il est enragé."

Le *Spiritualiste* compte aujourd'hui des lecteurs dans presque toutes les parties des Etats-Unis, au Canada, au Mexique, dans les Antilles, l'Amérique du Sud, la France, les Pays-Bas, en Suisse, en Espagne, en Italie. Des amis du progrès, et qui ne sont pourtant pas riches, avaient souscrit pour un certain nombre d'exemplaires qu'ils ont ensuite distribués gratuitement. Ce noble exemple devrait être suivi par les hommes qui ont de la fortune ; car c'est faire une charité des mieux comprises : il ne suffit pas de donner de sa bourse au pauvre et de sa santé au malade ; il faut surtout donner à l'esprit l'aliment dont il a toujours besoin puisqu'il est toujours ignorant.

Nous complétons aujourd'hui le 1er. volume du *Spiritualiste*, et nous en commencerons un autre le mois prochain.

Nous espérons que non-seulement les abonnés actuels nous resteront, mais qu'ils tâcheront de nous en assurer de nouveaux. Ce n'est pas pour nous que nous le demandons ; c'est afin qu'il nous soit possible de faire mieux que par le passé.

A l'occasion d'un renouvellement d'année, il est d'usage de féliciter ceux à qui l'on veut du bien. C'est avec plaisir que nous suivons cette coutume, et nous formons surtout les vœux que voici :

Que les amis qui nous ont aidé jusqu'à présent, d'une manière quelconque, nous conservent leur appui ;

Que ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore soldé leur souscription, nous en fassent parvenir le montant : les spiritualistes doivent donner tous les bons exemples, même celui de l'exactitude à payer leurs journaux ;

Que tous les souscripteurs nous témoignent de même leur intention de renouveler leur abonnement pour l'année qui va commencer : on doit payer ces choses d'avance, parce que les imprimeurs n'attendent pas ;

Que les personnes riches qui, par une économie mal entendue, ne se sont pas encore abonnées à notre publication, qu'elles ont cependant lue en l'empruntant à leurs amies, s'abonnent enfin à leur tour et prêtent ensuite leurs livraisons à ceux de leurs voisins qui sont trop pauvres ou trop économes pour s'abonner eux-mêmes ;

Que les hommes qui dépensent en frivolités, ou pour satisfaire des habitudes nuisibles plutôt qu'utiles, consacrent une somme bien modique au soutien d'une œuvre qui les entretiendra, au moins une fois par mois, de l'avenir qui les attend, et auquel ils ne peuvent échapper ;

Enfin nous souhaitons que tout le monde devienne promptement spiritualiste, parce que c'est alors seulement que l'on est heureux : autant du moins qu'il est possible à l'humanité de comprendre le bonheur ici-bas.

☞ Nous sommes en mesure de fournir des livraisons détachées, ou le volume entier, à quiconque en fera la demande, avec remise du prix relatif et de l'affranchissement s'il y a lieu.



MANIFESTATIONS SPIRITUELLES.

OBSESSION.

Les manifestations d'outre-tombe sont encore controversées; et, parmi les spiritualistes, il y en a qui contestent l'existence des esprits mauvais : ils croient peut-être que l'homme méchant devient bon tout à coup, par le seul fait qu'il change de condition !.... Quoi qu'il en soit, tout le monde convient qu'il reste beaucoup à dire sur la question du libre arbitre ; et, pour notre part, nous ne doutons point que ce que l'on appelait *obsession* et *possession* ne reposât sur des faits, mal expliqués assurément, mais réels.

Il y a peu d'années les journaux français parlaient d'un malheureux père qui, après avoir résisté deux fois à une horrible tentation, avait fini par y succomber en tuant, d'un coup de hache, son jeune enfant qu'il idolâtrait. Le jury fut assez bien inspiré pour ne pas ajouter à la punition déjà si cruelle de ce père désolé.

Voici un autre exemple, qui n'a rien de tragique, mais qui mérite d'être connu, parce qu'il s'en présente souvent d'analogues.

Un monsieur que nous connaissons depuis long-temps, Mr. P. J. F.....d, qui vient de passer dix ans à la campagne, nous a raconté les tribulations qui l'y ont assailli pendant les seize derniers mois. — Que les *spiritophobes* ne se hâtent pas de dire que c'est le spiritualisme qui lui a valu cela : il n'avait entendu parler que vaguement du spiritualisme, et il ne s'en était point occupé ; mais il y consacre aujourd'hui un peu de son temps pour tâcher de faire cesser quelques désordres intellectuels, ainsi que l'indisposition physique qui en est probablement la suite, et parce que le remède est peut-être à côté du mal, comme on l'y trouve si souvent, lorsqu'on est assez sage pour ne pas le chercher ailleurs.

Mr. F— eut d'abord des visions pendant le sommeil, et il se rappelait ensuite ce qu'il avait vu et entendu. Bientôt il fut tracassé de diverses manières dans l'état de veille : par exemple, il se sentait brusquement arrêté dans ses travaux, ou lorsqu'il marchait, lisait ou chantait : il était invinciblement contraint d'obéir à une influence occulte. Dans quelques circonstances il lui fut possible de résister, et alors il était tranquille ; mais ce calme ne durait pas long-temps. La mémoire lui faisait quelquefois défaut, et il avait même des absences d'esprit. Il lui arriva de se conduire d'une ma-

nière très-regrettable lorsqu'il visitait ses voisins : on aurait pu le trouver grossier ; on le considéra comme aliéné, ce qui était plus juste. De retour chez lui, toutes les inconvenances dont il s'était rendu coupable lui venaient à la pensée, et il en était fort malheureux. Il entendait souvent une " voix mystérieuse " qui lui parlait ; quelquefois plusieurs voix : *on* lui disait de mettre le feu chez ses voisins ; de tuer leurs bestiaux en se cachant à telle heure dans tel endroit d'où il pourrait tirer sans être vu ; *on* le poussait même au suicide, et il entendit quelquefois des mots tel que ceux-ci : "Il faut que tu meures, que tu crèves comme un chien." Si, lorsqu'il était douloureusement persécuté, il sortait de chez lui, à l'instant même où il passait la limite de sa propriété, il se sentait délivré ; mais dès qu'il franchissait de nouveau sa barrière pour rentrer chez lui, les mêmes tourments le reprenaient. Il semble donc qu'*on* voulait lui faire quitter les lieux ; et, en effet, il entendait quelquefois des mots tels que : " Va-t-en d'ici — pars ! " Un jour, lorsqu'il préparait de la viande pour la conserver, il entendit : " Voilà qui est bien coupé ! As-tu été boucher ?" Il ne répondit pas. L'invisible reprit : " Les vers s'y mettront — les vers s'y mettront — tu la donneras — tu la donneras ! . . . . " Impatienté, il demanda : A qui la donnerai-je ? — "A ton ventre, imbécile ! "

Quelquefois, mais rarement, *on* lui donna de bons avis. Un jour, lorsqu'il réparait une barrière, il entendit : " Prends garde, ne te mets pas en colère !" (Il est naturellement très-vif et facilement irritable.) Puis, quand le travail fut achevé : "Eh bien, tu ne t'es pas mis en colère, et tu vois que ç'a été vite fini ! A présent, rentre chez toi et va te changer." Une autre fois, il se préparait à aller chez un voisin qui devait lui payer une petite somme, et il entendit : " Prends trois piastres ! " Il suivit ce conseil et s'en trouva bien, car tel fut l'excédant qu'il eut à rendre sur un billet qu'on lui offrit.

Il se promenait un jour, sur sa galerie, lorsque deux personnages mystérieux, "blancs comme du marbre," lui apparurent tout à coup, l'un à droite l'autre à gauche, et tous deux lui parlèrent : celui de gauche, très-durement ; puis ils s'évanouirent.

Ces choses n'avaient pas lieu seulement lorsqu'il était seul ; sa femme était quelquefois présente ; mais jamais elle ne vit ni n'entendit rien de ce qu'il entendait et voyait. Dans le sommeil il voyait souvent des esprits " noirs, " et il reconnut ainsi diverses personnes avec lesquelles il avait eu des difficultés lorsqu'elles étaient de ce monde.

Nous ne pouvons enregistrer qu'une partie de ce que nous a raconté cette autre victime d'influences occultes : homme très-intelligent et digne de foi. Il a été assez heureux pour résister à de méchantes impulsions ; mais il lui a fallu changer de résidence. Nous l'avons conduit à un de nos cercles ; et là, pendant les quelques minutes qui ont précédé les manifestations, et qui lui ont semblé "une demi-heure," nous a-t-il dit, la voix mystérieuse [que personne autre n'a entendue] lui aurait encore parlé : "Il n'y aura rien ; tu peux t'en aller." Il est resté cependant ; mais ce n'a pas été sans une lutte intérieure. Nous avons eu d'abord une longue communication signée Affre ; puis nous avons questionné au sujet du visiteur. Plusieurs minutes se sont écoulées dans le silence, et enfin nous avons eu cette réponse :

"N'attendez pas plus longtemps. Nous n'avons rien de commun avec les esprits qui s'emparent d'un mortel contre sa volonté ; nous ne les voyons point parmi nous. Probablement qu'en suivant un cercle que fréquentent régulièrement de bons esprits, ou du moins des esprits de bonne volonté, et étant influencé par eux, ce médium serait ensuite débarrassé des obsessions qui l'ont tourmenté : le pouvoir des esprits fous ou méchants diminuerait à mesure que le nôtre augmenterait. Affre."

(On a déjà lu, page 51, premier alinéa, une petite communication dans le même sens.)

A la deuxième séance nous avons fait placer notre *obsédé* à la table, et sa main a écrit dès que nous l'avons demandé une seconde fois, à voix haute, mais non en criant comme les exorcistes : *voce magnâ*. Il a écrit trois pages, avec une aisance extrême ; mais ce n'étaient que des réponses à nos questions, et de courtes phrases empreintes surtout de préjugés religieux ou de moquerie.

Depuis lors, seul, chez lui, *on* lui a dit plusieurs fois d'écrire ; et ce qui est venu sous sa main, semble démontrer qu'il est maintenant sous de bonnes influences. Nous espérons que cela ira de mieux en mieux.

Traduisons maintenant quelques lignes d'un journal orthodoxe — le *Sprinfield Republican :*

"Les spiritualistes n'ont pas le monopole des miracles modernes : les baptistes, à Westerly, (R. I.) en ont eu un dernièrement qu'ils ne croient inférieur à aucun autre, excepté

la conversion de St. Paul. Un homme, nommé Bourne, de très-peu de foi, se rendant à une partie de plaisir, le dimanche, fut arrêté tout à coup, par une *vox et prœterea nihil* qui lui ordonna de se rendre à l'église. Il répondit qu'il voudrait plutôt être sourd et muet. Il fut pris au mot, car, à l'instant, il devint non-seulement sourd et muet, mais aveugle. Rencontré dans cet état, il fut conduit chez lui, où de tristes réflexions lui firent bientôt prendre la résolution d'aller enfin à l'église, et la vue lui revint aussitôt ; il recouvra l'ouïe à l'église même, lorsqu'on chanta la première hymne, et la voix lui fut rendue à la bénédiction. Il s'en retourna tout à fait bien ; et, depuis lors, il a renoncé à ses habitudes de boire et il s'est définitivement rallié à l'église. On est convaincu qu'il a été l'objet d'un miracle."

Après avoir reproduit cet article de la feuille puritaine, le *New England Spiritualist* ajoute :

" Par quel moyen ce " miracle " a-t-il été opéré ? supposant que le rapport soit exact. Les baptistes admettent sans doute ce que le fait démontre : une intelligence et un pouvoir étrangers à la personne qui en a été influencée, et cet agent était invisible. Mais une intelligence invisible est toujours un *esprit*. Dire que cet esprit est " Dieu, " ou " le Saint-Esprit," ou " un ange," ne change rien à la question : c'est toujours une *puissance spirituelle*, et les personnes qui en reconnaissent une dans ce " miracle," sont des *spiritualistes :* qu'ils appartiennent à la secte des baptistes ou à n'importe quelle autre ; et, si le fait est vrai, le "miracle" est un des faits du spiritualisme moderne.

Ce cas ressemble beaucoup à celui de Mr. Cole, le cabaretier de Portland, dont nous parlions dernièrement, et qui, après avoir expérimenté, reconnut que la " voix " qui l'avait arrêté provenait d'un ami qui avait quitté ce monde : comme celle qu'entendit St. Paul émanait de Jésus qui était aussi dans l'autre monde. Si, avant de chercher d'où partait la " voix," M. Cole s'était rallié à l'église des baptistes, on aurait déclaré le fait " un miracle parmi les baptistes." Si M. Bourne avait pareillement employé son intelligence à étudier son propre cas, il aurait sans doute acquis la preuve que quelque ami invisible agissait comme " l'ange du Seigneur " pour le sauver de ses mauvaises habitudes. Voilà du moins l'explication probable du fait rapporté."

———

DÉBUT D'UN MÉDIUM.

Un de nos amis a fait son début, comme médium écrivain, de cette manière : Ayant pris le crayon et posé la main sur le papier, il a entendu une "voix mystérieuse" prononcer le mot *Quand*, et, au même instant, une sorte de courant électrique parcourait son bras et agitait sa main. "Je ne veux pas écrire un mot seul, a-t-il dit en lui-même ; dictez-moi une phrase entière." Il a entendu alors : *Ecrivez toujours. Quand.* Il a résisté encore ; puis enfin il s'est décidé à obéir, et, à peine avait-il fait le premier mouvement dans ce sens, que sa main est partie, avec une grande rapidité, et ne s'est arrêtée que lorsque ces lignes ont été tracées :

"Quand on veut devenir médium, il faut d'abord se résoudre à être passif. Je sais bien qu'il ne vous est pas agréable de servir de machine entre les mains d'un autre, mais vous ne réussirez qu'à cette condition."

ENTRETIEN.

Nous avons dit (pages 212-213) comment Béranger s'est manifesté à nous la première fois.

Ce soir, 5 décembre, la réunion se composait de seize personnes, au nombre desquelles plusieurs étrangers et quelques bons catholiques. Afin que l'on pût mieux voir, nous étions, presque tous, à une certaine distance de la table. Quelques-uns de nous avaient lu, avant la séance, ce que le *Propagateur catholique* venait de publier, le matin même, au sujet de Béranger : ce ne sont pas des éloges, car le *Propagateur*, d'ici, parle absolument comme l'*Univers religieux*, de Paris. Un seul médium, Mlle —, a écrit ; et ce n'a pas été sans difficulté : elle était défavorablement influencée par le temps et la présence de personnes qu'elle n'avait jamais vues. Il s'était déjà écoulé plusieurs minutes, sans aucun effet, lorsqu'enfin sa main a écrit :

" Faites entourer la table par les personnes amies qui assistent ordinairement aux séances. "

Nous étant alors placés comme de coutume, la main du médium a fourni, en *neuf* minutes, ce que nous allons transcrire. Une fois elle s'est arrêtée brusquement, et le médium en a témoigné son dépit : elle en a même été quelque peu déconcertée; mais cette pause n'a duré que quelques secondes. Le titre de la chanson n'a été donné qu'après, et seulement lorsque nous l'avons demandé : —

CONSOLEZ-VOUS !

Chanson d'outre-tombe.

« Déshérités des trésors de la terre :
Humbles de bourse ainsi qu'humbles de cœur,
Simple artisan, ouvrier, prolétaire,
Hommes de peine et de rude labeur !
Sous le malheur quand votre foi succombe,
Sombres et lents quand se traînent vos jours,
Consolez-vous ! au-delà de la tombe
Chacun est riche, et riche pour toujours.

Cœurs généreux qui, dans votre abondance,
Faites la part de celui qui n'a pas ;
Dont l'indigent qui vous doit l'assistance
Devrait bénir et vénérer vos pas !
Sur des ingrats quand votre aumône tombe,
Ah ! gardez-vous d'en suspendre le cours ;
Consolez-vous ! au-delà de la tombe
Les biens donnés se retrouvent toujours.

Vous qui pleurez une mère chérie,
Un père, un fils, descendus au cercueil !
Vous qu'en partant une épouse, une amie
Laissa tout seul et le cœur plein de deuil !
Loin de penser que la faux qui retombe
A pour jamais moissonné vos amours,
Consolez-vous ! au-delà de la tombe
On aime encor, on se souvient toujours.

Sous les drapeaux d'une cause sacrée,
Vous dont le bras vaillant a combattu
Et dont le cœur au nom de l'adorée
Avec ferveur a constamment battu ;
Sous les tyrans quand, vaincue, elle tombe,
Tombe aux *hurrah* des partisans des cours,
Consolez-vous ! au-delà de la tombe
LA LIBERTÉ triomphe pour toujours.

BERANGER.

J'aurais pu vous donner une chanson meilleure, mais je n'ai su que depuis un instant combien vous désiriez une commu-

nication de moi pour cette séance. Ainsi, qu'on me soit indulgent. J'ai vu bien des débats sur ma tombe ; hélas, l'écrivain auteur de la *Sainte-Alliance* devait-il s'attendre à cela ! J'aurais pu faire à cette chanson un cinquième couplet et le terminer par ces mots :

> A me venger d'une colère immonde,
> O mes amis, ne perdez pas vos jours !
> Sachez-le bien : au-delà de ce monde,
> Toujours heureux, on pardonne toujours. "

Un fervent catholique, présent à la séance, a fait observer que ces quatre derniers vers contiennent une allusion au *Propagateur catholique* et à l'*Univers religieux*. Cette même personne nous a chargé d'adresser une question à l'invisible ; il nous a été répondu par ces mots :

" Une autre fois. Epargnez à votre malheureux médium la fatigue d'écrire davantage. "

Nous aurions levé la séance ; mais la main du médium a bientôt repris comme suit, (en anglais, et de la large écriture dont nous avons déjà parlé plusieurs fois :)

"Je vous avais dit que si personne ne venait, vous pouviez toujours compter sur moi, et me voici. Que puis-je faire pour vous ? BOOTH."

— Nous procurer quelqu'autre bon article pour le *Spiritualiste*.

"Je vous en ai déjà donné un, qu'en vérité je trouvais très-bon, et cependant il n'a pas été publié."

— Quand cela ?

"Tout au commencement ; je ne puis dire le jour : je n'ai pas conservé la date."

— Eh bien ! si vous ne pouvez remplacer cet article, quelqu'autre esprit veut-il le faire ?

"Mr. Affre était ici tout à l'heure, et il voulait vous donner une communication pour faire suite à son dernier écrit ; mais il ne peut pas diriger la main du médium ce soir. Il le fera demain, quand vous serez en petit comité."

— Ne s'en trouve-t-il aucun autre qui puisse utiliser encore le médium, avant de nous séparer ?

"Le pape Léon X le pourrait, mais il est engagé ailleurs."

Presqu'aussitôt, et d'une écriture différente :

"Il y a toute sorte de mauvaises influences réunies pour empêcher le médium d'être aussi maniable qu'à l'ordinaire : d'abord, l'impression faite par la présence d'étrangers, et d'é-

trangers supposés incrédules et plutôt malveillants que favorablement disposés ; ensuite, l'état de l'atmosphère, humide et chaude, ce qui, vous le savez, est toujours très-défavorable ; enfin, le manque de confiance du médium qui s'est mise à la table, persuadée qu'elle n'écrirait pas ou n'écrirait rien de bon. Il faudrait que les mêmes personnes pussent assister à vos séances plusieurs fois de suite, afin que le médium s'y accoutumât. A l'avenir, Mr. B., quand vous aurez à introduire des étrangers dont la présence sera supposée pouvoir influencer le médium, ne les annoncez pas.

DRUY."

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

Nous avons dit (page 11, *Remarque,*) de quelle manière les communications écrites nous viennent généralement ; et, depuis lors, nous avons maintes fois indiqué le nombre de minutes qui s'étaient écoulées à diverses compositions. Cette donnée nous a semblé de quelque valeur, et nous la mentionnerons encore quelquefois : les redites sont utiles dans une Revue. Prévenons ici que les sept articles qui vont suivre ont été écrits spontanément, à autant de séances différentes, et qu'aucun d'eux n'a de rapport avec notre conversation de l'instant précédent.

Par la main de Mr. —, en vingt-quatre minutes :

"Depuis quelque temps les hommes se plaignent que le luxe des femmes les ruine, qu'il est poussé maintenant à un point où on ne l'a jamais vu, et que c'est à ce luxe scandaleux que l'on doit principalement attribuer la triste situation des affaires. Voyez ! s'écrient-ils, voyez les femmes ! elles ne mettent plus de bornes à leurs dépenses : les plus belles étoffes, les soieries les plus riches sont tout au plus bonnes pour balayer les trottoirs, car pour les soirées il faut à ces dames des robes brochées d'or et d'argent, et des dentelles du plus haut prix. Autrefois il n'y avait que les femmes mariées qui portassent des diamants ; à présent il en faut aux demoiselles, qui devraient se contenter d'orner leurs cheveux avec de simples fleurs, ce qui, au reste, leur va beaucoup mieux, les rend plus jolies, et fait qu'on les distingue plus aisément des jeunes femmes avec lesquelles il est aujourd'hui si facile de les confondre.

Eh bien ! Messieurs, nous vous accordons tout cela, parce que tout cela est la vérité ; mais nous vous dirons que si, avant d'accuser notre sexe, vous vouliez prendre la peine de vous examiner vous-mêmes avec attention et sans partialité,

vous reconnaîtriez bien vite que la faute est plutôt de votre côté que de celui des femmes. En effet, quelque médiocre que soit votre fortune, vous élevez vos filles comme si elles devaient avoir une dot de cent mille écus : dès leur enfance, vous souffrez qu'on leur inspire le goût de la toilette et du luxe ; aussitôt qu'elles commencent à marcher debout, vous permettez qu'on les couvre de dentelles et de soieries, au lieu d'exiger qu'elles soient vêtues avec la simplicité qui sied si bien à leur âge. Quand elles sont arrivées à l'époque où il faut qu'elles s'instruisent, bien loin de leur faire donner une éducation solide, propre à en faire un jour des femmes de ménage, vous les placez dans des institutions où presque tout leur temps est consacré aux arts d'agrément ; où la chose principale est celle dont on s'occupe le moins, et où les filles pauvres sont souvent critiquées et tournées en ridicule parce qu'elles ne sont pas aussi richement vêtues que leurs compagnes. Lorsque, plus tard, elles sortent du pensionnat où elles ont si bien employé leur temps, votre premier soin est de les conduire dans le monde, c'est-à-dire au spectacle, en soirée, au bal, au concert ; car, dites-vous, il faut bien les établir, et dans l'opinion de bien des gens, ce n'est que là qu'elles peuvent trouver des maris. Nous sommes bien aise de vous dire que nous pensons tout le contraire de ces gens-là : nous croyons qu'une jeune fille possédant une éducation qui, sans être des plus brillantes, suffit néanmoins pour lui faire tenir avec honneur son rang dans la société ; qui s'occupe avec sa mère des soins du ménage, et sait comment on gouverne une maison, trouvera plus facilement à se marier que celles que l'on voit aller constamment dans le monde pour y étaler leurs riches atours. Les jeunes gens raisonnables s'effarouchent naturellement en voyant le luxe qu'elles déploient, et se gardent bien de hasarder aucune démarche, persuadés d'avance qu'ils ne pourraient entretenir leurs femmes avec la même prodigalité.

Lorsque enfin ces jeunes personnes viennent à se marier, elles veulent naturellement faire comme auparavant, et bien pis encore, car, disent-elles, mon mari est *obligé* de me donner ce dont j'ai besoin, et ce que je lui demande est très-raisonnable : une robe de mille francs, un cachemire, une parure en diamants, etc., etc., c'est peut-être un peu cher, mais c'est la mode ; Madame une telle en a de semblables, et si je paraissais jeudi à la soirée de Madame X, sans en avoir autant, je serais souverainement ridicule. D'abord le mari refuse, c'est de rigueur ; mais bientôt il se laisse atten-

drir par les pleurs de sa jeune épouse, séduire par ses caresses, et au lieu de lui faire comprendre que dans un ménage on ne peut prospérer qu'au moyen de la plus stricte économie, il donne ce qu'on lui demande, sans s'inquiéter de la brêche qu'il fait à sa caisse, et, dans son sot orgueil, il jouit d'avance du plaisir de voir sa femme aussi bien mise, ou mieux mise que les autres.

Nous pourrions citer une foule d'autres exemples pour prouver ce que nous avons dit dans le cours de cette communication : c'est-à-dire, que le luxe des femmes est le résultat de la faiblesse et de l'amour-propre des hommes ; mais nous pensons qu'il est inutile d'en dire davantage à ce sujet. Nous ajouterons cependant que si celles-là dépensent beaucoup d'argent dans leur toilette, ceux-ci n'en dépensent pas moins dans leurs festins splendides ; dans leurs parties de plaisir, qui sont en général fort coûteuses ; dans leurs magnifiques chevaux; dans leurs jeux et leurs paris, et que les folles dépenses de ces messieurs sont tout autant, et peut-être plus encore que celles de ces dames, la principale cause des mauvaises affaires dont ils se plaignent. STAEL."

Par la main de Mlle. —, en trente minutes, deux jours après l'article qui précède, et à une réunion où ne se trouvait personne de l'autre cercle, excepté le rapporteur :

" Depuis l'invention de cette jolie histoire de la pomme, il faut avouer que l'on s'est toujours plu à mettre sur le compte des femmes une partie des maux et des erreurs de l'espèce humaine. Les hommes futiles taxent la femme de futilité, les bavards l'appellent bavarde, et maintenant voici que ces fous qui se sont jetés dans une crise financière, d'où ils sortiront Dieu sait quand et comment ! s'avisent de décréter que c'est au luxe féminin qu'ils sont redevables de cette catastrophe. Belle excuse, vraiment ! Eh bien, supposant que ce soit vrai, examinons ensemble les causes de ce luxe effréné dont les femmes s'entourent, et qui leur devient, de plus en plus, comme une seconde nature.

Avant que les enfants soient nés, on s'occupe bien plus de leur faire ce qui s'appelle, je crois, une layette coquette et riche que de leur préparer, par des soins donnés à la mère, une constitution forte et saine qui leur assure une longue existence. Si c'est un garçon qui naît, les soins donnés à sa toi-

lette ne durent que sept ou huit ans, dans des proportions aussi développées. Si c'est une fille, ce n'est pas là qu'on s'arrêtera : bien s'en faut. Que feront les parents de cette fille, si sages et si bons qu'on les suppose ? Ils ne lui diront pas, il est vrai : Tu dois chercher à être belle, et pour être belle tu dois te parer; mais ils lui diront, quand elle fera mal : Tu es une laide, tu ne mettras pas ta belle robe, ou ton beau collier, ou ton beau chapeau. Et quand, au contraire, ils seront satisfaits de sa conduite, ce sera par quelque accessoire à sa parure, ou peut-être même par la simple promesse d'être en belle toilette qu'ils témoigneront leur satisfaction. Vous voyez qu'ils aident puissamment au développement de la coquetterie chez leur innocente petite fille.

Il viendra pour elle une époque qu'à tort ou à raison l'on considère comme une des plus solennelles de la vie : la première communion. Alors, au lieu d'être tout entiers occupés de l'intérieur de l'enfant, de ses dispositions morales, de son respect pour l'acte immense qu'elle se croit appelée à faire ; au lieu de la purifier et de la rendre humble et modeste comme Celui qu'elle croit devoir s'assimiler (car notez que les parents et les enfants le croient;) au lieu de cela, on s'occupe, grands et petits, de la jolie toilette qu'on portera lors de cette solennité. Anciennement on se contentait d'une toilette blanche et unie : la percale ou le jaconas suffisait; pourvu que chacun pût voir, dans la blancheur des vêtements, l'emblême de la pureté du cœur de la jeune communiante, c'était tout ce qu'on désirait. Maintenant une jeune fille de bonne maison serait ridicule dans ce simple attirail : il lui faut les riches étoffes brodées, les dentelles coûteuses, la soie, le cachemire, les fleurs fines, les perles mêmes, pour témoigner hautement, non de son respect pour Celui qu'elle croit être sur le point de recevoir, mais du goût, de la fortune et de la prodigalité de ses parents dans une telle circonstance.

Plus tard, la jeune fille va dans le monde. Alors ce ne sont plus seulement ses parents qui s'occupent de flatter, de développer ses goûts de toilette et de dépense ; d'autres leur viennent en aide, et ce sont. .... Vraiment, oui ! ceux qui aujourd'hui ont le bon goût de s'en plaindre : ce sont ces messieurs !

En effet, qui a du succès dans les soirées et dans les bals? Est-ce la modeste jeune fille que n'orne aucun bijou ? dont la jeunesse, la fraîcheur et la beauté sont toute la parure ? Non, certes : ces messieurs ne sont pas si niais ; celle qu'ils courtisent, qu'ils adulent, qu'ils convoitent, c'est celle que les dentelles, les diamants, les bijoux, l'excès de sa parure

fait supposer riche : c'est celle-là, quelle que soit d'ailleurs sa beauté, son esprit ou sa grâce, qui aura tous les honneurs d'une réunion ; qui sera appelée la reine d'un bal. On ne cherche pas sa femme parmi les femmes modestes et retirées (nous ne parlons pas des exceptions,) mais parmi celles qui dépensent en une semaine le revenu qui ferait vivre pendant un an un ménage honnêtement simple. On encourage les femmes au faste et à la dépense, par la faveur qu'on accorde aux plus fastueuses et aux plus parées ; puis on vient ensuite se plaindre du luxe excessif que ces dames déploient !

Eh ! mes bons Messieurs, de quoi vous plaignez-vous ? C'est pour vous plaire, c'est pour remplir sa mission ici-bas que la femme dépense et se pare comme une idole pour recevoir l'encens de votre hommage irréfléchi ! Ne sait-elle pas que si vous la rencontrez vêtue simplement, si vous ne la connaissez pas, vous prendrez une pauvre opinion d'elle ; que si vous la connaissez, vous vous détournerez peut-être (supposant que quelque autre femme bien mise soit avec vous) pour ne pas avoir l'air de connaître une femme qui paraît si peu ? Il faudrait, pour se résoudre à se mettre simplement, dans le siècle où nous vivons, ou avoir renoncé à tout dés.r et à toute chance de plaire, ou s'appeler de Choiseul, de Rohan, de Montmorency, Rotschild ou Laffitte, et avoir à remuer des millions !

Mais pourquoi ces femmes du plus grand monde renonceraient-elles à un luxe qui souvent leur tient lieu de vraie distinction: de la beauté, de la jeunesse qu'elles ont perdue; de la grâce qu'elles n'eurent jamais ? Il faudrait donc, en même temps, que ces femmes fussent très-belles, assez belles pour pouvoir supporter la concurrence des autres beautés couvertes de tout ce qui leur donne plus d'éclat et de prestige. Eh bien, alors, qu'arriverait-il ? On les appellerait d'affreuses coquettes ! on les taxerait d'incroyable prétention ! Et qui ferait cela ? Les femmes rivales d'abord, sans doute ; mais aussi, mais surtout, peut-être vous, mes bons Messieurs, vous qui vous plaignez du luxe effréné des femmes !

Ah ! c'est à vous de les faire changer. Quand vous admirerez en elles la simplicité et la modestie ; quand vous les aimerez pour leurs qualités de cœur, et non pour leurs dehors brillants ; alors, comme c'est leur instinct de plaire et d'être aimées, elles s'occuperont de se montrer modestes et simples, et de vous attirer et vous retenir par les seuls charmes qui devraient avoir de l'empire sur vous: ceux des qualités douces et humbles, et de la vraie et sincère vertu."

Cette communication n'étant pas signée, nous avons exprimé le désir d'en connaître l'auteur. La main du médium a repris :

" N'avez-vous pas reconnu votre amie ?

DELPHINE GAY."

A peine avions-nous fait silence, que la main de Mlle. — se mit à écrire ce qui suit, et je regardai aussitôt à ma montre; puis, lorsque l'article fut achevé, je regardai encore l'heure qu'il était. Le médium m'ayant alors demandé combien de temps il s'était écoulé, je répondis : Vingt-sept minutes. — " C'est ce que Mr. Affre vient d'écrire," répliqua-t-elle ; et, en effet, cela était écrit, comme on va le voir. Personne autre n'ayant pris garde à l'heure, il n'y a pas lieu d'expliquer ce fait par la *soustraction de pensée*. — Voici l'article :

" Il serait à souhaiter que toutes les mères prissent elles-mêmes le soin d'élever leurs enfants, dès le plus bas âge. Nous ne parlons pas de celles qu'un travail nécessaire retient hors de leurs foyers, et dont il serait injuste d'exiger des soins qu'elles n'ont ni le loisir ni la possibilité de prendre ; pour celles-là, c'est un malheur et non un tort de négliger ce devoir naturel. Nous nous adressons à ces mères de la classe aisée et de la classe riche qui confient leurs enfants à des mains étrangères, pour s'en débarrasser, pour ne pas entendre leurs cris, leurs plaintes, leurs rires trop bruyants : "Il m'est impossible de résister à ce bruit ; cela me donne mal à la tête et me porte sur les nerfs." — Vraiment, Madame ! Eh, croyez-vous que cela donne moins mal à la tête et porte moins sur les nerfs à la femme étrangère qui en est chargée en votre place? Cependant ce ne sont pas ses enfants, à elle! — " Mais je la paie pour avoir cette charge et cet ennui." — Vous la payez ! très-bien. Ainsi, vous estimez à douze ou quinze piastres par mois, à bien moins, bien moins peut-être, l'intérêt de tout l'avenir de votre enfant ! Et ce que cette femme supporte avec joie peut-être, pour gagner une aussi faible somme ; peut-être seulement pour avoir le droit de coucher sous votre toit, de se vêtir de vos rebuts, de se nourrir de vos restes, vous ne pouvez le supporter, vous, pour assurer à votre enfant une bonne santé, un heureux caractère, des principes moraux ! Et vous dites que vous aimez cet enfant ! Plus tard, dans la vie, vous empêcherez ces pauvres filles d'arriver jusqu'à lui ; vous le tiendrez à distance de toute misère, de toute indigence : vous le croiriez déshonoré par un

tel contact ! Plus tard, l'ombre du vice ne devra pas s'étendre même sur ses pieds ; mais maintenant, qu'importe ! C'est à ce que vous méprisez le plus, à ce que vous considérez comme le plus vicieux, le plus indigne : c'est à une négresse que vous confiez votre enfant ! Vous direz cent fois le jour, si l'occasion cent fois s'en présente : " Il n'y a pas de race aussi horrible que cette race noire ; ces gens-là ont tous les défauts." Jusqu'à quel point vous avez raison, ce n'est ici ni *le temps* ni la place de discuter ; mais c'est à ces êtres tant méprisés, objets de tant de dégoût et de préventions, que vous confiez le soin de faire faire à vos enfants les premiers pas dans la vie. Que pouvez-vous en attendre cependant ? Tout au plus des soins matériels et de la patience : patience peut-être plus préjudiciable qu'utile aux petits êtres envers qui elle s'exerce ; car c'est à supporter leurs caprices, leurs défauts naissants, leurs colères, leurs malices, que cette patience s'exerce principalement. Au lieu de cette vigilance de tous les instants, que la tendresse seule, et une tendresse éclairée suggère, vous avez donc (si vous l'avez) la bonne volonté stupide d'une esclave ou d'une domestique à gages. Je veux ici la supposer bonne ; j'admets qu'elle n'affaiblira pas la constitution de votre enfant en lui faisant peur de Croquemitaine, de *Booguebooo* et autres fantômes qui nous ont tous plus ou moins effrayés ; j'admets qu'il ne se rencontre que rarement, dans le nombre, de ces monstres de dépravation qui inculquent aux nourrissons, même dès les premiers mois de leur existence, des vices qui, s'ils ne les tuent pas, les rendront souffreteux et rachitiques ; j'admets que votre domestique ne déposera pas votre enfant sur l'herbe humide ou sur la pierre glacée, pendant qu'elle se fera courtiser par un de ses camarades ; et qu'elle ne lui fera pas respirer l'air enfumé et chargé d'une cuisine, pendant les heures où elle sera censée le promener à l'air pur et au soleil, parce qu'il lui sera plus agréable, à elle, de cancaner pendant cette heure-là avec une payse ou une bonne amie. J'admets tout cela ; mais, si vous pensez jamais que le contraire puisse arriver, ce qui est possible, n'aurez-vous pas un remords ? Vous ne saurez qu'à la longue si votre enfant a été bien gardé, bien soigné, bien aimé par sa bonne, par sa gardienne ; vous ne saurez qu'à sa mauvaise constitution s'il a été commis quelque imprudence ou quelque crime à son égard pendant qu'il était sans parole pour se plaindre, sans voix pour accuser, sans force aucune pour se faire rendre justice !

Il meurt beaucoup d'enfants au-dessous de sept ans ; il en

mourrait la moitié moins peut-être si, au lieu de confier leur première enfance à des mains mercenaires ou esclaves, les mères soignaient elles-mêmes, gardaient elles-mêmes ces pauvres innocents. N'est-ce donc pas leur tâche, et une douce autant que noble tâche, de pourvoir aux besoins de ces petits êtres, chair de leur chair et sang de leurs veines ! de veiller sur leur berceau ! de les endormir dans leurs bras ! d'épier le réveil de leur intelligence et les battements de leur cœur, afin de diriger l'une et l'autre vers le bien qui fait le bonheur !

Ah ! si par cette communication j'avais pu faire rentrer en elles-mêmes quelques-unes de ces jeunes mères qui trouvent tout simple qu'une étrangère ait l'ennui des soins donnés à leurs enfants, et qui trouveraient très-dur de les prendre elles-mêmes ; si j'ai pu en convertir une, et par là assurer à son enfant les avantages qui résultent d'une éducation toute d'amour, de bienveillance et de tendresse, alors je n'aurai pas perdu les vingt-sept minutes employées à émettre mon avis sur ce point. AFFRE."

Par la même main, en trente minutes :

" Aussitôt que les enfants commencent à balbutier quelques mots, bien avant qu'on ne les suppose capables d'assembler des idées et de discerner ce qui est bien d'avec ce qui ne l'est pas, il faut faire la plus minutieuse attention à la manière dont on se conduit devant eux et envers eux. Il ne suffit pas de leur donner de bons préceptes ; il faut surtout y joindre de bons exemples.

Les enfants sont essentiellement observateurs et imitateurs; on peut s'en convaincre en les observant dans leurs jeux. La petite fille à laquelle la mère parle doucement et fait de simples leçons d'obéissance et de bonne conduite, parle de même à sa poupée, et lui répète, dans son langage enfantin, ce qu'elle s'est entendu dire à elle-même. Celle que l'on traite rudement, que l'on frappe ou que l'on menace d'un ton colère, apporte, dans ses relations avec sa fille de carton, la même rudesse et la même dureté que l'on a exercées envers elle. Il en est de même du petit garçon. Ainsi, l'on peut juger combien il est important de ne leur mettre devant les yeux que de bons exemples, dès l'âge le plus tendre.

Dans combien de familles agit-on conséquemment envers les enfants ? On pourrait les compter, tant elles sont rares. Dans combien d'autres, au contraire, n'exige-t-on pas de ces petits êtres précisément l'opposé de ce qu'on se permet en leur présence ? L'enfant ment, et vous le grondez : vous

avez raison en cela ; mais pourquoi votre enfant ment-il ? Avez-vous cherché à lui inspirer d'abord une confiance illimitée en votre justice et en votre indulgence; ensuite une horreur salutaire de tout ce qui n'est pas la vérité ? Loin de là: en fait de confiance, vous ne la lui avez pas inspirée, parce que vous l'avez grondé, non quand il le méritait le plus, mais quand vous étiez le plus en colère ; vous l'avez grondé pour avoir fait aujourd'hui une chose que vous aviez tolérée hier, sinon admirée ; vous lui aviez laissé toucher un objet de votre toilette : votre *vieux* chapeau, par exemple ; il vous avait paru drôle, et vous aviez ri de voir sa jolie petite tête à moitié engloutie sous l'énorme éteignoir (comment appeler les couvre-chefs dont on se pare de nos jours ?) et aujourd'hui le pauvre petit, pour renouveler peut-être votre gaité et votre satisfaction d'hier, a pris encore ce qui, à ses yeux, est toujours et simplement votre chapeau ; mais, ô crime ! ce n'était plus le vieux chapeau : c'était le castor tout neuf et très-cher, et voilà que l'enfant y a fait, de sa petite main sale, une tache de graisse ou de confiture. Alors vous l'avez grondé. N'était-ce pas parfaitement cruel et injuste de votre part ?

Cela s'est renouvelé vingt fois, sous d'autres formes et dans d'autres circonstances tout aussi puériles à vos yeux, tout aussi importantes quant à l'effet produit sur l'esprit de votre enfant, chez lequel vous avez ainsi détruit à plaisir, et jour par jour, la confiance dans votre justice, la confiance en votre affection. Maintenant il ne sait plus quand vous le gronderez ou quand vous le punirez, parce que vous l'avez puni et grondé pour des choses qu'il avait crues toutes simples, sinon louables. — Première cause des mensonges qu'il vous fera plus tard.

En second lieu, vous lui avez menti vous-même mille fois. Vous l'avez tiré par les cheveux en jouant, ou vous l'avez chatouillé sur le cou ; et, quand il a tourné vers vous sa jolie petite figure étonnée, vous lui avez dit : Ce n'est pas moi, c'est la poupée — ou c'est le chat, etc. L'enfant a fini par voir que vous abusiez de sa naïveté pour le tromper, et il en fera de même à votre égard. — Vous lui avez mille fois promis une punition que vous ne lui avez pas infligée, que vous n'aviez jamais eu l'intention de lui infliger ; et, de son côté, il vous promettra autant de fois des améliorations qu'il n'effectuera pas, qu'il n'aura jamais eu l'idée d'effectuer. — Il aura pris modèle sur vous.

Vous lui défendez de se mettre en colère, et vous avez rai-

son ; mais c'est tout ce que vous faites pour l'en détourner, et vous avez tort. Comme je le disais tout à l'heure, vous choisirez, pour le punir, les moments où vous serez en colère. Croyez-vous qu'il ne le remarque pas ? Vous vous emporterez devant lui contre vos domestiques, contre votre tailleur qui vous aura fait un vêtement trop large, ou contre le bottier parce que vos chaussures sont trop étroites : la moindre chose vous sera matière à emportement, à vous dont la raison devrait être formée ! De quel droit viendrez-vous alors gronder et punir votre enfant qui, pour des sujets tout aussi graves bien certainement, se laissera aller à l'instinct de l'impatience, lui dont la raison n'est encore qu'en germe ?

Bien plus : vous voudrez inspirer à votre enfant le respect pour sa mère si vous êtes son père, pour son père si vous êtes sa mère, et devant lui cependant il vous arrivera de vous contredire l'un l'autre, avec une espèce de mépris, et de faire ressortir vos imperfections mutuelles. C'est surtout dans vos rapports envers l'enfant que ces différences éclateront : l'un aura puni et l'autre fera grâce ; l'un accordera ce que l'autre aura défendu, et ainsi de suite !

Ah ! faites attention, faites la plus scrupuleuse attention à votre conduite envers eux ; aux défauts auxquels vous vous livrez en leur présence ; aux paroles que vous laissez tomber dans leurs oreilles ; aux punitions que vous leur infligez ; aux récompenses que vous accordez à leur conduite. Il n'est pas, rappelez-le vous bien, d'enfant de deux ans qui n'observe et n'imite : c'est leur seule science, mais elle porte ses fruits ; et, bons ou mauvais, vous aurez à les récolter plus tard. Prêchez de préceptes, certainement, mais prêchez surtout d'exemple ; autrement vos enfants arriveraient à penser de vous ce que vous avez pensé vous-même en entendant ces paroles de maint prédicateur peu conséquent : Faites ce que je vous dis, ne faites pas ce que je fais. AFFRE."

Par la même main encore, et en vingt-huit minutes :

" Au premier rang des études que l'on devrait soigner dans l'éducation des jeunes filles, il en est une qu'une longue attention nous pousse à considérer comme très-importante et capable de procurer les meilleurs résultats pour le bonheur de la jeunesse : c'est l'étude des langues. Il est de toute notoriété qu'une personne qui ne sait que sa langue, ne peut apprécier la beauté de la littérature, par cela qu'elle ne peut faire de comparaison. Si elle veut se familiariser avec les

chefs-d'œuvre de littérature étrangère, elle ne le pourra qu'au moyen de traductions, et chacun sait ce qu'est une traduction, même lorsqu'elle est le plus exacte.

La femme étant destinée à faire le bonheur de celui qui l'a choisie pour compagne, et celui-ci étant supposé aussi intelligent que le spiritualisme fera les hommes, il est nécessaire que la femme puisse avoir avec lui ces rapports intellectuels sans lesquels il n'est pas d'union complète. Il est nécessaire qu'après les travaux, les ennuis, les fatigues du jour ; après les rapports divers avec les étrangers, il trouve, en rentrant chez lui, non pas seulement les soins matériels qui ne sont qu'une partie de l'existence, mais le délassement, l'épanouissement moral qui résulte d'une conversation où les esprits comme les cœurs se comprennent. Or, ne voyez-vous pas que plus une femme aura l'esprit orné, plus ses sentiments auront été développés par la lecture des auteurs, plus son mari trouvera chez elle, en le supposant intelligent, ces ressources intellectuelles dont nous avons parlé, qui sont un si grand charme et jettent tant de plaisir sur la monotonie de l'existence intime ?

On m'objectera peut-être que les jeunes filles ne sont pas également aptes à l'étude des langues, et que pour celles qui éprouvent de la difficulté, c'est déjà bien assez d'avoir à s'occuper de la leur. Je n'ai pas le moins du monde l'intention de faire, des femmes, des grammairiens, pas plus dans leur propre langue que dans d'autres : je ne demande pas qu'on leur laboure le cerveau pour y planter ensuite les stériles règles de la syntaxe; tout ce que je veux d'elles c'est que, par la lecture, elles puissent se mettre à même de comparer et d'analyser les beautés des sentiments, des caractères, des situations. A la longue, l'harmonie des mots frappera leur oreille, et pour peu qu'elles aient la mémoire des yeux, la lecture suppléera ainsi, chez quelques-unes, au défaut de ce qu'on appelle l'orthographe naturelle.

Nous écrivons cet article pour les classes aisées ou riches dans lesquelles la femme n'a pas à s'occuper de ces mille travaux qui prennent tout son temps et, hélas ! nuisent souvent au développement de son intelligence ; nous écrivons pour celles qui, après la revue faite dans leur maison, la dépense écrite, les enfants soignés, auront toujours une ou deux heures par jour à consacrer à la culture de leur esprit. Eh bien, les parents de cette classe pourraient facilement préparer leurs jeunes filles à acquérir les langues étrangères, avec la même facilité que la leur propre : le moyen, déjà employé

dans plusieurs familles, serait de parler aux enfants les langues qu'on désire leur faire cultiver plus tard. Que le père parle une langue à sa petite famille; que la mère en parle une autre ; que les domestiques soient choisis de nations différentes pour que, dans leurs rapports avec les enfants, ils habituent les oreilles de ceux-ci aux sons de leur langue habituelle, et l'on verra bientôt des résultats. Il n'est pas plus difficile à un enfant d'apprendre trois langues qu'une seule : les impressions se font si profondément sur des cerveaux si tendres ! Il faut les habituer à parler, dès le plus bas âge, ces langages différents : alors ils n'y mettent pas d'amour-propre, pas de fausse honte ; plus tard ils ont peur qu'on se raille d'eux : on dirait qu'ils redoutent le son de leur voix en prononçant des mots étrangers.

Il faudrait aussi choisir avec soin les domestiques anglais et allemands surtout : il y a tant de différents idiomes en Allemagne et en Angleterre ! Il importe d'y faire bien attention, et il serait bon d'avoir fait juger de l'accent des domestiques par une personne bien capable de juger et de prononcer sur ce point. Plus tard, il sera nécessaire d'apporter autant de soin dans le choix des professeurs. Qu'on ne fasse jamais enseigner le français par un Anglais (si bien qu'il le parle) ni l'anglais par un Allemand, et ainsi de suite. Il y en a, il est vrai, qui parlent les langues étrangères aussi purement que la leur ; mais ils sont bien rares, et à moins qu'un professeur n'ait été reconnu pour un compatriote par un homme du pays même, il ne faudrait pas l'employer.

On doit prendre toutes ces précautions ; mais, à la longue, elles cesseront de devenir nécessaires, parce qu'après quelques générations les parents possédant eux-mêmes les langues, pourront les enseigner à leurs enfants par la pratique journalière, comme on leur enseigne à présent les *deux* langues qu'il semble que tout enfant doit nécessairement apprendre : la langue enfantine *dada, dodo, mimi, coco, baba, didi*, &c., et la langue maternelle.

Ces désirs que nous exprimons subsisteront quand même, comme nous espérons le voir un jour, toutes les langues se seraient fondues en une seule, parce qu'il resterait toujours les chefs-d'œuvre de Dante, Schiller, Shakespeare, &c., &c., qu'il faudrait lire dans leur langue originale pour pouvoir les apprécier à leur juste valeur.

AFFRE."

Par la main de Mr. —, en vingt-six minutes :

" *Clément XIV.*

Bonsoir, Père Ambroise ! Je suis enchanté de vous rencontrer, et de voir votre assiduité à venir converser avec nos amis. Les instructions que vous leur avez données jusqu'à présent vous ont acquis déjà plus d'un titre à leur reconnaissance, ainsi qu'une haute réputation dans le monde spirituel.

Le Père Ambroise.

Je crois n'avoir fait que mon devoir en agissant ainsi, et Votre Sainteté me fait beaucoup trop d'honneur. Comme je pense qu'elle vient ici pour le même motif que moi, puis-je, sans indiscrétion, lui demander quel sujet elle se propose de traiter ce soir ?

Clément XIV.

Je pourrais, à plus juste titre, adresser la même question à Votre Révérence. Elle a coutume de déployer une si grande variété dans ses communications, qu'on est sûr d'avoir à presque toutes les séances quelque chose de nouveau. Quant à moi, je m'en tiens à mes Jésuites : j'ai pour eux tant d'estime et d'affection, que je fais tout mon possible pour les mettre en odeur de sainteté parmi les mortels.

Le Père Ambroise.

Vous en voulez donc terriblement à ces bons Pères, et vous ne leur avez pas encore pardonné *le petit service* qu'ils vous ont rendu, en vous envoyant quelques années plus tôt dans le monde invisible ? Allons, Saint Père, soyez un peu plus charitable, et ne leur gardez pas rancune ; cela ne sied pas bien à un esprit aussi élevé que vous, et vous pourriez vous brouiller avec Saint Ignace.

Clément XIV.

Quant à cela, il n'y a pas de danger : Ignace ne les aime pas plus que moi, et n'approuve nullement leur conduite. Au reste, je ne leur en veux en aucune manière pour ce qu'ils m'ont fait personnellement ; je désire seulement, autant qu'il est en mon pouvoir, prémunir les hommes contre leurs mauvaises intentions, et les mettre en garde contre leur perfidie.

Le Père Ambroise.

Eh ! mon Dieu, tout le monde les connaît, et vous n'apprendrez rien de nouveau à vos lecteurs. Croyez-moi, laissez-les en repos : cela vaudra beaucoup mieux ; d'ailleurs on m'a dit qu'ils sont sur le point de se convertir au spiritualisme.

Clément XIV.

Je crois, Dieu me pardonne, que Votre Paternité a envie de s'égayer à mes dépens ! Dire que les Jésuites vont devenir spiritualistes ! C'est comme si l'on disait que notre digne ami, l'honorable juge (*) de la Société des Patriaches, va se faire Jésuite ! Je n'en crois pas un mot.... Cependant.... qui sait !.... La chose n'est peut-être pas absolument impossible..... s'ils y trouvent leur profit. S'ils peuvent faire tourner cette conversion à leur avantage... ma foi ! je ne dis pas non : ils sont capables de tout, quand il s'agit de leur intérêt.

Le Père Ambroise.

Rem acu tetigisti, sanctissime pater : Très-Saint Père, vous avez deviné juste, et c'est précisément ce que je voulais dire ; mais c'est encore un secret qu'il faut bien se garder de révéler à personne. Ces bons Pères seraient désolés s'ils savaient qu'il a transpiré dans le public, et les journaux habitués à leur prodiguer l'encens, se verraient obligés de chanter la palinodie.

Clément XIV.

Pour le coup, vous êtes dans l'erreur, mon brave Bénédictin. Comme ces journaux sont l'organe de la Compagnie, ils en reçoivent naturellement un salaire ; par conséquent, dès que les enfants de Loyola auront tourné casaque, ils feront comme eux et deviendront spiritualistes.

Le Père Ambroise.

C'est juste ! je n'y avais pas pensé d'abord. Une seule chose, néanmoins, m'inquiète : c'est de savoir comment ces honnêtes gens s'y prendront pour que le monde puisse croire à un changement si miraculeux ?

Clément XIV.

Laissez faire les Jésuites, mon Révérend Père ; ils sont plus malins que vous et moi; et si ce que vous venez de m'annoncer se réalise, ils dresseront si bien leurs batteries, que leur conversion paraîtra naturelle, même aux plus incrédules.

Le Père Ambroise.

Ne craignez-vous pas qu'en se convertissant au spiritualisme, ils ne le défigurent et n'en altèrent la pureté ?

Clément XIV.

N'en doutez pas un seul instant. Si pareille chose arrivait,

(*) Il était présent.

ils chercheraient à en tirer parti, et à s'en faire un marchepied pour arriver au pouvoir : rien ne leur coûte, quand il s'agit d'atteindre à leur but, et, pour eux, la fin justifie toujours les moyens. Mais nous sommes là pour dessiller les yeux de ceux qu'ils voudraient induire en erreur, et pour les empêcher de tomber dans les embûches où ils tâcheraient de les entraîner.

Le Père Ambroise.

Puisque nous parlons des Jésuites, que dites-vous de l'article de l'*Univers*, relatif à Béranger ; ou, plutôt, qu'en dit Béranger lui-même ?

Clément XIV.

Béranger a trop d'esprit pour n'en pas rire, et cet article l'a beaucoup diverti. Il croit pourtant que la haine et la colère sont de mauvais conseillers, et font souvent dire des sottises ; il prétend que le rédacteur, qui ordinairement écrit assez bien, n'a jamais rien publié d'aussi plat ni d'un si pauvre style ; enfin il pense que c'est un véritable échec pour la réputation littéraire de M. Veuillot, qui eût beaucoup mieux fait de garder le silence... Mais, excusez-moi ; il faut absolument que je prenne congé de vous, ainsi que de la compagnie; une affaire très-importante m'appelle en ce moment dans la capitale du Céleste-Empire ; il ne s'agit pas moins que de la conversion d'un illustre mandarin, à laquelle je travaille depuis quelques mois. L'affaire est en assez bon chemin, et j'espère, avec l'aide de Dieu, en sortir à mon honneur.

Le Père Ambroise.

Il faut aussi que je me retire. J'ai, comme vous, une conversion à faire ; seulement ma tâche est un peu plus ardue que la vôtre : celui que j'essaie de convaincre est un gros prélat, bien gras et bien vermeil, aimant passionnément le bon vin, la bonne chère et surtout le beau sexe ; il est matérialiste en diable, et c'est un homme un peu rude à manier. Cependant comme il est très-influent dans son diocèse, je ne négligerai, pour en venir à bout, aucun des moyens dont je puis disposer, et peut-être aurai-je assez de bonheur pour réussir dans mon entreprise. Au revoir donc, Saint Père, et salut à la compagnie.

Clément XIV.

Bonne chance, Père Ambroise ! Vous aurez soin de nous dire, à la prochaine séance, si vous avez obtenu quelque succès. En attendant, je vous donne ma bénédiction, ainsi qu'à tous nos amis."

Par la même main, en vingt minutes :

"Vous voilà, mes bons amis, arrivés à la fin de la première année du *Spiritualiste*, en dépit de tout ce qu'ont pu dire et faire les sceptiques et les cagots pour en paralyser le succès. Si les efforts tentés contre lui n'ont pu réussir à l'étouffer dès sa naissance, c'est qu'il combat pour la bonne cause, et que la vérité finit toujours par triompher du mensonge et pénétrer dans l'esprit de ceux qui ne demandent qu'à s'éclairer. Le *Spiritualiste*, nous n'hésitons pas à le dire, a déjà rendu de grands services à la société en ramenant le calme chez bien des hommes tourmentés par la crainte absurde des peines éternelles, dont l'idée seule est un outrage fait à la Divinité ; il a cicatrisé bien des plaies, en répandant dans l'ame de ceux qui ne pouvaient se consoler de la mort de leurs parents et de leurs amis l'intime conviction d'une vie future et bienheureuse où ils doivent retrouver ceux qu'ils ont perdus, pour ne plus s'en séparer ; il a rendu des méchants, meilleurs ; des égoïstes, charitables ; des fripons, hommes de bien, et a converti bon nombre de matérialistes ; il a fait, enfin, en bien peu de temps, ce que n'ont pu faire encore tous les journaux catholiques réunis, toutes les missions de la Propagande et toutes les éloquentes homélies des prédicateurs orthodoxes. S'il a obtenu tant de succès, c'est qu'il a toujours parlé le langage du bon sens et de la raison, et jamais celui de l'erreur et de la sottise.

Poursuivez donc votre tâche comme vous l'avez commencée, et les bons esprits ne vous abandonneront jamais : ils veillent sans cesse sur vous, et sont toujours prêts à vous aider de leurs conseils et de leurs instructions. Ils continueront, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, à combattre de tout leur pouvoir l'hypocrisie, le fanatisme et les préjugés, ce qui ne les empêchera pas de vous dicter de temps à autre quelques articles sur la morale dont l'espèce humaine a tant besoin. Ils tâcheront surtout, dans leurs communications, de ne blesser l'amour-propre de personne, car il faut être poli avec tout le monde ; et si quelquefois ils s'en prennent à quelqu'un en particulier, ils se proposent d'agir, comme ils l'ont toujours fait, avec la modération, la délicatesse et l'urbanité qui sont l'apanage des gens de bonne compagnie.

Et vous, lecteurs du *Spiritualiste*, recevez nos remercîments pour le patronage que vous avez bien voulu lui accorder : patronage qui vous fait honneur, car il prouve que vous êtes en dehors de la classe ordinaire de ces gens légers qui perdent leur temps à lire des romans futiles et des ouvrages

frivoles, au lieu de chercher à s'instruire et à pénétrer les secrets de la vie future, unique science qui puisse rendre l'homme vraiment heureux dans votre monde et dans l'autre.

Recevez aussi nos félicitations sincères, vous qui avez eu le bon esprit de secouer les préjugés de votre fausse éducation religieuse ; de rejeter bien loin les erreurs dont vous avez été imbus dès votre enfance, et qui avez eu assez de courage pour *dépouiller le vieil homme* en arborant franchement les couleurs du Spiritualisme. Dites surtout aux incrédules et aux dévots que vous en êtes déjà récompensés sur terre par l'état tranquille de votre conscience et par l'agréable perspective de la vie délicieuse qui vous attend au sortir de votre vallée de misères, laquelle est sans contredit le seul et véritable purgatoire.

Il nous reste encore à souhaiter à nos médiums et à nos lecteurs de persévérer dans leurs bonnes dispositions : les uns, en continuant à nous servir d'interprètes ; les autres, en cherchant à acquérir les mêmes facultés, qui ne peuvent manquer de se développer chez la plupart d'entr'eux, s'ils veulent se donner la peine de former des cercles et d'y procéder comme nous le leur avons déjà indiqué dans nos communications.

Nous ne voulons pas non plus finir l'année sans faire des vœux pour votre bonheur à tous ; sans vous dire que nous désirons de tout notre cœur vous voir réussir et prospérer sur terre, tout en accomplissant la mission que Dieu vous a confiée, jusqu'à ce que nous ayons le plaisir de vous serrer la main à votre arrivée dans le monde invisible, où vous serez reçus comme des amis qui viennent d'accomplir un triste et pénible voyage.

Quant aux incrédules, aux fanatiques, et aux cagots de toutes les sectes, ce que nous pouvons leur souhaiter de plus heureux, c'est qu'ils deviennent enfin plus raisonnables ; qu'ils abjurent de bonne foi leurs vieilles erreurs, et qu'ils se convertissent tous au Spiritualisme.

Le père Ambroise. "

IMMORALITÉS ORTHODOXES.

Le *Propagateur catholique* s'extasiait l'autre jour sur " la " vertu et la sainteté" de "la Compagnie de Jésus, qui, depuis " trois siècles, a l'honneur de n'avoir pour ennemis que les " ennemis du nom chrétien," et qui dédaigne les attaques dont elle est l'objet, disait-il, "trop haute qu'elle est pour " en être atteinte." Mais on sait que, pour le dévot journal, les esprits qui nous font ces communications que tout le monde lit avec plaisir, et dans lesquelles ils prennent tant de soin de nous SAUVER, sont des *démons !* Les jésuites doivent donc être des *saints* : il ne s'agit que de s'entendre sur les mots. Nous venons de transcrire le langage des invisibles ; continuons à présent nos citations *très-édifiantes* des Révérends Pères, et puisons surtout dans ce que ces messieurs appellent leurs *Œuvres morales* :

" Quand on a reçu de l'argent pour faire une méchante action, est-on obligé de le rendre ? — Il faut distinguer : Si l'on n'a pas fait l'action pour laquelle on a été payé, il faut rendre l'argent ; mais si on l'a faite, on n'y est point obligé." (Le père MOLINA.)

" On demande si un juge est tenu de restituer ce qu'il a reçu pour rendre la justice? Je réponds qu'il est tenu de restituer, s'il a reçu quelque chose pour rendre un jugement juste ; mais s'il a reçu de l'argent pour rendre un jugement injuste, il peut garder cet argent parce qu'il l'a gagné."

(*Abrégé de la théologie pratique.*)

"Une femme peut prendre à son mari ce dont elle a besoin pour satisfaire ses besoins spirituels, et faire ainsi comme font d'autres femmes." (*Théologie morale universelle.*) C'est-à dire, en français vulgaire, que les femmes peuvent voler leurs maris pour donner aux prêtres.

" Si quelqu'un veut jurer sans s'obliger à tenir son serment, qu'il estropie les mots : par exemple, au lieu de dire *juro*, qui signifie *je jure*, qu'il dise *uro*, en supprimant le *j*, et il dira *je brûle* ; et alors ce n'est plus qu'un mensonge véniel qui se pardonne aisément. — On peut jurer qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite réellement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite *un certain jour*, ou *avant qu'on fût né*, ou en sous-entendant quelqu'autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun sens qui le puisse faire connaître ; et cela est fort commode, et toujours très-juste, quand il s'agit de la santé, de l'honneur ou du bien." (Le père SANCHEZ.) — ☞ *A continuer.*

MÉLANGE.

— Un jésuite français vient de publier, avec l'approbation de l'archevêque de Lyon, un ouvrage où il dit que dans les petites villes de France une majorité des hommes sont entièrement étrangers à la pratique des sacrements ; que dans les villes de moyenne étendue la majorité des non-pratiquants est encore plus considérable ; et qu'enfin, dans les grandes cités, il n'y a pas cinq hommes sur cent qui s'acquittent de leurs devoirs religieux.—Ah ! mon Dieu, qu'allons-nous devenir, si la France, la fille-aînée de l'Eglise, se montre si indifférente pour sa mère. Nous ne sommes plus étonnés maintenant que les crises, les inondations et les tremblements de terre soient si communs. (*Journal de l'Illinois.*)

— Le Rév. R. P. Ambler, dont nous parlions à la fin de notre dernier numéro, vient de clore la série de ses discours qui ont été écoutés, chaque fois, par une foule intelligente. Mr. Ambler est un des orateurs spiritualistes les plus heureusement doués, et il ne peut manquer de faire partout des conversions.

— Mr. D. D. Hume, après avoir été l'instrument de grandes merveilles en Amérique, en Angleterre et en France, est, dit-on, sur le point d'aller en Turquie où il est appelé par le Sultan.

BIBLIOGRAPHIE.

THE EDUCATOR. — Tel est le titre d'un ouvrage dont le premier volume vient de paraître : in-8o, 680 pag. Emanant d'une association de hautes intelligences, dans le monde invisible, cet ouvrage sera très-utile aux philosophes, aux spiritualistes, aux réformateurs, et nous espérons qu'il ne tardera pas à être traduit. — Se trouve au bureau du *New England Spiritualist*, Boston. Prix, $2 ; affranchissement par la poste, 37 cents. — Aussi à la Nouvelle-Orléans, chez le Dr. B...., rue Carondelet, 131, où quelques exemplaires ont été déposés.

— *The Spiritual Tribune, The Illuminati, The Spiritualist* sont trois publications nouvelles. Nous les ajoutons à notre liste, et leur souhaitons tout le succès qu'elles méritent.

Errata : — Beaucoup de fautes nous ont échappé, surtout dans les premiers numéros. Nous les indiquons sur la couverture de ce cahier : on pourra la relier avec le volume.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimé par J. Lamarre.

ERRATA.

Page	4, ligne 15,	*au lieu de*	à tant besoin	*lisez*	a tant besoin.
"	6, ligne 30,	"	somnambues	"	somnanbules.
"	9, ligne 27,	"	sont dictés	"	soient dictés.
"	17, ligne 6 et 7,	"	eut	"	eût.
"	17, ligne 11,	"	n'eût	"	n'eut.
"	19, ligne 12,	"	ces bras	"	les bras.
"	20, ligne 41,	"	débarassée	"	débarrassée.
"	21, ligne 28,	*lisez:* Un sommeil agité que fatigue un vain rêve.			
"	27, ligne 35,	*au lieu de*	fît	*lisez,*	fit.
"	30, ligne 39,	"	et d'absurdes	"	et à d'absurdes.
"	35, ligne 11.	"	ses sectaires	"	les sectaires.
"	35, ligne 24,	"	renfermé	"	, renfermée.
"	45, ligne 24,	"	doit être	"	doive être.
"	46, ligne 1,	"	avec la matière	"	à la matière.
"	49, ligne 39,	"	et de même	"	de même.
"	50, ligne 17,	"	qu'on eût	"	qu'on eut.
"	51, ligne 34,	"	surprimes	"	surprises.
"	52, ligne 13,	"	et rendu	"	et a rendu.
"	65, ligne 13,	"	dût	"	dut.
"	66, ligne 11,	"	bénédiction	"	bénédictin.
"	" ligne 25,	"	seront contentés	"	sera contenté.
"	72, ligne 2,	"	maîtreses	"	maîtresses.
"	80, ligne 17,	"	écrivit	"	écrivît.
"	82, ligne 21,	"	fit écrire	"	fît écrire.
"	83, ligne 19,	"	il en a fait	"	il a fait.
"	" ligne 35,	"	tâches	"	taches,
"	96, ligne 6,	"	fut pas mort	"	fût pas mort.
"	103, ligne 13,	"	fimes	"	fîmes.
"	106, ligne 37,	"	ceci	"	cela.
"	107, ligne 21,	"	eut	"	eût.
"	" ligne 22 et 25,	"	n'eut	"	n'eût.
"	108, ligne 32,	"	*guerite*	"	*guérite.*
"	110, ligne 31,	"	n'était point venu	"	n'était venu.
"	" ligne 42.	"	n'eut soufflé	"	n'eût soufflé.
"	121, ligne 14,	"	l'on	"	l'ont.
"	" ligne 40,	"	déciderons	"	décideront.
"	122, ligne 36,	"	je mourrai	"	je mourrais.
"	128, ligne 28,	"	un parfait contraste		le parfait contraste.
"	130, ligne 27,	"	ambitiom	"	ambition.
"	131, ligne 38,	"	l'arrivées	"	l'arrivée.
"	134, ligne 20 et 21,	"	navons	"	n'avons.
"	139, ligne 16,	"	s'embla	"	sembla.
"	" ligne 23,	"	repris	"	reprit.
"	158, ligne 5,	"	sexe	"	race.
"	210, ligne 40,	"	qu'elle	"	quelle.
"	282, ligne 9,	"	qu'elle	"	quelle.
"	289, ligne dernière	"	quelques-une	"	quelques-uns.
"	332, ligne 23.	On a voulu dire *Bug-a-boo*, (Bug-bear.)			

AVIS.

Les spiritualistes de la Nouvelle-Orléans, désireux de voir fonder, aussitôt que possible, des écoles où l'on enseignera le *christianisme raisonné*, c'est-à-dire le spiritualisme, au lieu des vieilles erreurs, [comme il a été suggéré dans les communications, pages 273 à 276,] font appel aux chefs de famille et à toutes les personnes qui seraient disposées à concourir à cette œuvre de régénération.

Nous enregistrerons provisoirement leurs noms, à mesure qu'ils nous parviendront, et nous tiendrons une liste des élèves sur lesquels on pourra compter. Des professeurs très-compétents, des deux sexes, ont déjà offert leurs services.